This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

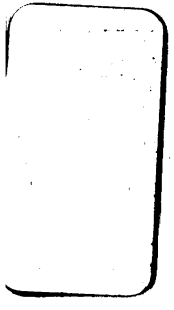
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

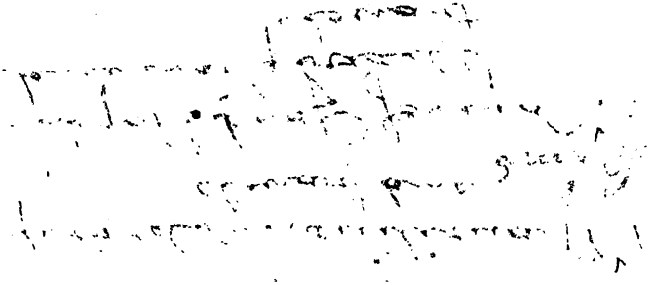
En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 08159473 5



VOYAGE
A
L'ISLE DE FRANCE.

Saint-Pierre
3 L



(Bernardin de St Pierre)

VOYAGE

1775

A

L'ISLE DE FRANCE,

A L'ISLE DE BOURBON,

AU CAP DE BONNE-ESPERANCE, &c.

Avec des observations nouvelles sur la nature & sur les hommes.

PAR UN OFFICIER DU ROI.

PREMIERE PARTIE.

A NEUCHATEL,
De l'Imprimerie de la Société Typographique.

M. DCC. LXXIII.

TO NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
145463A
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS
R 1924 L

AVANT-PROPOS.

CES lettres & ces journaux ont été écrits à mes amis. A mon retour je les ai mis en ordre & je les ai fait imprimer, afin de leur donner une marque publique d'amitié & de reconnoiſſance. Aucun de ceux qui m'ont rendu quelque ſervice dans mon voyage, n'y a été oublié. Voilà quel a été mon premier motif.

Voici le plan que j'ai ſuivi. Je commence par les plantes & les animaux naturels à chaque pays. J'en décris le climat & le ſol tel qu'il étoit ſortant des mains de la nature. Un payſage eſt le fond du tableau de la vie humaine.

Je paſſe enſuite aux caracteres & aux mœurs des habitans. On trouvera peut-être que j'ai fait une ſatyre. Je puis proteſter qu'en parlant des hommes, j'ai dit le bien avec facilité, & le mal avec indulgence.

Après avoir parlé des c
tre dans quelques détails sur les
taux & les animaux dont ils ont pe
plé la colonie. L'industrie, les arts &
le commerce de ce pays font renfer-
més dans l'agriculture. Il semble que
cet art simple devroit n'offrir que des
mœurs aimables ; mais il s'en fau
bien qu'on y mene une vie patriar
chale. J'en excepte les Hollandois
back, gouverneur du Cap, qui m'avo
obligé. Si le lieu que je lui destino
dans ces mémoires ne peut plus fery
à ma reconnoissance, au moins puiss
t-il être utile à la conduite de ceu
qui gouvernent des François da
l'Inde ! J'aurai rendu un grand ho
mage à sa vertu, si je peux la fa
imiter.

Ces lettres sont accompagnées d
journal de marine, d'un voyage
tour de l'Isle de France, des évé
mens particuliers de mon retour, d'
explication abrégée de quelques
mes de marine & d'entretiens co

nant des obſervations nouvelles ſur la végétation.

Il me reſte à m'excuſer ſur les ſujets mêmes que j'ai traités, qui paroiſſent étrangers à mon état. J'ai écrit ſur les plantes & les animaux, & je ne ſuis point naturaliſte. L'hiſtoire naturelle n'étant point renfermée dans des bibliotheques, il m'a ſemblé que c'étoit un livre où tout le monde pouvoit lire. J'ai cru y voir les caracteres ſenſibles d'une Providence; & j'en ai parlé, non comme d'un ſyſtême qui amuſe mon eſprit, mais comme d'un ſentiment dont mon cœur eſt plein.

Au reſte, je croirai avoir été utile aux hommes, ſi le foible tableau du ſort des malheureux noirs peut leur épargner un ſeul coup de fouet, & ſi les Européens qui crient en Europe contre la tyrannie & qui font de ſi beaux traités de morale, ceſſent d'être aux Indes des tyrans barbares.

Je croirai avoir rendu ſervice à ma patrie, ſi j'empêche un ſeul honnête homme d'en ſortir, & ſi je peux le dé-

Après avoir parlé des colons, j'entre dans quelques détails sur les végétaux & les animaux dont ils ont peuplé la colonie. L'induſtrie, les arts & le commerce de ce pays ſont renfermés dans l'agriculture. Il ſemble que cet art ſimple devroit n'offrir que des mœurs aimables ; mais il s'en faut bien qu'on y mene une vie patriarchale. J'en excepte les Hollandois. La mort vient d'enlever M. de Tolback, gouverneur du Cap, qui m'avoit obligé. Si le lieu que je lui deſtinois dans ces mémoires ne peut plus ſervir à ma reconnoiſſance, au moins puiſſe-t-il être utile à la conduite de ceux qui gouvernent des François dans l'Inde ! J'aurai rendu un grand hommage à ſa vertu, ſi je peux la faire imiter.

Ces lettres ſont accompagnées d'un journal de marine, d'un voyage autour de l'Isle de France, des événemens particuliers de mon retour, d'une explication abrégée de quelques termes de marine & d'entretiens conte-

nant des obſervations nouvelles ſur la végétation.

Il me reſte à m'excuſer ſur les ſujets mêmes que j'ai traités, qui paroiſſent étrangers à mon état. J'ai écrit ſur les plantes & les animaux, & je ne ſuis point naturaliſte. L'hiſtoire naturelle n'étant point renfermée dans des bibliotheques, il m'a ſemblé que c'étoit un livre où tout le monde pouvoit lire. J'ai cru y voir les caracteres ſenſibles d'une Providence; & j'en ai parlé, non comme d'un ſyſtême qui amuſe mon eſprit, mais comme d'un ſentiment dont mon cœur eſt plein.

Au reſte, je croirai avoir été utile aux hommes, ſi le foible tableau du ſort des malheureux noirs peut leur épargner un ſeul coup de fouet, & ſi les Européens qui crient en Europe contre la tyrannie & qui font de ſi beaux traités de morale, ceſſent d'être aux Indes des tyrans barbares.

Je croirai avoir rendu ſervice à ma patrie, ſi j'empêche un ſeul honnête homme d'en ſortir, & ſi je peux le dé-

terminer à y cultiver un arpent de plus dans quelque lande abandonnée.

Pour aimer ſa patrie, il faut la quitter. Je ſuis attaché à la mienne, quoique je n'y tienne ni par ma fortune ni par mon état : mais j'aime les lieux où pour la premiere fois j'ai vu la lumiere, j'ai ſenti, j'ai aimé, j'ai parlé.

J'aime ce ſol que tant d'étrangers adoptent, où tous les biens néceſſaires abondent, & qui eſt préférable aux deux Indes par ſa température, par la bonté de ſes végétaux & par l'induſtrie de ſon peuple.

Enfin j'aime cette nation où les relations ſont plus nombreuſes, où l'eſtime eſt plus éclairée, l'amitié plus intime, & la vertu même plus aimable.

Je ſais bien qu'on trouve en France, ainſi qu'autrefois à Athenes, ce qu'il y a de meilleur & de plus dépravé. Mais enfin, c'eſt la nation qui a produit Henri IV, Turenne & Fenelon. Ces grands hommes qui l'ont gouvernée, défendue & inſtruite, l'ont auſſi aimée.

VOYAGE

A

L'ISLE DE FRANCE.

LETTRE PREMIERE.

De l'Orient, le 4 janvier 1768.

Je viens d'arriver à l'Orient, après avoir éprouvé un froid exceſſif. Tout étoit glacé depuis Paris juſqu'à dix lieues au-delà de Rennes. Cette ville, qui fut incendiée en 1720, a quelque magnificence qu'elle doit à ſon malheur. On y remarque pluſieurs bâtimens neufs, deux places aſſez belles, la ſtatue de Louis XV, & ſur-tout celle de Louis XIV. L'intérieur du parlement eſt aſſez bien décoré, mais, ce me ſemble, avec trop d'uniformité. Ce ſont par-tout des lambris peints en blanc,

relevés de moulures dorées. Ce goût regne dans la plupart des égliſes & des grands édifices. D'ailleurs, Rennes m'a paru triſte. Elle eſt au confluent de la *Villaine* & de l'*Ile*, deux petites rivieres qui n'ont point de cours. Ses fauxbourgs ſont formés de petites maiſons aſſez ſales, ſes rues mal pavées. Les gens du peuple s'habillent d'une groſſe étoffe brune, ce qui leur donne un air pauvre.

J'ai vu en Bretagne quantité de terres incultes. Il n'y croît que du geneſt & une plante à fleurs jaunes qui ne paroît compoſée que d'épines. Les payſans l'appellent lande ou jan; ils la pilent & la font manger aux beſtiaux. Le geneſt ne ſert qu'à chauffer les fours. On pourroit en tirer un meilleur parti, ſurtout dans une province maritime. Les Romains en faiſoient d'excellens cordages, qu'ils préféroient au chanvre, pour le ſervice des vaiſſeaux. C'eſt à Pline que je dois cette obſervation; on ſait qu'il commanda les flottes de l'empire.

Ne pourroit-on pas, dans ces landes, planter avec ſuccès la pomme de terre, ſubſiſtance toujours aſſurée, qui ne craint ni l'inconſtance des ſaiſons, ni les magaſins des monopoleurs?

L'induſtrie paroît étouffée par le gouvernement ariſtocratique ou des états. Le payſan, qui n'y a point de repréſentans, n'y trouve aucune protection. En Bretagne il eſt mal

vêtu, ne boit que de l'eau, & ne vit que de bled noir.

La misere des hommes croît toujours avec leur dépendance. J'ai vu le payſan riche en Hollande, à ſon aiſe en Pruſſe, dans un état ſupportable en Ruſſie, & dans une pauvreté extrême en Pologne. Je verrai donc le negre, qui eſt le payſan de nos colonies, dans une ſituation déplorable. En voici, je crois, la raiſon. Dans une république il n'y a point de maître, dans une monarchie il n'y en a qu'un; mais le gouvernement ariſtocratique donne à chaque payſan un deſpote particulier.

De la liberté naît l'induſtrie. Le payſan Suiſſe eſt ingénieux, le ſerf Polonois n'imagine rien. Cette ſtupeur de l'ame, plus propre que la philoſophie à ſupporter les grands maux, paroît un bienfait de la Providence. *Quand Jupiter*, dit Homere, *réduit un homme à l'eſclavage, il lui ôte la moitié de ſon eſprit.*

Paſſez-moi ces réflexions. Il eſt difficile de voir de grandes miſeres, ſans en chercher le remede ou la cauſe.

Vers la baſſe Bretagne la nature paroît en quelque ſorte rapetiſſée. Les collines, les vallons, les arbres, les hommes & les animaux y ſont plus petits qu'ailleurs. La campagne, diviſée en champs de bled, en pâturages entourés de foſſés, & ombragés de chênes, de châtaigniers & de haies vives, a un

air négligé & mélancolique qui me plairoit, ſans la ſaiſon qui rend tous les payſages triſtes.

On trouve en pluſieurs endroits, des carrieres d'ardoiſe, de marbre rouge & noir, des mines de plomb mêlé d'un argent très-ductile. Mais les véritables richeſſes du pays ſont ſes toiles, ſes fils & ſes beſtiaux. L'induſtrie renaît avec la liberté, par le voiſinage des ports de mer. C'eſt peut-être le ſeul bien que produiſe le commerce maritime, qui n'eſt guere qu'une avarice dirigée par les loix. Singuliere condition de l'homme, de tirer ſouvent de ſes paſſions plus d'avantages que de ſa raiſon !

Le payſan bas-Breton eſt à ſon aiſe. Il ſe regarde comme libre, dans le voiſinage d'un élément ſur lequel tous les chemins ſont ouverts. L'oppreſſion ne peut s'étendre plus loin que ſa fortune. Eſt-il trop preſſé ? il s'embarque. Il retrouve ſur le vaiſſeau où il ſe refugie, le bois des chênes de ſon enclos, les toiles que ſa famille a tiſſues, & le bled de ſes guérets, dieux de ſes foyers, qui l'ont abandonné. Quelquefois, dans l'officier de ſon vaiſſeau, il reconnoît le ſeigneur de ſon village. A leur miſere commune, il voit que ce n'eſt qu'un homme ſouvent plus à plaindre que lui. Libre ſur ſa propre réputation, il devient le maître de la ſienne ; & du bout de la vergue où il eſt perché, il juge au milieu du feu & de l'orage, celui qu'aux états il n'eût oſé examiner.

Je n'ai point encore vu l'Orient. Une demi-lieue avant d'arriver, nous avons passé en bac un petit bras de mer; voilà tout ce que j'ai pu distinguer. Un brouillard épais couvroit tout l'horison : c'est un effet du voisinage de la mer; aussi l'hiver y est moins rude.

Cette observation a encore lieu le long des étangs & des lacs. Ne seroit-ce point pour favoriser, même en hiver, la génération d'une multitude d'insectes & de vermisseaux aquatiques qui habitent le sable des rivages? Quoi qu'il en soit, la facilité d'y vivre & la température y attirent du nord un nombre infini d'oiseaux de mer & de riviere. La nature peut bien leur réserver quelques lisieres de côte, quelque portion d'air tempéré, elle qui a destiné plus de la moitié de ce globe aux seuls poissons.

Je suis, &c.

LETTRE II.

De l'Orient, ce 18 janvier 1768.

L'ORIENT est une petite ville de Bretagne, que le commerce des Indes rend de plus en plus florissante. Elle est, comme toutes les villes nouvelles, réguliere, alignée & imparfaite. Ses fortifications sont médiocres. On y dis-

tingue de beaux magaſins, l'hôtel des ventes qui n'eſt point fini, une tour qui ſert de découverte, des quais commencés, & de grands emplacemens où l'on n'a point bâti. Elle eſt ſituée au fond d'une baie où ſe jette la riviere de Blavet & celle de Ponſcorf, qui dépoſent beaucoup de vaſe dans le port. Cette baie ou rade eſt défendue à ſon entrée, qui eſt étroite, par le Port-Louis ou Blavet, dont la citadelle a le défaut d'être trop élevée; ce qui rend ſes feux plongeans. Ses flancs déjà trop étroits, ont des orillons dont l'uſage n'eſt avantageux que pour la défenſe du foſſé; or elle n'en a point d'autre que la mer, qui baigne le pied de ſes remparts.

Le Port-Louis eſt une ville ancienne & déſerte. C'eſt un vieux gentilhomme dans le voiſinage d'un financier. La nobleſſe demeure au Port-Louis; mais les marchands, les mouſſelines, les ſoieries, l'argent, les jolies femmes ſe trouvent à l'Orient. Les mœurs y ſont les mêmes que dans tous les ports de commerce. Toutes les bourſes y ſont ouvertes: mais on ne prête ſon argent qu'à la groſſe; ce qui pour les Indes eſt à 25 ou 30 pour cent par an. Celui qui emprunte eſt plus embarraſſé que celui qui prête; les profits ſont incertains, & les obligations ſont ſûres. Les loix autoriſent ces emprunts par des contrats de groſſe qui donnent aux créanciers une ſorte de propriété ſur toute la cargaiſon du vaiſſeau; pouvoir qui

s'étend pour la plupart des marins ſur toute leur fortune.

Il y a trois vaiſſeaux prêts à appareiller pour l'Iſle de France ; la Digue, le Condé & le Marquis de Caſtries. Il y en a d'autres en armement, & quelques-uns en conſtruction. Le bruit des charpentiers, le tintamarre des calefas, l'affluence des étrangers, le mouvement perpétuel des chaloupes en rade, inſpirent je ne ſais quelle ivreſſe maritime. L'idée de fortune, qui ſemble accompagner l'idée des Indes, ajoute encore à cette illuſion. Vous croiriez être à mille lieues de Paris. Le peuple de la campagne ne parle plus françois ; celui de la ville ne connoît d'autre maître que la compagnie. Les honnêtes gens s'entretiennent de l'Iſle de France & de Pondichéry, comme s'ils étoient dans le voiſinage. Vous penſez bien que les tracaſſeries de comptoir arrivent ici avec les pacotilles de l'Inde, car l'intérêt diviſe encore mieux les hommes qu'il ne les rapproche.

Je ſuis, &c.

LETTRE III.

De l'Orient, le 20 février 1771.

NOUS n'attendons, pour partir, que les vents favorables. Mon paſſage eſt arrêté ſur le vaiſſeau le Marquis de Caſtries. C'eſt un navire de huit cents tonneaux, de 146 hommes d'équipage, chargé de mâtures pour le Bengale. Je viens de voir le lieu qui m'eſt deſtiné. C'eſt un petit réduit en toile dans la grande chambre. Il y a quinze paſſagers. La plupart ſont logés dans la ſainte-barbe. C'eſt le lieu où l'on met les cartouches & une partie des inſtrumens de l'artillerie. Le maître canonnier a l'inſpection de ce poſte, & y loge, ainſi que l'écrivain, l'aumônier, & le chirurgien-major. Au-deſſus eſt la grande chambre, qui eſt l'appartement commun où l'on mange. Le ſecond étage comprend la chambre du conſeil, où communique celle du capitaine. Elle eſt décorée au dehors d'une galerie; c'eſt la plus belle ſalle du vaiſſeau. Les chambres des officiers ſont à l'entrée, afin qu'ils puiſſent veiller aux manœuvres qui ſe font ſur le pont. Le premier pilote & le maître des matelots ſont logés avec eux pour les mêmes raiſons.

L'équipage loge ſous les gaillards, & dans l'entrepont, priſon ténébreuſe, où l'on ne voit

goutte. Les gaillards comprennent la longueur du navire, qui eſt de niveau avec la grande chambre lorſqu'il y a un paſſe-avant, comme dans celui-ci ; les cuiſines ſont ſous le gaillard d'avant, les proviſions dans des compartimens au-deſſous, les marchandiſes dans la calle, la ſoute aux poudres au-deſſous de la ſainte-barbe.

Voilà en gros l'ordre de notre vaiſſeau, mais il ſeroit impoſſible de vous en peindre le déſordre. On ne ſait où paſſer. Ce ſont des caiſſes de vin de Champagne, des coffres, des tonneaux, des malles, des matelots qui jurent, des beſtiaux qui mugiſſent, des oies & des volailles qui piaulent ſur les dunettes ; & comme il fait gros tems, on entend ſiffler les cordes & gémir les manœuvres, tandis que notre lourd vaiſſeau ſe balance ſur ſes cables. Près de nous ſont mouillés pluſieurs vaiſſeaux, dont les porte-voix nous aſſourdiſſent : *évite à tribord, largue l'amarre*... Fatigué de ce tumulte, j'ai deſcendu dans ma chaloupe, & j'ai débarqué au Port-Louis.

Il faiſoit très-grand vent. Nous avons traverſé la ville ſans y rencontrer perſonne. J'ai vu, des murs de la citadelle, l'horiſon bien noir, l'iſle de Groi couverte de brume, la pleine mer fort agitée ; au loin, de gros vaiſſeaux à la cape ; de pauvres chaſſe-marées à la voile entre deux lames, ſur le rivage, des troupes de femmes tranſies de froid & de

crainte ; un ſentinelle à la pointe d'un baſtion, tout étonné de la hardieſſe de ces malheureux qui pêchent avec les mauves & les goelands au milieu de la tempête.

Nous ſommes revenus bien boutonnés, bien mouillés, & la main ſur nos chapeaux. En traverſant l'Orient, nous avons vu toute la place couverte de poiſſon : des raies blanches, violettes, d'autres toutes hériſſées d'épines, des chiens de mer, des congres monſtrueux qui ſerpentoient ſur le pavé, de grands paniers pleins de crables & de homars, des monceaux d'huîtres, de moules, de pétoncles ; des merlus, des ſolles, des turbots . . . enfin une pêche miraculeuſe comme celle des apôtres.

Ces bonnes gens en ont la bonne-foi & la piété ; quand on pêche la ſardine, un prêtre va avec la premiere barque, & bénit les eaux. C'eſt l'amour conjugal des vieux tems ; à meſure qu'ils arrivoient, leurs femmes & leurs enfans ſe pendoient à leurs cous. C'eſt donc parmi les gens de peine que l'on trouve encore quelques vertus : comme ſi l'homme ne conſervoit des mœurs qu'en vivant toujours entre l'eſpérance & la crainte.

Cette partie de la côte eſt fort poiſſonneuſe. Les mêmes eſpeces de poiſſons y ſont, pour la plupart, plus grandes qu'aux autres endroits ; mais elles ſont inférieures pour le goût. On m'a aſſuré que la pêche de la ſardine

rapportoit

rapportoit quatre millions de revenu à la province. Il eſt aſſez ſingulier qu'il n'y ait point d'écreviſſes dans les rivieres de Bretagne; ce qui vient peut-être de ce que les eaux n'y ſont pas aſſez vives.

Nous ſommes rentrés dans notre auberge, les oreilles tout étourdies du bruit du vent & de la mer. Il y avoit avec nous deux Pariſiens, les ſieurs B**** pere & fils, qui devoient s'embarquer ſur notre vaiſſeau; ils ont, ſans rien dire, fait atteler leurs chaiſes, & ſont retournés à Paris.

LETTRE IV.

A bord du Marquis de Caſtries.

Le 3 mars, à 11 heures du matin.

JE n'ai que le tems de vous faire mes adieux; nous appareillons. Je vous recommande les cinq lettres incluſes; il y en a trois pour la Ruſſie, la Pruſſe & la Pologne. Par-tout où j'ai voyagé, j'ai laiſſé quelqu'un que je regrette.

Mais le vaiſſeau eſt à pic. J'entends le bruit des ſifflets, les hiſſemens du cabeſtan, & des matelots qui virent l'ancre.... Voici le dernier coup de canon. Nous ſommes ſous voile;

je vois fuir le rivage, les remparts & les toits du Port-Louis. Adieu, amis plus chers que les tréſors de l'Inde!... Adieu, forêts du nord, que je ne reverrai plus! Tendre amitié! ſentiment plus cher qui la ſurpaſſiez! tems d'ivreſſe & de bonheur, qui s'eſt écoulé comme un ſonge! Adieu.... adieu.... On ne vit qu'un jour, pour mourir toute la vie.

Vous recevrez mon journal, mes lettres & mes regrets. Je vous aimerai toujours... Je ne peux vous en dire davantage.

Je ſuis, &c.

JOURNAL.

EN MARS 1768.

Nous sortîmes le 3 à onze heures & un quart du matin. Le vent étoit au nord-est, la marée pas assez haute ; peu s'en fallut que nous ne touchassions sur un rocher à droite dans la passe. Quand nous fûmes par le travers de l'isle de Groi, nous mîmes en panne pour attendre quelques passagers & officiers. Un seul rejoignit le vaisseau dans le tems que nous mettions en route.

Le 4, le tems fut assez beau ; sur le soir cependant la mer grossit & le vent augmenta.

Le 5, il s'éleva un très-gros tems. Le vaisseau étoit en route sous ses deux basses voiles. J'étois très-fatigué du mal de mer. A dix heures & demie du matin, étant sur mon lit, j'éprouvai une forte secousse. Quelqu'un cria que le vaisseau venoit de toucher. Je montai sur le pont, où je vis tout le monde consterné. Une lame venant de tribord, avoit enlevé à la mer la iole ou petite chaloupe, le maître des matelots, & trois hommes. Un seul d'entre eux resta accroché dans les haubans du grand mât, d'où on le tira,

l'épaule & la main fracaſſées. Il fut impoſſible de ſauver les autres, que l'on ne revit plus.

Ce malheur vint de la faute du vaiſſeau qui gouvernoit mal. Sa pouppe étoit trop renflée dans l'eau, ce qui détruiſoit l'action du gouvernail. Le mauvais tems dura tout le jour, & l'agitation du vaiſſeau fit périr preſque toutes nos volailles. J'avois un chien qui ne ceſſa de haleter de mal-aiſe. Les ſeuls animaux que j'y vis inſenſibles, furent des moineaux & des ſerins, accoutumés à un mouvement perpétuel. On porte ces oiſeaux aux Indes par curioſité.

Je fus très-incommodé, ainſi que les autres paſſagers. Il n'y a point de remede contre ce mal, qui excite des vomiſſemens affreux. Il eſt utile cependant de prendre quelques nourritures ſeches, & ſur-tout des fruits acides.

Le 6, le tems ſe mit au beau. On pria Dieu pour ces pauvres matelots. Le maître étoit un fort honnête homme. On répara le déſordre de la veille. La lame, en tombant ſur le vaiſſeau, avoit briſé la poutre qui borde le caillebotis, quoiqu'elle eût dix pouces de diametre. Elle enfonça une des épontilles ou ſupports du gaillard d'avant dans le pont inférieur, & en rompit une des traverſes.

Le 7, nous nous eſtimions par le travers du cap Finiſterre, où les coups de vent ſont fréquens & la mer groſſe, ainſi qu'à tous les caps.

Le 8, belle mer & bon vent. Nous vîmes voler des manches de velours, oiſeaux marins blancs, dont les ailes ſont bordées de noir.

Le 9 & le 10, l'air me parut ſenſiblement plus chaud, & le ciel plus intéreſſant. Nous approchons des isles *Fortunées*, s'il eſt vrai que le ciel ait mis le bonheur dans quelque iſle.

Le 11, le vent calma; la mer étoit couverte de bonnets flamands, eſpece de mucilage organiſé, de la forme d'une toque, ayant un mouvement de progreſſion. Le matin nous vîmes un vaiſſeau.

Le 12 & le 13, on fit quelques réglemens de police. Il fut décidé que chaque paſſager n'auroit qu'une bouteille d'eau par jour. Le repas du matin fut fixé à dix heures, & conſiſtoit en viandes ſalées & en légumes ſeches. Celui du ſoir, à quatre heures, étoit un peu meilleur. On éteignoit tous les feux paſſé huit heures.

Le 14, on avoit compté voir l'iſle Madere, mais nous étions trop dérivés à l'oueſt. Il fit calme tout le jour. Nous vîmes deux oiſeaux de la groſſeur d'un pigeon, d'une couleur brune, volant vers l'oueſt à la hauteur des mâts; nous les prîmes pour des oiſeaux de terre, ce qui ſembloit nous indiquer qu'il y avoit quelque iſle ſur notre gauche. Ces ſignes ſont importans, mais les marins ont

des obſervations peu ſûres ſur les oiſeaux. Ils confondent preſque toutes les eſpeces des côtes de l'Europe ſous le nom de mauves & de goëlands.

Le 15, le calme continua : cependant vers la nuit nous eûmes un peu de vent. Un brigantin Anglois paſſa près de nous dans l'après-midi, & nous ſalua de ſon pavillon.

Le 16, au lever du ſoleil, nous vîmes l'iſle de Palme devant nous ; à gauche l'iſle de Ténériffe, avec ſon pic, qui a la forme d'un dôme ſurmonté d'une pyramide. Ces iſles furent couvertes de brume tout le jour, & la nuit d'éclairs & d'orages ; ſpectacle qui effraya les premiers marins qui la découvrirent de nos tems. On ſait que les Romains en avoient ouï parler, puiſque Sertorius voulut s'y retirer. Les Carthaginois qui trafiquoient en Afrique, les connoiſſoient. L'hiſtorien Juba en compte cinq, & en fait une deſcription détaillée : il en appelle une, l'iſle de Neige, parce que, dit-il, elle s'y conſerve toute l'année. Nous vîmes en effet le pic couvert de neige, quoique l'air fût chaud. Ces iſles ſont, dit-on, les débris de cette grande iſle Atlantide dont parle Platon. A la profondeur des ravins dont leurs montagnes ſont creuſées, on peut croire que ce ſont les débris de cette terre originelle, bouleverſée par un événement dont la tradition s'eſt conſervée chez tous les peuples. Selon Juba, l'iſle Canarie

prit ſon nom de la grandeur des chiens qu'on y élevoit. Les Eſpagnols, à qui elles appartiennent, en tirent d'excellente malvoiſie.

Les 17, 18 & 19, nous paſſâmes au milieu des iſles, laiſſant Ténériffe à gauche & Palme à droite; Gomere nous reſta à l'eſt. Je deſſinai la vue de ces iſles, qui ſont ſillonnées de ravins très-profonds, entr'autres l'iſle de Palme.

Nous vîmes un poiſſon volant. Une huppe vint ſe repoſer ſur notre vaiſſeau, & prit ſon vol à l'oueſt : elle étoit d'un rouge couleur d'orange; ſes ailes & ſon aigrette marbrées de blanc & de noir, ſon bec noir comme l'ébene, & un peu recourbé.

Le 20, nous laiſſâmes l'iſle de Fer à l'oueſt; & nous pardîmes de vue toutes ces iſles. La vue de ces terres, ſituées ſous un ſi beau climat, nous inſpira bien des vœux inutiles. Nous comparions le repos, l'abondance, l'union & les plaiſirs de ces inſulaires, à notre vie inquiete & agitée. Peut-être, en nous voyant paſſer, quelque malheureux Canarien, ſur un rocher brûlé, faiſoit des vœux pour être à bord d'un vaiſſeau qui cingloit à pleines voiles vers les Indes orientales.

Le 21, nous vîmes une hirondelle de terre; enſuite un requin. Tant que nous fûmes dans le parage de ces iſles, nous eûmes du calme le jour, & le vent ne s'élevoit qu'au ſoir.

Le 22, la chaleur fut ſi forte, qu'elle fit

caſſer une quantité de bouteilles de vin de Champagne, quoiqu'elles fuſſent encaiſſées dans du ſel : c'eſt une pacotille que font beaucoup d'officiers pour les Indes ; chaque bouteille s'y vend une piſtole. Cette inondation qui pénétroit tout, détruiſit des laitues & du creſſon que j'avois ſemés dans du coton mouillé, où ces plantes croiſſoient à merveille ; cette liqueur ſalée étoit ſi corróſive, qu'elle gâta abſolument ceux de mes papiers qui en furent mouillés.

Le 23, nous eûmes grand frais ; la mer me parut griſe & verdâtre, comme ſur les hauts-fonds : on prétend qu'on trouve la ſonde à plus de 80 lieues de la côte d'Afrique, qui eſt peu élevée dans ces parages. Nous vîmes un vaiſſeau faiſant route au Sénégal.

Le 24, nous trouvâmes les vents aliſés ou de nord eſt ; le vaiſſeau rouloit beaucoup.

Le 25 & le 26, beau tems & bon vent ; nous dépaſſâmes la latitude des iſles du Cap-Vert que nous ne vîmes point : elles ſont aux Portugais ; on y trouve des rafraîchiſſemens : mais le premier de tous, l'eau s'y fait difficilement. Nous vîmes des poiſſons volans, & une hirondelle de terre. On s'apperçut que le bled ſarraſin s'échauffoit dans la ſoute, au point de n'y pouvoir ſupporter la main ; on le mit à l'air. Il eſt arrivé que des vaiſſeaux ſe ſont embraſés par de pareils accidens. Il y eut, en 1760, un

vaiſſeau Anglois chargé de chanvre, qui brûla dans la mer Baltique. Le chanvre s'étoit enflammé de lui-même ; j'en vis les débris ſur les côtes de l'iſle de Bornholm.

Le 27, on dreſſa une tente de l'avant à l'arriere, pour préſerver l'équipage de la chaleur. Nous vîmes des galeres, eſpece de mucilage vivant.

Les 28 & 29, nous vîmes des poiſſons volans, & une quantité conſidérable de thons.

Le 30, on ſe prépara à la pêche, & nous prîmes dix thons, dont le moindre peſoit ſoixante livres : nous vîmes un requin. La chaleur augmentoit, & l'équipage ſouffroit impatiemment la ſoif.

Le 31, on prit une bonnite ; des matelots altérés percerent & ouvrirent pendant la nuit les jarres de pluſieurs paſſagers, qui par-là ſe trouverent, comme les gens de l'équipage, réduits à une pinte d'eau par jour.

OBSERVATIONS ſur les mœurs des gens de mer.

Je ne vous parlerai que de l'influence de la mer ſur les marins, afin d'inſpirer quelque indulgence ſur des défauts qui tiennent à leur état.

La promptitude qu'exige la manœuvre, les rend groſſiers dans leurs expreſſions. Comme ils vivent loin de la terre, ils ſe regardent

comme indépendans : ils parlent ſouvent des princes, des loix, & de la religion, avec une liberté égale à leur ignorance. Ce n'eſt pas que, ſuivant les circonſtances, ils ne ſoient dévots, même ſuperſtitieux. J'en ai connu plus d'un, qui n'auroient pas voulu appareiller un dimanche ou un vendredi. En général leur religion dépend du tems qu'il fait.

L'oiſiveté où ils vivent, leur fait aimer la médiſance & les contes. Le banc de quart eſt le lieu où les officiers débitent les fables & les merveilles.

L'habitude de faire ſans ceſſe de nouvelles connoiſſances, les rend inconſtans dans leur ſociété & dans leur goût. Sur mer ils deſirent la terre, à terre ils regrettent la mer.

Dans une longue traverſée, il eſt prudent de ſe livrer peu & de ne diſputer jamais. La mer aigrit naturellement l'humeur. La plus légere conteſtation y dégénere en querelle. J'en ai vu naître pour des queſtions de philoſophie. Il eſt vrai que ces queſtions ont quelquefois brouillé des philoſophes à terre.

En général ils ſont taciturnes & ſombres. Peut-on être gai au milieu des dangers, & privé des premiers beſoins de la vie ?

Il ne faut pas oublier leurs bonnes qualités. Ils ſont francs, généreux, braves, & ſur-tout bons maris. Un homme de mer ſe regarde comme étranger à terre, & ſur-tout dans ſa propre maiſon. Étonné de la nouveauté des meu-

bles, du logement, des uſages, il laiſſe à ſa femme le pouvoir de le gouverner dans un monde qu'il connoît peu.

Les matelots ajoutent à ces bonnes & mauvaiſes qualités les vices de leur éducation. Ils ſont adonnés à l'ivrognerie. On leur diſtribue chaque jour une ration de vin ou d'eau-de-vie. Ils ſont ſept hommes à chaque plat; j'en ai vu s'arranger entre eux pour boire alternativement la portion des ſept. Quelques-uns ſont adonnés au vol. Il y en a d'aſſez habiles pour dépouiller leurs camarades pendant le ſommeil. Dans cette claſſe d'hommes ſi malheureux, il s'en trouve d'une probité rare. Ordinairement le maître & le canonnier ſont des hommes de confiance, ſur leſquels roule toute la police de l'équipage. On peut y joindre le premier pilote, dont l'état chez nous eſt déchu, je ne ſais pourquoi, de la diſtinction qu'il mérite; ce n'eſt que le premier officier marinier. De ces trois hommes dépend la bonté de l'équipage, & ſouvent le ſuccès de la navigation.

Le dernier homme du vaiſſeau eſt le coq, *coquus*, le cuiſinier. Les mouſſes ſont des enfants traités ſouvent avec trop de barbarie. Il n'y a guere d'officier ou de matelot qui ne leur faſſe éprouver ſon humeur. On s'amuſe même ſur quelques vaiſſeaux, à les fouetter quand il fait calme, pour faire, dit-on, venir le vent. Ainſi l'homme, qui ſe plaint ſi ſou-

vent de ſa foibleſſe, abuſe preſque toujours de ſa force.

Vous conclurez de tout ceci, qu'un vaiſſeau eſt un lieu de diſſenſion; qu'un couvent & une iſle, qui ſont des eſpeces de vaiſſeaux, doivent être remplis de diſcorde, & que l'intention de la nature, qui d'ailleurs s'explique ſi ouvertement, eſt que la terre ſoit peuplée de familles, & non de ſociétés & de confréries.

Je reprends le fil de mon journal.

AVRIL 1768.

Le premier, nous vîmes des requins, & on en prit un, avec une bonnite. Je compte réunir mes obſervations ſur les poiſſons à la fin du journal de ce mois.

Le 2, nous eûmes du calme mêlé d'orage. Nous ſommes ſur les limites des vents généraux du pole auſtral. L'après-midi nous eſſuyâmes un grain qui nous fit amener toutes nos voiles.

Nous approchons de la ligne. Il y a très-peu de crépuſcule le ſoir & le matin.

Le 3, nous prîmes des bonnites & un requin. Nous étions conſtamment entourés de la même troupe de thons.

Le 4, nous eûmes un ciel orageux. Nous entendîmes le tonnerre, & nous eſſuyâmes un grain.

On jetta à la mer un matelot mort du ſcorbut. Pluſieurs autres en ſont affectés. Cette maladie qui ſe manifeſte de ſi bonne heure, répand la terreur dans l'équipage. Nous prîmes des bonnites & des requins.

Du 5 & 6. Hier à trois heures de nuit il fit un orage épouvantable, qui nous obligea de tout amener hors la mizaine. Je remarquai conſtamment que le lever de la lune diſſipe les nuages d'une maniere ſenſible. Deux heures après qu'elle eſt ſur l'horiſon, le ciel eſt parfaitement net. Nous eûmes ces deux jours, du calme mêlé de grains pluvieux.

Le 7, nous prîmes des bonnites. Je vis couper avec des ciſeaux du verre dans l'eau avec une grande facilité, effet dont j'ignore la cauſe.

Le 8 & le 9, on prit un requin, des ſucets & deux thons. Quoique près de la ligne, la chaleur ne me parut pas inſupportable, l'air eſt rafraîchi par les orages.

Le 10, on annonça le baptême de la ligne, dont nous étions à un degré. Un matelot déguiſé en maſque, vint demander au capitaine à faire obſerver l'uſage ancien. Ce ſont des fêtes imaginées pour diſſiper la mélancolie des équipages. Nos matelots ſont fort triſtes, le ſcorbut gagne inſenſiblement, & nous ne ſommes pas au tiers du voyage.

Le 11, on fit la cérémonie du baptême. On rangea les principaux paſſagers le long d'un cordon, les pouces attachés avec un ruban.

On leur verſa quelques gouttes d'eau ſur la tête. On donna enſuite quelque argent aux pilotes.

Le vent fut contraire, le ciel & la mer belle.

Le 12, nous ne paſſâmes point encore la ligne. Les courans portoient au nord. On ceſſa de voir l'étoile polaire. Nous vîmes un vaiſſeau à l'eſt.

Le 13, nous paſſâmes la ligne. La mer paroiſſoit, la nuit, remplie de grands phoſphores lumineux. On purifioit l'entrepont tous les dimanches; on montoit en haut les coffres & les hamacs de l'équipage, enſuite on brûloit du goudron. On s'apperçut que le tiers des barriques d'eau étoit vuide, quoiqu'on ne fût pas au tiers du voyage.

Les 14, 15 & 16, les vents varierent. Il fit de grandes chaleurs. On roidit les haubans & les cordages. Nous fûmes toujours environnés de bonnites, de thons, de marſouins & de bonnets flamands. Nous vîmes un très grand requin. Calme mêlé d'orage.

Les 17, 18 & 19, les calmes continuerent avec la chaleur. Le goudron fondoit de toutes les manœuvres. L'ennui & l'impatience croiſſent ſur le vaiſſeau. On en a vu reſter un mois en calme ſous la ligne.

Je vis une baleine allant vers l'oueſt.

Les 20, 21 & 22, continuation de calme & d'ennui. Le vaiſſeau étoit entouré de requins. Nous en vîmes un attaché à un paillaſſon dans

un large banc d'écume courant de l'eſt à l'oueſt. Il étoit vivant; ſans doute, quelque vaiſſeau venoit de paſſer là. Nous prîmes des thons, des bonnites, cinq ou ſix requins & un marſouin, dont la tête étoit fort pointue. Les matelots diſent que le marſouin préſage le vent; en effet à minuit il s'eſt levé. Nous revîmes des galeres.

Le 23, nous entrons enfin dans les vents généraux du ſud-eſt, qui doivent nous conduire au-delà de l'autre tropique. On prit des bonnites & des thons. Comme on tiroit de l'eau un de ces poiſſons, un requin le prit par la queue & fit caſſer la ligne. Nous vîmes une frégate, oiſeau noir & gris, approchant de la forme de la cigogne. Son vol eſt très-élevé.

Le 24 & le 25, nous eûmes des grains qui firent varier le vent. Vers le ſoir la lune parut entourée d'un grand cercle ſans couleurs.

Nous prîmes des bonnites & des thons.

Le 26, nous vîmes des frégates, poiſſons volans, thons, bonnites, & un oiſeau blanc qu'on dit être un fou. Le ſoir, ayant toutes nos voiles dehors, nous fûmes chargés d'un grain violent qui nous mit ſur le côté pendant quelques minutes. Notre vaiſſeau porte fort mal la voile, & il ne fait guere plus de deux lieues par heure, avec le vent le plus favorable.

Le 27, groſſe mer & grand frais mêlé de grains pluvieux. Nous vîmes les mêmes poiſſons & un alcion, hirondelle de mer, que les

Anglois appellent *l'oiſeau de la tempête.* Je réſerverai un article de mon journal ſur les oiſeaux marins.

Le 28, nous eûmes grand frais & des grains mêlés de pluie. On porta ſix canons de l'arriere dans la calle de l'avant, afin que le vaiſſeau étant plus chargé ſur le devant, gouvernât mieux. Nous éprouvâmes des tems orageux. Vu les mêmes thons.

Le 29, beau tems mêlé de quelques grains. Nous vîmes des frégates & un oiſeau blanc avec les ailes marquées de gris. Au ſoleil couchant nous vîmes un vaiſſeau ſous le vent, faiſant même route que nous.

Le 30, bon frais, belle mer. L'air n'eſt plus ſi chaud. Nous vîmes le vaiſſeau de la veille un peu au vent. Il avoit forcé de voiles; nous fîmes la même manœuvre. Il mit pavillon anglois, nous mîmes le nôtre. Nous primes des thons, & nous vîmes des poiſſons volans.

OBSERVATIONS ſur la mer & les poiſſons.

Il n'y a guere de vue plus triſte que celle de la pleine mer. On s'impatiente bientôt d'être toujours au centre d'un cercle dont on n'atteint jamais la circonférence. Elle offre cependant des ſcenes intéreſſantes. Je ne parle pas ſeulement des tempêtes. Pendant le calme, &

ſur-tout

ſur-tout la nuit dans les climats chauds, on eſt ſurpris de la voir étincelante. J'ai pris dans un verre de ces points lumineux dont elle eſt remplie; je les ai vu ſe mouvoir avec beaucoup de vivacité. On prétend que c'eſt du frai de poiſſon. On en voit quelquefois des amas ſemblables à des lunes. La nuit, lorſque le vaiſſeau fait route & qu'il eſt environné de poiſſons qui le ſuivent, la mer paroît comme un vaſte feu d'artifice tout brillant de ſerpenteaux & d'étincelles d'argent.

Je vous laiſſe méditer ſur la quantité prodigieuſe d'êtres vivans dont cet élément eſt la patrie. Je me borne à quelques obſervations ſur différentes eſpeces de poiſſons que nous avons rencontrés en pleine mer.

Le bonnet flamand, que les anciens appelloient, je crois, *poumon marin*, eſt une eſpece d'animal formé d'une ſubſtance glaireuſe. Il reſſemble aſſez à un champignon. Son chapiteau a un mouvement de contraction & de dilatation, par le moyen duquel il avance fort lentement. Je ne lui connois aucune propriété. Cet animal eſt ſi commun, que nous en avons trouvé la mer couverte pendant pluſieurs journées. Ils varient beaucoup pour la groſſeur & la couleur, mais la forme eſt la même. On en trouve de fort gros en été ſur les côtes de Normandie.

La galere eſt de la même ſubſtance; mais cet animal paroît doué de plus d'intelligence &

de malignité. Son corps eſt une eſpece de veſſie ovale, ſurmontée dans ſa longueur d'une crête ou voile qui eſt toujours hors de la mer dans la direction du vent. Quand le flot le renverſe, il ſe releve fort vîte, & préſente toujours au vent la partie la plus ronde de ſon corps. J'en ai vu beaucoup à la fois, rangées comme une flotte dans la même direction. Peut-être pourroit-on conſtruire quelque voilure ſur ce mécaniſme, au moyen de laquelle une barque avanceroit dans le vent contraire. De la partie inférieure de la galere, pendent pluſieurs longs filets bleux, dont elle faiſit ceux qui croient la prendre. Ces filets brûlent ſur le champ, comme le plus violent cauſtique. J'ai vu un jour un jeune matelot qui s'étant mis à la nage pour en prendre une, en eut les bras tout brûlés; & de frayeur penſa ſe noyer. La galere a de belles couleurs pendant qu'elle eſt en vie. J'en ai vu de bleu céleſte & de couleur de roſe. Le bonnet flamand ſe trouve dans nos mers, & la galere en approchant des tropiques.

Dans le parage des Açores, j'ai vu une eſpece de coquillage flottant & vivant dans l'écume de la mer, de la forme du fer d'une fleche ou d'un bec d'oiſeau. Il eſt petit, tranſparent & très-aiſé à rompre. C'eſt peut-être celui qu'on trouve dans l'ambre gris.

A cette même latitude, nous trouvâmes des limaçons bleux, flottans à la ſurface de l'eau,

au moyen de quelques veſſies pleines d'air. Leur coque étoit fort mince & très-fragile. Ils étoient remplis d'une liqueur d'un beau bleu purpurin. Ce n'eſt pas cependant le coquillage appellé pourpre par les anciens.

Une eſpece de coquillage beaucoup plus commun, eſt celui qui s'attache à la carene même du vaiſſeau, au moyen d'un ligament qu'il raccourcit dans le mauvais tems. Il eſt blanc, de la forme d'une amande, & compoſé de quatre pieces. Il met dehors pluſieurs filamens qui ont un mouvement régulier. Il ſe multiplie en ſi grande quantité, que la courſe du vaiſſeau en eſt ſenſiblement retardée.

Le poiſſon volant eſt fort commun entre les deux tropiques. Il eſt de la groſſeur d'un hareng. Il vole en troupe & d'un ſeul jet auſſi loin qu'une perdrix. Il eſt pourſuivi dans la mer par les poiſſons, & dans l'air par les oiſeaux. Sa deſtinée paroît fort malheureuſe de retrouver dans l'air le danger qu'il a évité dans l'eau. Mais tout eſt compenſé, car ſouvent auſſi il échappe comme poiſſon aux oiſeaux, & comme oiſeau aux poiſſons. C'eſt dans les orages qu'on le voit devancer les frégates & les thons, qui font après lui des ſauts prodigieux.

L'encornet eſt une petite ſeche qui fait à-peu-près la même manœuvre. Elle a de plus la faculté d'obſcurcir l'eau en y verſant une encre fort noire. Peut-être auſſi ne nage-t-elle pas ſi bien. Elle eſt de la forme d'un *cornet*;

Ces deux eſpeces de poiſſons tombent ſouvent à bord des vaiſſeaux. Ils ſont bons à manger.

Le thon de la pleine mer m'a paru différer pour le goût, de celui de la Méditerranée. Il eſt fort ſec, & n'a de graiſſe qu'à l'orbite de l'œil. Il a peu d'inteſtins; ſa chair paroît à l'étroit dans ſa peau. Huit muſcles, quatre grands & quatre petits, forment ſon corps, dont la coupe tranſverſale reſſemble à celle de pluſieurs arbres ſciés. On le pêche au lever & au coucher du ſoleil, parce qu'alors l'ombre des flots lui déguiſe mieux l'hameçon qui eſt figuré en poiſſon volant.

Cette flotte de thons nous accompagne depuis ſix ſemaines. Il eſt facile de les reconnoître. Il y en a un, entr'autres, qui a une plaie rouge ſur le dos, pour avoir été harponné il y a quinze jours. Sa courſe n'en eſt pas retardée.

Le poiſſon peut-il vivre ſans dormir, & l'eau marine ſeroit-elle favorable aux plaies? J'ai lu quelque part que M. de Chirac guérit M. le duc d'Orléans d'une bleſſure au poignet, en le lui faiſant mettre dans des eaux de Balaru.

La chair du thon eſt ſaine, mais elle altere. On m'aſſura qu'il étoit dangereux d'uſer du thon de ces parages qui a été ſalé. J'en vis l'expérience ſur un matelot qui s'y expoſa. Sa peau devint rouge comme l'écarlate, & il eut une fievre de 24 heures.

Nous prenons auſſi avec les thons, beaucoup de bonnites. C'eſt une ſorte de maquereau, dont quelques-uns approchent de la groſſeur des thons. Je leur ai trouvé à la fois de la laite & des œufs, & dans la chair de pluſieurs, des vers vivans de la groſſeur d'un grain d'avoine. Ce poiſſon n'en paroiſſoit pas incommodé.

La grande oreille eſt une eſpece de bonnite.

Les requins ſe trouvent en grande quantité aux environs de la ligne. Dès qu'il fait calme, le vaiſſeau en eſt entouré. Ce poiſſon nage lentement & ſans bruit. Il eſt devancé par pluſieurs petits poiſſons appellés pilotins, bariolés de noir & de jaune. S'il tombe quelque choſe à la mer, en un clind'œil ils viennent le reconnoître & retournent au requin qui s'approche de ſa proie, ſe tourne, & l'engloutit. Si c'eſt un oiſeau, il n'y touche point: mais lorſque la faim le preſſe. il avale juſqu'à des cloux.

Le requin eſt le tigre de la mer. J'en ai vu de plus de dix pieds de longueur. La nature lui a donné une vue très foible. Il nage fort lentement, par la forme arrondie de ſa tête; ce qui, joint à la poſition de ſa gueule qui l'oblige de ſe tourner ſur le dos pour avaler, préſerve la plupart des poiſſons de ſa voracité. Il n'a ni os, ni arêtes, mais des cartilages, ainſi que tous les poiſſons de mer voraces, comme le chien de mer, la raie, le polipe...

qui comme lui voient mal, ſont mauvais nageurs, & ont la gueule placée en bas; ils ſont de plus vivipares. Ainſi leur gloutonnerie a été compenſée dans leur viteſſe, leur vue, leur forme & leur génération.

Les mâchoires du requin ſont armées de cinq ou ſix rangs de dents en haut & en bas. Elles ſont plates, tranchantes ſur les côtés, aiguës & taillées comme des lancettes. Il n'en a que deux rangs perpendiculaires; les autres ſont couchées & diſpoſées de maniere qu'elles remplacent par un mécaniſme admirable celles qu'il eſt ſouvent expoſé à rompre. On l'amorce avec une piece de chair embrochée d'un croc de fer. Avant de le tirer de l'eau, on lui paſſe à la queue un nœud coulant; & lorſqu'il eſt ſur le pont & qu'il s'efforce d'eſtropier les matelots, on la lui coupe à coups de hache. Cette queue n'a qu'un aileron taillé comme une faux. Les Chinois en font cas comme d'un remede aphrodiſiaque. Au reſte la pêche de ce poiſſon n'eſt d'aucune utilité. J'ai goûté de ſa chair qui a un goût de raie, avec une forte odeur d'urine. On dit qu'elle eſt fiévreuſe. Les marins ne pèchent ce poiſſon que pour le mutiler. On lui creve les yeux, on l'éventre, on en attache pluſieurs par la queue, & on les rejette à la mer, ſpectacle digne d'un matelot. Le requin eſt ſi vivace, que j'en ai vu remuer long-tems après qu'on leur avoit coupé la tête. Cependant j'en ai vu noyer fort

vite, en les plongeant pluſieurs fois lorſqu'ils ſont accrochés à l'hameçon.

On trouve preſque toujours ſur le requin un poiſſon appellé ſucet. Il eſt gros comme un hareng. Il a ſur la tête une ſurface ovale un peu concave, avec laquelle il s'attache en formant le vuide au moyen de dix-neuf lames qui y ſont diſpoſées comme les triangles d'une jalouſie. J'en ai mis de vivans ſur un verre uni, d'où je ne pouvois les arracher. Ce poiſſon a cela de très-ſingulier, qu'il nage le ventre & les ouïes en l'air. Sa peau eſt grenelée, & ſa gueule armée de pluſieurs rangs de petites dents. Nous avons pluſieurs fois mangé des ſucets, & nous leur avons trouvé le goût d'artichaux frits.

Outre le pilotin & le ſucet, le requin nourrit encore ſur ſa peau un inſecte de la forme d'un demi-pois, avec un bec fort alongé. C'eſt une eſpece de pou.

Le marſouin eſt un poiſſon fort connu. J'en ai vu une eſpece dont le muſeau étoit fort pointu. Les matelots l'appellent *la fleche de la mer*, à cauſe de ſa vîteſſe. J'en ai vu caracoller autour du vaiſſeau, tandis qu'il faiſoit deux lieues à l'heure. On darde cet animal, qui ſouffle lorſqu'il eſt pris, & ſemble ſe plaindre; c'eſt une mauvaiſe pêche; ſa chair eſt noire, dure, lourde & huileuſe.

J'ai vu auſſi une dorade, le plus léger, dit-on, des poiſſons. On prétend, mais à tort,

que c'eſt le dauphin des anciens, dont Pline nous a donné une ample deſcription. Quoi qu'il en ſoit, nous n'éprouvâmes point ſon amitié pour les hommes. Nous vîmes, à une grande profondeur, briller ſes ailerons dorés & ſon dos du plus bel azur.

Quelquefois nous avons vu, à une demi-lieue, des baleines lancer leur jet d'eau. Elles ſont plus petites que celles du nord. Elles me paroiſſoient de loin comme une chaloupe renverſée.

Telles ſont les eſpeces de poiſſons que j'ai vus juſqu'à préſent. On voit des requins dans le calme; ordinairement les dorades les ſuivent; les marſouins paroiſſent quand le vent fraîchit. Pour les thons, nous les avons depuis ſix ſemaines. Si ce détail vous a ennuyé, ſongez quels doivent être mes plaiſirs. Il n'en eſt point pour l'homme, ſur un élément étranger, dont aucun des habitans n'a de relation avec lui.

MAI 1768.

Du premier. Au lever du ſoleil, le vaiſſeau ſe trouva dans nos eaux, & nous ayant gagnés inſenſiblement, vers les dix heures du matin il étoit par notre travers. Nous remarquâmes que toutes ſes voiles étoient fort vieilles, & qu'il avoit fait branle-bas, c'eſt-à-dire, que les coffres & les lits de l'équipage étoient ſur

ſon pont. Il nous queſtionna en anglois. *Bonjour. Comment s'appelle le vaiſſeau? D'où vient-il? Où va-t-il?* Nous lui répondîmes, & l'interrogeâmes dans la même langue. Il venoit de Londres, d'où il étoit parti il y avoit 64 jours; il alloit en Chine. Le vent nous empêcha d'en entendre davantage. Il étoit percé à 24 canons, & paroiſſoit du port de 500 tonneaux. Il nous ſouhaita bon voyage, & continua ſa route.

Vu des frégates, thons & bonnites.

Les 2 & 3, nous vîmes encore le vaiſſeau Anglois. Les thons qui nous accompagnoient depuis ſi long-tems, nous abandonnerent & le ſuivirent. Nous eûmes des grains violens de l'oueſt. Ces variations viennent, à mon avis, du voiſinage de la baie de tous les Saints. J'eſtime que les courans & la dérive nous ont portés plus près que nous ne croyons de l'Amérique.

Des 4 & 5, le vent fut violent & variable. Nous vîmes un fouquet, oiſeau gris & noir, des frégates & des foux, qui plongeoient pour attraper du poiſſon.

Des 6 & 7, bon frais & belle mer. La nuit derniere nous eûmes des grains violens. Nous vîmes des frégates prenant le ſoir leur route au nord-eſt.

Du 8 & du 9. Hier le vent fut très-violent, la mer groſſe. On amena les perroquets & les petites voiles. On prit un ris dans les huniers. Ce matin pendant déjeûner, nous fûmes char-

gés d'un grain très-violent avec toutes les voiles dehors. Le vaiſſeau ſe coucha, & l'eau entra dans les ſabords. Vers le ſoir le tems ſe calma, ce qui arrive d'ordinaire lorſque le ſoleil ſe trouve dans la partie oppoſée au vent. Nous vîmes une quantité conſidérable de goëlettes blanches & de fouquets, ſignes du voiſinage de la terre, d'où viennent ces orages.

Des 10, 11 & 12, bon frais & belle mer. Vu des fouquets ou taille-vents, des goëlettes & des bonnites.

Du 13, il fit calme. On calfeutra la chaloupe. A neuf heures du ſoir, étant en converſation avec le capitaine dans la galerie, je vis tout l'horiſon éclairé d'un feu très-lumineux, courant de l'eſt au nord, & répandant des étincelles rouges. Pendant le jour les nuages étoient arrêtés & repréſentoient une terre du côté du ſud.

Le 14, nous eûmes des grains violens & un peu de tonnerre. Ici finiſſent communément les vents de ſud-eſt, qui quelquefois vont juſqu'au 28e degré de latitude. Nous attendons les vents d'oueſt, avec leſquels on double le cap de Bonne-Eſpérance.

Nous vîmes des fauchets ou taille-vents.

Les 15 & 16, groſſe mer & grains pluvieux. Nous vîmes les mêmes oiſeaux.

Les 17, 18 & 19, le tems fut beau, quoique mêlé de brume. Nous diſtinguons une lame venant de l'oueſt, qui préſage ordinai-

rement que le vent doit en venir. Nous vîmes hier au ſoir un ſecond météore lumineux, & dans l'après-midi une baleine au ſud-oueſt, à une lieue & demie. On prétendit le matin avoir vu un oiſeau de mer, appellé mouton du Cap. Cet oiſeau ſe trouve dans les parages du cap de Bonne-Eſpérance.

Les 20 & 21, tems pluvieux, vent variable. L'air eſt froid. Nous vîmes une baleine à portée de piſtolet. On prétendit avoir vu des damiers, oiſeaux voiſins du Cap. Nous vîmes des taille-vents.

Les 22 & 23, vent froid & violent, groſſe mer. Le vent déchira les huniers lorſqu'on y vouloit prendre des ris. On en mit de neufs, ce qui nous tint plus de trois heures ſous nos grandes voiles. Je vis diſtinctement des damiers, & quantité de taille-mers.

Le 24, nous vîmes une envergure, autre oiſeau marin. Groſſe mer, bouraſques fréquentes mêlées de pluie. On prétend que ces orages viennent du voiſinage de l'iſle de Triſtan d'Aconia.

Le 25, je vis un mouton du Cap. Les vents tournerent à l'oueſt, mais furent toujours orageux.

Le 26, vent violent. Vers le ſoir, un grain nous ſurprit avec toutes nos voiles dehors. Le vaiſſeau ne put arriver; il vint au vent, & fut coeffé. Vous ne ſauriez imaginer notre déſordre. Enfin, on manœuvra ſi heureuſe-

ment, qu'on échappa de ce danger, où il pouvoit nous en coûter au moins nos mâts. Nous vîmes les mêmes oiſeaux. Nos pauvres matelots ſont bien fatigués : après un orage on ne leur donne aucun rafraîchiſſement.

Les 27 & 28, les vents furent variables & froids. La carene du vaiſſeau eſt couverte d'une herbe verte, qui n'a gardé ſa couleur que du côté expoſé au ſoleil.

Les 29 & 30, tems frais mêlé de grains violens. Nous primes des ris dans les huniers.

Nous vîmes les mêmes oiſeaux, des alcions & des marſouins. Ils étoient petits, marbrés de brun ſur le dos, & de blanc ſous le ventre.

Le 31, les vents tournerent à l'oueſt. On s'eſtime à deux cents lieues du Cap, & par notre point à trois cents. Nous vîmes les mêmes oiſeaux.

OBSERVATIONS ſur le ciel, les vents & les oiſeaux.

Les étoiles m'ont paru plus lumineuſes dans la partie auſtrale que dans la ſeptentrionale. On diſtingue, outre la croix du ſud, les magellans qui ſont deux nuages blancs, formés d'un amas de petites étoiles. On apperçoit à côté deux eſpaces plus ſombres qu'aucune des autres parties du ciel.

Le crépuſcule diminue en approchant de

la ligne, enſorte que la nuit eſt preſque entiérement ſéparée du jour. On explique aſſez bien comment le crépuſcule augmente avec la réfraction des rayons vers les poles. Dans ces régions à peine habitées, la lumiere eſt mêlée avec les ténebres, ſur-tout dans les aurores boréales, qui ſont d'autant plus grandes, que le ſoleil eſt moins élevé ſur l'horiſon. Quel inconvénient y eût-il eu, que la nuit entre les deux tropiques eût eu auſſi quelque portion du jour? La nuit ſemble faite pour les noirs de l'Afrique, qui attendent la fin de leurs jours brûlans, pour danſer & ſe réjouir. C'eſt dans ce tems que les bêtes ſauvages de ces contrées viennent ſe rafraîchir dans les rivieres, & que les tortues montent au rivage pour y faire leur ponte. Ne ſeroit-ce point que les rayons du ſoleil, quoique réfractés, donnent une chaleur ſenſible? Ainſi, de longs crépuſcules euſſent rendu la zone torride inhabitable. Au reſte, les nuits dans ces climats ſont plus belles que les jours. La lune diſſipe à ſon lever les vapeurs dont le ciel eſt couvert. J'ai réitéré tant de fois cette obſervation, que je me range en cela de l'avis des marins, qui diſent que *la lune mange les nuages*. D'ailleurs, peut-on rejetter l'influence de la lune ſur notre athmoſphere, lorſqu'on lui en ſuppoſe une ſi grande ſur l'océan?

En-deçà de la ligne, on trouve les vents

du nord-eſt ou aliſés, & au-delà les vents de ſud-eſt ou généraux. Ces vents paroiſſent produits par l'air dilaté par le ſoleil, & réfléchi par les poles. Les vents de ſud-eſt s'étendent plus loin que les vents de nord-eſt, comme vous le pourtez voir dans le journal des vents. On les trouve ordinairement aux troiſieme & quatrieme degrés de latitude nord. Auſſi le pole ſud eſt-il plus froid que le pole nord; ce qui vient peut-être de ce que le ſoleil eſt plus long-tems dans la partie ſeptentrionale. Les navigateurs qui ont tâché d'aborder aux terres auſtrales, ont découvert des glaces au quarante-cinquieme degré ſud.

Ces vents portent continuellement en Amérique les vapeurs que le ſoleil éleve ſur la mer Atlantique. Celles de la mer du Sud ſervent à féconder une partie de l'Aſie & de l'Afrique. En général, les vents ſont plus forts le jour que la nuit.

Sans les nuages, il n'y auroit point de rivieres; mais ils ne ſervent pas moins à la magnificence du ciel, qu'à la fécondité de la terre.

J'ai admiré ſouvent le lever & le coucher du ſoleil. C'eſt un ſpectacle qu'il n'eſt pas moins difficile de décrire que de peindre. Figurez-vous à l'horiſon une belle couleur orange, qui ſe nuance de verd & vient ſe perdre au zénith dans une teinte lilas, tandis que le reſte du ciel eſt d'un magnifique azur.

Les nuages qui flottent çà & là, ſont d'un beau gris de perle. Quelquefois ils ſe diſpoſent en longues bandes cramoiſies, de couleur ponceau & écarlate ; toutes ces teintes ſont vives, tranchées, & relevées de franges d'or.

Un ſoir les nuages ſe diſpoſerent vers l'occident, ſous la forme d'un vaſte réſeau, ſemblable à de la ſoie blanche. Lorſque le ſoleil vint à paſſer derriere, chaque maille du réſeau parut relevée d'un filet d'or. L'or ſe changea enſuite en couleur de feu & en ponceau, & le fond du ciel ſe colora de teintes légeres de pourpre, de verd & de bleu céleſte.

Souvent il ſe forme au ciel des payſages d'une variété ſinguliere, où ſe rencontrent les formes les plus bizarres. On y voit des promontoires, des rochers eſcarpés, des tours, des hameaux. La lumiere y fait ſuccéder toutes les couleurs du priſme. C'eſt peut-être à la richeſſe de ces couleurs qu'il faut attribuer la beauté des oiſeaux de l'Inde & des coquillages de ces mers ; mais pourquoi les oiſeaux marins de ces contrées ne ſont-ils pas plus beaux que les nôtres ? Je réſerverai l'examen de ce problème à quelqu'autre article. Je vais vous décrire ceux que j'ai vu voler autour du vaiſſeau, avec les noms que leur donnent les gens de mer. Vous jugez bien que cette deſcription ne peut guere être juſte.

En partant de France, nous vîmes pluſieurs

eſpeces d'oiſeaux que les marins confondent ſous le nom général de mauves & de goëlands.

L'oiſeau le plus commun, & que nous avons rencontré dans tous les parages, eſt une eſpece d'hirondelle ou d'alcion, que les Anglois nomment *l'oiſeau de la tempête.* Il eſt d'un brun noirâtre, vole à fleur d'eau, & ſuit dans les gros tems le ſillage du vaiſſeau. Il y a apparence que ce qui le détermine à ſuivre alors les navires, c'eſt afin de trouver un abri contre la violence du vent. C'eſt par la même raiſon qu'il vole entre les lames en raſant l'eau.

A la hauteur du cap Finiſterre, nous vîmes des manches de velours, dont les ailes ſont bordées de noir. Ils ſont de la groſſeur d'un canard, & volent à la ſurface de la mer en battant des ailes. Ils ne s'éloignent guere de terre, où ils ſe retirent tous les ſoirs.

Nous vîmes les premieres frégates par les deux degrés & demi de latit. nord. On préſuma qu'elles venoient de l'iſle de l'Aſcenſion, ſituée par les huit degrés de lat. ſud. Elles reſſemblent, pour la forme & la groſſeur, à la cigogne. Elles ſont noires & blanches. Elles ont des ailes très-étendues, de longues jambes & un long cou. Les mâles ont ſous le bec une peau enflée, ronde comme une boule, & rouge comme l'écarlate. C'eſt le plus léger de tous les oiſeaux marins. Jamais il ne ſe repoſe ſur l'eau. On en rencontre à plus de trois cents lieues de terre, où on aſſure qu'elles vont

vont repoſer tous les ſoirs. Elles s'élèvent fort haut. J'en ai vu ſouvent tourner autour du vaiſſeau, s'éloigner à perte de vue, & ſe rapprocher dans l'eſpace de quelques ſecondes.

Le fou eſt un peu plus gros, mais plus raccourci. Il eſt blanc, mêlé de gris. Il pêche le poiſſon en plongeant. La pointe de ſon bec eſt recourbée, & les côtés en ſont bordés de petites pointes qui lui aident à ſaiſir ſa proie. La frégate lui fait la guerre. Celui-ci a de meilleurs inſtrumens; mais celle-là, plus de légéreté & de fineſſe. Lorſque le fou a rempli ſon jabot de poiſſon, elle l'attaque & lui fait rendre ſa pêche qu'elle reçoit en l'air.

Nous vîmes le premier fou vers le treizième degré de latitude ſud.

A-peu-près à cette hauteur, nous apperçûmes, pour la premiere fois, l'oiſeau que les marins appellent fauchet, ſouquet, taille-vent, taille-mer, ou cordonnier. C'eſt un oiſeau qui dans ſon vol ſemble faucher la ſurface de l'eau.

Les goëlettes, que l'on trouve en grandes troupes, dénotent les hauts-fonds & le voiſinage des côtes. Elles ſont blanches, & de loin reſſemblent, pour le vol & la forme, à des pigeons.

L'envergure eſt un oiſeau un peu plus gros que les fauchets, de la taille d'un fort canard; il eſt blanc ſous le ventre, d'un gris brun ſur les ailes & le dos. Il tire ſon nom de la grande étendue de ſes ailes, ou de ſon envergure.

Les damiers ne ſe trouvent qu'aux approches du cap de Bonne-Eſpérance. Ils ſont gros comme des pigeons, ont la tête & la queue noires, le ventre blanc, le dos & les ailes marquées réguliérement de noir & de blanc, comme les caſes d'un jeu de dames.

Après les damiers, nous vîmes le mouton du Cap. C'eſt un oiſeau plus gros qu'une oie, au bec couleur de chair, aux ailes très-étendues, mêlées de gris & de blanc. On ne le trouve guere qu'à la latitude du cap de Bonne-Eſpérance. J'a vu tous ces oiſeaux ſe repoſer ſur l'eau, excepté la frégate & l'envergure. Leur vue peut ſervir à indiquer les parages où l'on ſe trouve lorſqu'on a été pluſieurs jours ſans prendre hauteur, ou lorſque les courans on fait dériver en longitude. Il ſeroit à ſouhaiter que les marins expérimentés donnaſſent là-deſſus leurs obſervations. Il y a des eſpeces qui ne s'éloignent point de terre, où elles vont repoſer tous les ſoirs. Des goëlettes blanches vues en pleine mer déſigneroient quelque terre ou reſcif inconnu dans le voiſinage; mais les manches de velours en ſeroient une preuve infaillible.

Il y a auſſi quelques eſpeces de glayeuls ou algues flottantes, auxquelles on doit faire attention. Ces différentes notices peuvent ſuppléer au moyen qui nous manque de déterminer les longitudes. On obſerve la variation matin & ſoir; mais ce moyen n'eſt point ſûr.

On ne voit pas tous les jours le ſoleil ſe lever & ſe coucher. D'ailleurs la variation, qui eſt, comme vous ſavez, la déclinaiſon de l'aiguille, varie d'une année à l'autre ſous le même méridien. La propriété qu'elle a de s'incliner vers la terre par ſa partie aimantée, pourroit être d'une plus grande utilité. C'eſt ce que l'expérience fera connoître.

JUIN 1768.

Le premier, les vents d'oueſt s'étant enfin déclarés, nous nous flattâmes de doubler bientôt le Cap.

Le 2, on prit des précautions pour ce paſſage. On amena les vergues de perroquet & la corne d'artimon. On mit de nouveaux cordages à la roue du gouvernail; quelques-uns furent ajoutés aux hauts-bancs pour aſſurer les mâts; on mit quatre grandes voiles neuves. On lia fortement les chaloupes & tout ce qui pouvoit prendre quelque mouvement ſur le vaiſſeau. On attacha deux haches à l'arriere, en cas qu'il fallût couper le mât d'artimon. Le vent fut très-frais. Nous vîmes quelques oiſeaux, mais les frégates avoient diſparu.

Les 3, 4 & 5, tous ces jours le vent fut très-frais, excepté hier matin, où il calma un peu. On vit tous ces jours-ci une quantité prodigieuſe de goëlettes, de moutons & de

damiers. Nous vîmes du goëmon du Cap. Il reſſemble à ces longues trompes de bergers. Les matelots font de ces tiges creuſes des eſpeces de trompettes. La mer étoit couverte de brume, autre indice du voiſinage du Cap. Les maladies augmentent. Nous avons quinze ſcorbutiques hors de ſervice.

Le 6, le vent étoit très-frais. Nous vîmes beaucoup de moutons & peu de goëlettes.

Le 7, à midi, un oiſeau de la groſſeur d'une oie, aux ailes courtes, d'une couleur tannée & brune, à la tête de la forme d'une poule, à la queue courte & formant le trefle, a plané long-tems au-deſſus de nos mâts. Par tous les points nous devrions trouver ici le Cap. Vu les mêmes oiſeaux.

Le 8, le vent violent, ſuivi de calme.

Le 9, les maladies & l'ennui augmentent ſur le vaiſſeau. On jetta à la mer un contre-maître mort ſcorbutique.

Les 10 & 11, calme mêlé de coups de vent, groſſe mer. C'eſt un indice des approches du banc des Aiguilles. Vu un vaiſſeau ſous le vent, faiſant route au nord-oueſt. Vu les mêmes oiſeaux.

Le 12, comme la mer paroiſſoit verdâtre, on ſonda, mais ſans trouver fond. Vent très-frais & groſſe mer. Nos inquiétudes augmentent ſur notre diſtance du Cap.

Le 13, enfin on trouva la ſonde à 95 braſſes, fond vaſeux & verdâtre. Ce fut une

grande joie. Cette grande profondeur nous prouva que nous étions dérivés à l'oueſt. Vu deux vaiſſeaux, l'un de l'arriére, l'autre par notre boſſoir de tribord. La ſonde aſſure notre poſition, mais nous a fait connoître que nous errions de plus de deux cents lieues par nos journaux.

Le 14, on ſonda encore, & nous trouvâmes à 80 braſſes un fond de ſable & de vaſe verte. Il fit calme. Vu les mêmes vaiſſeaux & les mêmes oiſeaux.

Le 15, vent frais. Le vaiſſeau de l'arriére mit pavillon Anglois, & nous dépaſſa bientôt d'une lieue & demie ſous le vent. Celui de l'avant mit pavillon François; & comme il étoit ſous le vent, il cargua ſes baſſes voiles pour nous joindre en tenant le plus près. Notre capitaine ne jugea pas à propos d'arriver. Nous reconnûmes ce vaiſſeau pour la Digue, flûte du roi, partie un mois avant nous. Vers le ſoir elle apareilla toutes ſes voiles, & ſe mit dans nos eaux.

Le 16, nous vîmes la Digue deux lieues de l'avant, qui à ſon tour refuſa de nous parler. Il y a apparence qu'elle a relâché au Cap. Les oiſeaux deviennent rares; bon vent, belle mer.

Le 17, il fit calme. On vit des ſouffleurs & des dorades. La lune ſe coucha à huit heures, elle étoit fort rouge. Le 18 au matin, nous eſſuyâmes un coup de vent de l'arriere, qui nous obligea de reſter juſqu'à onze heures

du ſoir ſous la miſaine. Il s'élevoit de l'extrêmité des flots une poudre blanche comme la pouſſiere que le vent balaie ſur les chemins. A 7 heures du ſoir, nous reçûmes un coup de mer par les fenêtres de la grande chambre. A 8 heures il tomba de la grêle. Le tems s'eſt mis au beau vers minuit. On ne voit plus que quelques damiers & taille-vents.

Des 19, 20 & 21, bon frais, groſſe mer. Un poiſſon volant de plus d'un pied de long, ſauta à bord.

Le 22, vent très-frais, & mer houleuſe. Les anciens prétendoient à tort que les tems des ſolſtices étoient des tems de calme. J'ai lu cet après-midi un article du voyageur Dampierre, qui obſerve que, lorſque le ſoleil diſparoît vers les trois heures après-midi & ſe cache derriere une bande de nuages fort élevés & fort épais, c'eſt ſigne d'une grande tempête. En montant ſur le pont, je vis au ciel tous les ſignes décrits par Dampierre.

Le 23, à minuit & demi, un coup de mer affreux enfonça quatre fenêtres des cinq de la grande chambre, quoique leurs volets fuſſent fermés par des croix de S. André. Le vaiſſeau fit un mouvement de l'arriere, comme s'il s'acculoit. Au bruit, j'ouvris ma chambre, qui dans l'inſtant fut pleine d'eau & de meubles qui flottoient. L'eau ſortoit par la porte de la grande chambre, comme par l'écluſe d'un moulin; il en étoit entré plus de trente barriques.

On appella les charpentiers, on apporta de la lumiere, & on ſe hâta de clouer d'autres ſabords aux fénêtres. Nous fuyons alors ſous la miſaine ; le vent & la mer étoient épouvantables.

A peine ce déſordre venoit d'être réparé, qu'un grand caiſſon qui ſervoit de table, plein de ſel & de bouteilles de vin de Champagne, rompit ſes attaches. Le roulis du vaiſſeau le faiſoit aller & venir comme un dé. Ce coffre énorme peſoit pluſieurs milliers, & menaçoit de nous écraſer dans nos chambres. Enfin il s'entr'ouvrit, & les bouteilles qui en ſortoient rouloient & ſe briſoient avec un déſordre inexprimable. Les charpentiers revinrent une ſeconde fois & le remirent en place après bien du travail.

Comme le roulis m'empêchoit de dormir, je m'étois jetté ſur mon lit en botte & en robe de chambre : mon chien paroiſſoit ſaiſi d'un effroi extraordinaire. Pendant que je m'amuſois à calmer cet animal, je vis un éclair par un faux jour de mon ſabord, & j'entendis le bruit du tonnerre. Il pouvoit être trois heures & demie. Un inſtant après un ſecond coup de tonnerre, & mon chien ſe mit à treſſaillir & à hurler. Enfin un troiſieme éclair, ſuivi d'un troiſieme coup, ſuccéda preſque auſſi-tôt, & j'entendis crier ſous le gaillard que quelque vaiſſeau ſe trouvoit en danger. En effet, ce bruit fut ſemblable à un coup de canon tiré près de nous, il ne roula point. Comme je ſen-

tois une forte odeur de ſoufre, je montai ſur le pont, où j'éprouvai d'abord un froid très-vif. Il y régnoit un grand ſilence, & la nuit étoit ſi obſcure que je ne pus rien diſtinguer. Cependant, ayant entrevu quelqu'un près de moi, je lui demandai ce qu'il y avoit de nouveau. On me répondit : " on vient de porter „ l'offi ier de quart dans ſa chambre ; il eſt „ évanoui, ainſi que le premier pilote. Le ton„ nerre a tombé ſur le vaiſſeau, & notre grand „ mât eſt briſé „. Je diſtinguai en effet la vergue du grand hunier tombée ſur les barres de la grande hune. Il ne paroiſſoit au-deſſus, ni mât ni manœuvre Tout l'équipage étoit retiré dans la chambre du conſeil.

On fit une ronde ſous le gaillard. Le tonnerre avoit deſcendu juſques-là le long du mât. Une femme qui venoit d'accoucher, avoit vu un globe de feu au pied de ſon lit. Cependant on ne trouva aucune trace d'incendie, tout le monde attendit avec impatience la fin de la nuit.

Au point du jour je remontai ſur le pont. On voyoit au ciel quelques nuages blancs, d'autres cuivrés. Le vent venoit de l'oueſt, où l'horiſon paroiſſoit d'un rouge ardent, comme ſi le ſoleil eût voulu ſe lever dans cette partie ; le côté de l'eſt étoit tout noir. La mer formoit des lames monſtrueuſes, ſemblables à des montagnes pointues, formées de pluſieurs étages de collines. De leur ſommet s'élevoient de

grands jets d'écume qui ſe coloroient de la couleur de l'arc-en-ciel. Elles étoient ſi élevées, que du gaillard d'arriere elles nous paroiſſoient plus hautes que les hunes. Le vent faiſoit tant de bruit dans les cordages, qu'il étoit impoſſible de s'entendre. Nous fuyons vent arriere ſous la miſaine. Un tronçon du mât de hune pendoit au bout du grand mât qui étoit éclaté en huit endroits juſqu'au niveau du gaillard. Cinq des cercles de fer dont il étoit lié, étoient fondus. Les paſſavants étoient couverts des débris des mâts de hune & de perroquet. Au lever du ſoleil, le vent redoubla avec une fureur inexprimable. Notre vaiſſeau ne pouvant plus obéir à ſon gouvernail, vint en travers. Alors la miſaine ayant faſayé, ſon écoute rompit. Ses ſecouſſes étoient ſi violentes, qu'on crut qu'elle ameneroit le mât à bas. Dans l'inſtant le gaillard d'avant ſe trouva comme engagé. Les vagues briſoient ſur le boſſoir de bas-bord, enſorte qu'on n'appercevoit plus le beau-pré. Des nuages d'écume nous inondoient juſques ſous la dunette. Le navire ne gouvernoit plus, & étant tout-à-fait en travers à la lame, à chaque roulis il prenoit l'eau ſous le vent juſqu'au pied du grand mât, & ſe relevoit avec la plus grande difficulté.

Dans ce moment de péril, le capitaine crié aux timoniers d'ariver, mais le vaiſſeau ſans mouvement ne ſentoit plus ſa barre. Il ordonna aux matelots de carguer la miſaine que le vent

emportoit par lambeaux; ces malheureux, effrayés, ſe refugierent ſous le gaillard d'arriere. J'en vis pleurer un, d'autres ſe jetterent à genoux en priant Dieu. Je m'avançai ſur le paſſavant de bas-bord, en me cramponnant aux manœuvres. Un Jacobin, aumônier du vaiſſeau, me ſuivit, & le ſieur ſir André, paſſager, vint après. Pluſieurs gens de l'équipage nous imiterent, & nous vînmes à bout de carguer cette voile, dont plus de la moitié étoit emportée. On voulut border le petit foc pour arriver, mais il fut déchiré comme une feuille de papier.

Nous reſtâmes donc à ſec, en roulant d'une maniere effroyable. Une fois ayant lâché les manœuvres où je me retenois, je gliſſai juſqu'au pied du grand mât, où j'eus de l'eau juſqu'aux genoux. Enfin, après Dieu, notre ſalut vint de la ſolidité du vaiſſeau, & de ce qu'il étoit à trois ponts, ſans quoi il ſe fût engagé. Notre ſituation dura juſqu'au ſoir que la tempête s'appaiſa. Une partie de nos meubles fut bouleverſée & briſée; plus d'une fois je me trouvai les pieds perpendiculaires ſur la cloiſon de ma chambre.

Tel fut le tribut que nous payâmes au canal de Mozambique, dont le paſſage eſt plus redouté des marins que celui du cap de Bonne-Eſpérance. Les officiers aſſurerent qu'ils n'avoient jamais vu une auſſi groſſe mer. Toutes les parties hautes du vaiſſeau en étoient ſi ébranlées, que, dans les jointures des pilaſtres de la cham-

bre, j'introduiſois des os entiers de mouton, qui en étoient écraſés par le jeu de la charpente.

Le 24, à quatre heures du matin, il fit calme. La mer étoit encore fort groſſe. On travailla tout le jour à amener la grande vergue, & à préparer deux jumelles pour fortifier le grand mât. L'effet du tonnerre eſt inexplicable. Le grand mât eſt éclaté en zigzag. Depuis les barres de hune juſqu'à cinq pieds au-deſſous du côté de l'avant, il y a un éclat; cinq pieds au-deſſous du côté de l'arriere, il y a un autre éclat; ainſi de ſuite, juſqu'au niveau du gaillard. Il y a alternativement un eſpace briſé & un plein, de maniere que le ſain d'un côté répond au briſé de l'autre. Dans ces éclats je n'ai remarqué aucune odeur, ni noirceur; le bois a conſervé ſa couleur naturelle.

Nous vîmes quelques moutons du Cap. Le gros tems fit périr le reſte de nos beſtiaux, & doubla le nombre de nos malades ſcorbutiques.

Le 25, on s'occupa à lier & à ſaiſir les deux jumelles autour du mât. C'étoient des pieces de bois de 45 pieds de longueur, un peu creuſées en gouttieres pour s'adapter ſur la circonférence du mât. Chacun mit la main à l'œuvre, à cauſe de la foibleſſe de l'équipage. Une baleine paſſa près de nous à portée de piſtolet; elle n'étoit guere plus longue que la chaloupe.

Le 26, petit tems. On chanta le *te Deum*, ſuivant l'uſage, pour remercier Dieu d'avoir paſſé le Cap & le canal Mozambique. On s'oc-

cupa tout le jour à réparer le grand mât.

Le 27, nous vînmes à bout de lui faire porter ſa grande voile. On jetta à la mer un homme mort du ſcorbut. On compte vingt & un malades hors de ſervice.

Le 28, le beau tems continua. Nous vîmes quelques fauchets; les damiers & les moutons du Cap ont diſparu.

Le 29, un enfant né depuis huit jours mourut ſcorbutique. On compte aujourd'hui 28 matelots ſur les cadres. On a pris pour faire le quart tous les domeſtiques du vaiſſeau & les paſſagers qui ne ſont pas de la grande chambre.

Vers le ſoir nous vîmes des marſouins.

Le 30, l'inquiétude augmente par la triſte ſituation de l'équipage.

Nous avons trouvé ici la fin des vents d'oueſt. Nous tenons une haute latitude, afin de profiter des vents de ſud-eſt, qui ſont conſtans dans cette partie. Nous tâchons d'arriver au vent de l'iſle Rodrigue, afin d'atteindre plus ſûrement l'iſle de France.

OBSERVATIONS qui peuvent être utiles à la police des vaiſſeaux.

Il m'a paru qu'il n'y avoit pas aſſez de ſubordination parmi les officiers de la compagnie. Les ſupérieurs craignent le crédit de leurs inférieurs. Comme la plupart de ces places s'obtiennent par faveur, je ne crois pas que

l'autorité puiſſe être établie parmi eux d'une maniere raiſonnable. Ce mal donc me paroît ſans remede, en ce qu'il tient à nos mœurs.

Aucun vaiſſeau ne devroit tenir la mer plus de trois mois ſans relâcher. Ces longues traverſées coûtent beaucoup d'hommes. Les matelots n'ont point aſſez d'eau dans les chaleurs; ſouvent ils ſont réduits à une demi-pinte par jour. Ne ſeroit-il pas poſſible de diviſer l'endroit du vaiſſeau où ſe place le leſt, en citernes de plomb remplies d'eau douce? Peut-être ſeroit-il poſſible de trouver un maſtic ou cire dont on enduiroit les barriques, ce qui préſerveroit l'eau de corruption. Elle eſt ſouvent d'une infection inſupportable, & remplie de vers.

Quant à la machine à deſſaler l'eau de mer, les marins la croient peu ſalutaire. D'ailleurs il faut embarquer beaucoup de charbon de terre, qui tient beaucoup de place, qui eſt ſujet à s'enflammer de lui-même; & on a l'inconvénient dangereux d'entretenir un fourneau allumé nuit & jour.

Les matelots ſont très-mal nourris. Leur biſcuit eſt plein de vers. Le bœuf ſalé, au bout de quelque tems, devient une nourriture déſagréable & mal-ſaine. Ne pourroit-on pas cuire des viandes & les conſerver dans des graiſſes? On en prépare ainſi pour la chambre, qui ſe conſervent autant que le bœuf ſalé.

Les matelots à terre, dans un port, dépen-

ſent quelquefois en une ſemaine ce qu'ils ont gagné dans un an. Ne pourroit-on pas avancer à chacun d'eux les habillemens convenables, & les obliger de les conſerver, par des revues fréquentes, faites par l'écrivain & l'officier de quart? Il y a beaucoup d'autres réglemens de propreté, ſur leſquels les officiers devroient veiller. La plupart de ces malheureux ont beſoin d'être toujours en tutele.

J'ai obſervé que le bois ſe pourrit toujours dans l'eau à ſa ligne de flottaiſon. On peut faire cette obſervation ſur les pieux qui ſont dans les rivieres & ſur tous les bois expoſés à être alternativement mouillés & ſéchés. C'eſt là que ſe nichent les vers, & que germent la plupart des herbes aquatiques. Cet endroit eſt ſi favorable à la végétation, que les filets verds, dont notre vaiſſeau eſt entouré, ſe ſont attachés ſeulement aux anneaux de fer des chaînes du gouvernail qui ſont à fleur d'eau, ſans qu'il y en ait au-deſſus & au-deſſous. Je crois qu'il ſeroit utile de border de feuilles de cuivre toute la circonférence des vaiſſeaux, ſur une largeur de trois pieds. Quant aux pointes de fer & de cuivre, qui terminent les mâts & les vergues, l'expérience prouve qu'elles attirent le tonnerre.

JUILLET 1768.

Le premier, les vents furent favorables : nous vîmes encore des damiers & des fauchets. Le ſcorbut fait des ravages affreux. On compte trente-ſix malades hors de ſervice.

Le 2, bon frais, belle mer.

Le 3, beau tems, la mer un peu groſſe. On voit encore des damiers. Ce ſoir un charpentier mourut du ſcorbut. On compte aujourd'hui quarante ſcorbutiques. Ce mal fait des progrès à vue d'œil. On l'attribue aux exhalaiſons qui ſortent de la calle remplie de mâts qui ont long-tems ſéjourné dans la vaſe.

Le 4, le tems fut beau ; nous vîmes quantité de damiers.

Le 5, on vit les mêmes oiſeaux & une baleine qu'on crut avoir été harponnée, par des plaïes d'un rouge vif qu'on aperçevoit ſur ſa peau. Vu des damiers. Petit tems, mais favorable.

Les 6 & 7, le ſcorbut nous gagne tous. Nous avons 45 hommes ſur les cadres : le reſte de l'équipage eſt très-affoibli.

Le 8, on vit quelques taille-vents. Nous eûmes beau ciel & belle mer. Tout le monde eſt d'une triſteſſe mortelle.

Le 9, un matelot du nombre de ceux qui font le quart, eſt mort ſubitement. Nous avons tous aujourd'hui éprouvé des foibleſſes ;

quelques-uns, des vertiges & des maux de cœur. Cependant nous ſommes à plus de cent lieues, au vent, de terre connue. On prétend avoir vu un paillencu.

Le 10, on comptoit ſoixante ſcorbutiques ſur les cadres. Hier, on en adminiſtra ſept. Je vis un paillencu. C'eſt un oiſeau d'un blanc ſatiné, avec deux belles plumes fort longues qui lui ſervent de queue : on ne voit plus d'autres oiſeaux marins. On prétend que ceux-ci leur font la guerre. La vue de cet oiſeau dénote le voiſinage de la terre. Beau tems.

Le 11, vent favorable. Nous avons aujourd'hui ſoixante-dix ſcorbutiques forcés de garder le lit. Si nous reſtons encore huit jours à la mer, nous périſſons infailliblement. On a jetté à l'eau un jeune homme de dix-ſept ans.

Le 12, beau tems, belle mer. Il n'y a plus que trois matelots de chaque quart. Les paſſagers & les officiers aident à la manœuvre. Nous vîmes des paillencus.

Le 13, on vit la terre à huit heures & demie du matin. Nous ſommes ſi accablés, que cette nouvelle n'a réjoui perſonne. Nous avons quatre-vingts hommes ſur le cadres. On mit en travers pour louvoyer toute la nuit; car il étoit impoſſible d'arriver le même jour au mouillage.

Le 14, en approchant de terre, beaucoup de perſonnes ſe trouverent mal. Je me ſentois un dégoût

dégoût universel ; je fuois abondamment. Nous mîmes notre pavillon en berne, & nous tirâmes par intervalles des coups de canon, pour appeller du secours : mais le pilote seul vint à bord. Il nous parla des troubles entre les chefs de l'isle, dont il imaginoit que nous étions fort occupés : d'un autre côté, plusieurs d'entre nous croyoient que les querelles & les misères de notre vaisseau intéresseroient beaucoup les habitans.

Nous laissâmes d'abord à droite l'isle Ronde & l'isle aux Serpens, deux islots inhabités ; ensuite, nous passâmes à une petite portée de canon du Coin de Mire, autre islot que nous laissâmes à gauche. Nous prîmes un peu du large, en approchant de l'Isle de France, à cause des bas-fonds de la pointe aux Canonniers. Nous entrâmes, à une heure & demie d'après-midi, dans le port. Deux heures après, je mis pied à terre, en remerciant Dieu de m'avoir délivré des dangers & de l'ennui d'une si triste navigation.

Nous avons tenu la mer, sans relâcher, quatre mois & douze jours. Suivant mon journal, nous avons fait environ 3808 lieues marines, ou 4700 lieues communes. Nous avons perdu onze personnes, y compremant les trois hommes enlevés d'un coup de mer, & un malade qui mourut en débarquant.

OBSERVATIONS ſur le ſcorbut.

Le ſcorbut eſt occaſionné par la mauvaiſe qualité de l'air & des alimens. Les officiers qui ſont mieux nourris & mieux logés que les matelots, ſont les derniers attaqués de cette maladie qui s'étend juſqu'aux animaux. Mon chien en fut très-incommodé. Il n'y a point d'autre remede que l'air de la terre & l'uſage des végétaux frais. Il y a quelques palliatifs qui peuvent modérer le progrès de ce mal; comme l'uſage du riz, des liqueurs acides, du caffé, & l'abſtinence de tout ce qui eſt ſalé. On attribue de grandes vertus à l'uſage de la tortue : mais c'eſt un préjugé, comme tant d'autres que les marins adoptent ſi légérement. Au cap de Bonne-Eſpérance, où il n'y a point de tortues, les ſcorbutiques guériſſent au moins auſſi promptement que dans l'hôpital de l'Iſle de France, où on les traite avec les bouillons de cet animal. A notre arrivée, preſque tout le monde fit uſage de ce remede; je ne m'en ſervis point, parce que je n'en avois pas à ma diſpoſition; je fus le premier guéri: je n'avois uſé que des végétaux frais.

Le ſcorbut commence par une laſſitude univerſelle. On deſire le repos, l'eſprit eſt chagrin; on eſt dégoûté de tout : on ſouffre le jour, on ne ſent de ſoulagement que la nuit; il ſe manifeſte enſuite, par des taches rouges aux jambes & à la poitrine, & par des ulceres

ſanglans aux gencives. Souvent il n'y a point de ſymptomes extérieurs ; mais, s'il ſurvient la plus légere bleſſure, elle devient incurable tant qu'on eſt ſur mer, & elle fait des progrès très-rapides. J'avois eu une légere bleſſure au bout du doigt, en trois ſemaines la plaie l'avoit depouillé tout entier, & s'étendoit déjà ſur la main, malgré tous les remedes qu'on y put faire. Quelques jours après mon arrivée, elle ſe guérit d'elle-même. Avant de débarquer les malades, on eut ſoin de les laiſſer un jour entier dans le vaiſſeau reſpirer peu-à-peu l'air de la terre. Malgré ces précautions, il en coûta la vie à un homme qui ne put ſupporter cette révolution.

Je ne ſaurois vous dépeindre le triſte état dans lequel nous ſommes arrivés. Figurez-vous ce grand mât foudroyé, ce vaiſſeau avec ſon pavillon en berne tirant du canon toutes les minutes, quelques matelots ſemblables à des ſpectres aſſis ſur le pont, nos écoutilles ouvertes, d'où s'exhaloit une vapeur infecte, les entre-ponts pleins de mourans, les gaillards couverts de malades qu'on expoſoit au ſoleil, & qui mouroient en nous parlant. Je n'oublierai jamais un jeune homme de dix-huit ans, à qui j'avois promis la veille un peu de limonnade. Je le cherchois ſur le pont parmi les autres. On me le montra ſur la planche du coq ; il étoit mort pendant la nuit.

LETTRE V.

Obſervations nautiques.

AVANT d'entrer dans aucun détail ſur l'Iſle de France, je joindrai à mon journal les obſervations des marins les plus expérimentés ſur la route que nous venons de faire.

Quelque réguliers que ſoient les vents aliſés & généraux, ils ſont ſujets à varier le long des côtes & aux environs des iſles.

Il s'éleve une briſe ou vent de terre, preſque toutes les nuits, le long des grands continens. L'action de ce vent oppoſé au vent du large, amaſſe les nuages ſous la forme d'une longue bande fixe, que les vaiſſeaux qui abordent apperçoivent preſque toujours avant la terre.

Les atterrages ſont preſque toujours orageux, ſur-tout dans le voiſinage des iſles. Les vents y varient auſſi. Aux Canaries, les vents du ſud & du ſud-oueſt ſouffient quelquefois huit jours de ſuite.

On trouve les vents aliſés vers le 28e degré de lat. nord; mais on les perd ſouvent longtems avant d'être à la ligne. Il réſulte des obſervations d'un habile marin, qui a comparé plus de deux cents cinquante journaux de navigation, que les vents aliſés ceſſent,

En janvier, entre le 6 & 4 deg. de lat. nord.
En février, entre le 5 & 3 degré.
En mars & avril, entre le 5 & 2 degré.
En mai, entre le 6 & 4 degré.
En juin, au 10 degré.
En juillet, au 12 degré.
En août & sept. entre le 14 deg. & le 13e.
Ils se rapprochent de la ligne en octobre, novembre & décembre.

Entre les vents alisés & les vents généraux, qui sont les alisés de la partie du sud, on trouve des vents variables & orageux. Les généraux regnent sur une plus grande étendue que les alisés. On fixe leurs limites au 28e degré de lat. sud. Au-delà, les vents sont plus variables que dans les mers de l'Europe. Plus on s'éleve en latitude, plus ils sont violens. Ils soufflent, pour l'ordinaire, du nord au nord-oueſt, & du nord-oueſt à l'oueſt-sud-oueſt; quand ils viennent au sud, le calme succede.

En approchant du cap de Bonne-Espérance, on trouve souvent des vents de sud-est & est-sud-est. C'est une maxime générale de se tenir toujours au vent du lieu où l'on veut arriver. Il faut cependant se garder de tenir le plus près; la dérive est trop grande. Il faut tâcher de couper la ligne le plus est que l'on peut; autrement, on risque de s'affaler sur la côte du Brésil.

gens de lettres, artiſtes, monarques, mettent là leur ſuprême félicité.

Commençons donc par rompre les entraves que nous a donné la nature. Sans doute nous trouverons quelque langue qui puiſſe être univerſelle; & quand nous aurons bien établi la communication avec tous les peuples de la terre, nous leur ferons lire nos hiſtoires, & ils verront combien nous ſommes heureux.

A la page 72, *Premiere Partie.*

AVER

INDEPENDAMMENT de l'utilité, en pourroit plaire aux marins. Ils encheveſtrent la latitude, &c. ce qui en rend la lecture d'une ſommode; on a d'un côté tout ce qui peut être utile aux

Mars 1758. Pa

Jours du mois.		*Vents qui ont régné.*	*Chemins eſtim*	*Long. eſti*	*n nord-oi* Occaſe
					m. d.
Jeudi	3	Eſt ſud-eſt.	0	6 d. 4	6 . .
			Lieues eſtimées		. . .
Vendredi	4	E. ſ. e.	46	28	. . .
Samedi	5	E. ſ. e.	46	31	. . .
Dimanche	6	E. ſ. e.	17	30	. . .
Lundi	7	E. ſ. e.	50	40	. . .
Mardi	8	E. ſ. e.	48	44	. . .
Mercredi	9	E. ſ. e.	44	19	. . .
Jeudi	10	N. e. e. ſ. e.	53	45	. . .
Vendredi	11	N. e.	33	45	5 . .
Samedi	12	N. e. ſ. e.	24	25	. . .
Dimanche	13	N. e. ſ. $\frac{1}{4}$ ſ. e.	41	5	44 . 8
Lundi	14	E. ſ. e. ſ. e.	26	50	20 . 7
Mardi	15	E. ſ. e. ſ. e.	6	49	20 . 7
Mercredi	16	S. o. ſ. o.	10	19	50 .
Jeudi	17	S. ſ. o. o.	4	32	. .
Vendredi	18	S. o. $\frac{1}{4}$ o.	22	20	10 .
Samedi	19	S. o. $\frac{1}{4}$ o. o. ſ. o.	21	18	25 .
Dimanche	20	N. n. o.	20	55	27 .
Lundi	21	N. e. n. o.	17	8	. .
Mardi	22	O. n.	24	9 3	12 .
Mercredi	23	O. n. o.	23	19 59	. . .
Jeudi	24	N. n. e. $\frac{1}{4}$ e.	38	21 16	. . .
Vendredi	25	N. e.	52	20 45	. . .
Samedi	26	N. e. n. n. e.	55	21 45	. . .
Dimanche	27	N. e. $\frac{1}{4}$ n.	44	21 45	. . .
Lundi	28	N. n. o. n. n. e.	37	21 45	45 .
Mardi	29	N. $\frac{1}{4}$ n. e. n. n. o.	28	21 12	. . .
Mercredi	30	N. $\frac{1}{4}$ n. o.	25	20 44	3.
Jeudi	31	N. $\frac{1}{4}$ n. o. n. n. o.	20	20 23	
Total des lieues faites en mars.			877 l.		

t nord-oueſt. Occaſe.	*Latit. eſtimée.*	*Lat. obſervée.*	*Long. eſtimée.*
m. . d. m.	7 d. 23 m.	7 d. 23 m.	20 d. 6 m.
5	6 . 23 .	6 . 29 .	19 . 46
. . . . .	5 . 52 .	5 . 53 .	19 . 33
. . . . .	5 . 32 .	5 . 26 .	19 . 25
. . . . .	4 . 8 .	. .	19 . 21
. . . . .	3 . 47 .	3 . 58 .	19 . 30
. . . . .	3 . 20 .	3 . 25 .	19 . 19
. . . . .	2 . 5 .	2 . 3 .	19 . 54
. . . . .	1 . 26 .	1 . 22 .	18 . 41
. . . . .	0 . 59 .	. .	17 . 42
5	0 . 18 .	0 . 17 .	16 . 54
. . . . .	0 . 8 .	0 . 0 .	18 . 30
44 . 8 . 8 .	0 . 6 .	Paſſ. de la lig.	20 . 12
20 . 7 . 55 .	0 . 0 .	0 . 0 .	20 . 12
20 . 7 . 55 .	0 . 21 .	0 . 17 .	20 . 20
50 . . .	0 . 35 .	0 . 18 .	20 . 39
. . . .	0 . 30 .	0 . 21 .	20 . 28
10 . . .	0 . 32 .	0 . 0 .	20 . 22
25 . 8 . 45 .	0 . 49 .	0 . 49 .	21 . 22
27 . 8 . 34 .	0 . 52 .	1 . 1 .	20 . 22
. 8 . 30 .	1 . 34 .	1 . 36 .	20 . 49
12 . 7 . 20 .	1 . 52 .	1 . 53 .	20 . 59
. . . .	2 . 23 .	2 . 26 .	21 . 28
. . . .	3 . 2 .	2 . 58 .	22 . 11
. . . .	3 . 29 .	3 . 25 .	22 . 40
. . . .	4 . 3 .	4 . 2 .	23 . 12
. . . .	5 . 16 .	. .	24 . 35
45 . . .	5 . 56 .	5 . 59 .	24 . 59
. . . .	7 . 43 .	7 . 43 .	25 . 55
3 . . .	9 . 48 .	9 . 43 .	29 . 25

te.

oueſt.	*Lat. eſtimée.*	*Lat. obſerv.*	*Lon. eſtimée.*
Occaſe.			
d. 50 m.	33 d. 58 m.	34 d. 1 m.	52 d. 11 m.
. .	33 9	33 12	54 27
. .	31 43	31 46	56 28
.	30 8	30 10	58 21
. .	29 15	29 15	59 25
. .	28 25	28 22	60 9
. . .	27 32	27 34	60 19
55	26 8	26 5	60 33
. .	24 9	24 11	60 29
. .	22 18	22 17	60 8
.	20 31	20 33	59 34
.	19 57	19 56	58 23
.	19 56	19 54	56 7
erre.	- -	- -	55 30

lieues de France, de 25 au degré.

LETTRE VI.

Aſpect & géographie de l'Iſle de France.

L'ISLE DE FRANCE fut découverte par un Portugais de la maiſon de Maſcarenhas, qui la nomma l'iſle Cerné. Enſuite elle fut poſſédée par les Hollandois, qui lui donnerent le nom de Maurice. Ils l'abandonnerent en 1712, peut-être à cauſe du cap de Bonne-Eſpérance, où ils s'établiſſoient. Les François, qui occupoient l'iſle de Bourbon qui n'eſt qu'à 40 lieues de l'iſle de France, vinrent s'y établir.

Il y a deux ports dans cette iſle; celui du ſud-eſt, ou le grand port, où les Hollandois s'étoient fixés, & où l'on voit encore quelques reſtes de leurs édifices. On y entre vent arriere; mais on en ſort difficilement, les vents étant preſque toujours au ſud-eſt.

Le petit port ou le Port-Louis eſt ſitué au nord-oueſt. On y entre & on en ſort de vent largue. Sa latitude eſt de 20 degrés 10 minutes ſud, & ſa longitude du méridien de Paris 55 degrés. C'eſt là le chef-lieu ſitué dans l'endroit le plus déſagréable de l'iſle. La ville, appellée auſſi le camp, & qui ne reſſemble guere qu'à un bourg, eſt bâtie au fond du port, à l'ouverture d'un vallon qui peut avoir trois

quarts de lieue de profondeur ſur quatre cents toiſes de large. Ce vallon eſt formé en cul-de-ſac par une chaîne de hautes montagnes hériſſées de rochers ſans arbres & ſans buiſſons. Les flancs de ces montagnes ſont couverts pendant ſix mois de l'année d'une herbe brûlée, ce qui rend tout ce payſage noir comme une charbonniere. Le couronnement des mornes qui forment ce triſte vallon, eſt briſé. La partie la plus élevée ſe trouve à ſon extrêmité, & ſe termine par un rocher iſolé qu'on appelle le pouce. Cette partie contient encore quelques arbres: il en ſort un ruiſſeau qui traverſe la ville, & dont l'eau n'eſt pas bonne à boire.

Quant à la ville ou camp, elle eſt formée de maiſons de bois qui n'ont qu'un rez-de-chauſſée. Chaque maiſon eſt iſolée & entourée de paliſſades. Les rues ſont aſſez bien alignées; mais elles ne ſont ni pavées ni plantées d'arbres. Par-tout le ſol eſt couvert & hériſſé de rochers, de ſorte qu'on ne peut faire un pas ſans riſquer de ſe caſſer le cou. Elle n'a ni enceinte ni fortification. Il y a ſeulement ſur la gauche en regardant la mer, un mauvais retranchement en pierre ſeche, qui prend depuis la montagne juſqu'au port: de ce même côté eſt le fort Blanc qui en défend l'entrée, de l'autre côté vis-à-vis eſt une batterie ſur l'iſle aux Tonneliers.

Suivant les meſures de l'abbé de la Caille, l'Iſle de France a 90668 toiſes de circuit; ſon

plus grand diametre a 31890 toiſes du nord au ſud, & 22124 eſt & oueſt. Sa ſurface de 432680 arpens à 100 perches l'arpent, & à 20 pieds la perche.

La partie du nord-oueſt de l'iſle eſt ſenſiblement unie, & celle du ſud-eſt toute couverte de chaînes de montagnes de 300 à 350 toiſes de hauteur. La plus haute de toutes a 424 toiſes, & eſt à l'embouchure de la riviere Noire. La plus remarquable, appellée Pieterboth, eſt de 420 toiſes; elle eſt terminée par un obéliſque ſurmonté d'un gros rocher cubique, ſur lequel perſonne n'a jamais pu monter. De loin, cette pyramide & ce chapiteau reſſemblent à la ſtatue d'une femme.

L'iſle eſt arroſée de plus de ſoixante ruiſſeaux, dont quelques-uns n'ont point d'eau dans la ſaiſon ſeche, ſur-tout depuis qu'on a abattu beaucoup de bois. L'intérieur de l'iſle eſt rempli d'étangs, & il y pleut preſque toute l'année, parce que les nuages s'arrêtent au ſommet des montagnes & aux forêts dont elles ſont couvertes.

Je ne peux vous donner de connoiſſances plus étendues d'un pays où j'arrive. Je compte paſſer quelques jours à la campagne, & je tâcherai de vous décrire ce qui concerne le ſol de cette iſle, avant de vous parler de ſes habitans.

Au Port-Louis, ce 6 août 1768.

LETTRE VII.

Du ſol & des productions naturelles de l'Iſle de France. Herbes & arbriſſeaux.

TOUT ici differe de l'Europe, juſqu'à l'herbe du pays. A commencer par le ſol, il eſt preſque par-tout d'une couleur rougeâtre. Il eſt mêlé de mines de fer qui ſe trouve ſouvent à la ſurface de la terre en forme de grains de la groſſeur d'un pois. Dans les ſéchereſſes la terre eſt extrêmement dure, ſur-tout aux environs de la ville. Elle reſſemble à de la glaiſe; & pour y faire des tranchées, je l'ai vu couper comme du plomb avec des haches. Lorſqu'il pleut, elle devient gluante & tenace. Cependant juſqu'ici on n'a pu parvenir à en faire de bonnes briques.

Il n'y a point de véritable ſable. Celui qu'on trouve ſur le bord de la mer, eſt formé des débris de madrépores & de coquilles. Il ſe calcine au feu.

La terre eſt couverte par-tout de rochers depuis la groſſeur du poing juſqu'à celle d'un tonneau. Ils ſont remplis de trous, au fond deſquels on remarque un enfoncement de la forme d'une lentille. Beaucoup de ces rochers ſont formés de couches concentriques en forme de poignons. On en trouve de grandes maſſes réu-

nies enſemble. D'autres ſont briſés & paroiſſent s'être rejoints. L'iſle eſt en quelque ſorte pavée de ces rochers. Les montagnes en ſont formées par grands bancs, dont les couches ſont obliques à l'horiſon, quoique paralleles entre elles. Elles ſont de couleur gris de fer, ſe vitrifient au feu, & contiennent beaucoup de mines de fer. J'ai vu à la fonte ſortir de quelques éclats, des grains d'un très-beau cuivre & du plomb, mais en fort petite quantité. C'étoit à un feu de forge. Les eſſais de ce genre ne ſont pas encourageans. Le minéral paroît trop diviſé. Dans les fragmens de ces pierres, on trouve de petites cavités cryſtalliſées, dont quelques-unes renferment un duvet blanc & très-fin.

Je connois trois eſpeces d'herbe ou *gramen* naturelles au pays.

Le long du rivage de la mer, on trouve une eſpece de gazon croiſſant par couches épaiſſes & élaſtiques. Sa feuille eſt très-fine & ſi pointue qu'elle pique à travers les habits. Les beſtiaux n'en veulent point.

Dans la partie la plus chaude de l'iſle, les pâturages ſont formés d'une eſpece de chiendent qui trace beaucoup & pouſſe de petits rameaux de ſes articulations. Cette herbe eſt fort dure. Elle plaît aſſez aux bœufs, quand elle n'eſt pas ſeche.

La meilleure herbe vient dans les endroits frais & au vent de l'iſle. C'eſt un gramen à larges

feuilles, qui eſt verd & tendre toute l'année.

Les autres eſpeces d'herbes & d'arbriſſeaux connus, ſont:

Une herbe qui donne pour fruit une gouſſe remplie d'une eſpece de ſoie dont on pourroit tirer parti.

Une eſpece d'aſperge épineuſe qui s'eleve à plus de douze pieds en s'accrochant aux arbres, à la maniere des ronces. On ignore ſi elle eſt bonne à manger.

Une eſpece de mauve à petites feuilles. Elle croît dans les cours & le long des chemins. On y trouve auſſi une eſpece de petits chardons à fleurs jaunes, dont les graines font mourir la volaille.

Une plante ſemblable au lys, qui porte de longues feuilles. Elle croît dans les marais, & porte une fleur odorante.

Sur les murs & au bord des chemins, on trouve des touffes d'une plante dont la fleur eſt ſemblable à celle de la giroflée rouge ſimple. Son odeur eſt mauvaiſe. Elle a cela de ſingulier, qu'il ne fleurit à chaque branche qu'une fleur à la fois.

Au bas des montagnes voiſines de la ville, croît un baſilic vivace, dont l'odeur tient de celle du girofle. Sa tige eſt ligneuſe. C'eſt un bon vulnéraire.

Les raquettes dont on fait des haies très-dangereuſes, portent une fleur jaune marbrée de rouge. Cette plante eſt hériſſée d'épines fort

aigues, qui croiſſent ſur les feuilles & les fruits. Ces feuilles ſont épaiſſes. On ne fait point uſage des fruits, dont le goût eſt acide.

Le veloutier croît ſur le ſable, le long de la mer. Ses branches ſont garnies d'un duvet ſemblable au velours. Ses feuilles ſont ſemées de poils brillans. Il porte des grappes de fleurs. Cet arbriſſeau exhale dans l'éloignement une odeur agréable, qui ſe perd lorſqu'on en approche, & de très-près eſt rebutante.

Il y a une eſpece de plante, moitié ronce, moitié arbriſſeau, qui produit dans des coques hériſſées de pointes, une ſorte de noix fort liſſe & fort dure, de couleur gris de perle, & de la groſſeur d'une balle de fuſil. Son amande eſt fort amere. Les noirs s'en ſervent contre les maladies vénériennes.

Il croît en quantité, dans les défrichés, une eſpece d'arbriſſeau à grandes feuilles de la forme d'un cœur. Son odeur eſt aſſez douce & tient de celle du baume, dont il porte le nom. Je ne le connois propre à aucun uſage. On l'emploie cependant dans les bains.

Une autre plante au moins auſſi inutile, eſt la fauſſe patate qui ſerpente le long de la mer. Elle trace comme le liſeron. Ses fleurs ſont rouges & en cloche. Elle ſe plaît ſur le ſable.

Sur les liſieres des bois, on trouve une herbe ligneuſe appellée herbe à panier. On a eſſayé d'en faire du fil & de la toile qui n'eſt pas mauvaiſe. Ses feuilles ſont petites. Priſes en tiſane, elles ſont bonnes pour la poitrine.

Il y a une grande variété de plantes compriſes ſous le nom de liannes, dont quelques-unes ſont de la groſſeur de la cuiſſe. Elles s'attachent aux arbres, dont les troncs reſſemblent à des mâts garnis de cordages. Elles les ſoutiennent contre la violence des ouragans. J'ai vu plus d'une preuve de leur force. Lorſqu'on fait des abattis dans les bois, on tranche environ deux cents arbres par le pied. Ils reſtent debout juſqu'à ce que les liannes qui les attachent ſoient coupées. Alors une partie de la forêt tombe à la fois, en faiſant un fracas épouvantable. J'ai vu des cordes faites de leur écorce, plus fortes que celles de chanvre.

Il y a pluſieurs arbriſſeaux dont les feuilles reſſemblent à celles du buis.

Un arbriſſeau ſpongieux & épineux, dont la fleur eſt d'un rouge foncé en houppe déchiquetée. Sa feuille eſt large & ronde. Les pêcheurs ſe ſervent de ſa tige qui eſt fort légere, au lieu de liege.

Un autre arbriſſeau aſſez joli, appellé bois de demoiſelle. Sa feuille eſt découpée comme celle du frêne, & ſes branches ſont garnies de petites graines rouges.

Avant d'aller plus loin, obſervez que je ne connois rien en botanique. Je vous décris les choſes comme je les vois; & ſi vous vous en rapportez à mon ſentiment, je vous dirai que tout ici me paroît bien inférieur à nos productions de l'Europe.

Il n'y a pas une fleur dans les prairies (*), qui d'ailleurs ſont parſemées de pierres & remplies d'une herbe auſſi dure que le chanvre. Nulle plante à fleur, dont l'odeur ſoit agréable. De tous les arbriſſeaux, aucun qui vaille notre épine blanche. Les liannes n'ont point l'agrément du chevre-feuille ni du lierre. Point de violette le long des bois. Quant aux arbres, ce ſont de grands troncs blanchâtres & nus, avec un petit bouquet de feuilles d'un verd triſte. Je vous les décrirai dans ma premiere lettre.

Au Port-Louis. De l'Isle de France ce 25 ſep. 1768.

LETTRE VIII.

Arbres & plantes aquatiques de l'Isle de France.

J'APPERÇUS il y a quelques jours un grand arbre au milieu des rochers. Je m'en approchai, & l'ayant voulu entamer avec mon couteau, je fus ſurpris d'y enfoncer ſans effort toute la lame. Sa ſubſtance étoit comme celle d'un navet, d'un goût aſſez déſagreable. J'en goûtai; quoique je n'euſſe pas avalé, je me ſentis pen-

(*) Voyez à la fin, les entretiens ſur la végétation.

dant quelques heures la gorge enflammée. C'étoient comme des piquures d'épingle. Cet arbre s'appelle mapou. Il paſſe pour un poiſon.

La plupart des arbres de ce pays tirent leur nom de la fantaiſie des habitans.

Le bois de ronde eſt un petit bois dur & tortu. Il jette en brûlant, une flamme vive. On s'en ſert pour faire des flambeaux; il paſſe pour incorruptible.

Le bois de canelle, qui n'eſt pas le canellier, eſt un des plus grands arbres de l'isle. Son bois eſt le meilleur de tous pour la menuiſerie. Il reſſemble beaucoup au noyer par ſa couleur & ſes veines. Quand il eſt nouvellement employé, il a une odeur d'excrément; elle lui eſt commune avec la fleur du canellier. Voilà le ſeul rapport que j'y trouve. Sa graine eſt enveloppée d'une peau rouge d'un goût acide & aſſez agréable.

Le bois de natte de deux eſpeces à grande & à petite feuille. C'eſt le plus beau bois rouge du pays. On l'emploie en charpente.

Le bois d'olive, dont la feuille a quelque rapport à celle de l'olivier, ſert aux conſtructions.

Le bois de pomme eſt un bois rouge d'une médiocre qualité. Je crois que cet arbre produit un fruit appellé pomme de ſinge, d'une fadeur déſagréable.

Le benjoin, parce qu'il *joint bien*, eſt le bois le plus liant du pays; il ſert au charon-

nage. Il vient fort gros, il ne s'éclate jamais.

Le colophane, qui donne une raiſine ſemblable à la colophane, eſt un des plus grands arbres de l'iſle.

Le faux tatamaca ſert auſſi aux conſtructions. Il eſt fort liant. Il vient très-gros. J'en ai vu de quinze pieds de circonférence. Il donne une gomme ou réſine comme le tatamaque.

Le bois de lait, ainſi appellé de ſon ſuc qui eſt laiteux.

Le bois puant, excellent pour la charpente. Il tire ſon nom de ſon odeur.

Le bois de fer, dont le tronc ſemble ſe confondre avec les racines. Il en ſort des eſpeces de côtes ou ailerons ſemblables à des planches. Il fait rebrouſſer le fer des haches.

Le bois de fouge eſt une groſſe lianne, dont l'écorce eſt très-forte. Il donne un ſuc laiteux, eſtimé pour la guériſon des bleſſures.

Le figuier eſt un très-grand arbre, dont la feuille & le bois ne reſſemblent point à notre figuier. Ses figues ſont de la même forme, & viennent par grappes au bout des branches. Elles ne ſont pas meilleures que les pommes de ſinge. Son ſuc eſt laiteux; & quand il eſt deſſéché, il produit la gomme appellée élaſtique.

Le bois d'ébene, dont l'écorce eſt blanche, la feuille large & cartonnée, blanche en deſſous, & d'un verd ſombre en deſſus. Il

n'y a que le centre de cet arbre de noir, ſon aubier eſt blanc. Dans un tronc de ſix pouces d'équarriſſage, il n'y a ſouvent pas deux pouces de bois d'ébenne. Ce bois fraîchement employé, ſent les excrémens humains, & ſa fleur a l'odeur du girofle. C'eſt le contraire dans le canellier, dont la fleur ſent très-mauvais, tandis que l'écorce & le bois exhalent une bonne odeur. L'ébene donne des fruits ſemblables à des nefles, remplis d'un ſuc viſqueux, ſucré, & d'un goût aſſez agréable.

Il y a une eſpece de bois d'ébene dont le blanc eſt veiné de noir.

Le citronnier ne donne de fruit que dans les lieux frais & humides; ſes citrons ſont petits & pleins de ſuc.

L'oranger croît aux mêmes endroits, ſes fruits ſont amers ou aigres. Il y a beaucoup de ces arbres aux environs du grand port. Je doute cependant que ces deux eſpeces ſoient naturelles à l'isle. Quant aux oranges douces, elles ſont très-rares dans les jardins.

On trouve, mais rarement, une eſpece de bois de ſandal. On m'en a donné un morceau, il eſt gris blanc. Son odeur eſt foible.

Le vacoa eſt une eſpece de petit palmier, dont les feuilles croiſſent en ſpirale autour du tronc. Il ſert à faire des nattes & des ſacs.

Le latanier eſt un palmier plus grand: il produit à ſon ſommet, des feuilles en forme d'éventail; on les emploie à couvrir des maiſons. Il n'en produit qu'une par an.

Le palmiſte s'éleve dans les bois au-deſſus de tous les arbres. Il porte à ſa tête un bouquet de palmes d'où ſort une fleche qui eſt la ſeule choſe que ces bois produiſent de bon à manger, encore faut-il abattre l'arbre. Cette tige, à laquelle on donne le nom de chou, eſt formée de jeunes feuilles roulées les unes ſur les autres, fort tendres, & d'un goût agréable.

Le manglier croît immédiatement dans la mer. Ses branches & ſes racines ſerpentent ſur le ſable, & s'y entrelacent de telle ſorte qu'il eſt impoſſible d'y débarquer. Son bois eſt rouge & donne une mauvaiſe teinture.

J'ai remarqué que la plupart de ces bois n'ont que des écorces fort minces, quelques-uns même n'ont que des pellicules, en quoi ils different beaucoup de ceux du nord, que la nature a préſervés du froid, en les couvrant de pluſieurs robes. La plupart ont leurs racines à fleur de terre, avec leſquelles ils ſaiſiſſent les rochers. Ils ſont peu élevés, leurs têtes ſont peu garnies, ils ſont fort peſans; ce qui, joint aux liannes dont ils ſont attachés, les met en état de réſiſter aux ouragans, qui auroient bientôt bouleverſé les ſapins & les chênes.

Quant à leurs qualités utiles, aucun n'eſt comparable au chêne pour la durée & la ſolidité, à l'orme pour le liant, au ſapin pour la légéreté du bois & la longueur de la tige, au châtaignier pour l'utilité générale. Ils ont dans leur feuillage le déſagrément des arbres qui

conſervent leurs feuilles toute l'année ; leurs feuilles ſont dures & d'un verd ſombre. Leur bois eſt lourd, caſſant, & ſe pourrit aiſément. Ceux qui peuvent ſervir à la menuiſerie, deviennent noirs à l'air, ce qui rend les meubles que l'on en fait, d'une teinte déſagréable.

On trouve le long des ruiſſeaux, au milieu des bois, des retraites d'une mélancolie profonde. Les eaux coulent au milieu des rochers, ici en tournoyant en ſilence, là en ſe précipitant de leur cime avec un bruit ſourd & confus. Les bords de ces ravines ſont couverts d'arbres, d'où pendent de grandes touffes de ſcolopendre & des bouquets de lianne qui retombent ſuſpendus au bout de leurs cordons. La terre aux environs eſt toute boſſue de groſſes roches noires, où ſe tapiſſent loin du ſoleil les mouſſes & les capillaires. De vieux troncs renverſés par les tems, giſſent couverts d'agarics monſtrueux, ondoyés de differentes couleurs. On y voit des fougeres d'une variété infinie. Quelques-unes, comme des feuilles détachées de leur tige, ſerpentent ſur la pierre, & tirent leur ſubſtance du roc même. D'autres s'élevent comme un arbriſſeau de mouſſe, & reſſemblent à un panache de ſoie. L'eſpece commune d'Europe y eſt une fois plus grande. Au lieu de forêts de roſeaux qui bordent ſi agréablement nos rivages, on ne trouve le long de ces torrens que des ſonges qui y croiſſent en abondance. C'eſt une eſpece de nymphéa, dont la

feuille fort large eſt de la forme d'un cœur. Elle flotte ſur l'eau ſans en être mouillée. Les gouttes de pluie s'y ramaſſent comme des globules de vif-argent. Sa racine eſt un oignon d'une nourriture mal-faiſante. On diſtingue le blanc & le noir.

Jamais ces lieux ſauvages ne furent réjouis par le chant des oiſeaux ou par les amours de quelque animal paiſible : quelquefois l'oreille y eſt bleſſée par le croaſſement du perroquet, ou par le cri aigu du ſinge mal-faiſant. Malgré le déſordre du ſol, ces rochers ſeroient encore habitables, ſi l'Européen n'y avoit pas apporté plus de maux que n'y en a mis la nature.

Au Port, ce 8 octobre 1768.

LETTRE IX.

Des animaux naturels à l'Isle de France.

L'ABBÉ de la Caille dit que les Portugais ont apporté les ſinges à l'Iſle de France. Je ne ſuis pas de ſon avis; parce que, s'ils vouloient y faire un établiſſement, cet animal eſt deſtructeur; & s'ils vouloient le mettre dans l'iſle comme un gibier ordinaire, ils ignoroient s'il y avoit des fruits qui puſſent lui convenir : que d'ailleurs ſa chair eſt d'un goût rebutant; &

que bien des noirs même n'en veulent point manger. Cet animal ne peut avoir été apporté des côtes voiſines. Celui de Madagaſcar, appellé maki, ne lui reſſemble point, non plus que le bavian du cap de Bonne-Eſpérance.

Le ſinge de l'Iſle de France eſt de taille médiocre. Il eſt d'un poil gris roux, aſſez bien fourré; il porte une longue queue. Cet animal vit en ſociété. J'en ai vu des troupes de plus de ſoixante à la fois. Ils viennent ſouvent piller les habitations. Ils placent des ſentinelles au ſommet des arbres & ſur la pointe des rochers. Lorſqu'ils apperçoivent des chiens ou des chaſſeurs, ils jettent un cri, & tous décampent.

Cet animal grimpe dans les montagnes les plus inacceſſibles. Il ſe repoſe au-deſſus des précipices ſur la plus légere corniche. Il eſt le ſeul quadrupede de ſa taille qui oſe s'y expoſer. Ainſi la nature, qui a peuplé de végétaux juſqu'à la fente des rochers, a créé des êtres capables d'en jouir.

Le rat paroît l'habitant naturel de l'iſle. Il y en a un nombre prodigieux. On prétend que les Hollandois abandonnerent leur établiſſement à cauſe de cet animal. Il y a des habitations où on en tue plus de trente mille par an. Il fait en terre d'amples magaſins de grains & de fruits; il grimpe juſqu'au haut des arbres, où il mange les petits oiſeaux. Il perce les ſolives les plus épaiſſes. On les voit au coucher

du ſoleil ſe répandre de tous côtés, & détruire dans quelques nuits une récolte entiere. J'ai vu des champs de maïs où ils n'avoient pas laiſſé un épi. Ils reſſemblent à nos rats d'Europe. Peut-être y ont-ils été apportés par nos vaiſſeaux.

Les ſouris y ſont fort communes ; le dégât que font ces animaux eſt incroyable.

On prétend qu'il y avoit autrefois beaucoup de flamans ; c'eſt un grand & bel oiſeau marin, de couleur de roſe. On dit qu'il en reſte encore trois. Je n'en ai point vu.

On trouve beaucoup de corbigeaux. C'eſt, dit-on, le meilleur gibier de l'iſle. Il eſt fort difficile à tirer.

Il y a des paillencus de deux ſortes, l'un d'un blanc argenté, l'autre ayant le bec, les pattes & les pailles rouges. Quoique cet oiſeau ſoit marin, il fait ſon nid dans les bois. Son nom ne convient pas à ſa beauté. Les Anglois l'appellent plus convenablement *l'oiſeau du tropique.*

J'y ai vu pluſieurs eſpeces de perroquets, mais d'une beauté médiocre. Il y a une eſpece de perruches vertes avec un capuchon gris. Elles ſont groſſes comme des moineaux. On ne peut jamais les apprivoiſer. C'eſt encore un ennemi des récoltes. Elles ſont aſſez bonnes à manger.

On trouve dans les bois, des merles qui, à l'appel du chaſſeur, viennent juſqu'au bout de ſon fuſil. C'eſt un bon gibier.

Il y a un ramier appellé pigeon Hollandois; dont les couleurs ſont magnifiques, & une autre eſpece d'un goût fort agréable, mais ſi dangereux, que ceux qui en mangent ſont ſaiſis de convulſions.

On y trouve deux ſortes de chauveſouris; l'une ſemblable à la nôtre; l'autre, groſſe comme un petit chat, fort graſſe, & que les habitans mangent avec plaiſir.

Il y a une eſpece d'épervier appellé mangeur de poules; on prétend auſſi qu'il vit de ſauterelles. Il ſe tient près de la mer. La vue de l'homme ne l'effraie point.

On trouvoit autrefois ſur le rivage beaucoup de tortues de mer, aujourd'hui on y en voit rarement. J'en ai vu cependant des traces ſur le ſable, & j'en ai vu pêcher à l'entrée des rivieres. C'eſt un poiſſon dont la chair reſſemble à celle du bœuf. Sa graiſſe eſt verte & de fort bon goût.

Les bords de la mer ſont criblés de trous où logent quantité de tourlouroux. Ce ſont des cancres amphibies, qui ſe creuſent des ſouterreins, comme la taupe. Ils courent fort vîte; & quand on les veut prendre, ils ſont ſonner leurs tenailles dont ils préſentent les pointes. Ils ne ſont d'aucune utilité.

Un autre amphibie fort ſingulier eſt le bernard l'hermite, eſpece de langouſte, dont la partie poſtérieure eſt dépourvue d'écailles; mais la nature lui a donné l'inſtinct de la loger dans

lès coquillages vuides. On les voit courir en grand nombre, portant chacun ſa maiſon, qu'il abandonne pour une plus grande lorſqu'elle eſt devenue étroite.

Les inſectes de l'iſle lès plus nuiſibles ſont les ſauterelles. Je les ai vu tomber ſur un champ comme la neige, s'accumuler ſur la terre de pluſieurs pouces d'épaiſſeur, & en dévorer la verdure dans une nuit. C'eſt l'ennemi le plus redoutable de l'agriculture.

Il y a pluſieurs eſpeces de chenilles. Quelques-unes, comme celles du citronnier, ſont très-groſſes & très-belles. Les petites ſont les plus dangereuſes, ainſi que leurs papillons. Elles déſolent les jardins potagers.

Il y a un gros papillon de nuit, qui porte ſur ſon corcelet la figure d'une tête de mort. On l'appelle haï: il vole dans les appartemens. On prétend que le duvet dont ſes ailes ſont couvertes, aveugle les yeux qui en ſont atteints. Son nom vient de l'effroi que ſa préſence donne.

Les maiſons ſont remplies de fourmis qui pillent tout ce qui eſt bon à manger. Si la peau d'un fruit mûr s'entrouvre ſur un arbre, il eſt bientôt dévoré par ces inſectes. On n'en préſerve les offices & les garde-mangers, qu'en plaçant leurs ſupports dans l'eau. Son ennemi eſt le formicaleo, qui creuſe ici comme en Europe ſon entonnoir dans le ſable au pied des arbres.

Les cent-pieds ſe trouvent fréquemment dans les lieux obſcurs & humides. Peut-être cet inſecte fut-il deſtiné à éloigner l'homme des lieux mal-ſains. Sa piquure eſt très-douloureuſe. Mon chien fut mordu à la cuiſſe par un de ces animaux qui avoit plus de ſix pouces de longueur. Sa plaie devint une eſpece d'ulcere, dont il fut plus de trois ſemaines à guérir. J'ai eu le plaiſir d'en voir un emporté par une multitude de fourmis qui l'avoient ſaiſi par toutes les pattes, & le traînoient comme une longue poutre.

Le ſcorpion eſt auſſi fort commun dans les maiſons, & ſe trouve aux mêmes endroits. Sa piquure n'eſt pas mortelle, mais elle donne la fievre; c'eſt un bon remede de la frotter d'huile ſur le champ.

La guêpe jaune avec des anneaux noirs, a un aiguillon qui n'eſt pas moins redoutable. Elle ſe bâtit dans les arbres, & même dans les maiſons, des ruches dont la ſubſtance eſt ſemblable à celle du papier. Elles en conſtruiſoient une dans ma chambre; mais je me ſuis bien vîte dégoûté de ces hôtes dangereux.

La guêpe maçonne ſe conſtruit des tuyaux avec de la terre. On les prendroit pour quelque ouvrage d'hirondelle, s'il y en avoit dans l'iſle. Elle ſe loge volontiers dans les appartemens peu fréquentés, & elle s'attache ſur-tout aux ſerrures, qu'elle remplit de ſes travaux.

On trouve ſouvent dans les jardins les feuilles

des arbriſſeaux découpées de la largeur d'une piece de ſix ſols. C'eſt l'ouvrage d'une guêpe qui taille avec ſes dents cette piece circulaire avec une préciſion & une viteſſe admirable. Elle la porte dans ſon trou, la roule en cornet, & y dépoſe ſon œuf.

Il y a des abeilles dont le miel m'a paru aſſez bon. Il eſt naturellement liquide.

Il y a une eſpece d'inſecte ſemblable aux fourmis, & qui ne met pas moins d'intelligence à ſe loger. Ils font un grand dégât dans les arbres & les charpentes, dont ils pulvériſent le bois. Ils conſtruiſent avec cette pouſſiere, des voûtes d'un pouce de largeur, deſſous leſquelles ils vont & viennent : ces rameaux, qui ſont noirs, courent quelquefois ſur toute la charpente d'une maiſon. Ils percent les coffres & les meubles dans une nuit. Je n'ai point trouvé de remede plus ſûr que de frotter ſouvent d'ail les lieux qu'ils fréquentent. On appelle ces fourmis des carias. Beaucoup de maiſons en ſont ruinées.

Il y a de trois eſpeces de cancrelas, le plus ſale de tous les ſcarabés. Il y en a un plat & gris; le plus commun eſt de la groſſeur d'un hanneton, d'un brun roux. Il attaque les meubles, & ſur-tout les papiers & les livres. Il eſt preſque toujours logé au fond des offices & dans les cuiſines. Les maiſons en ſont infectées. Quand le tems eſt à la pluie, ils volent de tous côtés.

Il a pour ennemi une eſpece de ſcarabé ou mouche verte, fort leſte & fort légere. Quand celle-ci le rencontre, elle le touche, & il devient immobile. Enſuite elle cherche une fente où elle le traîne & l'enfonce. Elle dépoſe un œuf dans ſon corps, & l'abandonne. Cet attouchement, que quelques gens prennent pour un charme, eſt un coup d'aiguillon dont l'effet eſt bien prompt; car cet inſecte a la vie fort dure.

On trouve dans le tronc des arbres un gros ver avec des pattes, qui ronge le bois. On l'appelle moutouc. Les noirs, & même des blancs, en mangent avec plaiſir. Pline obſerve qu'on le ſervoit à Rome ſur les meilleures tables; & qu'on en engraiſſoit exprès de fleur de farine. On faiſoit grand cas de celui du bois de chêne: on l'appelloit *coſſus*. Ainſi l'abondance & la plus affreuſe diſette ſe rencontrent dans leurs goûts, & ſe rapprochent comme tous les extrêmes.

J'y ai vu nos eſpeces ordinaires de mouchés; mais le couſin ou maringouin y eſt plus incommode qu'en Europe, ſur-tout aux nouveaux arrivés, dont il préfere le ſang. Son bourdonnement eſt très-fort. Ce moucheron eſt noir, piqueté de blanc. On ne peut guere s'en préſerver la nuit que par des rideaux de gaze qu'on appelle mouſticaire.

On trouve auſſi le long des ruiſſeaux, des demoiſelles d'une belle couleur violette, dont

la tête eſt comme un rubis. Cette mouche eſt carnaſſiere. J'en ai vu une emporter en l'air un très-joli papillon.

Les appartemens dans certaines ſaiſons, ſont remplis de petits papillons qui viennent ſe brûler aux lumieres. Ils ſont en ſi grand nombre, qu'on eſt obligé de mettre les bougies dans des cylindres de verre. Ils attirent dans les maiſons un petit lézard fort joli, de la longueur du doigt. Ses yeux ſont vifs. Il grimpe le long des murailles, & même ſur le verre. Il ſe nourrit de mouches & d'inſectes, qu'il guette avec beaucoup de patience. Il pond de petits œufs ronds, & gros comme des pois, ayant coque, blanc & jaune, comme les œufs de poule. J'ai vu de ces lézards apprivoiſés, venir prendre du ſucre dans la main. Loin d'être mal-faiſans, ils ſont fort utiles. Il y en a de magnifiques dans les bois. On en voit de couleur d'azur & de verd changeant, avec des traits cramoiſis ſur le dos, qui reſſemblent à des caracteres arabes.

Un ennemi plus terrible aux inſectes eſt l'araignée. Quelques-unes ont le ventre de la groſſeur d'une noix, avec de grandes pattes couvertes de poil. Leurs toiles ſont ſi fortes, que les petits oiſeaux s'y prennent. Elles détruiſent les guêpes, les ſcorpions & les cent-pieds.

Enfin, pour achever mon catalogue, je n'ai point vu de pays où il y ait tant de puces. On en trouve dans le ſable le long de la mer,

& juſques ſur le ſommet des montagnes. On prétend que ce ſont les rats qui les y portent. En certaines ſaiſons, ſi on met un papier blanc à terre, on le voit auſſi-tôt couvert de ces inſectes.

Je n'oublierai pas un pou fort ſingulier, que j'ai vu s'attacher aux pigeons. Il reſſemble au ticq de nos bois, mais la nature lui a donné des ailes. Celui-là eſt bien deſtiné aux oiſeaux. Il y a un petit pou blanc qui s'attache aux arbres fruitiers & les fait périr, & une punaiſe maupin. Sa piquure eſt plus dangereuſe que celle du ſcorpion; elle eſt ſuivie d'une tumeur de la groſſeur d'un œuf de pigeon, qui ne ſe diſſipe qu'au bout de cinq ou ſix jours.

Vous obſerverez que la douce température de ce climat, ſi deſirée par les habitans de l'Europe, eſt ſi favorable à la propagation des inſectes, qu'en peu de tems tous les fruits ſeroient dévorés, & l'isle même deviendroit inhabitable. Mais les fruits de ces contrées méridionales ſont revêtus de cuirs épais, de peaux âpres, de coques très-dures, & d'écorces aromatiques comme l'orange & le citron; enſorte qu'il y a peu d'eſpeces où la mouche puiſſe introduire ſon ver. Pluſieurs de ces animaux nuiſibles ſe font une guerre perpétuelle, comme le cent-pied & le ſcorpion. Le formicaleo tend des pieges aux fourmis, la mouche verte perce le cancrelas, le lézard chaſſe aux papillons, l'araignée dreſſe ſes filets pour

pour tout insecte qui vole ; & l'ouragan, qui arrive tous les ans, anéantit à la fois une partie du gibier & des chasseurs.

Au Port-Louis, ce 7 décembre 1768.

LETTRE X.

Des productions maritimes, poissons, coquilles, madrépores.

Il me reste à vous parler de la mer & de ses productions, après quoi vous en saurez au moins autant que le premier Portugais qui mit le pied dans l'isle. Si je peux y joindre un journal météorologique, vous ferez à-peu-près au fait de tout ce qui regarde le naturel de cette terre ; nous passerons de là aux habitans & au parti qu'ils ont tiré de leur sol, où, comme dans le reste de l'univers, le bien est mêlé de mal. Le bon Plutarque veut qu'on tire de ces contraires une harmonie ; mais les instrumens sont communs, & les bons musiciens sont rares.

On voit souvent des baleines au vent de l'isle, sur-tout dans le mois de septembre, tems de leur accouplement. J'en ai vu plusieurs pendant cette saison, se tenir perpendiculairement dans l'eau, & venir fort près

de la côte. Elles ſont plus petites que celles du nord. On ne les pêche point, cependant les noirs n'ignorent pas la maniere de les harponner. On prend quelquefois des lamentins. J'ai mangé de ſa chair, qui reſſemble à du bœuf; mais je n'ai jamais vu ce poiſſon.

La vieille eſt un poiſſon noirâtre, aſſez ſemblable à la morue pour la forme & pour le goût. Ce poiſſon eſt quelquefois empoiſonné, ainſi que quelques eſpeces que je vais décrire. Ceux qui en mangent ſont ſaiſis de convulſions. J'ai vu un ouvrier en mourir; ſa peau tomboit par écailles. A l'iſle Rodrigue, qui n'eſt qu'à cent lieues d'ici, les Anglois dans la derniere guerre perdirent par cet accident près de quinze cents hommes, & manquerent par-là leur expédition ſur l'Iſle de France. On croit que les poiſſons s'empoiſonnent en mangeant les brauches des madrépores. On peut connoître ceux qui ſont empoiſonnés, à la noirceur de leurs dents; & ſi on jette dans le chaudron où on les fait cuire, une piece d'argent, elle ſe noircit. Ce qu'il y a d'étrange, c'eſt que jamais le poiſſon n'eſt mal-ſain au vent de l'iſle. Ceux qui croient que les madrépores en ſont cauſe, ſe trompent donc; car l'iſle eſt environnée de bancs de corail. J'en attribuerois plutôt la cauſe au fruit inconnu de quelque arbre venimeux qui tombe à la mer: ce qui eſt d'autant plus probable, qu'il n'y a qu'une ſaiſon & que quelques eſpeces gourmandes, ſujettes à ce

danger. D'ailleurs cette eſpece de ramier, dont la chair donne des convulſions, prouve que le poiſon eſt dans l'iſle même.

Dans le nombre des poiſſons ſuſpects, ſont pluſieurs poiſſons blancs à grande gueule & à groſſe tête, comme le capitaine & la carrangue. Ces deux ſortes ſont d'un goût médiocre. On croit que ceux qui ont la gueule pavée, c'eſt-à-dire, un os raboteux au palais, ne ſont point dangereux.

Il y a des requins, mais on n'en mange point.

En général, plus les poiſſons ſont petits, moins ils ſont dangereux. Le rouget eſt beaucoup plus gros, & fort inférieur à celui d'Europe. Il paſſe pour ſain, ainſi que le mulet qui y eſt fort commun.

On trouve des ſardines & des maquereaux d'un goût médiocre, ainſi que tous les poiſſons de cette mer. Ils different un peu des nôtres pour la forme.

La poule d'eau, eſpece de turbot, eſt le meilleur de tous. Sa graiſſe eſt verte.

Il y a des raies blanches, avec une longue queue hériſſée d'épines, & d'autres dont la peau & la chair ſont noires; des ſabres, ainſi nommés de leur forme; des lunes bariolées de différentes couleurs; des bourſes dont la peau eſt deſſinée comme un réſeau; d'autres poiſſons ſemblables aux merlans, colorés de jaune, de rouge & de violet; des perroquets qui non-ſeulement ſont verds, mais qui ont la tête

1451683A

jaune, le bec blanc & courbé, & vont en troupe comme ces oiſeaux.

Le poiſſon armé eſt petit, & d'une forme très-bizarre. Sa tête eſt faite comme celle du brochet. Il porte ſur ſon dos ſept pointes auſſi longues que ſon corps. La piquure en eſt très-venimeuſe. Elles ſont unies entr'elles par une pellicule qui reſſemble à une aile de chauve-ſouris. Il eſt rayé de bandes brunes & blanches, qui commencent à ſon muſeau, préciſément comme au zebre du Cap. Le poiſſon qui eſt quarré comme un coffre, dont il porte le nom, & qui eſt armé de deux cornes comme un taureau. Il y en a de pluſieurs eſpeces, il ne devient jamais grand. Le porc-épi tout hériſſé de longs piquans : le polype qui rampe dans les flaques d'eau avec ſes ſept bras armés de ventouſes, change de couleur, vomit l'eau, & tâche de ſaiſir celui qui veut le prendre : toutes ces eſpeces d'une forme ſi étrange ſe trouvent dans les reſcifs, & ne valent pas grand'-choſe à manger.

Les poiſſons de ces mers ſont inférieurs pour le goût à ceux d'Europe; en revanche ceux d'eau douce ſont meilleurs que les nôtres. Ils paroiſſent de même eſpece que ceux de mer. On diſtingue la lubine, le mulet, & la carpe qui differe de celle de nos rivieres; le cabot qui vit dans les torrens au milieu des rochers où il s'attache avec une membrane concave, & des chevrettes fort groſſes & fort délicates.

L'anguille eſt coriace, c'eſt une eſpece de congre. Il y en a de ſept à huit pieds de long, de la groſſeur de la jambe. Elles ſe retirent dans les trous des rivieres, & dévorent quelquefois ceux qui ont l'imprudence de s'y baigner.

Il y a des homars ou langouſtes d'une grandeur prodigieuſe. Ils n'ont point de groſſes pattes. Ils ſont bleus, marbrés de blanc. J'y ai vu une petite eſpece de homar d'une forme charmante; il étoit d'un bleu céleſte: il avoit deux petites pattes diviſées en deux articulations à-peu-près comme un couteau dont la lame ſe replieroit dans ſa rainure: il ſaiſiſſoit ſa proie comme s'il étoit manchot.

Il y a une très-grande variété de crables. Voici ceux qui m'ont paru les plus remarquables.

Une eſpece toute raboteuſe de tubercules & de pointes comme un madrépore; une autre qui porte ſur le dos l'empreinte de cinq cachets rouges; celui qui a au bout de ſes ſerres la forme d'un fer à cheval; une eſpece couverte de poils, qui n'a point de pinces, & qui s'attache à la carene des vaiſſeaux; un crable marbré de gris, dont la coque, quoique liſſe, eſt fort inégale. On y remarque beaucoup de figures inégales & bizarres, qui cependant ſont conſtamment les mêmes ſur chaque crable; celui qui a ſes yeux au bout de deux longs tuyaux, comme des téleſcopes; quand il ne s'en ſert point, il les couche dans des rainures le

long de ſa coquille ; l'araignée de mer ; un crable dont les pinces ſont rouges, & dont une eſt beaucoup plus groſſe que l'autre ; un petit crable, dont la coquille eſt trois fois plus grande que lui ; il en eſt couvert comme d'un grand bouclier : on ne voit point ſes pattes quand il marche.

On trouve en pluſieurs endroits le long du rivage, à quelques pieds ſous l'eau, une multitude de gros boudins vivans, roux & noirs. En les tirant de l'eau, ils lancent une glaire blanche & épaiſſe, qui ſe change dans le moment en un paquet de fils déliés & glutineux. Je crois cet animal l'ennemi des crables, parmi leſquels on le rencontre. Sa glaire viſqueuſe eſt très-propre à embarraſſer leurs pattes, qui d'ailleurs ne ſauroient avoir de priſe ſur ſon cuir élaſtique & ſur ſa forme cylindrique. Les matelots lui donnent un nom fort groſſier, qu'on peut rendre en latin par *mentula monachi*. Les Chinois en font grand cas, & le regardent comme un puiſſant aphrodiſiaque.

Je crois qu'on peut mettre au rang des poiſſons à coquille une maſſe informe, molle & membraneuſe, au centre de laquelle ſe trouve un ſeul os plat, un peu cambré. Dans cette eſpece l'ordre commun paroît renverſé ; l'animal eſt au dehors, & la coquille au dedans.

Il y a pluſieurs eſpeces d'ourſins. Ceux que j'ai vus & pêchés ſont : un ourſin violet à très-longues pointes ; dans l'eau ſes deux yeux bril-

lent comme deux grains de lapis ; j'ai été vivement piqué par un d'eux ; un ourſin gris à baguettes rondes cannelées ; un ourſin à baguettes obtuſes & à pans, marbré de blanc & de violet ; cette eſpece eſt fort belle ; il y en a de gris ; l'ourſin à cul d'artichaux ſans pointes ; il eſt rare ; l'ourſin commun à petites pointes ; il reſſemble à une châtaigne couverte de ſa coque. Ces animaux ſe trouvent dans les cavités des rochers & des madrépores, où ils ſe tiennent à couvert du gros tems.

J'entre ici dans une matiere fort abondante, où il eſt difficile de mettre quelque ordre. Celui d'Argenville ne me plaît point, parce que beaucoup d'eſpeces ne ſont pas à leur place.

Il en eſt de même de toutes les claſſes de l'hiſtoire naturelle. Les familles qui ſe croiſent ſans ceſſe, ſe confondent dans notre mémoire. Toutes les méthodes étant défectueuſes, j'aime mieux en imaginer une pour ce genre, qu'on peut appliquer à tous les autres.

Je mets au centre l'être le plus ſimple, & de là je tire des rayons ſur leſquels je range les êtres qui vont en ſe compoſant. Ainſi le lépas, qui n'eſt qu'un petit entonnoir qui ſe colle contre les rochers, eſt le centre de mon ordre ſphérique. Sur un des rayons je mets l'oreille de mer qui forme déjà un bourrellet ſur un de ſes bords : enſuite les rochers dont la volûte eſt tout-à-fait terminée ; en diſpoſant de ſuite les nuances de toute cette famille, aucun individu ne m'échappe.

Je ſuppoſe enſuite que le lépas ſe termine en longue pyramide, comme il s'en trouve en effet. Je fais partir un autre rayon, ſur lequel je diſpoſe les vermiculaires qui ſe tournent en ſpirale comme les nautiles, les cornes d'ammon, &c.

Il ſe trouve des lépas qui ont un petit commencement de ſpirale en dedans ; j'aurai une autre ligne pour différentes eſpeces de tonnes ou de limaçons.

Il y a des lépas qui ont un petit talon à leur ouverture ; je tire de là l'origine des bivalves les plus ſimples.

Si je trouve des eſpeces compoſées, qui n'appartiennent pas plus à un rayon qu'à l'autre, je tire une corde des deux individus analogues : cette corde devient le diametre d'une nouvelle ſphere, & ma nouvelle coquille en ſera le centre.

On peut étendre, ce me ſemble, ce ſyſtême à tous les regnes ; & ſi nos cabinets ne fourniſſent pas de quoi remplir tous les rayons & les cordes qui communiquent à ces rayons, on pourra peut-être connoître par-là les familles qui nous manquent : car je penſe que la nature a fait tout ce qui étoit poſſible, non-ſeulement les chaînes d'être entrevues par les naturaliſtes, mais une infinité d'autres qui ſe croiſent. Enſorte que tout eſt lié dans tous les ſens, & que chaque eſpece forme les grands rayons de la ſphere univerſelle, & eſt à la fois centre d'une ſphere particuliere.

Revenons à nos coquilles. On trouve à l'Iſle de France un lépas uni & applati ; le lépas étoilé ; le lépas fluviatile, qui, comme toutes les coquilles de ces rivieres, eſt couvert d'une peau noire ; l'oreille de mer bien nacrée en-dedans ; une eſpece de coquille blanche, dont le bourrelet eſt encore plus contourné.

Le vermiculaire, qui n'eſt qu'un tuyau blanc qu'on croit un fragment de l'arroſoir ; une grande eſpece qui traverſe en ſerpentant les madrépores ; le cornet de ſaint Hubert, petit vermiculaire blanc, tourné en ſpirale détachée, & diviſé intérieurement par cloiſons comme le nautile ; le nautile papiracé, le nautile ordinaire, dont la coupe offre une ſi belle volute.

Dans les limaçons, les uns reſtent fixes aux rochers, & ont la coquille encroûtée ; les autres voyagent, & ont la coque liſſe.

Dans les premiers on trouve la bouche d'argent ſimple : lorſqu'on la dépouille de ſa croûte, elle ſurpaſſe en beauté l'argent bruni ; une bouche d'argent épineuſe ; la bouche d'or dont la nacre eſt jaune ; le limaçon fluviatile, qui ſous ſa peau noire cache une belle couleur de roſe rayée de points d'hongrie ; le limaçon fluviatile à pointe, qu'on trouve dans pluſieurs ruiſſeaux ; la conque Perſique ou de Panama, qui donne une liqueur propre à teindre en pourpre ; un limaçon alongé, marqué à ſa bouche de points noirs ; la bécaſſe, dont le bec

alongé eſt garni d'épines; la tonne ronde, groſſe coquille maillée de jaune; la tonne alongée ou l'aile de perdrix: ces deux eſpeces ont une fur-peau.

Dans les limaçons voyageurs, la nérite cannelée; la nérite liſſe avec des rubans ou roſe, ou gris, ou noirs, de toutes les nuances: il y en a une variété prodigieuſe. La harpe, la plus belle à mon gré des coquilles par ſa forme, ſes bandes, la beauté de ſa pâte & l'éclat de ſes couleurs; la harpe avec des pointes; le même limaçon que nous vîmes près des Açores, qui donne une eau purpurine; l'œuf de pintade marbré de bleu. On peut bien mettre à la ſuite deux coquilles de terre, le limaçon, & la lampe antique couverte d'une peau brune.

Dans les rouleaux, une olive commune; une belle olive qui reſſemble pour les nuances au velours de trois couleurs; la noire eſt la plus eſtimée; j'en ai vu de cinq pouces de longueur; une petite olive plus évaſée; le rouleau commun piqueté de rouge; le rouleau blanc; le rouleau piqueté de points noirs: ces trois eſpeces ont une ſur-peau couverte de poil; le drap d'or; le tonnerre, dont la coque eſt mince: il eſt rayé de faiſceaux en zigzag; la poire; un rouleau couvert de peau, ainſi que la poire: ſa bouche a une échancrure; elle eſt d'un beau ponceau; l'oreille de Midas encroûtée, mais ſa bouche eſt d'un beau vernis; le grand caſque, dont les couleurs ſont

aurore ; le caſque blanc truité, il eſt petit ; le ſcorpion couvert de peau avec ſes ſept crochets ; l'araignée, grande & belle coquille à levres violettes, avec ſa bouche garnie de pointes.

Dans les porcelaines, il y en a une eſpece commune d'un rouge brun à dos d'âne ; celle qui eſt tigrée ; la carte de géographie, elle eſt rare ; l'œuf d'un blanc de faïence, dont la bouche eſt jaune ou rouge ; le lievre, d'une belle couleur fauve rembrunie ; l'olive de roche, dont la coquille eſt très-fragile.

Dans les vis, la vis ſimple truitée, elle eſt fort alongée ; une vis auſſi belle, dont la ſpirale eſt accompagnée d'une moulure ; l'enfant en maillot, plus renflée ; une vis auſſi groſſe appellée la culotte de ſuiſſe : ſon vernis & ſes couleurs ſont très-belles ; une petite vis avec une eſpece de bec, on la trouve toujours percée d'un trou ; une autre à dos d'âne, également percée ; le fuſeau blanc ; il eſt rare ; le fuſeau tacheté de rouge ; la mitre maritime marquée des mêmes taches ; la mitre fluviatile, couverte d'une peau noire.

On remarque comme une choſe en effet très-ſinguliere, que toutes les univalves ſont tournées de gauche à droite, en obſervant la coquille couchée ſur ſa bouche, la pointe tournée vers ſoi. Il n'y a d'exceptées que peu d'eſpeces très-rares. Quelle loi a pu les décider à commencer leur volute du même côté ?

Seroit-ce la même qui a fait tourner la terre d'occident en orient? En ce cas le ſoleil pourroit bien en être la cauſe, comme il eſt celle de leurs couleurs qui ſont d'autant plus belles qu'on approche plus de la ligne.

J'ai lu ce qu'on a écrit ſur la formation des coquilles, & je n'y entends rien. Par exemple, le ſcorpion qui a des crochets fort alongés, augmente ſa coquille tous les ans. Les anciens crochets lui deviennent inutiles, il en forme de nouveaux. Qu'a-t-il fait des autres? De même, la procelaine a une bouche épaiſſe, & eſt taillée de maniere qu'elle ne peut augmenter ſes révolutions ſur elle-même, ſi elle ne parvient à détruire les obſtacles de ſon ouverture. Je ſoupçonnerois que ces animaux ont une liqueur propre à diſſoudre les murs du toît qu'ils veulent aggrandir; & ſi ce diſſolvant exiſte, il me ſemble qu'on pourroit l'employer contre la pierre qui ſe forme dans la veſſie, d'humeurs glutineuſes comme la premiere matiere des coquilles.

Dans les bivalves ſont, l'huître commune qui ſe colle aux rochers, & d'une forme ſi baroque, qu'on ne peut l'ouvrir qu'à coups de marteau : elle eſt bonne à manger; une eſpece qu'on nomme la feuille à cauſe de ſa forme; une huître qui ne differe point de celle d'Europe; une huître griſe qui s'attache à la carene des vaiſſeaux, & dont l'écaille eſt très-fine & très élaſtique; elle eſt rare :

l'huître perliere, blanche, plate, épaiſſe & fort grande; elle ſe trouve loin de terre; elle eſt la même que celle d'où l'on tire les perles: une autre huître perliere encore plus applatie, d'un violet foncé; elle s'attache avec des fils comme la moule; elle eſt commune au port du ſud-eſt; on la trouve à l'embouchure des rivieres; ſes perles ſont violettes.

On y trouve communément l'huître appellée la tuilée, de l'eſpece de celles qui ſervent de bénitiers à S.-Sulpice. C'eſt peut-être le plus grand coquillage de la mer; on en voit aux Maldives, que deux bœufs traîneroient difficilement. Il eſt bien étrange que cette huître ſe trouve foſſile ſur les côtes de Normandie, où je l'ai vue.

Il y a encore une eſpece d'huître griſe & mince, qui reſſemble beaucoup à la ſelle polonoiſe; l'huître épineuſe, qui ſe trouve dans les coraux; la pelure d'oignon, dont je n'ai vu que des coquilles dépareillées.

J'ai vu trois eſpeces de moules: elles ne ſont ni curieuſes ni communes; elles reſſemblent pour la forme au dail de la Méditerranée, & ſe logent dans les trous de madrépores: une moule blanche à coque élaſtique, qui ſe trouve incorporée avec les éponges; c'eſt une nuance intermédiaire entre deux eſpeces. Si jamais je fais un cabinet, elle trouvera aiſément ſa place par ma méthode.

La hache d'armes ſe rapproche des moules;

elle eſt faite comme le fer d'une hache, une pointe d'un côté, un tranchant de l'autre ; elle eſt armée d'aſpéroſités ; elle n'a ni cuir ni charniere, mais un ſeul pli élaſtique.

Dans les pétoncles, l'arche de Noé, dont les extrêmités ſe relevent comme la pouppe d'un bateau ; le cœur ſtrié & cannelé d'une forme bien réguliere ; le cœur de bœuf, dont un côté eſt inégal ; la corbeille, ſes cannelures paroiſſent s'entrelacer ; la rape, dont les ſtries ſont formées par des arcs de cercle qui ſe croiſent ; un pétoncle commun, ſa coquille eſt mince, elle eſt en dedans teinte en violet ; un autre fort joli & rare, deſſiné en dehors comme un point d'hongrie ; le peigne ; le manteau ducal, qui a de belles couleurs aurore.

Il y apparence que les coquillages ne vivent pas plus en paix que les autres animaux. On en trouve beaucoup de débris ſur les rivages. Ceux qui y viennent entiers, ſont toujours percés. Je me ſouviens d'avoir vu un limaçon armé d'une dent pointue, dont il ſe ſert pour percer la coquille des moules. Il ſe trouve au détroit de Magellan : on l'appelle burgau armé.

Pour avoir de beaux coquillages, il faut les pêcher vivans. Les eſpeces dont la robe eſt nette, vivent ſur le ſable, où elles s'enfouiſſent dans les gros tems ; les autres ſe collent aux rochers. Les moules ſe nichent dans

les branches des madrépores, où elles multiplient peu. Si elles frayoient en liberté ſur les rochers, comme en Europe, les ouragans les détruiroient.

Il y a beaucoup d'induſtrie & de variété dans la charniere des coquilles. Nos arts pourroient y profiter. Les huîtres n'ont qu'un peu de cuir, mais elles font corps avec le rocher; les moules ont une peau élaſtique très-forte; la hache d'armes n'a qu'un pli; les cœurs, s'ils ſont réguliers, ont à leur charniere de petites dents qui prennent l'une dans l'autre: ſi un de leurs côtés s'étend en aile, la charniere eſt plus conſidérable du côté où le poids eſt le plus fort, & les dents qui la forment ſont plus groſſes: on entrevoit dans leurs courbes une géométrie admirable.

L'Iſle de France eſt toute environnée de madrépores. Ce ſont des végétations pierreuſes, de la forme d'une plante ou d'un arbriſſeau. Elles ſont en ſi grand nombre, que les écueils en ſont entiérement formés.

Je diſtingue ceux qui ne tiennent point au ſol, & ceux qui y ſont attachés.

Dans les premiers ſont: le champignon, qui paroît compoſé de feuilles; le plumet, qui eſt de la même eſpece; le plumet à trois & à quatre branches; le cerveau de Neptune.

Dans ceux qui tapiſſent le fond de la mer, & qui ſemblent y tenir par leurs racines, ſont: le chou-fleur; le chou dont le port &

les feuilles reſſemblent beaucoup à celles de ce végétal ; il eſt de la grande eſpece, ainſi qu'un madrépore, dont les étages forment une eſpece de ſpirale ; il eſt très-fragile : un autre qui reſſemble à un arbre par ſa tige élancée, & la maſſe de ſes branches une eſpece très-jolie que j'appelle la gerbe ; elle ſemble formée de pluſieurs bouquets d'épis de bled : le pinceau ou l'œillet : au centre de chaque découpure, on remarque un peu de verd ; une eſpece commune ramaſſée en touffe comme une plante de réſéda avec ſes cônes de fleurs ; un madrépore très-joli, croiſſant de la forme d'une iſle avec ſes rivages & ſes montagnes ; un autre qui reſſemble à une congelation ; une eſpece dont les feuillages ſont digités comme une main ; le bois de cerf, dont les cornichons ſont très-détachés & très-fragiles ; la ruche à miel, grande maſſe ſans forme, dont toute la ſurface eſt réguliérement trouée ; le corail d'un bleu pâle, qui eſt rare ; en dedans il eſt d'un bleu plus foncé ; un corail articulé blanc & noir, qui tient un peu du corail rouge qu'on n'a point encore trouvé ici ; des végétations coralines, bleues, blanches, jaunes, rouges, ſi fragiles & ſi découpées, qu'on ne peut en envoyer en Europe.

Dans les litophites, une plante ſemblable à une longue paille, ſans feuillages, ſans nœuds & ſans boutons ; une végétation ſemblable à une petite forêt d'arbres : leurs racines

ſont

ſont fort entrelacées, chacun d'eux a un petit bouquet de feuilles: la ſubſtance de ce lithophite tient de la nature du bois, & brûle au feu comme lui; il eſt cependant dans la claſſe des madrépores.

J'ai vu trois eſpeces d'étoiles marines qui n'ont rien de remarquable. On trouvoit autrefois de l'ambre gris ſur la côte: il y a même un iſlot au vent qui en porte le nom. On en apporte quelquefois de Madagaſcar.

On ne doute pas aujourd'hui que les madrépores ne ſoient l'ouvrage d'une infinité de petits animaux, quoiqu'ils reſſemblent abſolument à des plantes par leur port, leur tige, leurs branches, leurs maſſes, & même par des fleurs de couleur de pêcher. Je me rends à l'expérience avec plaiſir; car j'aime à voir l'univers peuplé. D'ailleurs, je conçois qu'un ouvrage régulier doit être fait par quelque agent qui a une portion d'ordre & d'intelligence. Ces végétations reſſemblent tellement aux nôtres, la matiere à part, que je ſuis même très-porté à penſer que tous nos végétaux ſont les fruits du travail d'une multitude d'animaux vivans en ſociété. J'aime mieux croire qu'un arbre eſt une république, plutôt qu'une machine morte, obéiſſant à je ne ſais quelles loix d'hydraulique. Je pourrois appuyer cette opinion d'obſervations aſſez curieuſes. Peut-être un jour en aurai-je le loiſir. Ces recherches peuvent être utiles:

mais quand elles ſeroient vaines, elles détournent notre curioſité avide de connoître & de juger, qui ſe jette, faute d'aliment, ſur tout ce qui l'environne, & eſt la cauſe premiere de nos diſcordes. Nos hiſtoires ſouvent ne ſont que des calomnies, nos traités de morale des ſatyres, & nos ſociétés des académies de médiſance & d'épigrammes. Après cela, on ſe plaint qu'il n'y a plus d'amitié & de confiance, comme s'il pouvoit y en avoir entre des gens qui ont toujours une cuiraſſe ſur le cœur, & un poignard ſous le manteau.

Ou parlons peu, ou faiſons des ſyſtèmes. *Tradidit mundum diſputationibus.* Diſputons donc, mais ſans nous fâcher.

Au Port-Louis. De l'Iſle de France, ce 12 janv. 1769.

JOURNAL METEOROLOGIQUE.

Qualités de l'air.

JUILLET 1768.

PENDANT ce mois les vents régnerent de la partie du ſud-eſt, d'où ils ſouffient preſque toute l'année. La briſe eſt forte pendant le jour; il fait calme la nuit. Quoique nous ſoyons dans la ſaiſon ſeche, il tombe ſouvent de la pluie. Ce ſont des grains aſſez violens; ils ne ſont pas de durée. L'air eſt très-frais. On ne peut guere ſe paſſer d'habits de drap.

AOUT.

IL pleut preſque tous les jours. Le ſommet des montagnes eſt couvert de vapeurs ſemblables à des fumées qui deſcendent dans la plaine, accompagnées de coups de vent. Ces pluies forment ſouvent des arc-en-ciels ſur les flancs de la montagne, qui n'en ſont pas moins noirs.

SEPTEMBRE.

MEME tems & même vent. C'eſt la ſaiſon

des récoltes. Si la chaleur & l'humidité ſont la ſeule cauſe de la végétation, pourquoi rien ne pouſſe-t-il dans cette ſaiſon? Il ne fait pas moins chaud qu'au mois de mai en France. Y auroit-il quelque eſprit de vie qui accompagne le retour du ſoleil? Les Romains en faiſoient honneur au vent d'oueſt, & fixoient ſon arrivée au huitieme de février. Ils l'appelloient *favonius*, c'eſt-à-dire, nourricier. C'eſt le même que le zéphyr des Grecs. Pline dit qu'il *ſert de mari à toutes choſes qui prennent vie de la terre*. Ils étoient peut-être auſſi ignorans que nous: mais leur philoſophie me paroît plus touchante, & ils ne ſe fâchoient pas quand on n'étoit point de leur avis.

OCTOBRE.

MEME température, l'air un peu plus chaud; il eſt toujours frais dans l'intérieur de l'iſle. A la fin de ce mois on enſemence les terres en bled, dans quatre mois on le récolte, enſuite on ſeme du maïs, qui eſt mûr en ſeptembre. Ce ſont deux moiſſons dans le même champ; mais ce n'eſt pas trop pour les fléaux dont cette terre eſt déſolée.

NOVEMBRE.

LES chaleurs commencent à ſe faire ſentir,

les vents varient & vont quelquefois au nord-oueſt. Il tombe des pluies orageuſes.

Point de vaiſſeau de France, point de lettre. Il eſt triſte d'attendre de l'Europe quelque portion de ſon bonheur.

DÉCEMBRE.

Les chaleurs ſont fatigantes, le ſoleil eſt au zénith, mais l'air eſt tempéré par des pluies abondantes. Il me ſemble même que j'ai éprouvé des chaleurs plus fortes dans quelques jours de l'été à Petersbourg. Au commencement du mois j'ai entendu du tonnerre pour la premiere fois depuis mon arrivée.

Le 22 au matin, les vents étant au ſud-eſt, le tems ſe diſpoſa à un coup de vent. Les nuages s'accumulerent au ſommet des montagnes. Ils étoient olivâtres & couleur de cuivre. On en remarquoit une longue bande ſupérieure, qui étoit immobile. On voyoit des nuages inférieurs courir très-rapidement. La mer briſoit avec grand bruit ſur les reſcifs. Beaucoup d'oiſeaux marins venoient du large ſe refugier à terre. Les animaux domeſtiques paroiſſoient inquiets. L'air étoit lourd & chaud, quoique le vent n'eût pas tombé.

A tous ces ſignes qui préſageoient l'ouragan, chacun ſe hâta d'étayer ſa maiſon avec des arcs-boutans, & d'en condamner toutes les ouvertures.

Vers les dix heures du ſoir l'ouragan ſe déclara. C'étoient des rafales épouvantables, ſuivies d'inſtans de calme effrayans, où le vent ſembloit reprendre des forces. Il fut ainſi en augmentant pendant la nuit. Ma caſe en étant ébranlée, je paſſai dans un autre corps-de-logis. Mon hôteſſe fondoit en larmes, dans la crainte de voir ſa maiſon détruite. Perſonne ne ſe coucha. Vers le matin le vent ayant encore redoublé, je m'apperçus que tout un front de la paliſſade de l'entourage alloit tomber, & qu'une partie de notre toit ſe ſoulevoit à un des angles : avec quelques planches & des cordes, je fis prévenir le dommage. En traverſant la cour pour donner quelques ordres, je penſai pluſieurs fois être renverſé. Je vis au loin des murailles tomber, & des couvertures dont les bardeaux s'envoloient comme des jeux de cartes.

Il tomba de la pluie vers les huit heures du matin, mais le vent ne ceſſa point. Elle étoit chaſſée horiſontalement & avec tant de violence, qu'elle entroit comme autant de jets d'eau par les plus petites ouvertures. Elle gâta une partie de mes papiers.

A onze heures la pluie tomboit du ciel par torrens. Le vent ſe calma un peu, les ravines des montagnes formoient de tous côtés des caſcades prodigieuſes. Des parties de roc ſe détachoient avec un bruit ſemblable à celui du canon. Elles formoient en roulant, de larges

trouées dans les bois. Les ruiſſeaux ſe débordoient dans la plaine qui étoit ſemblable à une mer. On n'en voyoit plus ni les digues ni les ponts.

A une heure après midi, les vents ſautèrent au nord-oueſt. Ils chaſſoient l'écume de la mer par grands nuages ſur la terre. Ils jetterent les navires du port ſur le rivage, qui tiroient en vain du canon; on ne pouvoit leur envoyer du ſecours. Par ces nouvelles ſecouſſes, les édifices furent ébranlés en ſens contraire, & preſque avec autant de violence. Vers midi ils paſſerent à l'eſt, enſuite au ſud. Ils firent ainſi le tour de l'horiſon dans les vingt-quatre heures, ſuivant l'ordinaire, après quoi tout ſe calma.

Beaucoup d'arbres furent renverſés, des ponts furent emportés. Il ne reſta pas une feuille dans les jardins. L'herbe même, ce chiendent ſi dur, paroiſſoit en quelques lieux raſée au niveau de la terre.

Pendant la tempête, un bon citoyen appellé Leroux, envoya par-tout ſes noirs, ouvriers, offrir gratuitement leurs ſervices. Cet homme étoit menuiſier. Il ne faut pas oublier les bonnes actions, ſur-tout ici.

On avoit annoncé le 23 une éclipſe de lune à 5 heures 4 minutes du ſoir, mais le mauvais tems empêcha les obſervations.

L'ouragan arrive tous les ans aſſez régulièrement au mois de décembre; quelquefois en

MAI.

VERS la fin de ce mois, les vents tournerent à l'oueſt & au nord-oueſt, ſuivant l'ordinaire. Nous voilà dans la ſaiſon ſeche. Je fus aux plaines de Williams, où je trouvai l'air d'une fraîcheur fort agréable.

JUIN.

LES vents ſont fixes au ſud-eſt, où ils ſont preſque toujours. Les petits grains pluvieux recommencent.

Il n'y a point de maladie particuliere au pays; mais on y meurt de toutes celles de l'Europe. J'ai vu mourir d'apoplexie, de petite vérole, de maux de poitrine, d'obſtructions au foie; ce qui vient de chagrin plutôt que de la qualité des eaux, comme on le prétend. J'y ai vu une pierre plus groſſe qu'un œuf, qu'on avoit tirée à un noir du pays. J'y ai vu des paralytiques & des goutteux très-tourmentés, des épileptiques ſaiſis de leurs accès. Les enfans & les noirs ſont très-ſujets aux vers. Les maladies vénériennes produiſent des crables dans ceux-ci: ce ſont des crevaſſes douloureuſes, qui viennent ſous la plante des pieds. L'air y eſt bon comme en Europe; mais il n'a en lui aucune qualité médicinale t

Le 25 de ce mois, les nuages raſſemblés par le vent de nord-oueſt, ſe formerent en longue bande immobile depuis la montagne du Pavillon juſqu'à l'iſle aux Tonneliers. Il en ſortoit une quantité prodigieuſe de coups de tonnerre: l'orage dura depuis ſix heures du matin juſqu'à midi. La foudre tomba un grand nombre de fois. Un grenadier fut tué d'un coup, une négreſſe d'un autre, ainſi qu'un bœuf ſur l'iſle aux Tonneliers: un fuſil fut fondu dans la maiſon d'un officier. Ces gens-ci diſent qu'il n'y a pas d'exemple que le tonnerre ſoit tombé dans la ville; pour moi, je n'en ai jamais entendu de ſi violent. Il ſembloit que c'étoit un bombardement. Je crois que ſi on eût tiré le canon, l'exploſion eût diſſipé ces nuages qui étoient immobiles.

MARS.

Les pluies ſont un peu moins fréquentes, les vents toujours au ſud-eſt, la chaleur ſupportable.

AVRIL.

La ſaiſon eſt belle. Les herbes commencent à ſécher; & quand on y aura mis le feu, il y en a pour ſept mois d'un payſage teint en noir.

Lorſqu'il eut rendu cette iſle intéreſſante par ſes travaux, & qu'on la crut propre à devenir l'entrepôt du commerce de l'Inde, il y vint des gens de tout état.

D'abord des employés de la compagnie. Comme les premiers emplois de l'iſle étoient entre leurs mains, ils y vécurent à-peu-près comme les nobles à Veniſe. Ils joignirent à ces mœurs ariſtocratiques, un peu de cet eſprit financier qui effarouche tant l'agriculteur. Tous les moyens d'établiſſement étoient entre leurs mains. Ils avoient à la fois la police, l'adminiſtration & les magaſins. Quelques-uns faiſoient défricher & bâtir, & ils revendoient leurs travaux aſſez cher à ceux qui cherchoient fortune. On cria contre eux, mais ils étoient tout-puiſſans.

Il s'y établit des marins de la compagnie, qui depuis long-tems ne peuvent pas concevoir que les dangers & la peine du commerce des Indes ſoient pour eux, tandis que les honneurs & le profit ſont pour d'autres. Cet établiſſement, voiſin des Indes, faiſant naître de grandes eſpérances, ils s'y arrêterent; ils étoient mécontens avant de s'y établir, ils le furent encore après.

Il y vint des officiers militaires de la compagnie. C'étoient de braves gens, dont pluſieurs avoient de la naiſſance. Ils ne pouvoient pas imaginer qu'un militaire pût s'abaiſſer à aller prendre l'ordre d'un homme qui quelquefois

avoit été garçon de comptoir : paſſe pour en recevoir ſa paie. Ils n'aimoient pas les marins qui ſont trop déciſifs : en ſe faiſant habitans, ils ne changerent point d'eſprit, & ne firent pas fortune.

Quelques régimens du roi y relâcherent & même y ſéjournerent. Des officiers, ſéduits par la beauté du ciel & par l'amour du repos, s'y fixerent. Tout ployoit ſous le nom de la compagnie. Ce n'étoient plus de ces diſtinctions de garniſon qui flattent tant l'officier ſubalterne : chacun avoit là ſes prétentions ; on les regardoit preſque comme des étrangers. Ce furent de grandes clameurs au nom du roi.

Il y étoit venu des miſſionnaires de Saint-Lazare, qui avoient gouverné paiſiblement les hommes ſimples qui s'y étoient les premiers établis : mais quand ils virent que la ſociété en s'augmentant ſe diviſoit, ils s'en tinrent à leurs fonctions curiales, & à quelques bonnes habitations : ils ne furent chez les autres, que quand ils y furent appellés.

Il y paſſa quelques marchands avec un peu d'argent. Dans une iſle ſans commerce, ils augmenterent les abus d'un agiot qu'ils y trouverent établi, & ſe livrerent à de petits monopoles. Ils ne tarderent pas à ſe rendre odieux à ces différentes claſſes d'hommes qui ne pouvoient ſe ſouffrir. On les déſigna ſous le nom de Banians, c'eſt comme qui diroit Juifs. D'un autre côté, ils affecterent de mépriſer les

diſtinctions particulieres de chaque habitant, prétendant qu'après avoir paſſé la ligne, tout le monde étoit à-peu-près égal.

Enfin la derniere guerre de l'Inde y jetta, comme une écume, des banqueroutiers, des libertins ruinés, des frippons, des ſcélérats, qui chaſſés de l'Europe par leurs crimes, & de l'Aſie par nos malheurs, tenterent d'y rétablir leur fortune ſur la ruine publique. A leur arrivée, les mécontentemens généraux & particuliers augmenterent : toutes les réputations furent flétries avec un art d'Aſie, inconnu à nos calommiateurs : il n'y eut plus de femme chaſte ni d'homme honnête : toute confiance fut éteinte, toute eſtime détruite. Ils parvinrent ainſi à décrier tout le monde, pour mettre tout le monde à leur niveau.

Comme leurs eſpérances ne ſe fondoient que ſur le changement d'adminiſtration, ils vinrent enfin à bout de dégoûter la compagnie, qui céda au roi en 1765, une colonie ſi orageuſe & ſi diſpendieuſe.

Pour cette fois on crut que la paix & l'ordre alloient régner dans l'iſle, mais on n'avoit fait qu'ajouter de nouveaux levains à la fermentation.

Il y débarqua un grand nombre de protégés de Paris, pour faire fortune dans une iſle inculte & ſans commerce, où il n'y avoit que du papier pour toute monnoie. Ce fut des mécontens d'une autre eſpece.

Une partie des habitans qui reſtoit attachée à la compagnie par reconnnoiſſance, vit avec peine l'adminiſtration royale. L'autre portion, qui avoit compte ſur les faveurs du nouveau gouvernement, voyant qu'il ne s'occupoit que de plans économiques, fut d'autant plus aigrie, qu'elle avoit eſpéré plus long-tems.

A ces nouveaux ſchiſmes ſe joignirent les diſſenſions de pluſieurs corps qui en France même ne peuvent ſe concilier dans la marine du roi, la plume & l'épée, & enfin l'eſprit de chacun des corps militaires & d'adminiſtration, qui n'étant point, comme en Europe, diſſipé par les plaiſirs ou par les affaires générales, s'iſole & ſe nourrit de ſes propres inquiétudes.

La diſcorde regne dans toutes les claſſes, & a banni de cette iſle l'amour de la ſociété, qui ſemble devoir régner parmi des François exilés au milieu des mers, aux extrémités du monde. Tous ſont mécontens, tous voudroient faire fortune & s'en aller bien vîte. A les entendre, chacun s'en va l'année prochaine. Il y en a qui depuis trente ans tiennent ce langage.

L'officier qui arrive d'Europe y perd bientôt l'émulation militaire. Pour l'ordinaire il a peu d'argent, & il manque de tout: ſa caſe n'a point de meubles; les vivres ſont très-chers en détail; il ſe trouve ſeul conſommateur entre l'habitant & le marchand qui renchériſſent à l'envi. Il fait d'abord contre eux une guerre

défenſive ; il achette en gros ; il ſonge à profiter des occaſions, car les marchandiſes hauſſent au double après le départ des vaiſſeaux. Le voilà occupé à ſaiſir tous les moyens d'acheter à bon marché. Quand il commence à jouir des fruits de ſon économie, il penſe qu'il eſt expatrié pour un tems illimité dans un pays pauvre : l'oiſiveté, le défaut de ſociété, l'appas du commerce l'engagent à faire par intérêt ce qu'il avoit fait par néceſſité. Il y a ſans doute des exceptions, & je les citerois avec plaiſir, ſi elles n'étoient pas un peu nombreuſes. M. de Steenhovre le commandant, y donne l'exemple de toutes les vertus.

Les ſoldats fourniſſent beaucoup d'ouvriers, car la chaleur permet aux blancs d'y travailler en plein air. On n'a pas tiré d'eux pour le bien de cette colonie, un parti avantageux. Souvent dans les recrues qu'on envoie d'Europe, il ſe trouve des miſérables, coupables des plus grands crimes. Je ne conçois pas la politique d'imaginer que ceux qui troublent une ſociété ancienne, peuvent ſervir à en faire fleurir une nouvelle. Souvent le déſeſpoir prend ces malheureux ; ils s'aſſaſſinent entre eux à coups de baïonnettes.

Quoique les marins ne faſſent qu'aller & venir, ils ne laiſſent pas d'influer beaucoup ſur les mœurs de cette colonie. Leur politique eſt de ſe plaindre des lieux d'où ils ſont partis, & de ceux où ils arrivent. A les entendre, le bon

bon tems eſt paſſé, ils ſont toujours ruinés: ils ont acheté fort cher & vendu à perte. La vérité eſt, qu'ils croient n'avoir fait aucun bénéfice, s'ils n'ont vendu à cent cinquante pour cent. La barrique de vin de Bordeaux coûte juſqu'à cinq cents livres; le reſte à proportion. On ne croiroit jamais que les marchandiſes de l'Europe ſe paient plus ici qu'aux Indes, & celles des Indes plus qu'en Europe. Les marins ſont fort conſidérés des habitans, parce qu'ils en ont beſoin. Leurs murmures, leurs allées & venues perpétuelles donnent à cette iſle quelque choſe des mœurs d'une auberge.

De tant d'hommes de différens états, réſulte un peuple de différentes nations, qui ſe haïſſent très-cordialement. On n'y eſtime que la fauſſeté. Pour y déſigner un homme d'eſprit, on dit c'eſt un homme fin. C'eſt un éloge qui ne convient qu'à des renards. La fineſſe eſt un vice, & malheur à la ſociété où il devient une qualité eſtimable! D'un autre côté, on n'y aime point les gens méfians; cela paroît ſe contredire; mais c'eſt qu'il n'y a rien à gagner avec des gens qui ſont ſur leurs gardes. Le méfiant déconcerte les frippons & les repouſſe. Ils ſe raſſemblent auprès de l'homme fin: ils l'aident à faire des dupes.

On y eſt d'une inſenſibilité extrême pour tout ce qui fait le bonheur des ames honnêtes. Nul goût pour les lettres & les arts. Les ſentimens naturels y ſont dépravés: on regrette la

patrie à cauſe de l'opéra & des filles ; ſouvent ils ſont éteints. J'étois un jour à l'enterrement d'un habitant conſidérable, où perſonne n'étoit affligé : j'entendis ſon beau-frere remarquer qu'on n'avoit pas fait la foſſe aſſez profonde.

Cette indifférence s'étend à tout ce qui les environne. Les rues & les cours ne ſont ni pavées ni plantées d'arbres ; les maiſons ſont des pavillons de bois que l'on peut aiſément tranſporter ſur des rouleaux ; il n'y a aux fenêtres ni vîtres ni rideaux ; à peine y trouve-t-on quelques mauvais meubles.

Les gens oiſifs ſe raſſemblent ſur la place à midi & au ſoir ; là on agiote, on médit, on calomnie. Il y a très-peu de gens mariés à la ville. Ceux qui ne ſont pas riches, s'excuſent ſur la médiocrité de leur fortune : les autres veulent, diſent-ils, s'établir en France ; mais la facilité de trouver des concubines parmi les négreſſes, en eſt la véritable raiſon. D'ailleurs, il y a peu de partis avantageux ; il eſt rare de trouver une fille qui apporte dix mille francs comptant en mariage.

La plupart des gens mariés vivent ſur leurs habitations. Les femmes ne viennent guere à la ville que pour danſer ou faire leurs pâques. Elles aiment la danſe avec paſſion. Dès qu'il y a un bal, elles arrivent en foule, voiturées en palanquin. C'eſt une eſpece de litiere enfilée d'un long bambou que quatre noirs portent ſur leurs épaules : quatre autres les ſuivent pour

les relayer. Autant d'enfans, autant de voitures attelées de huit hommes, y compris les relais. Les maris économes s'oppoſent à ces voyages, qui dérangent les travaux de l'habitation; mais faute de chemins, il ne peut y avoir de voitures roulantes.

Les femmes ont peu de couleur; elles ſont bien faites, & la plupart jolies. Elles ont naturellement de l'eſprit: ſi leur éducation étoit moins négligée, leur ſociété ſeroit fort agréable; mais j'en ai connu qui ne ſavoient pas lire. Chacune d'elles pouvant réunir à la ville un grand nombre d'hommes, les maîtreſſes des maiſons ſe ſoucient peu de ſe voir hors le tems du bal. Lorſqu'elles ſont raſſemblées, elles ne ſe parlent point. Chacune d'elles apporte quelque prétention ſecrete, qu'elles tirent de la fortune, des emplois ou de la naiſſance de leurs maris; d'autres comptent ſur leur beauté ou leur jeuneſſe. Une Européenne ſe croit ſupérieure à une créole, & celle-ci regarde ſouvent l'autre comme une aventuriere.

Quoi qu'en diſe la médiſance, je les crois plus vertueuſes que les hommes, qui ne les négligent que trop ſouvent pour des eſclaves noires. Celles qui ont de la vertu ſont d'autant plus louables, qu'elles ne la doivent point à leur éducation. Elles ont à combattre la chaleur du climat, quelquefois l'indifférence de leurs maris, & ſouvent l'ardeur & la prodigalité des jeunes marins: ſi l'hymen donc ſe plaint de quel-

ques infidélités, la faute en eſt à nous qui avons porté des mœurs françoiſes ſous le ciel de l'Afrique.

Au reſte elles ont des qualités domeſtiques très-eſtimables ; elles ſont fort ſobres, ne boivent preſque jamais que de l'eau. Leur propreté eſt extrême dans leurs habits. Elles ſont habillées de mouſſeline, doublée de taffetas couleur de roſe. Elles aiment paſſionnément leurs enfans. A peine ſont-ils nés, qu'ils courent tout nus dans la maiſon : jamais de maillot : on les baigne ſouvent, ils mangent des fruits à diſcrétion ; point d'étude, point de chagrin. En peu de tems ils deviennent forts & robuſtes. Le tempérament s'y développe de bonne heure dans les deux ſexes : j'y ai vu marier des filles à onze ans.

Cette éducation qui ſe rapproche de la nature, leur en laiſſe toute l'ignorance ; mais les vices des négreſſes, qu'ils ſucent avec leur lait & leurs fantaiſies qu'ils exercent avec tyrannie ſur les pauvres eſclaves, y ajoutent toute la dépravation de la ſociété. Pour remédier à ce mal, les gens aiſés font paſſer de bonne heure leurs enfans en France, d'où ils reviennent ſouvent avec des vices plus aimables & plus dangereux.

On ne compte guere que quatre cents cultivateurs dans l'iſle. Il y a environ cent femmes d'un certain état, dont il y en a tout au plus dix qui reſtent à la ville. Vers le ſoir on va

en viſite dans leurs maiſons, on joue, ou l'on s'ennuie. Au coup de canon de huit heures, chacun ſe retire & va ſouper chez ſoi.

Adieu, mon ami. En parlant des hommes, il me fâche de n'avoir que des ſatyres à faire.

Au Port-Louis. De l'Iſle de France ce 10 fév. 1769.

LETTRE XII.

Des noirs.

DANS le reſte de la population de cette iſle, on compte les Indiens & les negres.

Les premiers ſont les Malabares. C'eſt un peuple fort doux. Ils viennent de Pondichéry, où ils ſe louent pour pluſieurs années. Ils ſont preſque tous ouvriers. Ils occupent un fauxbourg appellé le camp des noirs. Ce peuple eſt d'une teinte plus foncée que les inſulaires de Madagaſcar, qui ſont de véritables negres : mais leurs traits ſont réguliers comme ceux des Européens, & ils n'ont point les cheveux crépus. Ils ſont aſſez ſobres, fort économes, & aiment paſſionnément les femmes. Ils ſont coëffés d'un turban, & portent de longues robes de mouſſeline, de grands anneaux d'or aux oreilles, & des braſſelets d'argent aux poignets. Il y en a qui ſe louent aux gens riches, ou titrés, en

qualité de *pions*. C'eſt une eſpece de domeſtique qui fait à-peu-près l'office de nos coureurs, excepté qu'il fait toutes ſes commiſſions fort gravement. Il porte pour marque de diſtinction, une canne à la main, & un poignard à la ceinture. Il ſeroit à ſouhaiter qu'il y eût un grand nombre de Malabares établis dans l'iſle, ſur-tout de la caſte des laboureurs; mais je n'en ai vu aucun qui voulût ſe livrer à l'agriculture.

C'eſt à Madagaſcar qu'on va chercher les noirs deſtinés à la culture des terres. On achete un homme pour un barril de poudre, pour des fuſils, des toiles, & ſur tout des piaſtres. Le plus cher ne coûte guere que cinquante écus.

Cette nation n'a ni le nez ſi écraſé, ni la teinte ſi noire que celle des negres de Guinée. Il y en a même qui ne ſont que bruns; quelques-uns, comme les Balambous, ont les cheveux longs. J'en ai vu de blonds & de roux. Ils ſont adroits, intelligens, ſenſibles à l'honneur & à la reconnoiſſance: la plus grande inſulte qu'on puiſſe faire à un noir, eſt d'injurier ſa famille: ils ſont peu ſenſibles aux injures perſonnelles. Ils font dans leurs pays quantité de petits ouvrages avec beaucoup d'induſtrie. Leur zagaye ou demi-pique eſt très-bien forgée, quoiqu'ils n'aient que des pierres pour enclume & pour marteau. Leurs toiles ou pagnes, que leurs femmes ourdiſſent, ſont très-fines & bien teintes. Ils les

tournent autour d'eux avec grace. Leur coëffure eſt une friſure très-compoſée; ce ſont des étages de boucles & de treſſes entre-mêlées avec beaucoup d'art; c'eſt encore l'ouvrage des femmes. Ils aiment paſſionnément la danſe & la muſique. Leur inſtrument eſt le tamtam; c'eſt une eſpece d'arc où eſt adaptée une calebaſſe. Ils en tirent une ſorte d'harmonie douce, dont ils accompagnent les chanſons qu'ils compoſent. L'amour en eſt toujours le ſujet. Les filles danſent aux chanſons de leurs amans; les ſpectateurs battent la meſure, & applaudiſſent.

Ils ſont très-hoſpitaliers. Un noir qui voyage entre, ſans être connu, dans la premiere cabane; ceux qu'il y trouve partagent leurs vivres avec lui: on ne lui demande ni d'où il vient, ni où il va; c'eſt leur uſage.

Ils arrivent avec ces arts & ces mœurs à l'Iſle de France. On les débarque tout nus, avec un chiffon autour des reins. On met les hommes d'un côté, & les femmes à part avec leurs petits enfans qui ſe preſſent de frayeur contre leurs meres. L'habitant les viſite par-tout, & achete ceux qui lui conviennent. Les freres, les ſœurs, les amis, les amans ſont ſéparés; ils ſe font leurs adieux en pleurant, & partent pour l'habitation. Quelquefois ils ſe déſeſperent; ils s'imaginent que les blancs les vont manger; qu'ils font du vin rouge avec leur ſang, & de la poudre à canon avec leurs os.

Voici comme on les traite. Au point du jour, trois coups de fouet ſont le ſignal qui les appelle à l'ouvrage. Chacun ſe rend avec ſa pioche dans les plantations, où ils travaillent preſque nus à l'ardeur du ſoleil. On leur donne pour nourriture du maïs broyé, cuit à l'eau, ou des pains de manioc; pour habit, un morceau de toile. A la moindre négligence, on les attache par les pieds & par les mains ſur une échelle. Le commandeur, armé d'un fouet de poſte, leur donne ſur le derriere nu, cinquante, cent, & juſqu'à deux cents coups. Chaque coup enleve une portion de la peau. Enſuite on détache le miſérable tout ſanglant; on lui met au cou un collier de fer à trois pointes, & on le ramene au travail. Il y en a qui ſont plus d'un mois avant d'être en état de s'aſſeoir. Les femmes ſont punies de la même maniere.

Le ſoir, de retour dans leurs caſes, on les fait prier Dieu pour la proſpérité de leurs maîtres. Avant de ſe coucher ils leur ſouhaitent une bonne nuit.

Il y a une loi faite en leur faveur, appellée le code noir. Cette loi favorable ordonne qu'à chaque punition ils ne recevront pas plus de trente coups, qu'ils ne travailleront point le dimanche, qu'on leur donnera de la viande toutes les ſemaines, des chemiſes tous les ans; mais on ne ſuit point la loi. Quelquefois, quand ils ſont vieux, on les envoie chercher

leur vie comme ils peuvent. Un jour j'en vis un qui n'avoit que la peau & les os, découper la chair d'un cheval mort, pour la manger. C'étoit un ſquelette qui en dévoroit un autre.

Quand les Européens paroiſſent émus, les habitans leur diſent qu'ils ne connoiſſent pas les noirs. Ils les accuſent d'être ſi gourmands, qu'ils vont la nuit enlever des vivres dans les habitations voiſines; ſi pareſſeux, qu'ils ne prennent aucun intérêt aux affaires de leurs maîtres, & que leurs femmes ſont des meres de famille ſi miſérables, qu'elles aiment mieux ſe faire avorter que de mettre des enfans au monde.

Le caractere des negres eſt naturellement enjoué; mais après quelque tems d'eſclavage, ils deviennent mélancoliques. L'amour ſeul ſemble encore charmer leurs peines. Ils font ce qu'ils peuvent pour obtenir une femme. S'ils ont le choix, ils préferent celles qui ont paſſé la premiere jeuneſſe: ils diſent qu'*elles font mieux la ſoupe.* Ils lui donnent tout ce qu'ils poſſedent. Si leur maîtreſſe demeure chez un autre habitant, ils feront la nuit trois ou quatre lieues dans des chemins impraticables pour l'aller voir. Quand ils aiment, ils ne craignent ni la fatigue ni les châtimens. Quelquefois ils ſe donnent des rendez-vous au milieu de la nuit. Ils danſent à l'abri de quelque rocher, au ſon lugubre d'une calebaſſe remplie de pois: mais la vue d'un blanc ou

l'aboiement d'un chien diſſipe ces aſſemblées nocturnes.

Ils ont auſſi des chiens avec eux. Il eſt connu de tout le monde que ces animaux reconnoiſſent parfaitement dans les ténebres, non ſeulement les blancs, mais les chiens même des blancs. Ils ont pour eux de la crainte & de l'averſion : ils heurlent dès qu'ils approchent. Ils n'ont d'indulgence que pour les noirs & leurs compagnons, qu'ils ne décelent jamais. Les chiens des blancs de leur côté ont adopté les ſentimens de leurs maîtres, & au moindre ſignal ils ſe jettent avec fureur ſur les eſclaves.

Enfin, lorſque les noirs ne peuvent plus ſupporter leur ſort, ils ſe livrent au déſeſpoir. Les uns ſe pendent ou s'empoiſonnent ; d'autres ſe mettent dans une pirogue, & ſans voiles, ſans vivres, ſans bouſſole, ſe haſardent à faire un trajet de deux cents lieues de mer pour retourner à Madagaſcar. On en a vu aborder ; on les a repris & rendus à leurs maîtres.

Pour l'ordinaire ils ſe refugient dans les bois, où on leur donne la chaſſe avec des détachemens de ſoldats, de negres & de chiens. Il y a des habitans qui s'en font une partie de plaiſir. On les relance comme des bêtes ſauvages. Lorſqu'on ne peut les atteindre, on les tire à coups de fuſil, on leur coupe la tête, on la porte en triomphe à la ville au bout d'un bâton. Voilà ce que je vois preſque toutes les ſemaines.

Quand on attrape les noirs fugitifs, on leur coupe une oreille, & on les fouette. A la ſeconde déſertion ils ſont fouettés, on leur coupe un jarret, on les met à la chaîne. A la troiſieme fois ils ſont pendus; mais alors on ne les dénonce pas; les maîtres craignent de perdre leur argent.

J'en ai vu prendre & rompre vifs. Ils alloient au ſupplice avec joie, & le ſupportoient ſans crier. J'ai vu une femme ſe jetter elle-même du haut de l'échelle. Ils croient qu'ils trouveront dans un autre monde une vie plus heureuſe, & que le Pere des hommes n'eſt pas injuſte comme eux.

Ce n'eſt pas que la religion ne cherche à les conſoler. De tems en tems on en baptiſe. On leur dit qu'ils ſont devenus freres des blancs, & qu'ils iront en paradis; mais ils ne ſauroient croire que les Européens puiſſent jamais les mener au ciel; ils diſent qu'ils ſont ſur la terre la cauſe de tous leurs maux. Ils diſent qu'avant d'aborder chez eux, ils ſe battoient avec des bâtons ferrés; que nous leur avons appris à ſe tuer de loin avec du feu & des balles; que nous excitons parmi eux la guerre & la diſcorde, afin d'avoir des eſclaves à bon marché; qu'ils ſuivoient ſans crainte l'inſtinct de la nature; que nous les avons empoiſonnés par des maladies terribles; que nous les laiſſons ſouvent manquer d'habits, de vivres, & qu'on les bat cruellement ſans raiſon. J'en ai vu plus

d'un exemple. Une eſclave preſque blanche vint, un jour, ſe jetter à mes pieds : ſa maîtreſſe la faiſoit lever de grand matin & veiller fort tard ; lorſqu'elle s'endormoit, elle lui frottoit les levres d'ordure ; ſi elle ne ſe léchoit pas, elle la faiſoit fouetter. Elle me prioit de demander ſa grace, que j'obtins. Souvent les maîtres l'accordent ; & deux jours après ils doublent la punition. C'eſt ce que j'ai vu chez un conſeiller dont les noirs s'étoient plaints au gouverneur: il m'aſſura qu'il les feroit écorcher le lendemain de la tête aux pieds.

J'ai vu chaque jour fouetter des hommes & des femmes pour avoir caſſé quelque poterie, oublié de fermer une porte. J'en ai vu de tout ſanglans, frottés de vinaigre & de ſel pour les guérir. J'en ai vu ſur le port, dans l'excès de leur douleur, ne pouvoir plus crier ; d'autres, mordre le canon ſur lequel on les attache..... Ma plume ſe laſſe d'écrire ces horreurs ; mes yeux ſont fatigués de les voir, & mes oreilles de les entendre. Que vous êtes heureux ! Quand les maux de la ville vous bleſſent, vous fuyez à la campagne. Vous y voyez de belles plaines, des collines, des hameaux, des moiſſons, des vendanges, un peuple qui danſe & qui chante ; l'image au moins du bonheur ! Ici, je vois de pauvres négreſſes courbées ſur leurs beches, avec leurs enfans nus collés ſur le dos, des noirs qui paſſent en tremblant devant moi. Quelquefois j'entends au loin le ſon de leur

tambour, mais plus ſouvent celui des fouets, qui éclatent en l'air comme des coups de piſtolet, & des cris qui vont au cœur... *Grace, monſieur !... miſéricorde !* Si je m'enfonce dans les ſolitudes, j'y trouve une terre raboteuſe, toute hériſſée de roches, des montagnes portant au-deſſus des nuages leurs ſommets inacceſſibles, & des torrens qui ſe précipitent dans des abymes. Les vents qui grondent dans ces vallons ſauvages, le bruit ſourd des flots qui ſe briſent ſur les reſcifs, cette vaſte mer qui s'étend au loin vers des régions inconnues aux hommes, tout me jette dans la triſteſſe, & ne porte dans mon ame que des idées d'exil & d'abandon.

Au Port-Louis. De l'Iſle de France, ce 25 avril 1769.

POST-SCRIPTUM.

Je ne ſais pas ſi le café & le ſucre ſont néceſſaires au bonheur de l'Europe, mais je ſais bien que ces deux végétaux ont fait le malheur de deux parties du monde. On a dépeuplé l'Amérique, afin d'avoir une terre pour les planter: on dépeuple l'Afrique, afin d'avoir une nation pour les cultiver.

Il eſt, dit-on, de notre intérêt de cultiver des denrées qui nous ſont devenues néceſſaires, plutôt que de les acheter de nos voiſins. Mais puiſque les charpentiers, les couvreurs,

les maçons & les autres ouvriers Européens travaillent ici en plein ſoleil, pourquoi n'y a-t-on pas des laboureurs blancs? Mais que deviendroient les propriétaires actuels? Ils deviendroient plus riches. Un habitant ſeroit à ſon aiſe avec vingt fermiers, il eſt pauvre avec vingt eſclaves. On en compte ici vingt mille qu'on eſt obligé de renouveller tous les ans d'un dix-huitieme. Ainſi la colonie abandonnée à elle-même, ſe détruiroit au bout de dix-huit ans; tant il eſt vrai qu'il n'y a point de population ſans liberté & propriété, & que l'injuſtice eſt une mauvaiſe ménagere.

On dit que le code noir eſt fait en leur faveur. Soit; mais la dureté des maîtres excede les punitions permiſes, & leur avarice ſouſtrait la nourriture, le repos & les récompenſes qui ſont dues. Si ces malheureux vouloient ſe plaindre, à qui ſe plaindroient-ils? leurs juges ſont ſouvent leurs premiers tyrans.

Mais on ne peut contenir, dit-on, que par une grande ſévérité ce peuple d'eſclaves: il faut des ſupplices, des colliers de fer à trois crochets, des fouets, des blocs où on les attache par le pied, des chaînes qui les prennent par le cou: il faut les traiter comme des bêtes, afin que les blancs puiſſent vivre comme des hommes .... Ah! je ſais bien que, quand on a une fois poſé un principe très-injuſte, on n'en tire que des conſéquences très-inhumaines.

Ce n'étoit pas assez pour ces malheureux, d'être livrés à l'avarice & à la cruauté des hommes les plus dépravés, il falloit encore qu'ils fussent le jouet de leurs sophismes.

Des théologiens assurent que, pour un esclavage temporel, ils leur procurent une liberté spirituelle. Mais la plupart sont achetés dans un âge où ils ne peuvent jamais apprendre le françois, & les missionnaires n'apprennent point leur langue. D'ailleurs ceux qui sont baptisés sont traités comme les autres.

Ils ajoutent qu'ils ont mérité les châtimens du ciel, en se vendant les uns les autres. Est-ce donc à nous à être leurs bourreaux? Laissons les vautours détruire les milans.

Des politiques ont excusé l'esclavage, en disant que la guerre le justifioit. Mais les noirs ne nous la font point. Je conviens que les loix humaines le permettent: au moins devroit-on se renfermer dans les bornes qu'elles prescrivent.

Je suis fâché que des philosophes qui combattent les abus avec tant de courage, n'aient guere parlé de l'esclavage des noirs que pour en plaisanter. Ils se détournent au loin. Ils parlent de la saint-Barthelemi, du massacre des Mexicains par les Espagnols, comme si ce crime n'étoit pas celui de nos jours, & auquel la moitié de l'Europe prend part. Y a-t-il donc plus de mal à tuer tout d'un coup des gens qui n'ont pas nos opinions, qu'à faire le tour-

ment d'une nation à qui nous devons nos délices ? Ces belles couleurs de roſe & de feu, dont s'habillent nos dames, le coton dont elles ouattent leurs jupes, le ſucre, le café, le chocolat de leur déjeûner, le rouge dont elles relevent leur blancheur ; la main des malheureux noirs a préparé tout cela pour elles. Femmes ſenſibles, vous pleurez aux tragédies, & ce qui ſert à vos plaiſirs eſt mouillé des pleurs & teint du ſang des hommes !

LETTRE XIII.

Agriculture. Herbes, légumes & fleurs apportées dans l'isle.

Le gouvernement a fait apporter la plupart des plantes, des arbres & des animaux que je vais décrire. Quelques habitans y ont contribué, entre autres MM. de Coſſigni, Poivre, Hermans, & le Juge. J'euſſe deſiré ſavoir le nom des autres, afin de leur rendre l'honneur qu'ils méritent. Le don d'une plante utile me paroît plus précieux que la découverte d'une mine d'or, & un monument plus durable qu'une pyramide.

Voici dans quel ordre je les diſpoſe. 1°. Les plantes qui ſe reproduiſent d'elles-mêmes, & qui ſe ſont comme naturaliſées dans la campagne.

pagne. 2°. Celles qu'on cultive dans la campagne. 3°. Les herbes des jardins potagers. 4°. Celles des jardins à fleurs. Je ſuivrai le même plan pour les arbriſſeaux & les arbres. De ceux que je connois, je n'en omettrai aucun. On ne doit pas dédaigner de décrire ce que la nature n'a pas dédaigné de former.

Dans les plantes ſauvages.

On trouve dans quelques plaines voiſines de la ville, une eſpece d'indigo que je crois étranger à l'iſle. On n'en tire aucun parti.

Le pourpier croît dans les lieux ſablonneux; il peut être naturel au pays. Je ſerois aſſez porté à le croire, en ce qu'il eſt de la famille des plantes graſſes. La nature paroît avoir deſtiné cette claſſe, qui croît dans les lieux les plus arides, à faciliter d'autres végétations.

Le creſſon ſe trouve dans tous les ruiſſeaux. On l'a apporté il y a dix ans. La dent de lion ou piſſenlit, & l'abſynthe croiſſent volontiers dans les décombres & ſur les terres remuées; mais ſur-tout la molene y étale ſes larges feuilles cotonnées, & y éleve ſa girandole de fleurs jaunes à une hauteur extraordinaire.

La ſquine (qui n'eſt pas la plante de Chine de ce nom) eſt un gramen de la grandeur des plus beaux ſeigles. Elle s'étend chaque jour en étouffant les autres herbes. Elle a le défaut d'être coriace lorſqu'elle eſt ſeche; il faudroit la couper avant ſa maturité. Elle n'eſt verte que cinq mois de l'année, enſuite on y met

le feu, malgré les ordonnances. Ces incendies brûlent & deſſechent les liſieres des bois.

L'herbe blanche (ainſi nommée de la couleur de ſa fleur) a été apportée comme un bon fourrage. Aucun animal n'en peut manger. Sa graine reſſemble à celle du cerfeuil. Elle ſe multiplie ſi vîte, qu'elle eſt devenue un des fléaux de l'agriculture.

La brette, dont le nom en langue indienne, ſignifie *une feuille bonne à manger*, eſt une eſpece de morelle. Il y en a de deux ſortes; l'une appellée brette de Madagaſcar; ſa feuille eſt un peu épineuſe, mais douce au goût; c'eſt un aliment purgatif. L'autre, d'un uſage plus commun, ſe ſert ſur les tables comme les épinars. C'eſt le ſeul mets à la diſcrétion des noirs: il croît par-tout. L'eau où cette feuille a bouilli eſt fort amere. Ils y trempent leur manioc, & ils y mêlent leurs larmes.

Dans les plantes que l'on cultive à la campagne.

Le manioc, dont on diſtingue une ſeconde eſpece appellée camaignoc. Il vient dans les lieux les plus ſecs. Son ſuc a perdu ſa qualité venimeuſe. C'eſt une ſorte d'arbriſſeau dont la feuille eſt palmée comme celle du chanvre. Sa racine eſt groſſe & longue comme le bras: on la rape, & ſans la preſſer, on en fait des gâteaux fort lourds. On en donne trois livres par jour à chaque negre pour toute nourriture. Ce végétal ſe multiplie aiſément. M. de la Bour-

donnaye l'a fait venir d'Amérique. C'eſt une plante fort utile, en ce qu'elle eſt à l'abri des ouragans, & qu'elle aſſure la ſubſiſtance des negres. Les chiens n'en veulent point.

Le maïs ou bled turc y vient très-beau. C'eſt un grain précieux : il rapporte beaucoup, & ne ſe garde qu'un an, parce que les mittes s'y mettent. On devroit encourager en Europe la culture d'un bled qu'on ne peut emmagaſiner. Il ſert à nourrir les noirs, les poules & les beſtiaux, Obſervez que quelques habitans font de grands éloges du maïs & du manioc, mais ils n'en mangent point. J'en ai vu préſenter de petits gâteaux au deſſert. Quand il y a beaucoup de ſucre, de farine de froment & de jaunes d'œufs, ils ſont aſſez bons.

Le bled y croît bien. Il ne s'éleve pas à une grande hauteur. On le plante par grains, à la main, à cauſe des rochers; on le coupe avec des couteaux, & on le bat avec des baguettes. Il ne ſe garde guere plus de deux ans. Au rapport de Pline, en Barbarie & en Eſpagne on le mettoit avec ſon épi dans des trous en terre, en prenant garde d'y introduire de l'air. Varron dit qu'on le conſervoit ainſi cinquante ans, & le millet un ſiecle. Pompée trouva à Ambratia des feves gardées de cette maniere du tems de Pyrrhus, ce qui faiſoit près de cent vingt ans. Mais Pline ne veut pas que la terre ſoit cultivée par des forçats ou des eſclaves, *qui ne font*, dit-il, *rien qui vaille.* Quoique la farine

du bled de l'Iſle de France ne ſoit jamais bien blanche, j'en préfere le pain à celui des farines d'Europe, qui s'éventent ou s'échauffent toujours dans le voyage.

Le riz, le meilleur & peut-être le plus ſain des alimens, y réuſſit très-bien. Il ſe garde plus long-tems que le bled, & rapporte davantage. Il aime les lieux humides. Il y en a de plus de ſept eſpeces en Aſie, dont une croît dans les lieux ſecs; il ſeroit à ſouhaiter qu'elle fût cultivée en Europe, à cauſe de ſa fertilité.

Le petit mil rapporte dans une abondance prodigieuſe. On ne le donne guere qu'aux noirs & aux animaux. L'avoine y réuſſit, mais on en cultive peu. Tout ce qui ne ſert qu'au bien-être des eſclaves & des bêtes, y eſt fort négligé.

Le tabac n'y eſt pas d'une bonne qualité. Il n'y a que les negres qui en cultivent pour leur uſage.

La fataque eſt un gramen à larges feuilles, de la nature d'un petit roſeau. On en fait de bonnes prairies artificielles. Il vient de Madagaſcar.

On a eſſayé, mais ſans ſuccès, d'y faire croître le ſainfoin, le treffle, le lin, le chanvre & le houblon.

Pour les plantes potageres, je commencerai 1°. par celles qui ſont utiles par leurs fruits; 2°. par leurs feuilles ou tiges, 3°. par leurs racines ou bulbes.

Vous obſerverez que la plupart de nos légumes y dégénerent, & que tous les ans ceux qui ont envie d'en avoir de paſſables, font venir des graines de l'Europe, ou du cap de Bonne-Eſpérance. Les petits pois ſont coriaces, & ſans ſucre; les haricots ſont durs: il y en a une eſpece plus grande & plus tendre, appellée pois du Cap; elle mériteroit d'être connue en France. Une autre eſpece d'haricots dont on fait des tonnelles: on hache ſa gouſſe en verd, & on l'accommode en petits pois; il n'eſt pas mauvais. La feve de marais y vient aſſez bien. On fait des berceaux avec les rameaux d'une feve dont la gouſſe eſt longue d'un pied: ſon grain eſt fort gros, on n'en fait point uſage.

Les artichaux y pouſſent de grandes feuilles, & de petits fruits. Les cardons y ſont toujours coriaces; on en fait des haies; car ils ſont fort épineux, & s'élevent très-haut.

Le giromon eſt une citrouille moins groſſe que la nôtre, & je crois, s'il eſt poſſible, encore plus fade. Le concombre eſt plus petit, & vient en moindre quantité qu'en Europe. Le melon n'y vaut rien, quoique vanté parce qu'il y eſt rare; la paſteque, ou melon d'eau, eſt un peu meilleure; le ciel leur eſt favorable; mais le ſol, qui eſt tenace, leur eſt contraire. Il y croît des courges d'une groſſeur énorme, & d'une utilité préférable; c'eſt la vaiſſelle des noirs.

La bringelle ou aubergine de deux eſpeces;

l'une à petit fruit rond & jaune ; ſa tige eſt fort épineuſe ; elle vient de Madagaſcar. L'autre, que l'on connoît auſſi à Paris, eſt un fruit violet, de la groſſeur & de la forme d'une groſſe figue. Quand ce fruit eſt bien aſſaiſonné & bien grillé, il n'eſt pas mauvais.

Il y a deux ſortes de pimens ; celui qui eſt connu en Europe, & un autre qui eſt naturel au pays ; celui-ci eſt un arbriſſeau dont les fruits ſont très-petits & brillent comme des grains de corail ſur un feuillage du plus beau verd. Les créoles l'emploient dans tous leurs ragoûts. Il n'y a point de poivre ſi violent ; il brûle les levres comme un cauſtique. On l'appelle piment enragé.

L'ananas, le plus beau des fruits par les mailles de ſa cuiraſſe, par ſon panache teint en pourpre, & par ſon odeur de violette, n'y mûrit jamais parfaitement. Son ſuc eſt très-froid & dangereux à l'eſtomac. Son écorce a un goût fort poivré & brûlant ; c'eſt peut-être un correctif. La nature a mis ſouvent les contraires dans les mêmes ſujets : l'écorce du citron échauffe, ſon ſuc rafraîchit ; le cuir de la grenade reſſerre, ſes grains relâchent, &c.

Les fraiſes commencent à ſe multiplier dans les endroits frais. Elles ont moins de parfum & de ſucre que les nôtres ; elles produiſent peu, ainſi que le framboiſier, dont le fruit a dégénéré. Il y en a une très-belle eſpece de Chine, qui vient de la groſſeur des ceriſes & en

abondance : mais elle n'a ni ſaveur ni odeur.

Les épinars y ſont rares ; le creſſon des jardins, l'oſeille, le cerfeuil, le perſil, le fenouil, le célery, portent des tiges filandreuſes, & s'y multiplient avec peine. Les poirées, les laitues, les chicorées, les choux-fleurs y ſont plus petits & moins tendres que les nôtres ; le chou, le plus utile des légumes & qui réuſſit par-tout, y vient bien ; la pinprenelle, le pourpier doré, la ſauge y croiſſent en abondance, mais ſur-tout la capucine, qui s'éleve en grands eſpaliers, & y eſt une plante vivace.

L'aſperge y eſt de la groſſeur d'une ficelle ; elle y a dégénéré pour la taille & pour le goût, ainſi que les carottes, les panais, les navets, les cercifix, les radis & les raves, qui ſont trop épicés. Il y a cependant une eſpece de rave de Chine qui y réuſſit bien. La betterave y vient très-belle, mais très-ligneuſe. La pomme de terre, *ſolanum americanum*, n'y eſt pas plus groſſe qu'une noix. Celle des Indes, qu'on appelle cambar, y peſe ſouvent plus d'une livre. Sa peau eſt d'un beau violet : au-dedans elle eſt très-blanche & très-fade : on en donne pour aliment aux noirs. Elle multiplie beaucoup, ainſi que la patate, dont quelques eſpeces ſont préférables à nos châtaignes. Le ſafran eſt une racine qui teint en jaune les ragoûts, ainſi que le piſtile de celui d'Europe. Le gingembre y eſt moins chaud que celui des Indes. La piſtache, qui n'eſt pas le fruit du piſtachier, eſt

une petite amande qui croît en terre dans une coque ridée. Elle eſt aſſez bonne rôtie, mais elle eſt indigeſte. On la cultive pour en tirer de l'huile à brûler. Cette plante eſt une eſpece de phénomene en botanique : car il eſt rare que les végétaux qui donnent des fruits huileux, les produiſent ſous terre.

Les ciboules, les poireaux, les oignons y ſont plus petits qu'en France, & même qu'à l'iſle de Bourbon, qui eſt dans le voiſinage.

Dans les plantes d'agrément, je vous parlerai des nôtres, enſuite de celles d'Aſie & d'Afrique.

Le réſéda, la belſamine, la tubéreuſe, le pied-d'alouette, la grande marguerite de Chine, les œillets de la petite eſpece, s'y plaiſent autant qu'en Europe; les grands œillets & les lys y jettent beaucoup de feuilles, & portent rarement des fleurs. Les anémones, la renoncule, l'œillet, & la roſe d'inde y viennent mal, ainſi que la giroflée & les pavots. Je n'ai point vu d'autres plantes à fleurs d'Europe chez les curieux. Pluſieurs ſe ſont donné des ſoins inutiles pour y faire venir le thin, la lavande, la marguerite des prés, les violettes ſi ſimples & ſi belles, & le coquelicot dont l'écarlate brille avec l'azur des bluets ſur l'or de vos moiſſons. Heureux François ! un coin de vos campagnes eſt plus magnifique que le plus beau de nos jardins.

En ſimples plantes à fleurs d'Afrique, je ne

connois qu'une belle immortelle du Cap, dont les grains ſont gros & rouges comme des fraiſes, & viennent en grappes au ſommet d'une tige dont les feuilles reſſemblent à des morceaux de drap gris: une autre immortelle à fleurs pourpre, qui vient par-tout: un jonc de la groſſeur d'un crin, qui porte un grouppe de fleurs blanches & violettes adoſſées; de loin ce bouquet paroît en l'air; il vient du Cap, ainſi qu'une ſorte de tulipe qui n'a que deux feuilles collées contre la terre qu'elles ſemblent ſaiſir: une plante de Chine, qui ſe ſeme d'elle-même, à petites fleurs en roſe; chaque tige en donne cinq ou ſix, toutes variées à la fois depuis le rouge ſang de bœuf, juſqu'à la couleur de brique. Aucune de ces fleurs n'a d'odeur; même celles d'Europe la perdent.

Les aloës s'y plaiſent. On pourroit tirer parti de leurs feuilles, dont la ſeve donne une gomme médicinale, & dont les fils ſont propres à faire de la toile. Ils croiſſent ſur les rochers & dans les lieux brûlés du ſoleil. Les uns ſont tout en feuilles, fortes & épaiſſes, de la grandeur d'un homme, armées d'un long dard: il s'éleve du centre, une tige de la hauteur d'un arbre, toute garnie de fleurs, d'où tombent des aloës tout formés. Les autres ſont droits comme de grands cierges à pluſieurs pans garnis d'épines très-aiguës: ceux-là ſont marbrés, & reſſemblent à des ſerpens qui rampent à terre.

Il ſemble que la nature ait traité les Africains & les Aſiatiques en barbares, à qui elle a donné des végétaux magnifiques & monſtrueux, & qu'elle agiſſe avec nous comme avec des êtres amis & ſenſibles. Oh! quand pourrai-je reſpirer le parfum des chevre-feuilles, me repoſer ſur ces beaux tapis de lait, de ſafran & de pourpre, que paiſſent nos heureux troupeaux & entendre les chanſons du laboureur qui ſalue l'aurore avec un cœur content & des mains libres!

Au Port-Louis. De l'Iſle de France, ce 29 mai 1769.

LETTRE XIV.

Arbriſſeaux & arbres apportés à l'Iſle de France.

Nous avons ici le roſier qui multiplie ſi aiſément, qu'on en fait des haies. Sa fleur n'eſt ni ſi touffue, ni ſi odorante que la nôtre; il y en a de pluſieurs variétés, entr'autres une petite eſpece de Chine, qui fleurit toute l'année. Les jaſmins d'Eſpagne & de France s'y ſont bien naturaliſés; je parlerai de ceux d'Aſie à leur article. Il y a des grenadiers à fleur double & à fruit, mais ceux-ci rapportent peu. Le myrthe n'y vient pas ſi beau qu'en Provence.

Voilà tous les arbriſſeaux d'Europe. Ceux

d'Aſie, d'Afrique & d'Amérique ſont, le caſſis, dont la feuille eſt découpée; ce caſſis ne reſſemble point au nôtre: c'eſt un grand arbriſſeau, qui ſe couvre de fleurs jaunes, odorantes, ſemblables à de petites houpes: elles donnent un haricot dont la graine ſert à teindre en noir. Comme il eſt épineux, on en fait de bonnes haies.

La foulſapatte, mot indien qui ſignifie *fleur de cordonnier*: ſa fleur frottée ſur le cuir, le teint en noir. Cet arbriſſeau a un feuillage d'un beau verd, plus large que celui du charme, au milieu duquel brillent ſes fleurs, ſemblables à de gros œillets d'un rouge foncé; on en fait des charmilles. Il y en a pluſieurs variétés.

La poincillade, originaire d'Amérique, eſt une eſpece de ronce, qui porte des girandoles de fleurs jaunes & rouges, d'où ſortent des aigrettes couleur de feu. Cette fleur eſt très-belle, mais elle paſſe vîte; elle donne un haricot. Sa feuille eſt diviſée comme celle des arbriſſeaux légumineux.

Le jalap donne des fleurs en entonnoir d'un rouge cramoiſi, qui ne s'ouvrent que la nuit. Elles ont une odeur de tubéreuſe; j'en ai vu de deux eſpeces.

La vigne de Madagaſcar eſt une lianne dont on fait des berceaux; elle donne une fleur jaune. Ses feuilles cotonnées paroiſſent couvertes de farine. Il y a pluſieurs autres eſpeces de liannes à fleur dans les jardins; mais j'en ignore les noms.

Le mougris eſt un jaſmin, dont la feuille reſſemble à celle de l'oranger. Il y en a à fleur double & ſimple ; ſon odeur eſt très-agréable.

Le franchipanier eſt un jaſmin d'une autre eſpece ; cet arbriſſeau croît de la forme d'un bois de cerf ; de l'extrêmité de ſes cornichons ſortent des bouquets de longues feuilles, au centre deſquelles ſe trouvent de grandes fleurs blanches en entonnoir, d'une odeur charmante.

Le lilas des Indes vient & meurt fort vîte ; ſa feuille eſt découpée & d'un beau verd. Il ſe charge de grappes de fleurs d'une odeur aſſez douce, qui ſe changent en graines. Cet arbriſſeau s'éleve à la hauteur d'un arbre ; ſon port eſt agréable ; ſon verd eſt plus beau, mais ſa fleur eſt moins belle que celle de notre lilas, qui n'y vient point. Celui de Perſe y réuſſit peu. Il y a des lauriers thins, des lauriers roſes & le citronnier galet, dont on fait des haies ; ſon fruit eſt rond, petit & très-acide. Le palma-chriſti croît par-tout ; ſon huile eſt un vermifuge.

Le poivrier eſt une lianne qui s'accroche comme le lierre : il végete bien, mais ne donne pas de fruit. On ne ſait pas ſi l'arbriſſeau du thé, qu'on y a apporté de Chine, s'y plaira, ainſi que le rottin, d'un uſage auſſi univerſel aux Indes, que l'oſier en Europe.

Le cotonnier vient dans les lieux les plus ſecs, en arbriſſeau. Il porte une jolie fleur jaune, à laquelle ſuccede une gouſſe qui con-

tient ſa bourre. On ne récolte pas ſon coton, faute de moulins pour l'éplucher : d'ailleurs on n'en fait pas commerce. Sa graine fait venir le lait aux nourrices.

La canne à ſucre y mûrit bien ; les habitans en font une liqueur appellée ſlangourin, qui ne vaut pas grand'-choſe. Il n'y a qu'une ſucrerie dans l'isle.

Le cafier eſt l'arbre ou l'abriſſeau le plus utile de l'iſle. C'eſt une eſpece de jaſmin. Sa fleur eſt blanche ; ſes feuilles d'un beau verd, ſont oppoſées & de la forme de celles du laurier. Son fruit eſt une olive rouge comme une ceriſe, qui ſe ſépare en deux feves. On les plante à ſept pieds & demi de diſtance, on les étête à ſix pieds de hauteur. Il ne dure que ſept ans : à trois ans il eſt dans ſon rapport. On évalue le produit annuel de chaque arbre à une livre de graines. Un noir peut en cultiver par an un millier de pieds, indépendamment des grains néceſſaires à ſa ſubſiſtance. L'iſle ne produit pas encore aſſez de café pour ſa conſommation. Les habitans prétendent qu'il ſuit en qualité celui de Moka.

Parmi les arbres d'Europe, le pin, le ſapin & le chêne y végetent juſqu'à une hauteur médiocre ; après quoi ils dépériſſent.

J'y ai vu auſſi des ceriſiers, abricotiers, neſliers, pommiers, poiriers, oliviers, mûriers ; mais ſans fruits, quoique quelques-uns donnent des fleurs. Le figuier y rapporte des

fruits médiocres ; la vigne n'y réuſſit pas ſi échalas ; elle donne en treille, des grappes dont il ne mûrit qu'une (*) partie à la fois, comme celles des jardins d'Alcinoüs : ce qui ne vaut rien pour la vendange. Le pêcher donne aſſez de fruits d'un bon goût, mais qui ne ſont jamais fondans. Il y a un pou blanc qui les détruit.

Ces arbres ſont ici dans une ſeve perpétuelle ; peut-être ſeroit-il avantageux de les enfouir en terre, pour arrêter leur végétation. Il faudroit eſſayer de les préſerver de la chaleur, comme on les garantit du froid dans le nord de l'Allemagne : ces arbres d'Europe quittent ici leurs feuilles dans la ſaiſon froide, qui eſt votre été : cependant la chaleur & l'humidité ſont égales à celles de vos printems ; il y a donc quelque cauſe inconnue de la végétation.

Les arbres étrangers de ſimple agrément ſont, le laurier qui s'y plaît, ainſi que l'agathis de pluſieurs ſortes, dont la feuille eſt découpée & qui donne des grappes de fleurs blanches papillonnacées, auxquelles ſuccedent de longues gouſſes légumineuſes. Les

(*) En Europe les fruits du même arbre arrivent preſqu'enſemble à leur maturité : ici c'eſt tout le contraire, ils mûriſſent tous ſucceſſivement, ce qui varie ſinguliérement le goût des mêmes fruits cueillis ſur le même arbre.

Chinois le repréſentent ſouvent dans leurs payſages.

Le polché vient de l'Inde. Son feuillage eſt touffu, ſa feuille eſt en cœur. Il ne ſert qu'à donner de l'ombre. Il donne un fruit inutile, de la nature du bois, & de la forme d'une neſle.

Le bambou reſſemble de loin à nos ſaules. C'eſt un roſeau qui s'éleve auſſi haut que les plus grands arbres, & qui jette des branches garnies de feuilles comme celles de l'olivier: on en fait de belles avenues, que le vent fait murmurer ſans ceſſe. Il croît vîte, & on peut employer ſes cannes aux mêmes uſages que les branches d'oſier. Il y a beaucoup de toiles des Indes où ce roſeau eſt aſſez mal figuré.

Les arbres fruitiers ſont, l'attier, dont la fleur triangulaire formée d'une ſubſtance ſolide, a un goût de piſtache; ſon fruit reſſemble à une pomme de pin: quand il eſt mûr, il eſt rempli d'une crême blanche ſucrée, & d'une odeur de fleur d'orange. Il eſt plein de pépins noirs. L'atte eſt fort agréable, mais on s'en laſſe bien vîte. Il échauffe & donne des maux de gorge.

Le manguier eſt un fort bel arbre: les Indiens le repréſentent ſouvent ſur leurs étoffes de ſoie. Il ſe couvre de ſuperbes girandoles de fleurs, comme le maronnier d'inde. Il leur ſuccede quantité de fruits de la forme d'une très-groſſe prune applatie, couverte d'un cuir d'une

odeur de térébenthine. Ce fruit a un goût vineux & agréable, &, ſon odeur à part, il pourroit le diſputer en bonté à nos bons fruits d'Europe. Il ne fait jamais de mal. On pourroit, je crois, en tirer une boiſſon ſaine & agréable. Il a l'inconvénient d'être chargé de fruits, dans le tems des ouragans, qui en font tomber la plus grande partie.

Le bananier vient par-tout. Il n'a point de bois : ce n'eſt qu'une touffe de feuilles qui s'élevent en colonnes, & qui s'épanouiſſent au ſommet en larges bandes d'un beau verd ſatiné. Au bout d'un an, il ſort du ſommet une longue grappe toute hériſſée de fruits de la forme d'un concombre ; deux de ces régimes font la charge d'un noir : ce fruit qui eſt pâteux, eſt d'un goût agréable & fort nourriſſant. Les noirs l'aiment beaucoup. On leur en donne au jour de l'an pour leurs étrennes, & ils comptent leurs triſtes années par le nombre de *fêtes bananes*. Des fils du bananier, on peut faire de la toile. La forme de ſes feuilles ſemblables à des ceintures de ſoie, la longueur de ſa grappe qui deſcend à la hauteur d'un homme & dont l'extrêmité violette reſſemble à une tête de ſerpent, peuvent lui avoir fait donner le nom de figuier d'Adam. Ce fruit dure toute l'année : il y en a de beaucoup d'eſpeces, de la groſſeur d'une prune, d'autres de la longueur du bas.

Le gouyavier reſſemble aſſez au neflier. Sa fleur

fleur eſt blanche. Son fruit a toujours une odeur de punaiſe. Il eſt aſtringent; c'eſt le ſeul des fruits de ce pays où j'aie trouvé des vers.

Le jam-roſe eſt un arbre qui donne un bel ombrage. Il s'éleve peu; ſes fruits ont l'odeur d'un bouton de roſe, d'un goût un peu ſucré & inſipide.

Le papayer eſt une eſpece de figuier ſans branche. Il croît vîte & s'éleve comme une colonne avec un chapiteau de larges feuilles. De ſon tronc, ſortent ſes fruits, ſemblables à de petits melons, d'une ſaveur médiocre: leurs grains ont le goût de creſſon. Le tronc de cet arbre eſt d'une ſubſtance de navet. Le papayer femelle ne porte que des fleurs; elles ſont d'une forme & d'une odeur auſſi agréable que celles du chevre-feuille.

Le badamier ſemble avoir été formé pour donner de l'ombrage. Il s'éleve comme une belle pyramide, formée de pluſieurs étages bien ſéparés les uns des autres; on pourroit dans leurs intervalles conſtruire des cabinets charmans; ſon feuillage eſt beau. Il donne quelques amandes d'aſſez bon goût.

L'avocat eſt un aſſez bel arbre. Il donne une poire qui renferme un gros noyau. La ſubſtance de ce fruit eſt ſemblable à du beurre. Quand on l'aſſaiſonne avec le ſucre & le jus de citron, il n'eſt pas mauvais. Il échauffe.

Le jacq eſt un arbre d'un beau feuillage, qui donne un fruit monſtrueux. Il eſt de la groſſeur d'une longue citrouille; ſa peau eſt d'un beau verd & toute chagrinée. Il eſt rempli de grains dont on mange l'enveloppe, qui eſt une pellicule blanche, gluante & ſucrée. Il a une odeur empeſtée de fromage pourri. Ce fruit eſt (*) aphrodiſiaque : j'ai vu des femmes qui l'aimoient paſſionnément.

Le tamarinier porte une belle tête; ſes feuilles ſont oppoſées ſur une côte, & ſe ferment la nuit, comme la plupart des plantes légumineuſes. Sa gouſſe donne un mucilage dont on fait d'excellente limonnade. Il s'eſt perpétué dans les bois.

Il y a pluſieurs eſpeces d'orangers, entr'autres une qui donne une orange appellée mandarine, groſſe comme une pomme d'api. Une groſſe eſpece de pamplemouſſe, orange à chair rouge, d'un goût médiocre. Un citronnier qui donne de très-gros fruits avec peu de ſuc.

On y a planté le cocotier, ſorte de palmier qui ſe plaît dans le ſable. C'eſt un des arbres les plus utiles du commerce des Indes; cependant il ne ſert guere qu'à donner de mauvaiſe huile & de mauvais cables. On prétend qu'à

(*) On ſait qu'Aphrodite eſt un des noms de Vénus.

Pondichéry chaque cocotier rapporte une piſtole par an. Des voyageurs font de grands éloges de ſon fruit; mais notre lin donnera toujours de plus belle toile que ſa bourre, nos vins ſeront toujours préférés à ſa liqueur, & nos ſimples noiſettes à ſa groſſe noix.

Le cocotier ſe plaît tellement près de l'eau ſalée, qu'on met du ſel dans le trou où l'on plante ſon fruit, pour faciliter le développement du germe. Le coco paroît deſtiné à flotter dans la mer, par une bourre qui l'aide à ſurnager, & par la dureté de ſa coque impénétrable à l'humidité. Elle ne s'ouvre pas par une ſuture, comme nos noix; mais le germe ſort par un des trois petits trous que la nature a ménagés à ſon extrêmité, après les avoir recouverts d'une pellicule. On a trouvé des cocotiers ſur le bord de la mer dans les iſles déſertes & juſques ſur les bancs de ſable. Ce palmier eſt l'arbre des rivages méridionaux, comme le ſapin eſt l'arbre du nord, & le dattier celui des montagnes brûlées de la Paleſtine.

Je ne crois pas me tromper, en diſant que le coco a été fait pour flotter & pour germer enſuite dans les ſables; chaque graine a ſa maniere de ſe reſemer qui lui eſt propre; mais cet examen me meneroit trop loin. Peut-être l'entreprendrai-je un jour, & ce ſera avec grand plaiſir. L'étude de la nature dédommage de celle des hommes: elle nous fait voir

par-tout l'intelligence de concert avec la bonté. Mais, s'il étoit poſſible en cela de ſe tromper encore, ſi tout ce qui environne l'homme étoit fait pour l'égarer, au moins choiſiſſons nos erreurs, & préférons celles qui conſolent.

Quant à ceux qui croient que la nature, en élevant ſi haut le fruit lourd du cocotier, s'eſt fort écartée de la loi qui fait ramper la citrouille, ils ne font pas attention que le cocotier n'a qu'une petite tête qui donne fort peu d'ombre: on n'y va point, comme ſous les chênes, chercher l'ombrage & la fraîcheur. Pourquoi ne pas obſerver plutôt, qu'aux Indes comme en Europe, les arbres fruitiers qui donnent des fruits mous, ſont d'une hauteur médiocre, afin qu'ils puiſſent tomber à terre ſans ſe briſer; qu'au contraire, ceux qui portent des fruits durs, comme le coco, la châtaigne, le gland, la noix, ſont fort élevés, parce que leurs fruits en tombant n'ont rien à riſquer? D'ailleurs les arbres feuillés des Indes donnent, comme en Europe, de l'ombre ſans danger. Il y en a qui donnent de très-gros fruits, comme le jacq; mais alors ils les portent attachés au tronc, & à la portée de la main: ainſi la nature, que l'homme accuſe d'imprudence, a ménagé à la fois ſon abri & ſa nourriture.

Depuis peu on a découvert un crabe qui loge au pied des cocotiers. La nature lui a donné une longue patte, terminée par un ongle. Elle lui ſert à tirer la ſubſtance du fruit

par ſes trous. Il n'a point de groſſes pinces, comme les autres crables : elles lui ſeroient inutiles. Cet animal ſe trouve ſur l'iſle des Palmes, au nord de Madagaſcar, découverte en 1769 par le naufrage du vaiſſeau l'*Heureux*, qui y périt en allant au Bengale. Ce crable ſervit de nourriture à l'équipage.

On vient de trouver à l'iſle Sechelle, un palmier qui porte des cocos doubles, dont quelques-uns peſent plus de quarante livres. Les Indiens lui attribuent des vertus merveilleuſes. Ils le croyoient une production de la mer, parce que les courans en jettoient quelquefois ſur la côte Malabare; ils l'appelloient *coco marin*. Ce fruit, dépouillé de ſa bourre, (*) *mulieris corporis bifurcationem cum naturâ & pilis repreſentat*. Sa feuille, faite en éventail, peut couvrir la moitié d'une caſe. Comme tout eſt compenſé, l'arbre qui donne cet énorme coco, en rapporte au plus trois ou quatre : le cocotier ordinaire porte des grappes où il y en a plus de trente. J'ai goûté de l'un & l'autre fruit, qui m'ont paru avoir la même ſaveur. On a planté à l'Iſle de France des cocos marins, qui commencent à germer.

Il y a encore quelques arbres qui ne ſont

(*) Ce qui veut dire à-peu-près, que ce coco reſſemble à la nature de la femme. Pourquoi la langue françoiſe eſt-elle plus réſervée que la langue latine ? Sommes-nous plus chaſtes que les Romains ?

guere que des ojets de curioſité, comme le dattier, qui donne rarement des fruits; le palmier qui porte le nom d'araque, & celui qui produit le ſagou. Le caneficier & l'acajou n'y donnent que des fleurs ſans fruits. Le cannellier, dont j'ai vu des avenues, reſſemble à un grand poirier, par ſon port & ſon feuillage. Ses petites grappes de fleurs ſentent les excrémens. Sa cannelle eſt peu aromatique. Il n'y a qu'un ſeul cacaotier dans l'iſle; ſes fruits ne mûriſſent jamais. On doit y apporter le muſcadier & le giroflier (*). Le tems décidera du ſuccès de ces arbres tranſplantés des environs de la ligne, au vingtieme degré de latitude.

On y a planté, depuis long-tems, quelques pieds de ravineſara, eſpece de muſcadier de Madagaſcar; des mangouſtans & des litchis, qui produiſent, dit-on, les meilleurs fruits du monde; l'arbre de vernis, qui donne une huile qui conſerve la menuiſerie; l'arbre de ſuif, dont les graines ſont enduites d'une eſpece de cire; un arbre de Chine, qui donne de petits citrons en grappe, ſemblables à des raiſins; l'arbre d'argent du Cap; enfin le bois de tecque, preſque auſſi bon que le chêne pour la conſtruction des vaiſſeaux. La plupart de ces arbres y végetent difficilement.

(*) Je les ai vu arriver en 1770.

La température de cette isle me paroît trop froide pour les arbres d'Asie, & trop chaude pour ceux de l'Europe. Pline observe que l'influence du ciel est plus nécessaire que les qualités de la terre, à la culture des arbres. Il dit que de son tems on voyoit en Italie des poivriers & des cannelliers, & en Lydie des arbres d'encens : mais ils ne faisoient qu'y végéter. Je crois cependant qu'on pourroit naturaliser dans les provinces méridionales de France le café qui se plaît dans les lieux frais & tempérés. Ces essais coûteux ne peuvent guere être faits que par des princes : mais aussi l'acquisition d'une plante nouvelle est une conquête douce & humaine, dont toute la nation profite. A quoi ont servi tant de guerres au-dehors & au-dedans de notre continent? Que nous importe aujourd'hui que Mithridate ait été vaincu par les Romains, & Montezuma par les Espagnols? Sans quelques fruits, l'Europe n'auroit qu'à pleurer sur des trophées inutiles : mais des peuples entiers vivent en Allemagne des pommes de terre venues de l'Amérique, & nos belles dames mangent des cerises qu'elles doivent à Lucullus. Le dessert a coûté cher : mais ce sont nos peres qui l'ont payé. Soyons plus sages, rassemblons les biens que la nature a dispersés, & commençons par les nôtres.

Si jamais je travaille pour mon bonheur, je veux faire un jardin comme les Chinois. Ils choi-

ſiſſent un terrein ſur le bord d'un ruiſſeau. Ils préferent le plus irrégulier, celui où il y a de vieux arbres, de groſſes roches, quelques monticules. Ils l'entourent d'une enceinte de rocs bruts avec leurs cavités & leurs pointes: ces rocs ſont poſés les uns ſur les autres, de maniere que les aſſiſes ne paroiſſent point. Il en ſort des touffes de ſcolopendre, des liannes à fleurs bleues & pourpre, des liſieres de mouſſes de toutes les couleurs. Un filet d'eau circule parmi ces végétaux, d'où il s'échappe en gouttes ou en glacis. La vie & la fraîcheur ſont répandues ſur cet enclos, qui n'eſt chez nous qu'une muraille aride.

S'il ſe trouve quelque enfoncement ſur le terrein, on en fait une piece d'eau. On y met des poiſſons, on la borde de gazon, & on l'environne d'arbres. On ſe garde bien de rien niveler ou aligner; point de maçonnerie apparente: la main des hommes corrompt la ſimplicité de la nature.

La plaine eſt entre-mêlée de touffes de fleurs, de liſieres de prairies, d'où s'élevent quelques arbres fruitiers. Les flancs de la colline ſont tapiſſés de grouppes d'arbriſſeaux à fruits ou à fleurs, & le haut eſt couronné d'arbres bien touffus, ſous leſquels eſt le toit du maître.

Il n'y a point d'allées droites qui vous découvrent tous les objets à la fois; mais des ſentiers commodes, qui les dévelopent ſucceſſivement. Ce ne ſont point des ſtatues, ni des

vaſes inutiles ; mais une vigne chargée de belles grappes, ou des buiſſons de roſes. Quelquefois on lit ſur l'écorce d'un oranger, des vers agréables, ou une ſentence philoſophique ſur un vieux rocher.

Ce jardin n'eſt ni un verger, ni un parc, ni un parterre, mais un mêlange ſemblable à la campagne, de plaines, de bois, de collines, où les objets ſe font valoir les uns par les autres. Un Chinois ne conçoit pas plus un jardin régulier, qu'un arbre équarri. Les voyageurs aſſurent qu'on ſort toujours à regret de ces retraites charmantes. Pour moi, j'y voudrois encore une compagne aimable, & dans le voiſinage un ami comme vous.

Au Port-Louis. De l'Isle de France, ce 10 *juin* 1769.

LETTRE XV.

Animaux apportés à l'Isle de France.

ON a fait venir ici juſqu'à des poiſſons étrangers. Le gourami vient de Batavia : c'eſt un poiſſon d'eau douce; il paſſe pour le meilleur de l'Inde. Il reſſemble au ſaumon, mais il eſt plus délicat. On y voit des poiſſons dorés de Chine, qui perdent leur beauté en grandiſſant. Ces deux eſpeces ſe multiplient aſſez dans les étangs.

On a eſſayé, mais ſans ſuccès, d'y tranſporter des grenouilles, qui mangent les œufs que les mouſtiques dépoſent ſur les eaux ſtagnantes.

On a fait venir du Cap, un oiſeau bien plus utile. Les Hollandois l'appellent *l'ami du jardinier*. Il eſt brun & de la groſſeur d'un gros moineau. Il vit de vermiſſeaux, de chenilles & de petits ſerpens. Non-ſeulement il les mange, mais il en fait d'amples proviſions, en les accrochant aux épines des haies. Je n'en ai vu qu'un: quoique privé de la liberté, il avoit conſervé ſes mœurs, & ſuſpendoit la viande qu'on lui donnoit, aux barreaux de ſa cage.

Un oiſeau qui a multiplié prodigieuſement dans l'iſle, eſt le martin, eſpece de ſanſonnet de l'Inde, au bec & aux pattes jaunes. Il ne differe guere du nôtre, que par ſon plumage, qui eſt moins moucheté: mais il en a le gazouillement, l'aptitude à parler, & les manieres même; il contrefait les autres oiſeaux. Il s'approche familiérement des beſtiaux, pour les éplucher; mais ſur-tout, il fait une conſommation prodigieuſe de ſauterelles. Les martins ſont toujours accouplés deux à deux. Ils ſe raſſemblent les ſoirs au coucher du ſoleil, par troupes de pluſieurs milliers, ſur des arbres qu'ils affectionnent. Après un gazouillement univerſel, toute la république s'endort, & au point du jour ils ſe diſperſent par couples

dans les différens quartiers de l'iſle. Cet oiſeau ne vaut rien à manger ; cependant on en tue quelquefois, malgré les défenſes. Plutarque rapporte que l'alouette étoit adorée à Lemnos, parce qu'elle vivoit d'œufs de ſauterelles : mais nous ne ſommes pas des Grecs.

On avoit mis dans les bois pluſieurs paires de corbeaux pour détruire les ſouris & les rats. Il n'en reſte plus que trois mâles. Les habitans les ont accuſés de manger leurs poulets ; or dans cette querelle ils ſont juges & parties.

Il n'y a pas moyen de diſſimuler les déſordres de *l'oiſeau du Cap*, eſpèce de petit tarin, le ſeul des habitans de ces forêts que j'aie entendu chanter. On les avoit d'abord apportés par curioſité ; mais quelques-uns s'échapperent dans les bois, où ils ont beaucoup multiplié. Ils vivent aux dépens des récoltes. Le gouvernement a mis leur tête à prix.

Il y a une jolie méſange, dont les ailes ſont piquetées de points blancs ; & le cardinal, qui dans une certaine ſaiſon a la tête, le cou & le ventre d'un rouge vif : le reſte du plumage eſt d'un beau gris de perle ; ces oiſeaux viennent de Bengale.

Il y a trois ſortes de perdrix plus petites que les nôtres. Le cri du mâle reſſemble à celui d'un coq un peu enroué : elles perchent la nuit ſur les arbres, ſans doute dans la crainte des rats.

On a mis dans les bois, des pintades & de-

puis peu le beau faiſan de Chine. On a lâché ſur quelques étangs, des oies & des canards ſauvages : il y en a auſſi de domeſtiques, entre autres le canard de Manille, qui eſt très-beau. Il y a des poules d'Europe ; une eſpece d'Afrique, dont la peau, la chair & les os ſont noirs ; une petite eſpece de Chine, dont les coqs ſont très-courageux. Ils ſe battent contre les coqs-d'inde. Un jour j'en vis un attaquer un gros canard de Manille ; celui-ci ne faiſoit que ſaiſir ce petit champion avec ſon bec, & le couvroit de ſon ventre & de ſes larges pattes, pour l'étouffer. Quoiqu'on eût tiré pluſieurs fois de ſa ſituation le coq à demi mort, il revenoit à la charge avec une nouvelle fureur.

Beaucoup d'habitans tirent de grands revenus de leur poulailler, à cauſe de la rareté des autres viandes. Les pigeons y réuſſiſſent bien, & c'eſt le meilleur de tous les volatiles de l'iſle. On y a mis deux eſpeces de tourterelles & des lievres.

Il y a dans les bois des chevres ſauvages, des cochons marons, mais ſur-tout des cerfs qui avoient tellement multiplié, que des eſcadres entieres en ont fait des proviſions. Leur chair eſt fort bonne, ſur-tout pendant les mois d'avril, mai, juin, juillet & août. On en éleve quelques troupeaux apprivoiſés, mais qui ne multiplient pas.

Dans les quadrupedes domeſtiques, il y a des moutons qui y maigriſſent & perdent leur

laine, des chevres qui s'y plaiſent, des bœufs dont la race vient de Madagaſcar. Ils portent une groſſe loupe ſur leur cou; les vaches de cette race donnent très-peu de lait; celles d'Europe rendent davantage, mais leurs veaux y dégénerent. J'y ai vu deux taureaux & deux vaches, de la taille d'un âne. Ils venoient de Bengale. Cette petite eſpece n'a pas réuſſi.

La viande de boucherie manque ſouvent ici. On y a pour reſſource celle de cochon, qui vaut mieux que celle d'Europe. Cependant on ne ſauroit en faire de bonnes ſalaiſons: ce qui vient, je crois, du ſel, qui eſt trop âcre. La femelle de cet animal eſt ſujette dans cette iſle à produire des monſtres. J'ai vu dans un bocal, un petit cochon, dont le grouin étoit alongé comme la trompe d'un éléphant.

Les chevaux n'y ſont pas beaux: ils y ſont d'un prix exceſſif; un cheval ordinaire coûte cent piſtoles. Ils dépériſſent promptement au port, à cauſe de la chaleur. On ne les ferre jamais, quoique l'iſle ſoit pleine de roches. Les mulets y ſont rares, les ânes y ſont petits, & il y en a peu. L'âne ſeroit peut-être l'animal le plus utile du pays, parce qu'il ſoulageroit le noir dans ſes travaux. On fait tout porter ſur la tête des eſclaves, qui en ſont accablés.

Depuis quelque tems, on a amené du Cap, deux beaux ânes ſauvages, mâle & femelle, de la taille d'un mulet. Ils étoient rayés ſur les épaules, comme le zebre du Cap, dont ils

différoient cependant. Ces animaux, quoique jeunes, étoient indomtables.

Les chats y ont dégénéré; la plupart ſont maigres & efflanqués. Les rats ne les craignent guere. Les chiens valent beaucoup mieux pour cette chaſſe: mon *favori* s'y eſt diſtingué plus d'une fois. Je l'ai vu étrangler les plus gros rats de l'hémiſphere auſtral. Les chiens perdent, à la longue, leurs poils & leur odorat. On prétend que jamais ils n'enragent ici.

Au Port-Louis. De l'Iſle de France, ce 15 juillet 1769.

LETTRE XVI.

Voyage dans l'Iſle.

DEUX curieux d'hiſtoire naturelle, M. de Chazal conſeiller, & M. le marquis d'Albergaty capitaine de la légion, me propoſerent, il y a quelque tems, d'aller voir à une lieue & demie d'ici une caverne conſidérable: j'y conſentis. Nous nous rendîmes d'abord à la grande riviere. Cette grande riviere, comme toutes celles de cette iſle, n'eſt qu'un large ruiſſeau qu'une chaloupe ne remonteroit pas à une portée de fuſil de ſon embouchure. Il y a là un petit établiſſement formé d'un hôpital & de quelques magaſins, & c'eſt là auſſi où com-

mence l'aqueduc qui conduit les eaux à la ville. On voit ſur une petite hauteur en pain de ſucre, une eſpece de fort qui défend la baie.

Après avoir paſſé la grande riviere, nous prîmes pour guide le meûnier du lieu. Nous marchâmes environ trois quarts-d'heure à l'oueſt au milieu des bois. Comme nous étions en plaine, je me croyois fort éloigné de la caverne, dont je ſuppoſois l'ouverture au flanc de quelque montagne, lorſque nous la trouvâmes ſans y penſer à nos pieds. Elle reſſemble au trou d'une cave dont la voûte ſe ſeroit éboulée. Pluſieurs racines de mapou deſcendent perpendiculairement & barrent une partie de l'entrée. On avoit cloué au ceintre une tête de bœuf.

Avant de deſcendre dans cet abyme, on déjeûna; après quoi on alluma de la bougie & des flambeaux, & nous nous munîmes de briquets pour faire du feu.

Nous deſcendîmes une douzaine de pas ſur les rochers qui en bouchent l'ouverture, & je me trouvai dans le plus vaſte ſouterrein que j'aie vu de ma vie. Sa voûte eſt formée d'un roc noir, en arc ſurbaiſſé. Sa largeur eſt d'environ trente pieds, & ſa hauteur de vingt. Le ſol en eſt fort uni; il eſt couvert d'une terre fine, que les eaux des pluies y ont dépoſée. De chaque côté de la caverne, à hauteur d'appui, regne un gros cordon avec des moulures. Je le crois l'ouvrage des eaux qui y coulent

dans la saison des pluies à différens niveaux. Je confirmai cette observation par la vue de plusieurs débris de coquilles terrestres & fluviatiles. Cependant les gens du pays croient que c'est un ancien soupirail de volcan. Il me paroît plutôt que c'est l'ancien lit d'une riviere souterreine. La voûte est enduite d'un vernis luisant & sec, espece de concrétion pierreuse qui s'étend sur les parois, & en quelques endroits sur le sol même. Il y forme des stalactites ferrugineuses, qui se brisoient sous nos pieds comme si nous eussions marché sur une croûte de glace.

Nous marchâmes assez long-tems, trouvant le terrein parfaitement sec, excepté à trois cents pas de l'entrée, par où une partie de la voûte est éboulée. Les eaux supérieures filtroient à travers les terres, & formoient quelques flaques sur le sol.

De là la voûte alloit toujours en baissant. Insensiblement, nous étions obligés de marcher sur les pieds & sur les mains : la chaleur m'étouffoit ; je ne voulus pas aller plus loin. Mes compagnons plus lestes, & en déshabillé convenable, continuerent leur route.

En retournant sur mes pas, je trouvai une racine grosse comme le doigt, attachée à la voûte par de très-petits filamens. Elle avoit plus de dix pieds de longueur, sans branches ni feuilles, ni apparence qu'elle en eût jamais eu : elle étoit entiere à ses deux bouts. Je la crois

crois une plante d'une eſpece ſinguliere. Elle étoit remplie d'un ſuc laiteux.

Je revins donc à l'entrée de la grotte, où je m'aſſis pour reſpirer librement. Au bout de quelque tems, j'entendis un bourdonnement ſourd, & je vis, à la lueur des flambeaux portés par des negres, apparoître nos voyageurs en bonnet, en chemiſe, en caleçon ſi ſale & ſi rouge qu'on les eût pris pour quelques perſonnages de tragédie angloiſe. Ils étoient baignés de ſueur & tout barbouillés de cette terre rouge, ſur laquelle ils s'étoient traînés ſur le ventre ſans pouvoir aller loin.

Cette caverne ſe bouche de plus en plus. Il me ſemble qu'on en pourroit faire de magnifiques magaſins, en la coupant de murs pour empêcher les eaux d'y entrer. Le marquis d'Albergati m'en donna les dimenſions que voici, avec mes notes :

			t.	p.	t.	p.
Le terrein eſt très-ſec dans toute cette partie : on y remarque pluſieurs fentes qui s'étendent dans toute la largeur ; l'entrée eſt à l'oueſt-nord-oueſt.	Depuis l'entrée. Premiere voûte.	Haut.	3	2		
		Larg.	5			
		Long.			22	0
Le ſouterrein tourne au n. o. $\frac{1}{4}$ nord ; *corrigez* n. o. $\frac{1}{4}$ o. Le terrein eſt ſec : il regne dans preſque toute cette partie une banquette d'environ deux pieds & demi de hauteur, avec un gros cordon.	Deuxieme voûte depuis le premier coude.	Haut.	2	5		
		Larg.	4			
		Long.			68	2
La voûte tourne au n. o. *corrigez* o. n. o. 2 deg. 30 min. n. à ſon extrêmité elle n'a que 4 pieds de hauteur, mais elle ſe releve à quelques toiſes de là. Elle eſt pierreuſe & humide. On y remarque de petites congelations ou ſtalactites.	Troiſieme voûte depuis le deuxieme coude.	Haut.	1	5		
		Larg.	2	2		
		Long.			48	2
		Total..			138	4

					t.	p.
Les banquettes & moulures regnent ſur les côtés: il y a un eſpace d'environ cinquante pieds rempli de rochers détachés de la voûte. Cet endroit n'eſt pas ſûr. Le terrein va droit ſans coude.			Ci-contre,		138	4
	Quatrieme voûte.	Haut.	3	0		
		Larg.	4	3		
		Long.			58	2
Il va au n. n. o. 3 deg. n. *corrigez* n. o. $\frac{1}{4}$ n. 5 deg. o.	Cinquieme voûte & troiſieme coude.	Haut.	1	2		
		Larg.	3			
		Long.			39	2
Au n. o. $\frac{1}{4}$ n. o. *corrigez* n. o. $\frac{1}{4}$ n. 2 deg. 30 min.	Sixieme voûte, quatrieme coude.	Haut.	1	4		
		Larg.	3	3		
		Long.			14	0
Au n. o. $\frac{1}{4}$ o. *corrigez* o. $\frac{1}{4}$ n. o. 2 deg. 30 min.	Septieme voûte, cinquieme coude.	Haut.	1	3		
		Larg.	2	4		
		Long.			26	4
Au l'o. $\frac{1}{4}$ n. o. *corrigez* o. $\frac{1}{4}$ l. o. 2 deg. 30. min. o.	Huitieme voûte, fixieme coude.	Haut.	1	5		
		Larg.	3			
		Long.			41	
Au n. $\frac{1}{4}$ n. o. *corrigez* n. o. $\frac{1}{4}$ n. 2 deg. 30 min. n.	Neuvieme voûte, ſeptieme coude.	Haut.	1	1		
		Larg.	5			
		Long.			28	2
Ici je m'en retournai.			Total		319	4

Au n. n. o. 5 deg. 3 min. o. *corrigez* n. o. 3 deg. 30 min. o. Il faut marcher le tiers de cette voûte ſur le ventre. Il y a deux ans, cette partie étoit plus praticable.

			t.	p.
		De l'aut. part,	319	4
		t. p.		
Dixieme voûte, huitieme coude.	Haut.	2		
	Larg.	3		
	Long.		16	4

Au bout ſont des flaques d'eau : la voûte menace de s'écrouler en deux ou trois endroits.

Onzieme voûte.	Haut.	0	2	
	Larg.	1	4	
	Long.		6	0
Longueur totale..			342	2

Nous revînmes le ſoir à la ville.

Cette courſe me mit en goût d'en faire d'autres. Il y avoit long-tems que j'étois invité par un habitant de la riviere Noire, appellé M. de Meſſin, à l'aller voir : il demeure à ſept lieues du Port-Louis. Je profitai de ſa pirogue qui venoit toutes les ſemaines au port. Le patron vint m'avertir, & je m'embarquai à minuit. La pirogue eſt une eſpece de bateau formé d'une ſeule piece de bois, qui va à la rame & à la voile. Nous y étions neuf perſonnes.

A minuit & demi nous ſortimes du port en ramant. La mer étoit fort houlleuſe, elle briſoit beaucoup ſur les reſcifs. Souvent nous paſſions dans leur écume ſans les appercevoir ; car la nuit étoit fort obſcure. Le patron me dit

qu'il ne pouvoit pas continuer ſa route avant que le jour fût venu, & qu'il alloit mettre à terre.

Nous pouvions avoir fait une lieue & demie; il vint mouiller un peu au-deſſous de la petite riviere. Les noirs me deſcendirent au rivage ſur leurs épaules: après quoi ils prirent deux morceaux de bois, l'un de veloutier, l'autre de bambou, & ils allumerent du feu en les frottant l'un contre l'autre. Cette méthode eſt bien ancienne; les Romains s'en ſervoient. Pline dit qu'il n'y a rien de meilleur que le bois de lierre frotté avec le bois de laurier.

Nos gens s'aſſirent autour du feu, en fumant leur pipe. C'eſt une eſpece de creuſet au bout d'un gros roſeau; ils ſe le prêtent tour-à-tour. Je leur fis diſtribuer de l'eau-de-vie, & je fus me coucher ſur le ſable, entouré de mon manteau.

On me réveilla à cinq heures pour me rembarquer. Le jour étant venu à paroître, je vis le ſommet des montagnes couvert de nuages épais qui couroient rapidement; le vent chaſſoit la brume dans les vallons; la mer blanchiſſoit au large; la pirogue portoit ſes deux voiles, & alloit très-vîte.

Quand nous fûmes à l'endroit de la côte, appellé flicq-en-flacq, environ à une demi-lieue de terre, nous trouvâmes une lame clapoteuſe, & nous fûmes chargés de pluſieurs rafales qui nous obligerent d'amener nos voiles. Le patron me dit dans ſon mauvais patois:

" ça n'a pas bon, „ monsié. Je lui demandai s'il y avoit quelque danger : il me répondit deux fois, " si nous n'a pas gagné malheur, ça bon „. Enfin il me dit qu'il y avoit quinze jours qu'au même endroit la pirogue avoit tourné, & qu'il s'étoit noyé un de ses camarades.

Nous avions le rivage au vent, tout bordé de roches où il n'est pas possible de débarquer ; d'arriver au vent, cette manœuvre nous portoit au-dessous de l'isle que nous n'eussions jamais rattrapée : il falloit tenir bon. Nous étions à la rame, ne pouvant plus porter de voile. Le ciel se chargeoit de plus en plus, il falloit se hâter. Je fis boire de l'eau-de-vie à mes rameurs ; après quoi à force de bras & au risque d'être vingt fois submergés, nous sortîmes des lames, & nous parvînmes à nous mettre à l'abri du vent, en longeant la terre entre les recifs & le rivage.

Pendant le mauvais tems, les noirs eurent l'air aussi tranquille que s'ils eussent été à terre. Ils croient à la fatalité. Ils ont pour la vie une indifférence qui vaut bien notre philosophie.

Je descendis à l'embouchure de la riviere Noire sur les neuf heures du matin : le maître de l'habitation ne comptoit pas ce jour-là sur le retour de sa pirogue. J'en fus comblé d'amitié. Son terrein comprend tout le vallon où coule la riviere. Il est mal figuré sur la carte de l'abbé de la Caille : on y a oublié une

branche de montagne ſiſe ſur la rive droite, qui prend au morne du Tamarin. De plus, le cours de la riviere n'eſt pas en ligne droite; à une petite lieue de ſon embouchure, il tourne ſur la gauche. Ce ſavant aſtronome ne s'eſt aſſujetti qu'au circuit de l'iſle. J'ai fait quelques additions ſur ſon plan, afin de tirer quelque fruit de mes courſes.

Tout abonde à la riviere Noire: le gibier, les cerfs, le poiſſon d'eau douce & celui de mer. Un jour à table, on vint nous avertir qu'on avoit vu des lamentins dans la baie: auſſi-tôt nous y courûmes. On tendit des filets à l'entrée, & après en avoir rapproché les deux bouts ſur le rivage, nous y trouvâmes des raies, des carangues, des ſabres & trois tortues de mer. Les lamentins s'étoient échappés.

Il regne beaucoup d'ordre dans cette habitation, ainſi que dans toutes celles où j'ai été. Les caſes des noirs ſont alignées comme les tentes d'un camp. Chacun a un petit coin de jardin, où croiſſent du tabac & des courges. On y éleve beaucoup de volailles & des troupeaux. Les ſauterelles y font un tort infini aux récoltes. Les denrées ſe tranſportent difficilement à la ville, parce que les chemins ſont impraticables par terre, & que par mer le vent eſt toujours contraire pour aller au port.

Après m'être repoſé quelques jours, je reſo-

lus de revenir à la ville en faiſant un circuit par les plaines de Villiams. Le maître de la maiſon me donna un guide & me prêta une paire de piſtolets, dans la crainte des noirs marons.

Je partis à deux heures après-midi pour aller coucher à Palma, habitation de M. de Coſſigni, ſituée à trois lieues de là. Il n'y a que des ſentiers au milieu des rochers; il faut aller néceſſairement à pied. Quand j'eus monté & deſcendu la chaîne de montagnes de la riviere Noire, je me trouvai dans de grands bois où il n'y a preſque rien de défriché. Le ſentier me conduiſit à une habitation qui ſe trouve la ſeule de ces quartiers : il paſſe préciſément à côté de la maiſon. Le maître étoit ſur ſa porte, nues jambes, les bras retrouſſés, en chemiſe & en caleçon. Il s'amuſoit à frotter un ſinge avec des mûres rouges de Madagaſcar : lui-même étoit tout barbouillé de cette couleur. Cet homme étoit Européen, & avoit joui en France d'une fortune conſidérable qu'il avoit diſſipée. Il menoit là une vie triſte & pauvre au milieu des forêts avec quelques noirs, & ſur un terrein qui n'étoit pas à lui.

De là, après une demi-heure de marche, j'arrivai ſur le bord de la riviere du Tamarin, dont les eaux couloient avec grand bruit dans un lit de rochers. Mon noir trouva un gué, & me paſſa ſur ſes épaules. Je voyois devant moi la montagne fort élevée des trois

Mamelles, & c'étoit de l'autre côté qu'étoit l'habitation de Palma. Mon guide me faiſoit longer cette montagne, en m'aſſurant que nous ne tarderions pas à trouver les ſentiers qui menent au ſommet. Nous la dépaſſâmes, après avoir marché plus d'une heure : je vis mon homme déconcerté ; je revins ſur mes pas, & j'arrivai au pied de la montagne, lorſque le ſoleil alloit ſe coucher. J'étois très-fatigué ; j'avois ſoif : ſi j'avois eu de l'eau, je ſerois reſté là pour y paſſer la nuit.

Je pris mon parti. Je réſolus de monter à travers les bois, quoique je ne viſſe aucune eſpece de chemin. Me voilà donc à gravir dans les roches, tantôt me tenant aux arbres, tantôt ſoutenu par mon noir qui marchoit derriere moi. Je n'avois pas marché une demi-heure que la nuit vint : alors je n'eus plus d'autre guide que la pente même de la montagne. Il ne faiſoit point de vent, l'air étoit chaud ; je ne ſaurois vous dire ce que je ſouffris de la ſoif & de la fatigue. Pluſieurs fois je me couchai, réſolu d'en reſter là. Enfin, après des peines incroyables, je m'apperçus que je ceſſois de monter : bientôt après je ſentis au viſage une fraîcheur de vent de ſud-eſt, & je vis au loin des feux dans la campagne. Le côté que je quittois étoit d'une obſcurité profonde.

Je deſcendis, en me laiſſant ſouvent gliſſer malgré moi. Je me guidois au bruit d'un ruiſ-

ſeau, où je parvins enfin tout briſé. Quoique tout en ſueur, je bus à diſcrétion ; & ayant ſenti de l'herbe ſous ma main, je trouvai, pour ſurcroît de bonheur, que c'étoit du creſſon, dont je dévorai pluſieurs poignées. Je continuai ma marche vers le feu que j'appercevois, ayant la précaution de tenir mes piſtolets armés, dans la crainte que ce ne fût une aſſemblée de noirs marons : c'étoit un défriché, dont pluſieurs troncs d'arbres étoient en feu. Je n'y trouvai perſonne. En vain je prêtois l'oreille & je criois, dans l'eſpérance au moins que quelque chien aboieroit : je n'entendis que le bruit éloigné du ruiſſeau, & le murmure ſourd du vent dans les arbres.

Mon noir & mon guide prirent des tiſons allumés, & avec cette foible clarté, nous marchâmes dans les cendres de ce défriché vers un autre feu plus éloigné. Nous y trouvâmes trois negres qui gardoient des troupeaux. Ils appartenoient à un habitant voiſin de M. de Coſſigni. L'un d'eux ſe détacha, & me conduiſit à Palma. Il étoit minuit, tout le monde dormoit, le maître étoit abſent ; mais le noir économe m'offrit tout ce que je voulus. Je partis de grand matin pour me rendre à deux lieues de là chez M. Jacob, habitant du haut des plaines de Williams ; je trouvai par-tout de grandes routes bien ouvertes. Je longeai la montagne du Corps-de-garde, qui eſt toute eſcarpée,

& j'arrivai de bonne heure chez mon hôte, qui me reçut avec toute ſorte d'amitié.

L'air, dans cette partie, eſt beaucoup plus frais qu'au port & qu'au lieu que je quittois. Je me chauffois le ſoir avec plaiſir. C'eſt un des quartiers de l'iſle le mieux cultivé. Il eſt arroſé de beaucoup de ruiſſeaux, dont quelques-uns, comme celui de la riviere Profonde, coulent dans des ravins d'une profondeur effrayante. Je m'en approchai en retournant à la ville : le chemin en paſſe très-près du bord ; je m'eſtimai à plus de trois cents pieds d'élévation de ſon lit. Les côtés ſon couverts de cinq ou ſix étages de grands arbres : cette vue donne des vertiges.

A meſure que je deſcendois vers la ville, je ſentois la chaleur renaître, & je voyois les herbes perdre inſenſiblement leur verdure, juſqu'au port où tout eſt ſec.

Au Port-Louis. De l'Iſle de France, ce 14 août 1769.

LETTRE XVII.

Voyage à pied autour de l'iſle.

UN officier m'avoit propoſé de faire le tour de l'iſle à pied : mais quelques jours avant le départ, il s'excuſa : je réſolus d'exécuter ſeul ce projet.

Je pouvois compter ſur *Côte*, ce noir du roi, qui m'avoit déjà accompagné; il étoit petit, ſuivant la ſignification de ſon nom, mais il étoit très-robuſte. C'étoit un homme d'une fidélité éprouvée, parlant peu, ſobre, & ne s'étonnant de rien.

J'avois acheté un eſclave depuis peu, à qui j'avois donné votre nom, comme un bon augure pour lui. Il étoit bien fait, d'une figure intéreſſante, mais d'une complexion délicate; il ne parloit point françois.

Je pouvois encore compter ſur mon chien, pour veiller la nuit, & aller le jour à la découverte.

Comme je ſavois bien que je ſerois plus d'une fois ſeul, ſans gîte dans les bois, je me pourvus de tout ce que je crus néceſſaire pour moi & pour mes gens. Je fis mettre à part, une marmite, quelques plats, dix-huit livres de riz, douze livres de biſcuit, autant de maïs, douze bouteilles de vin, ſix bouteilles d'eau-de-vie, du beurre, du ſucre, des citrons, du ſel, du tabac, un petit hamac de coton, un peu de linge, un plan de l'iſle dans un bambou, quelques livres, un ſabre, un manteau: le tout enſemble peſoit deux cents livres. Je partageai toute ma cargaiſon en quatre paniers, deux de ſoixante livres & deux de quarante. Je les fis attacher au bout de deux forts roſeaux. Côte ſe chargea du poids le plus fort, Duval prit l'autre. Pour moi, j'étois en veſte, & je

portois un fuſil à deux coups, une paire de piſtolets de poche, & mon couteau de chaſſe.

Je réſolus de commencer mon voyage par la partie de l'iſle qui eſt ſous le vent. Je me propoſai de ſuivre conſtamment le bord de la mer, afin de me faire un ſyſtême de la défenſe de l'iſle, & dans l'occaſion, quelques obſervations d'hiſtoire naturelle.

M. de Chazal s'offrit de m'accompagner juſqu'à ſa terre, ſiſe à cinq lieues de la ville, aux plaines Saint-Pierre. M. le marquis d'Albergati ſe mit encore de la partie.

Nous partîmes de bon matin le 26 août 1769; nous prîmes le long du rivage. Depuis le Fort-Blanc, ſur la gauche du port, la mer ſe répand ſur cette greve, qui n'eſt point eſcarpée, juſqu'à la pointe de la plaine aux ſables. On a conſtruit là la batterie de Paulmi. Le débarquement ſeroit impoſſible ſur cette plage, parce qu'à deux portées de fuſil, il y a un banc de reſcifs qui la défend naturellement. Depuis la batterie de Paulmi, le rivage devient à pic; la mer y briſe de maniere qu'on ne peut y aborder. Quant à la plaine, elle ſeroit impraticable à la cavalerie & à l'artillerie, par la quantité prodigieuſe de roches dont elle eſt couverte. Il n'y a point d'arbres; on y voit ſeulement quelques mapous & des veloutiers: l'eſcarpement finit à la baie de la petite riviere, où il y a une petite batterie.

Nous trouvâmes là un homme de mérite

trop peu employé, M. de Séligny, chez lequel nous dînâmes. Il nous fit voir le plan de la machine avec laquelle il traça un canal au vaisseau le Neptune, échoué dans l'ouragan de 1760. C'étoient deux rateaux de fer mis en action par deux grandes roues portées sur des barques : ces roues augmentoient leur effet en agissant sur des leviers supportés par des radeaux.

Nous vîmes un moulin à coton de son invention : l'eau le faisoit mouvoir. Il étoit composé d'une multitude de petits cylindres de métal posés parallélement. Des enfans présentent le coton à deux de ces cylindres ; le coton passe, & la graine reste. Ce même moulin servoit à entretenir le vent d'une forge, à battre des grains & à faire de l'huile. Il nous apprit qu'il avoit trouvé une veine de charbon de terre, un sillon de mine de fer, une bonne terre à faire des creusets, & que les cendres des fonges, espece de nymphéa, brûlées avec du charbon, donnoient des verres de différentes couleurs. Nous quittâmes, l'après midi, ce citoyen utile & mal récompensé.

Nous suivîmes un sentier qui s'éloigne du rivage, d'une portée de fusil. Nous passâmes à gué la riviere Belle-Isle, dont l'embouchure est fort encaissée. A un quart de lieue de là, on entre dans un bois qui conduit à l'habitation de M. de Chazal. Ce terrein, qu'on appelle les plaines Saint-Pierre, est encore plus cou-

vert de rochers que le reſte de la route. En pluſieurs endroits, nos noirs étoient obligés de mettre bas leurs charges, & de nous donner la main pour grimper. Une demi-heure avant d'arriver, Duval, ne pouvant plus ſupporter ſa charge, la mit bas. Nous nous trouvâmes fort embarraſſés, car il faiſoit nuit, & les autres noirs avoient pris les devants. Comment le retrouver au milieu des herbes & des bois? J'allumai du feu avec mon fuſil, & nous l'entretînmes avec de la paille & des branches ſeches; après quoi, nous laiſſâmes là Duval; & lorſque nous fûmes arrivés à la maiſon, nous envoyâmes des noirs le chercher avec ſes paniers.

Toute la côte eſt fort eſcarpée depuis la petite riviere juſques aux plaines Saint-Pierre. Nos curieux avoient trouvé dans les rochers la pourpre de Panama, la bouche d'argent, des nérites, & des ourſins à longues pointes. Sur le ſable, on ne trouve que des débris de cames, de rouleaux, & de grappes de raiſins, eſpece de coraux.

Nous avions marché cinq heures le matin, & quatre heures l'après midi.

Du 27 août 1769. Nous nous repoſâmes tout le jour. Tout ce terrein pierreux eſt aſſez propre à la culture du coton, dont cependant le fil eſt court. Le café y eſt d'une bonne qualité, mais d'un foible rapport, comme dans tous les endroits ſecs.

Le 28. Mes compagnons voulurent m'accompagner juſqu'à la dînée : nous nous mîmes en route à huit heures du matin.

Nous paſſâmes d'abord la riviere du Dragon à gué, enſuite celle du Galet de la même maniere. La côte ceſſe là d'être eſcarpée, & nous eûmes le plaiſir de marcher ſur le ſable, le long de la mer, dans une grande plaine qui mene juſqu'à l'anſe du Tamarin : elle peut avoir un quart de lieue de largeur, ſur plus d'une lieue de longueur. Il n'y croît rien. On pourroit, ce me ſemble, y planter des cocotiers, qui ſe plaiſent dans le ſable. A droite il y a un ruiſſeau de mauvaiſe eau, qui coule le long des bois.

Nous trouvâmes dans des endroits que la mer ne couvre plus, des couches de madrépores foſſiles, ce qui prouve qu'elle s'eſt éloignée de cette côte (*). Nous dînâmes ſur la rive droite de l'anſe ; enſuite nous nous quittâmes en nous embraſſant & nous ſouhaitant un bon voyage. Nous avions trouvé ſur le ſable, des débris de harpes, & d'olives très-groſſes.

De la riviere Noire, il n'y avoit plus qu'une petite lieue à faire pour aller coucher chez M.

(*) J'obſervai que là où la mer étale, indépendamment des reſcifs du large, il y a à terre une eſpece d'enfoncement ou chemin couvert naturel. On y pourroit mettre du canon ; mais avant tout, il faudroit des chemins.

de

de Meſſin. Je paſſai d'abord à gué le fond de l'anſe du Tamarin, & de là je ſuivis le bord de la mer avec beaucoup de fatigue: il eſt eſcarpé juſqu'à la riviere Noire. Je trouvai le long de ſes rochers, beaucoup d'eſpeces de crables, & cette eſpece de boudins dont j'ai parlé.

Le fond de l'anſe eſt de ſable, & on y pourroit débarquer, ſi ces poſitions rentrantes n'expoſoient à des feux croiſés. Une batterie à la pointe de ſable de la rive droite de la riviere Noire, y ſeroit fort utile. J'avois marché trois heures le matin, & trois heures l'après-midi.

Le 29 *&* *le* 30. A marée-baſſe je fus me promener ſur le bord de la mer: j'y trouvai le grand buccin, & une eſpece de faux amiral.

Le 31. Je partis à ſix heures du matin. Je paſſai la premiere riviere Noire à gué, près de la maiſon; enſuite ayant voulu couper une petite preſqu'iſle couverte de bois & de pierres, je m'embarraſſai dans les herbes, & j'eus beaucoup de peine à retrouver le ſentier; il me mena ſur le rivage que je côtoyai, la marée étant baſſe. Sur toute cette plage il y a beaucoup d'huîtres collées aux rochers. Duval, mon nouveau noir, ſe coupa le pied profondément, en marchant ſur leurs écailles: c'étoit à l'une des deux embouchures de la petite riviere Noire. Nous fîmes halte en cet endroit ſur les huit heures du matin: je lui fis baſſiner

ſa plaie, & boire de l'eau-de-vie, ainſi qu'à Côte. Comme ils étoient fort chargés, je pris le parti de faire deux haltes par jour, qui coupaſſent mes deux courſes du matin & du ſoir, & de leur donner alors quelques rafraîchiſſemens. Cette légere douceur les remplit de force & de bonne volonté : ils m'euſſent volontiers ſuivi ainſi juſqu'au bout du monde.

Entre les deux embouchures de la riviere Noire, un cerf pourſuivi par des chiens & des chaſſeurs, vint droit à moi. Il pleuroit & brâmoit : ne pouvant pas le ſauver, & ne voulant pas le tuer, je tirai un de mes coups en l'air. Il fut ſe jetter à l'eau, où les chiens en vinrent à bout. Pline obſerve que cet animal, preſſé par une meute, vient ſe jetter à la merci de l'homme. Je m'arrêtai au premier ruiſſeau qu'on trouve après avoir paſſé les deux rivieres Noires : il ſe jette à la mer, vis-à-vis un petit iſlot, appellé l'iſlot du Tamarin, qui n'eſt pas ſur la carte ; on y va à pied à mer baſſe & à l'iſlot du Morne, où quelquefois l'on met les vaiſſeaux en quarantaine.

J'avois tout ce qui étoit néceſſaire à mon dîner, hors la bonne-chere. Je vis paſſer le long du rivage une pirogue pleine de pêcheurs Malabares. Je leur demandai s'ils n'avoient point de poiſſons : ils m'envoyerent un fort beau mulet, dont ils ne voulurent pas d'argent. Je fis mettre ma cuiſine au pied d'un tatamaque : j'allumai du feu : un de mes noirs fut chercher

du bois, l'autre de l'eau, celle de cet endroit étant saumâtre. Je dînai très-bien de mon poisson, & j'en régalai mes gens.

J'observai des blocs de roche ferrugineuse, très-abondante en minéral. Il y a une bande de recifs, qui s'étend depuis la riviere Noire jusqu'au morne Brabant, qui est la pointe de l'isle, tout-à-fait sous le vent. Il n'y a qu'un passage pour venir à terre derriere le petit islot du Tamarin.

A deux heures après midi je partis, en mettant plus d'ordre dans ma marche. J'allois faire plus de vingt lieues dans une partie déserte de l'isle, où il n'y a que deux habitans. C'est là où se refugient les noirs marons. Je défendis à mes gens de s'écarter : mon chien même qui me devançoit toujours, ne me précédoit plus que de quelques pas ; à la moindre alerte il dressoit les oreilles, & s'arrêtoit : il sentoit qu'il n'y avoit plus d'hommes. Nous marchâmes ainsi en bon ordre, en suivant le rivage, qui forme une infinité de petites anses. A gauche nous longions les bois, où regne la plus profonde solitude. Ils sont adossés à une chaîne de montagne peu élevée, dont on voit la cime : ce terrein n'est pas fort bon. Nous y vîmes cependant des polchers, arbres venus des Indes, & d'autres preuves qu'on y avoit commencé des établissemens. J'avois eu la précaution de prendre quelques bouteilles d'eau, & je fis bien, car je trouvai les ruis-

ſeaux marqués ſur le plan, abſolument deſſéchés.

J'avois des inquiétudes ſur la bleſſure de mon noir, qui ſaignoit continuellement: je marchois à petits pas: nous fîmes une halte à quatre heures. Comme la nuit s'approchoit, je ne voulus point faire le tour du morne; mais je le coupai dans le bois, par l'iſthme qui le joint aux autres montagnes. Cet iſthme n'eſt qu'une médiocre colline. Etant ſur cette hauteur, je rencontrai un noir appartenant à M. le Normand, habitant, chez lequel j'allois deſcendre & dont la maiſon étoit à un quart de lieue. Cet homme nous devança, pendant que je m'arrêtois avec plaiſir à conſidérer le ſpectacle des deux mers. Une maiſon placée en cet endroit y ſeroit dans une ſituation charmante: mais il n'y a pas d'eau. Comme je deſcendois ce monticule, un noir vint au-devant de moi avec une caraffe pleine d'eau fraîche, & m'annonça que l'on m'attendoit à la maiſon. J'y arrivai. C'étoit une longue caſe de paliſſades, couverte de feuilles de lataniers. Toute l'habitation conſiſtoit en huit noirs, & la famille en neuf perſonnes: le maître & la maîtreſſe, cinq enfans, une jeune parente, & un ami. Le mari étoit abſent: voilà ce que j'appris avant d'entrer.

Je ne vis dans toute la maiſon, qu'une ſeule piece; au milieu, la cuiſine; à une extrêmité, les magaſins & les logemens des domeſtiques;

à l'autre bout, le lit conjugal, couvert d'une toile ſur laquelle une poule couvoit ſes œufs; ſous le lit, des canards; des pigeons ſous la feuillée, & trois gros chiens à la porte. Aux parois étoient accrochés tous les meubles qui ſervent au ménage ou au travail des champs. Je fus véritablement ſurpris de trouver dans ce mauvais logement une dame très-jolie. Elle étoit Françoiſe, née d'une famille honnête, ainſi que ſon mari. Ils étoient venus, il y avoit pluſieurs années, chercher fortune : ils avoient quitté leurs parens, leurs amis, leur patrie, pour paſſer leurs jours dans un lieu ſauvage, où l'on ne voyoit que la mer & les eſcarpemens affreux du morne Brabant : mais l'air de contentement & de bonté de cette jeune mere de famille ſembloit rendre heureux tout ce qui l'approchoit. Elle allaitoit un de ſes enfans; les quatre autres étoient rangés autour d'elle, gais & contens.

La nuit venue, on ſervit avec propreté tout ce que l'habitation fourniſſoit. Ce ſouper me parut fort agréable. Je ne pouvois me laſſer de voir ces pigeons voler autour de la table, ces chevres qui jouoient avec les enfans, & tant d'animaux réunis autour de cette famille charmante. Leurs jeux paiſibles, la ſolitude du lieu, le bruit de la mer, me donnoient une image de ces premiers tems où les filles de Noé, deſcendues ſur une terre nouvelle, firent

encore part aux eſpeces douces & familieres, du toit, de la table & du lit.

Après ſouper on me conduiſit coucher, à deux cents pas de là, à un petit pavillon en bois, que l'on venoit de bâtir. La porte n'étoit pas encore miſe : j'en fermai l'ouverture avec les planches dont on devoit la faire. Je mis mes armes en état; car cet endroit eſt environné de noirs marons. Il y a quelques années que quarante d'entre eux s'étoient retirés ſur le morne, où ils avoient fait des plantations. On voulut les forcer; mais plûtot que de ſe rendre, ils ſe précipiterent tous dans la mer.

Le 1er ſeptembre. Le maître de la maiſon étant revenu pendant la nuit, il m'engagea à différer mon départ juſqu'à l'après-midi : il vouloit m'accompagner une partie du chemin. Il n'y avoit que trois petites lieues de là à Belle-ombre, derniere habitation où je devois coucher. Comme mon noir étoit bleſſé, la jeune dame voulut elle-même lui préparer un remede pour ſon mal. Elle fit ſur le feu une eſpece de baume ſamaritain, avec de la térébenthine, du ſucre, du vin, & de l'huile. Après l'avoir fait panſer, je le fis partir d'avance avec ſon camarade. A trois heures après dîner, je pris congé de cette demeure hoſpitaliere, & de cette femme aimable & vertueuſe. Nous nous mîmes en route, ſon mari & moi. C'étoit un homme très-robuſte : il avoit le viſage, les bras, & les jambes brûlés du ſoleil. Lui-même travailloit

à la terre, à abattre les arbres, à les charrier; mais il ne ſouffroit, diſoit-il, que du mal que ſe donnoit ſa femme pour élever ſa famille: elle s'étoit encore, depuis peu, chargée d'un orphelin. Il ne me conta que ſes peines, car il vit bien que je ſentois ſon bonheur.

Nous paſſâmes un ruiſſeau près de la maiſon, & nous marchâmes ſur la pelouſe juſqu'à la pointe du Corail. Dans cet endroit la mer pénetre dans l'iſle, entre deux chaînes de rochers à pic: il faut ſuivre cette chaîne, en marchant par des ſentiers rompus, & en s'accrochant aux pierres. Le plus difficile eſt de l'autre côté de l'anſe, en doublant la pointe appellée le Cap. J'y vis paſſer des noirs; ils ſe colloient contre les flancs du roc: s'ils euſſent fait un faux pas, ils tomboient à la mer. Dans les gros tems ce paſſage eſt impraticable; la mer s'y engouffre, & y briſe d'une maniere effroyable. En calme, les petits vaiſſeaux entrent dans l'anſe, au fond de laquelle ils chargent du bois. Heureuſement il s'y trouva le Deſir, ſenau du roi: il nous prêta ſa chaloupe pour paſſer le détroit. M. le Normand me conduiſit de l'autre côté, & nous nous dîmes adieu, en nous embraſſant cordialement.

J'arrivai en trois heures de marche, ſur une pelouſe continuelle, au-delà de la pointe de Saint-Martin. Souvent j'allois ſur le ſable, & quelquefois ſur ce gazon fin, qui croît par

flocons épais comme la mouſſe. Dans cet endroit je trouvai une pirogue, où M. Etienne, aſſocié à l'habitation de Belle-ombre, m'attendoit. Nous fûmes en peu de tems rendus à ſa maiſon, ſituée à l'entrée de la riviere des Citronniers. On conſtruiſoit, ſur la rive gauche, un vaiſſeau de deux cents tonneaux.

Depuis M. le Normand, toute cette partie eſt d'une fraîcheur & d'une verdure charmante: c'eſt une ſavanne ſans roche, entre la mer & les bois, qui ſont très-beaux.

Avant de paſſer le Cap, on remarque un gros banc de corail, élevé de plus de quinze pieds. C'eſt une eſpece de reſcif que la mer a abandonné: il regne au pied une longue flaque d'eau, dont on pourroit faire un baſſin pour de petits vaiſſeaux. Depuis le morne Brabant il y a, au large, une ceinture de briſans, où il n'y a de paſſage que vis-à-vis les rivieres.

Du 2. Le remede appliqué à la bleſſure de mon noir l'ayant preſque guéri, je fixai mon départ à l'après-midi. Le matin je me promenai en pirogue entre les reſcifs & la côte. L'eau du fond étoit très-claire: on y voyoit des forets de madrépores de cinq ou ſix pieds d'élévation, ſemblables à des arbres: quelques-uns avoient des fleurs. Différentes eſpeces de poiſſons de toutes couleurs nageoient dans leurs branches: on y voyoit ſerpenter de belles coquilles, entr'autres une tonne magnifique, que le mouvement de la pirogue effraya: elle

fut ſe nicher ſous une touffe de corail. J'aurois fait une riche collection ; mais je n'avois, ni plongeur, ni pince de fer, pour ſoulever les plantes de ce jardin maritime, & pour déraciner ces arbres de pierre. J'en rapportai le rocher appellé l'oreille de midas, le drap d'or, & quelques gros rouleaux garnis de leur peau velue.

Nous eûmes à dîner deux officiers du Deſir, qui, conjointement avec M. Etienne, voulurent m'accompagner juſqu'au bras de mer de la Savanne, à trois lieues de là. Perſonne n'y demeure, mais il y a quelques caſes de paille : le matin on avoit fait partir d'avance tous les noirs ; après-midi je me mis en route, & je pris ſeul les devants. J'arrivai au poſte Jacotet : c'eſt un endroit où la mer entre dans les terres, en formant une baie de forme ronde. On voit au milieu, un petit îlot triangulaire : cette anſe eſt entourée d'une colline qui la clôt, comme un baſſin. Elle n'eſt ouverte qu'à l'entrée, où paſſe l'eau de la mer ; & au fond, où coulent ſur un beau ſable pluſieurs ruiſſeaux qui ſortent d'une piece d'eau douce, où j'avis beaucoup de poiſſons. Autour de cette piece d'eau, ſont pluſieurs monticules qui s'élevent les uns derriere les autres en amphithéâtre. Ils étoient couronnés de bouquets d'arbres, les uns en pyramide comme des ifs, les autres en paraſol : derriere eux s'élançoient quelques têtes de palmiſtes, avec

leurs longues fleches garnies de panaches. Toute cete maſſe de verdure, qui s'éleve du milieu de la pelouſe, ſe réunit à la forêt & à une branche de montagne qui ſe dirige à la riviere noire. Le murmure des ſources, le beau verd des flots marins, le ſouffle toujours égal des vents, l'odeur parfumée des veloutiers, cette plaine ſi unie, ces hauteurs ſi bien ombragées, ſembloient répandre autour de moi, la paix & le bonheur. J'étois fâché d'être ſeul : je formois des projets; mais du reſte de l'univers, je n'euſſe voulu que quelques objets aimés, pour paſſer là ma vie.

Je quittai à regret ces beaux lieux. A peine j'avois fait deux cents pas, que je vis venir à ma rencontre une troupe de noirs armés de fuſils. Je m'avançai vers eux, & je les reconnus pour des noirs de détachement, ſorte de maréchauſſée de l'isle; ils s'arrêterent auprès de moi. L'un d'eux portoit dans une calebaſſe, deux petits chiens nouveaux nés : un autre menoit une femme attachée par le cou à une corde de jonc : c'étoit le butin qu'ils avoient fait ſur un camp de noirs marons qu'ils venoient de diſſiper. Ils en avoient tué un, dont ils me montrerent le grigris, eſpece de taliſman fait comme un chapelet. La négreſſe paroiſſoit accablée de douleur. Je l'interrogeai; elle ne me répondit pas. Elle portoit ſur le dos un ſac de vacoa. Je l'ouvris. Hélas! c'étoit une tête d'homme. Le beau payſage

diſparut, je ne vis plus qu'une terre abominable (*).

Mes compagnons me retrouverent comme je deſcendois par une pente difficile au bras de mer de la Savanne. Il étoit nuit, nous nous aſsîmes ſous des arbres dans le fond de l'anſe ; on alluma des flambeaux, & on ſervit à ſouper.

On parla des noirs marons ; car ils avoient auſſi rencontré le détachement où étoit cette malheureuſe, qui portoit peut-être la tête de ſon amant ! M. Etienne nous dit qu'il y avoit des troupes de deux & trois cents noirs fugitifs aux environs de Belle-ombre ; qu'ils éliſoient un chef, auquel ils obéiſſoient ſous peine de la vie. Il leur eſt défendu de rien prendre dans les habitations du voiſinage, d'aller le long des rivieres fréquentées chercher du poiſſon ou des ſouges. La nuit ils deſcendent à la mer pour pêcher : le jour ils forcent des cerfs dans l'intérieur des bois avec des chiens bien dreſſés. Quand il n'y a qu'une femme dans la troupe, elle eſt pour le chef : s'il y en a pluſieurs, elles ſont communes. Ils tuent, dit-on, les enfans qui en naiſſent, afin que leurs cris ne les dénoncent pas. Ils s'occupent tous les matins à jetter les ſorts pour préſager la deſtinée du jour.

(*) Cette femme appartenoit à un habitant appellé M. de Laval.

Il nous conta qu'étant à la chaſſe l'année précédente, il rencontra un noir maron; que s'étant mis à le pourſuivre en l'ajuſtant, ſon fuſil manqua juſqu'à trois fois. Il alloit l'aſſommer à coups de croſſe, lorſque deux négreſſes ſortirent du bois, & vinrent en pleurant ſe jetter à ſes pieds. Le noir profita du moment & s'enfuit. Il amena chez lui ces deux généreuſes créatures; il nous en avoit montré une le matin.

Nous paſſâmes la nuit ſous des paillottes.

J'avois remarqué qu'on pouvoit faire du poſte Jacotet, cette poſition ſi riante, un très-bon port pour de petits vaiſſeaux, en ôtant du baſſin quelques plateaux de corail. Le bras de mer de la Savanne ſert auſſi aux embarcations des gaulettes. Toute cette partie eſt la plus belle portion de l'iſle: cependant elle eſt inculte, parce qu'il eſt difficile d'y communiquer avec le chef-lieu, à cauſe des montagnes de l'intérieur, & par la difficulté de revenir au vent du port en doublant le morne Brabant.

Le 3, M. Etienne, & M. de Clezemure, capitaine du Deſir, vinrent m'accompagner juſqu'au bord de la rive gauche de la Savanne, qui eſt encore plus eſcarpée que la rive droite; en cet endroit leurs chiens forcerent un cerf. Je pris congé d'eux, pour faire ſeul les douze lieues qui reſtoient, dans un pays où il n'y a plus d'habitans.

J'obſervai, chemin faiſant, que la prairie devenoit plus large, les bois plus épais & plus beaux. Les montagnes ſont enfoncées dans l'intérieur : on n'en voit que les ſommets dans le lointain.

De tems en tems je trouvai quelques ravins. En deux heures de marche, je paſſai trois rivieres à gué. La ſeconde, qui eſt celle des Anguilles, eſt aſſez difficile : ſon lit eſt plein de rochers, & ſon courant rapide. Il s'y jette des ſources d'eau ferrugineuſe, qui couvrent l'eau d'une huile couleur de gorge de pigeon.

Chemin faiſant, je vis un de ces éperviers appellés mangeurs de poules. Il étoit perché ſur un tronc de latanier; je l'ajuſtai preſque à bout portant; les deux amorces de mon fuſil s'embraſerent, & les coups ne partirent pas. L'oiſeau reſta tranquille, & je le laiſſai là. Cette petite aventure me fit faire attention à tenir mes armes en meilleur état, en cas d'attaque des noirs marons.

Je m'arrêtai ſur la rive gauche de la troiſieme riviere, au bord de la mer, ſur des plateaux de rochers ombragés par un veloutier. Mes noirs m'en firent une eſpece de tente, en jettant mon manteau deſſus les branches. Ils me firent à dîner, & me pêcherent quelques conques perſiques & des oreilles de midas.

A deux heures après dîner, je me mis en route, mon fuſil en bon état, & mes gens en bon ordre. Les ſurpriſes n'étoient point à

craindre; la plaine eſt découverte, & les bois aſſez éloignés. Le ſentier étoit très-beau & ſablé. Pour marcher plus à mon aiſe, & n'être pas obligé de me déchauſſer au paſſage de chaque riviere, je réſolus de marcher nus pieds, comme les chaſſeurs du matin (*). Cette façon d'aller eſt non ſeulement la plus naturelle, mais la plus ſûre; le pied ſaiſit comme une main les angles des rochers. Les noirs ont cette partie ſi exercée, qu'ils s'en ſervent pour ramaſſer une épingle à terre. Ce n'eſt donc pas en vain que la nature diviſa ces membres en doigts, & les doigts en articulations.

Après avoir fait ces réflexions, je me déchauſſai, & je paſſai à gué la premiere riviere; mais en ſortant de l'eau, je reçus un violent coup de ſoleil ſur les jambes: elles devinrent rouges & enflammées. Au paſſage de la ſeconde, je me bleſſai à un talon & à un orteil. En met-

(*) L'homme civiliſé enferme ſon pied dans une chauſſure; il eſt ſujet aux cors, que les negres ne connoiſſent pas. De toutes les parties de ſon individu qu'il immole à ſon opinion, c'eſt ſans doute le ſacrifice qui lui coûte le moins. On prétend même qu'il y a un plus grand inconvénient à porter perruque, ſur-tout lorſqu'on ſe fait raſer la tête. On croit que cette opération eſt cauſe des apoplexies ſi fréquentes aujourd'hui, & qui étoient ſi rares chez les anciens. Je crois même que Pline, qui parle des maladies de ſon tems, ne fait pas mention de celle-là.

tant mon pied dans l'eau, j'éprouvai à mes bleſſures une douleur fort vive. Je renonçai à mon projet, fâché d'avoir perdu un des avantages de la conſtitution humaine, faute d'exercice.

J'arrivai à la riviere du Poſte, que je traverſai à gué ſur le dos de mon noir, à une portée de canon de ſon embouchure. Elle coule avec grand bruit ſur des rochers. Ses eaux ſont ſi tranſparentes, que je diſtinguois au fond des limaçons noirs à pointe. J'éprouvai dans ce paſſage une ſorte d'horreur. Le ſoleil étoit prêt de ſe coucher; je ne voulus pas aller plus loin. Je marchai ſur les pierres le long de ſa rive gauche; pour gagner une paillotte que j'avois apperçue adoſſée à un des caps de ſon embouchure. Il me fut impoſſible d'aller juſques là; ce n'étoient que des monceaux de roches. Je revins ſur mes pas, & je repris le ſentier qui me mena au haut du ravin, au bas duquel elle coule. J'apperçus à main gauche, dans un enfoncement, un petit bouquet détaché de buiſſons d'arbres & de liannes, dans lequel on ne pouvoit pénétrer. L'idée me vint de m'ouvrir un paſſage avec une hache, & de me loger au centre comme dans un nid. Ce gîte me paroiſſoit ſûr: mais comme il vint à tomber un peu de pluie, je penſai qu'il vaudroit mieux encore loger ſous le plus mauvais toit. Je deſcendis l'enfoncement juſqu'au bord de la mer, & j'eus un grand plaiſir de trou-

ver ſur ma droite la paillotte que j'avois apperçue de l'autre rive. C'étoit un toit de feuilles de latanier appliqué contre la roche; à droite étoit le chemin impraticable que j'avois tenté, à gauche le chemin par où j'étois deſcendu, & devant moi le bord de la mer. Tout me parut également diſpoſé pour la ſûreté & la commodité; on me fit un lit d'herbes ſeches, & je me couchai. Je fis mettre mes paniers enfilés de leur bâton, à droite & à gauche de mon lit, comme des barrieres, un de mes noirs à chaque entrée de l'ajoupa, mes piſtolets ſous mon oreiller, mon fuſil auprès de moi, & mon chien à mes pieds.

A peine ces diſpoſitions étoient faites, qu'un friſſon me ſaiſit. C'eſt la ſuite des coups de ſoleil, qui ſont preſque toujours ſuivis de la fievre. Mes jambes étoient douloureuſes & enflées. On me fit de la limonnade, on alluma de la bougie, & je m'occupai à noter des obſervations ſur ma route, & quelques erreurs ſur la carte.

Toute la côte, depuis le bras de mer de la Savanne, eſt eſcarpée & inabordable. Les rivieres qui s'y jettent ſont fort encaiſſées. Il ſeroit impoſſible de faire ce chemin à cheval. On s'oppoſeroit aiſément à la marche d'une troupe ennemie, chaque riviere étant un foſſé d'une profondeur effrayante. Quant au pays, il m'a paru la plus belle portion de l'iſle.

Sur le minuit la fievre me quitta, & je m'endormis.

dormis. A trois heures & demie du matin, mon chien me réveilla, & ſortit de l'ajoupa en aboyant de toutes ſes forces. J'appellai Côte, & je lui dis de ſe lever. Je ſortis avec mes armes; mais je ne vis qu'un ciel bien étoilé. Mon noir revint au bout de quelques momens, & me dit qu'il avoit entendu ſiffler deux fois auprès du bois. Je fis rallumer le feu. J'ordonnai à mes gens de veiller, & je poſai Côte en ſentinelle avec mon ſabre.

La mer venoit briſer dans les rochers preſque juſqu'à ma chaumiere. Ce fracas, joint à l'obſcurité, m'invitoit au ſommeil; mais je n'étois pas ſans inquiétude. J'étois à cinq lieues de toute habitation; ſi la fievre me reprenoit, je ne ſavois où trouver des ſecours. Les noirs marons me donnoient peu de crainte; mes deux noirs paroiſſoient bien déterminés; & j'étois dans un lieu où je pouvois ſoutenir un ſiege. Après tout, je me félicitai de ne m'être pas campé dans le boſquet.

Dès qu'on put diſtinguer les objets, je fis boire un verre d'eau-de-vie à mes factionnaires, & je me mis en route. Ils commençoient à être bien moins chargés, nos proviſions diminuant chaque jour.

Du 4 ſeptembre. Je partis à cinq heures & demie du matin, réſolu de faire un effort pour arriver à la premiere habitation d'une ſeule traite.

A peu de diſtance, nous trouvâmes une

petite riviere ; & un peu plus loin un ruiſſeau preſque à ſec. Après une heure de marche, toute cette belle pelouſe qui commence au morne Brabant finit, & l'on entre ſur un terrein couvert de rochers comme dans le reſte de l'iſle. L'herbe cependant en eſt plus verte ; c'eſt un gramen à large feuille, très-propre au pâturage.

Je paſſai à gué le bras de mer du Chalan ſur un banc de ſable. Il eſt mal figuré ſur le plan. La mer entre profondément dans les terres par un paſſage étroit qu'on pouroit, je crois, barrer de claires-voies, & en faire un grand parc pour la pêche.

Je trouvai ſur ſa rive gauche un ajoupa où je me repoſai.

A une demi-lieue de là, le ſentier ſe diviſe en deux ; je pris celui de la gauche qui entre dans les bois ; il me conduiſit dans un grand chemin frayé de charriots. La vue des ornieres qui me déſignoient le voiſinage de quelque maiſon conſidérable, me fit un grand plaiſir : j'aimois encore mieux voir des pas de cheval que des pas d'hommes. Nous arrivâmes à une habitation dont le maître étoit abſent, ce qui nous fit revenir ſur nos pas, & ſuivre un ſentier du bois qui nous mena chez un habitant appellé M. Delaunay. Il étoit tems d'arriver ; je ne pouvois plus me ſoutenir ſur mes jambes qui étoient très-enflées. Il me prêta un cheval pour me rendre à deux lieues de là à l'habitation des prêtres.

Je paſſai ſucceſſivement la riviere de la Chaux qui eſt fort encaiſſée, & celle des Créoles. A trois quarts de lieue de cette derniere, je traverſai en pirogue une des anſes du port du Sud-eſt.

Les bords en ſont couverts de mangliers. Tout ce payſage eſt fort agréable; il eſt coupé de collines couvertes d'habitations. De tems en tems on traverſe des bouquets de bois remplis d'orangers. Il étoit ſix heures du ſoir quand j'arrivai chez le frere directeur de l'habitation. On me baſſina les jambes d'eau de fleur de ſureau, & je me repoſai avec grand plaiſir.

Du 5. Il n'y a qu'une lieue de là au grand port. Le frere me prêta un cheval, & j'arrivai à la ville ſur les dix heures. C'eſt une eſpece de bourg où il y a une douzaine de maiſons. Les édifices les plus remarquables ſont un moulin ruiné, & le gouvernement qui ne vaut guere mieux. Derriere la ville eſt une grande montagne, & devant elle eſt la mer qui forme en cet endroit une baie profonde de deux lieues, à compter des reſcifs de ſon ouverture, & de quatre lieues de longueur depuis la pointe des deux Cocos juſqu'à celle du Diable.

Je deſcendis chez le curé.

Des 6, 7 & 8 ſeptembre. J'étois enchanté de mon hôte, & du payſage que j'avois vu: mais il faut ſe méfier des lieux où vient la fleur d'orange. Le curé ne buvoit que de l'eau, ainſi

que ſes paroiſſiens. Il faut ſouvent un mois de navigation pour venir du Port-Louis : ſouvent les habitans ſont expoſés à manquer de tout ce qui vient d'Europe. Je fis part de mes proviſions à M. Delfolie : c'étoit le nom du miſſionnaire, qui étoit un fort honnête homme.

Le port du Sud-eſt fut d'abord habité par les Hollandois ; on voit encore un de leurs anciens édifices, qui ſert de chapelle. On entre dans le port par deux paſſes, l'une à la pointe du Diable pour les petits vaiſſeaux ; l'autre, plus conſidérable, à côté d'un iſlot, vers le milieu. Il y a deux batteries à ces deux endroits, & une troiſieme appellée batterie de la reine, ſituée au fond de la baie.

Si mon indiſpoſition l'eût permis, j'aurois examiné les corps étrangers que la mer jette ſur les reſcifs ; pour former quelques conjectures ſur les terres qui ſont au vent : mais je pouvois à peine me ſoutenir ; la peau de mes jambes tomba même entiérement.

Voici les obſervations que je pus recueillir.

Les baleines entrent quelquefois dans le port du Sud-eſt, où il ſeroit aiſé de les harponner. Cette côte eſt fort poiſſonneuſe, & c'eſt l'endroit de l'iſle où l'on trouve les plus beaux coquillages, entr'autres des olives & des vis. On me donna quelques huîtres violettes de l'embouchure de la riviere de la Chaux, & une eſpece de cryſtalliſation que l'on trouve au fond du lit de la riviere Sorbes, qui en eſt voiſine.

Je vis pendant trois nuits une comete qui paroiſſoit depuis quinze jours. Son noyau étoit pâle & nébuleux, ſa queue blanche & très-étendue, les rayons en divergeoient peu. Je deſſinai ſa poſition dans le ciel, au-deſſous des trois-rois. Sa route étoit vers l'eſt, & ſa queue dirigée à l'oueſt. Le 6 à deux heures & demie du matin, elle me parut élevée de plus de 50 degrés ſur l'horiſon. Je ne pus rendre mon obſervation plus préciſe, faute d'inſtrumens.

Je trouvai ici l'air d'une fraîcheur agréable, la campagne belle & fertile : mais ce bourg eſt ſi déſert, que dans un jour je ne vis paſſer que deux noirs ſur la place publique.

Le 9. Je me ſentois aſſez rétabli pour continuer ma route dans des lieux habités. Je fixai ma couchée à quatre lieues de là, à l'embouchure de la grande riviere, qui eſt un peu plus grande que celle qui porte le même nom, près du Port-Louis.

Nous partîmes à ſix heures du matin, en ſuivant le rivage qui eſt découpé d'anſes où croiſſent des mangliers. Il eſt probable que la mer en a apporté les graines de quelque terre plus au vent. Nous longions, ſur la gauche, une chaîne de montagnes élevées, couvertes de bois. La campagne eſt coupée de petites collines couvertes d'une herbe fraîche; ce pays, où l'on éleve beaucoup de beſtiaux, eſt agréable à voir, mais fatigant à parcourir.

Après avoir marché deux lieues, nous vîmes ſur une hauteur une belle maiſon de pierre. Je m'y arrêtai pour m'y repoſer : elle appartenoit à un riche habitant appellé la V***. Il étoit abſent. Sa femme étoit une grande créole ſeche, qui alloit nus pieds, ſuivant l'uſage du canton. En entrant dans l'appartement, je la trouvai au milieu de cinq ou ſix filles & d'autant de gros dogues qui voulurent étrangler mon chien : on les mit à la porte, & madame de la V*** y poſa en faction une négreſſe nue, qui n'avoit pour tout habit, qu'une mauvaiſe jupe. Je demandai à paſſer le tems de la chaleur. Après les premiers complimens, un des chiens trouva le moyen de rentrer dans la ſalle, & le vacarme recommença. Madame de la V*** tenoit à la main une queue de raie épineuſe : elle en lâcha un coup ſur les épaules nues de l'eſclave, qui en furent marquées d'une longue taillade, & un revers ſur le matin, qui s'enfuit en hurlant.

Cette dame me conta qu'elle avoit manqué de ſe noyer en allant en pirogue harponner la tortue ſur les briſans. Elle alloit dans les bois, à la chaſſe des noirs marons ; elle s'en faiſoit honneur : mais elle me dit que le gouverneur lui avoit reproché de chaſſer le cerf, ce qui eſt défendu. Ce reproche l'avoit outrée : " j'eus mieux aimé, me dit-elle, qu'il „ m'eût donné un coup de poignard dans le „ cœur. „

A quatre heures après midi, je quittai cette Bellone qui chaſſoit aux hommes : nous coupâmes par un ſentier, la pointe du Diable, ainſi appellée, parce que les premiers navigateurs y virent, dit-on, varier leur bouſſole ſans en ſavoir la raiſon. Nous paſsâmes en canot l'embouchure de la grande riviere, qui n'eſt point navigable, à cauſe d'un banc de ſable qui la traverſe, & par une caſcade qu'elle forme à un demi-quart de lieue de là.

On a bâti ſur ſa rive gauche une redoute en terre, au commencement du chemin qui mene à Flacq : nous le ſuivîmes, par l'impoſſibilité de marcher le long du rivage, tout rompu de roches. On rentre ici dans les bois, qui ſont très-beaux, & pleins d'orangers. A un quart de lieue de là je trouvai une habitation dont le maître étoit abſent : je m'y arrêtai.

J'avois marché deux heures & demie le matin, & autant l'après-midi.

Le 10. Nous ſuivîmes la grande route de Flacq, juſqu'à un quart de lieue au-delà de la riviere Seche, que nous paſsâmes à gué comme les autres : enſuite prenant à droite par un ſentier, j'arrivai ſur le bord de la mer à l'anſe d'eau douce, où il y avoit un poſte de trente hommes.

Nous reprîmes le rivage, qui commence là à être praticable. Je paſſai, ſur le dos de Côte, un petit bras de mer aſſez profond. De tems en

tems le ſable eſt couvert de rochers, juſqu'à une longue prairie couverte du même chiendent que j'avois trouvé aux environs de Belle-ombre. Toute cette partie eſt ſeche & aride; les bois ſont petits & maigres, & s'étendent aux montagnes qu'on voit de loin: cette plaine, qui a trois grandes lieues, ne vaut pas grand'-choſe; elle s'étend juſqu'à un établiſſement appellé les quatre Cocos. Il n'y a d'autre eau que celle d'un puits ſaumâtre, percé dans des rochers pleins de mines de fer.

Après dîner, un ſentier ſur la gauche nous mena dans les bois, où nous retrouvâmes des rochers. Nous arrivâmes ſur le bord de la riviere de Flacq, à un quart de lieue de ſon embouchure: nous la traverſâmes ſur des planches. Je la côtoyai en traverſant les habitations, qui y ſont en grand nombre, & je vins deſcendre au magaſin ſitué ſur la rive gauche. Il y avoit un poſte commandé par un capitaine de la légion, appellé M. Gautier, qui m'offrit un gîte.

Le 11. Je me repoſai. Le quartier de Flacq eſt un des mieux cultivés de l'iſle: on en tire beaucoup de riz. Il y a une paſſe dans les reſcifs, qui permet aux gaulettes de venir charger juſqu'à terre.

Le 12. Mon hôte voulut m'accompagner une partie du chemin: nous fûmes en pirogue juſqu'auprès du poſte de Fayette. Preſque toute la côte eſt couverte juſques-là de roches

briſées, & de mangliers. Près du débarquement, nous vîmes ſur le ſable, des traces de tortue; ce qui nous fit mettre pied à terre: mais nous ne trouvâmes que le nid. Nous paſſâmes à gué l'anſe aux Aigrettes, bras de mer aſſez large. J'étois ſur les épaules de mon noir; quand nous fûmes au milieu du trajet, la mer qui montoit penſa le renverſer: il eut de l'eau juſqu'au cou, & je fus bien mouillé. A quelque diſtance nous en trouvâmes un autre, appellé l'anſe aux Requins. J'y remarquai de larges plateaux de rochers, percés d'un grand nombre de trous ronds, d'un pied de diametre: quelques-uns étoient de la profondeur de ma canne. Je préſumai que quelque lave de volcan, ayant coulé jadis ſur une portion de forêt, avoit conſumé les troncs des arbres, & conſervé leur empreinte.

Du poſte de Fayette à la riviere du Rempart, la prairie continue. Ce quartier eſt encore bien cultivé: nous y dînâmes. Je paſſai la riviere, enſuite je continuai ſeul ma route, juſqu'au-delà de la riviere des Citronniers. Le ſoleil baiſſoit déjà à l'horiſon, lorſque je rencontrai un habitant qui m'engagea fort honnêtement à entrer chez lui: cet honnête homme s'appelloit le ſieur Gole.

Le 13. Il m'offrit le matin ſon cheval pour me rendre à la ville, dont je n'étois plus éloigné que de cinq lieues. J'aurois bien voulu achever le tour de l'iſle; mais il y avoit quatre

lieues de pays inhabité, où l'on ne trouve pas d'eau. D'ailleurs, de la pointe des Canonniers, je connoiſſois le rivage juſqu'au port.

J'acceptai l'offre de mon hôte. Je partis de ce quartier qu'on appelle la Poudre d'Or, à cauſe, dit-on, de la couleur du ſable, qui me parut blanc comme ailleurs. Je paſſai d'abord la riviere qui porte le nom du quartier. J'entrai enſuite dans de grands bois: le ſol en eſt bon, mais il n'y a point d'eau. J'arrivai au quartier des Pamplemouſſes: les terres en paroiſſent épuiſées, parce qu'on les cultive depuis plus de trente ans ſans les fumer. J'en paſſai la riviere à gué, ainſi que la riviere Seche & celle des Lataniers, & j'arrivai le ſoir au port.

J'avois trouvé toutes les campagnes en rapport, couvertes de pierres, excepté quelques cantons des Pamplemouſſes.

Je n'ai vu ſur ma route aucun monument intéreſſant. Il y a trois égliſes dans l'iſle: la premiere au Port-Louis, la ſeconde au port du Sud-Eſt, & la troiſieme, qui eſt la plus propre, aux Pamplemouſſes. Les deux autres reſſemblent à de petites égliſes de villages. On en avoit conſtruit une au Port-Louis, ſur un aſſez beau plan: mais le comble en étant trop élevé, les ouragans ont fait fendre les murs qui le ſupportent. On s'en ſert quelquefois au lieu de magaſins, qui ſont rares dans l'iſle. La plupart ſont conſtruits en bois; c'eſt une

maniere qu'on ne devroit jamais employer pour les bâtimens publics, ſur-tout ici, où les poutres ne durent pas plus de quarante ans, quand les carias ne les détruiſent pas plutôt. D'ailleurs, la pierre ſe rencontre par-tout, & l'isle eſt entourée de corail, dont on fait de la chaux. La plus grande difficulté eſt aux fondations, où l'on eſt toujours obligé de faire ſauter des roches avec de la poudre; mais tout compenſé, je ne crois pas qu'un bâtiment en pierre coûte ici un tiers plus cher qu'un bâtiment en bois. Celui-ci, il eſt vrai, eſt bientôt prêt, mais bientôt ruiné. Les gens preſſés de jouir, ne jouiſſent jamais.

On compte que l'iſle a environ quarante-cinq lieues de tour. Elle eſt arroſée d'un grand nombre de ruiſſeaux fort encaiſſés: ils ſortent du centre de l'iſle pour ſe rendre à la mer. Quoique nous fuſſions dans la ſaiſon ſeche, j'en ai traverſé plus de vingt-quatre, remplis d'une eau fraîche & ſaine. J'eſtime qu'il y a la moitié de l'isle en friche, un quart de cultivé, un autre quart en pâturages, bons & mauvais.

LETTRE XVIII.

Sur le commerce, l'agriculture, & la défenſe de l'iſle.

UNE lettre ne ſuffiroit pas pour détailler ces trois objets, qui ſont immenſes. A commencer par le premier, je ne connois point de coin de terre qui étende ſes beſoins ſi loin. Cette colonie fait venir ſa vaiſſelle de Chine, ſon linge & ſes habits de l'Inde, ſes eſclaves & ſes beſtiaux de Madagaſcar, une partie de ſes vivres du cap de Bonne-Eſpérance, ſon argent de Cadix, & ſon adminiſtration de France. M. de la Bourdonnaye vouloit en faire l'entrepôt du commerce de l'Inde (*), une ſeconde Batavia.

(*) Tout entrepôt augmente les frais du commerce; quand il eſt inutile, il ne faut pas l'établir. Aucune nation n'a aux Indes d'entrepôt placé hors des lieux de ſon commerce. Batavia eſt dans une isle qui donne des épiceries.

On regarde encore l'Iſle de France comme une fortereſſe qui aſſure nos poſſeſſions dans l'Inde. C'eſt comme ſi on regardoit Bordeaux comme la citadelle de nos colonies de l'Amérique. Il y a quinze cents lieues de l'Iſle de France à Pondichéry. Quand on ſuppoſeroit dans cette iſle une garniſon conſidérable, encore faut-il une eſcadre pour la tranſporter aux

Avec les vues d'un grand génie, il avoit le foible d'un homme : mettez-le ſur un point, il en fera le centre de toutes choſes.

Ce pays, qui ne produit qu'un peu de café, ne doit s'occuper que de ſes beſoins ; & il devroit ſe pourvoir en France, afin d'être utile,

---

Indes. Il faut que cette eſcadre ſoit toujours raſſemblée dans un port, où les vers dévorent un vaiſſeau en trois ans. L'iſle ne fournit ni goudron, ni cordages, ni mâture : les bordages même n'y valent rien, le bois du pays étant lourd & ſans élaſticité.

On court les riſques d'un combat naval. Si on eſt battu, le ſecours eſt manqué : ſi on eſt victorieux, les ſoldats, tranſportés tout d'un coup d'un climat tempéré dans un climat très-chaud, ne peuvent ſupporter les fatigues du ſervice.

Si on eût fait pour quelque endroit de la côte Malabare, ou de l'embouchure du Gange, la moitié de la dépenſe qu'on a faite à l'Iſle de France, nous aurions dans l'Inde même une fortereſſe reſpectable & une armée acclimatée ; les Anglois ne ſe ſeroient pas emparés du Bengale. On peut s'en rapporter à eux ſur ce qu'il convient de faire pour protéger un établiſſement. Ils entretiennent trois ou quatre mille ſoldats Européens ſur les bords mêmes du Gange. Ils avoient cependant aſſez d'iſles éloignées à leur diſpoſition : il ne tient encore qu'à eux de s'établir ſur la côte de l'oueſt de Madagaſcar : mais dans leurs entrepriſes, ils ne ſéparent jamais les moyens de leur fin. Les moutons ſont mal gardés, quand le chien eſt à quinze cents lieues de la bergerie.

A quoi donc l'Iſle de France eſt-elle bonne ? A donner du café, & à ſervir de relâche à nos vaiſſeaux.

par ſa conſommation, à la métropole, à laquelle il ne rendra jamais rien. Nos denrées, nos draps, nos toiles, nos fabriques y ſuffiſent, & les cotonines de Normandie ſont préférables aux toiles du Bengale qu'on donne aux eſclaves. Notre argent ſeul devroit y circuler. On a imaginé une monnoie de papier, à laquelle perſonne n'a de confiance. Dans ſon plus grand crédit, elle perd trente-trois & ſouvent cinquante pour cent. Il eſt impoſſible que ce papier perde moins : il eſt payable en France à ſix mois de vue ; il faut ſix mois pour le voyage, ſix mois pour le retour ; voilà dix-huit mois. On compte ici qu'en dix-huit mois, l'argent comptant placé dans le commerce maritime doit rapporter trente-trois pour cent. Celui qui reçoit du papier pour des piaſtres, le regarde comme une marchandiſe qui court plus d'un riſque.

Le roi paie tout ce qu'il achete, un tiers au moins au-deſſus de ſa valeur ; les grains des habitans, la conſtruction de ſes édifices, les fournitures & les entrepriſes en tout genre. Un habitant vous fera un magaſin pour vingt mille francs comptant ; ſi vous le payez en papier, c'eſt dix mille écus ; il n'y a pas là-deſſus de diſpute.

C'eſt pourtant la ſeule monnoie dont tout le monde eſt payé. On avoit penſé qu'elle ne ſortiroit pas de l'iſle : non-ſeulement elle ſort, mais les piaſtres auſſi, pour n'y jamais

rentrer : autrement la colonie manqueroit de tout.

De tous les lieux étrangers où elle commerce, le ſeul indiſpenſable à ſa conſtitution préſente, eſt Madagaſcar, à cauſe des eſclaves & des beſtiaux. Ses inſulaires ſe contentoient autrefois de nos mauvais fuſils, mais ils veulent aujourd'hui des piaſtres cordonnées : tout le monde ſe perfectionne.

Au reſte, ſi on compte qu'il y ait un jour aſſez de ſuperflu pour y faire fleurir le négoce, il faut ſe hâter de nettoyer le port. Il y a ſept ou huit carcaſſes de vaiſſeaux qui y forment autant d'iſles, que les madrépores augmentent chaque jour.

Il ne devroit être permis à perſonne de poſſéder des terres faciles à défricher & à la portée de la ville, ſans les mettre en valeur. Perſonne ne devroit ſe faire concéder de grands & beaux terreins pour les revendre à d'autres. Les loix défendent ces abus : mais on ne ſuit pas les loix.

On devroit multiplier les bêtes de ſomme, ſur-tout les ânes, ſi utiles dans un pays de montagnes : un âne porte deux fois la charge d'un noir. Le negre ne coûte guere davantage : mais l'âne eſt plus fort & plus heureux.

On a fait beaucoup de loix de police ſur ce qu'il convient de planter. Perſonne ne connoît mieux que l'habitant, ce qui eſt de ſon intérêt, & ce qui convient à ſon ſol. Il vau-

droit mieux trouver le moyen d'attacher l'agriculteur au champ qu'il cultive à regret ; car les ordonnances ne peuvent rien ſur les ſentimens.

Il y a un grand nombre de ſoldats inutiles, auxquels on pourroit donner des terreins à cultiver, en faiſant les avances du défriché : on pourroit les marier avec des négreſſes libres. Si on eût ſuivi ce plan, depuis dix ans l'iſle entiere ſeroit en rapport ; on auroit une pépiniere de matelots & de ſoldats Indiens. Cette idée eſt ſi ſimple, que je ne ſuis pas étonné qu'on l'ait mépriſée.

Quant aux moyens à propoſer pour adoucir l'eſclavage des negres, j'en laiſſe le ſoin à d'autres : il y a des abus qui ne comportent aucune tolérance.

Si vous conſultez, ſur la défenſe de l'iſle, un officier de marine, il vous dira qu'une eſcadre ſuffit ; un ingénieur vous propoſera des fortifications ; un brigadier d'infanterie eſt perſuadé qu'il ne faut que des régimens ; & l'habitant croit que l'iſle ſe défend d'elle-même. Les trois premiers objets dépendent de l'adminiſtration, & ſont diſpendieux & néceſſaires en partie. Je m'arrêterai au dernier, afin de vous faire part de quelques vues économiques.

J'ai obſervé, en faiſant le tour de l'iſle, qu'elle étoit entourée en grande partie, à quelque diſtance du rivage, d'une ceinture de briſans ;

briſans; que là où cette ceinture n'eſt pas continuée, la côte eſt formée de rochers inabordables. Cette diſpoſition m'a paru étonnante; mais elle eſt certaine. L'iſle ſeroit inacceſſible, s'il ne ſe trouvoit des paſſages dans les reſcifs. J'en ai compté onze: ils ſont formés par le courant des rivieres, qui ſe trouvent toujours vis-à-vis.

La défenſe extérieure de l'isle conſiſte donc à interdire ces ouvertures. Quelques-unes peuvent ſe fermer par des chaînes flottantes, les autres peuvent être défendues des batteries poſées ſur le rivage.

Comme on peut naviguer en bateau entre les reſcifs & la côte, on pourroit ſe ſervir de chaloupes canonnieres, dont le ſervice me paroît fort commode, par la facilité d'avancer ſes feux, lorſque la paſſe ſe trouve à une grande diſtance du canon de la côte.

Derriere les reſcifs, le rivage eſt d'un abord aiſé: on deſcend ſur un ſable uni. On pourroit rendre ces endroits impraticables, ainſi qu'ils le ſont devenus naturellement dans le fond des anſes du port du Sud-eſt. Il n'y a qu'à y planter des mangliers, la même eſpece d'arbres qui y ont crû bien avant dans la mer en formant des forêts impénétrables: ce moyen eſt ſi facile que perſonne ne s'en aviſe.

Dans les parties de la côte, battues par les lames, s'il ſe trouve quelques plateaux de rochers acceſſibles, ces lieux n'étant jamais

fort étendus, on peut les défendre par quelques pans de muraille seche, par des chevaux de frise tout prêts à jetter à l'eau, par des raquettes qui croissent sur les lieux les plus secs: mais, pour peu qu'il y ait de sable au pied, les mangliers y viendront; leurs branches & leurs racines s'entrelacent de telle sorte, qu'aucun bateau n'y peut aborder. On néglige trop les moyens naturels de défense: les arbres, les buissons épineux, &c... Ils ont cet avantage, qu'ils coûtent peu, & que le tems qui détruit les autres, ne fait qu'augmenter ceux-ci. Voilà quant à la défense maritime.

Je considere l'isle comme un cercle, & chaque riviere venant du centre, comme autant de rayons de ce cercle. On peut escarper, & planter de raquettes & de bambous toutes les rives qui sont du côté de la ville, & découvrir à trois cents toises le bord opposé. Alors chaque terrein compris entre deux ruisseaux, devient un espace tout fortifié, & le canal de ces ruisseaux, un fossé très-dangereux. Tous les côtés par où l'ennemi voudroit les passer seroient découverts, tous ceux que l'habitant défendroient seroient protégés. L'ennemi n'arrive à la ville qu'à travers mille difficultés: ce système de défense peut s'appliquer à toutes les isles de peu détendue, les eaux y coulant toujours du centre à la circonférence.

Des deux ailes de montagne qui embrassent la ville & le port, il n'y a guere à défendre

que la partie qui regarde la mer. On bâtiroit ſur l'iſle aux Tonneliers une citadelle, dont les batteries placées dans des eſpeces de chemins couverts, donneroient des feux raſans: on y mettroit beaucoup de mortiers, ſi redoutés des vaiſſeaux. A droite & à gauche juſques aux mornes, on faiſiroit le terrein par des lignes de fortification reſpectables. La nature en a déjà fait une partie des frais ſur la droite; la riviere des Lataniers protege tout ce front.

Le fond du baſſin, formé derriere la ville par les montagnes, comprend un vaſte terrein, où l'on peut raſſembler tous les habitans de l'iſle & leurs noirs. Le revers de ces montagnes eſt inacceſſible, ou peut l'être à peu de frais.

Il y a même un avantage fort rare; c'eſt qu'au fond de ce baſſin, dans la partie la plus élevée de la montagne, à l'endroit appellé le Pouce, il ſe trouve un eſpace conſidérable, planté de grands arbres, où coulent deux ou trois ruiſſeaux d'une eau très-ſaine. On ne peut y monter de la ville, que par un ſentier très-difficile. On a eſſayé d'y faire, à force de mines, un grand chemin pour communiquer de-là, dans l'intérieur de l'iſle; mais le revers de ces montagnes eſt d'un eſcarpement effroyable: il n'y a guere que des negres ou des ſinges qui puiſſent y grimper. Quatre cents hommes dans ce poſte, avec des vivres, ne pourroient jamais y être forcés: toute la garniſon même peut s'y retirer.

Si à ces moyens naturels de défenſe, on ajoute ceux qui dépendent de l'adminiſtration, une eſcadre & des troupes, voici les obſtacles que l'ennemi aura à ſurmonter.

1°. Il ſera obligé de livrer un combat en mer.

2°. En ſuppoſant l'eſcadre vaincue, elle peut retarder la deſcente du vainqueur, en le forçant de dériver dans le combat, ſous le vent de l'iſle.

3°. Il lui reſte à vaincre les difficultés du débarquement. Il ne peut attaquer la côte que par des points, & jamais ſur un grand front.

4°. Chaque paſſage de ruiſſeau lui coûte un combat très-déſavantageux, ſi on le force de ſe préſenter toujours à découvert.

5°. Il eſt obligé de faire le ſiege de la ville par un côté peu étendu, ſous le feu des mornes qui le commandent, & d'ouvrir la tranchée dans des rochers.

6°. La garniſon contrainte d'abandonner la ville, trouve au haut des montagnes, un réduit ſûr & pourvu d'eau, où elle peut même recevoir des ſecours de l'intérieur de l'iſle.

Ce ſeroit ici le lieu de vous parler de la défenſe de l'Iſle de Bourbon, voiſine de celle-ci; mais je ne la connois pas. Je ſais ſeulement qu'elle eſt inabordable, bien peuplée, & qu'il y croît plus de bled qu'elle n'en peut conſommer; cependant j'entends dire à tout le monde, que le ſort de Bourbon eſt attaché à

celui de l'Iſle de France. Seroit-ce parce que la caiſſe militaire eſt ici? (*)

(*) L'auteur a ſupprimé quelques obſervations ſur l'Isle de France, afin qu'on ne pût employer à l'attaquer, ce qui étoit imaginé pour la défendre. C'eſt une diſcrétion qu'auroient dû avoir ceux qui ont publié des cartes & des plans de nos colonies, dont nos ennemis ont tiré plus d'une fois parti. Les Hollandois ne permettent pas qu'on grave les plans de leurs isles. On en donne des copies manuſcrites à chaque capitaine de vaiſſeau, qui la remet à ſon retour dans les bureaux de l'amirauté.

Fin de la premiere Partie.

VOYAGE

A

L'ISLE DE FRANCE,

A L'ISLE DE BOURBON,

AU CAP DE BONNE-ESPERANCE, &c.

Avec des obſervations nouvelles ſur la nature & ſur les hommes.

PAR UN OFFICIER DU ROI.

SECONDE PARTIE.

A NEUCHATEL,
De l'Imprimerie de la Société Typographique.

M. DCC. LXXIII.

VOYAGE
A
L'ISLE DE FRANCE.

LETTRE XIX.

Départ pour France. Arrivée à Bourbon. Ouragan.

Après avoir obtenu la permiſſion de retourner en France, je me diſpoſai à m'embarquer ſur l'*Indien*, vaiſſeau de 64 canons.

Je donnai la liberté à *Duval*, cet eſclave qui portoit votre nom; je le confiai à un honnête homme du pays, juſqu'à ce qu'il eût acquitté par ſon travail quelque argent dont il étoit redevable à l'adminiſtration. S'il eût parlé françois, je l'aurois gardé avec moi. Il me témoigna par ſes larmes le regret qu'il avoit de me quitter. Il m'y paroiſſoit plus ſenſible qu'au plaiſir d'être libre. Je propoſai à

Côte d'acheter ſa liberté, s'il vouloit s'attacher à ma fortune. Il m'avoua qu'il avoit dans l'iſle une maîtreſſe dont il ne pouvoit ſe détacher. Le ſort des eſclaves du roi eſt ſupportable : il ſe trouvoit heureux, c'étoit plus que je ne pouvois lui promettre. J'aurois été très-aiſe de ramener mon pauvre favori dans ſa patrie ; mais quelques mois avant mon départ, on me prit mon chien. Je perdis en lui un ami fidele que j'ai ſouvent regretté.

Quelques jours avant de partir, je revis *Autourou*, cet inſulaire de Taïti, que l'on ramenoit dans ſon pays, après lui avoir fait connoître les mœurs de l'Europe. Je l'avois trouvé à ſon paſſage, franc, gai, un peu libertin. A ſon retour, je le voyois réſervé, poli & maniéré. Il étoit enchanté de l'opéra de Paris, dont il contrefaiſoit les chants & les danſes. Il avoit une montre dont il déſignoit les heures par leur uſage. Il y montroit l'heure de ſe lever, de manger, d'aller à l'opéra, de ſe promener, &c. Cet homme étoit plein d'intelligence. Il exprimoit par ſes ſignes tout ce qu'il vouloit. Quoique les hommes de Taïti paſſent pour n'avoir eu aucune communication avec les autres nations avant l'arrivée de M. de Bougainville, j'obſervai cependant un mot de leur langue, & un uſage qui leur eſt commun avec différens peuples. *Matté*, en langue taïtienne veut dire tuer. Le *matté* des Eſpagnols, le *mat* des Perſans, ont la même ſignification. Ils

ont auſſi coutume de ſe deſſiner la peau, comme beaucoup de peuples de l'ancien & du nouveau continent. Ils connoiſſoient le fer, qu'ils n'avoient pas; ils l'appelloient *aurou*, & en demandoient avec empreſſement; ils avoient des maladies vénériennes, qui viennent, dit-on, du nouveau monde. Mais toutes ces analogies ne ſuffiſent pas pour remonter à l'origine d'une nation. Les folies, les beſoins, les maux de l'eſpece humaine paroiſſent naturaliſés chez tous les peuples. Un moyen plus sûr de les diſtinguer, ſeroit la connoiſſance de leurs langues. Toutes les nations de l'Europe mangent du pain; mais les Ruſſes l'appellent *gleba*, les Allemands *broth*, les Latins *panis*, les bas-Bretons *bara*. Un dictionnaire encyclopédique des langues ſeroit un ouvrage très-philoſophique.

Autourou paroiſſoit s'ennuyer beaucoup à l'Iſle de France. Il ſe promenoit toujours ſeul. Un jour je l'apperçus dans une méditation profonde. Il regardoit à la porte de la priſon un noir eſclave, à qui on rivoit une groſſe chaîne autour du cou. C'étoit un étrange ſpectacle pour lui, qu'un homme de ſa couleur, traité ainſi par des blancs, qui l'avoient comblé de bienfaits à Paris; mais il ne ſavoit pas que ce ſont les paſſions des hommes qui les portent au-delà des mers, & que la morale, qui les balance en Europe, reſte en-decà des tropiques.

Je m'embarquai le 9 novembre 1770. Plu-

ſieurs Malabares vinrent m'accompagner juſqu'au bord de la mer. Ils me ſouhaiterent, en pleurant, un prompt retour. Ces bonnes gens ne perdent jamais l'eſpérance de revoir ceux qui leur ont rendu quelque ſervice. Je reconnus parmi eux un maître charpentier qui avoit acheté mes livres de géométrie, quoiqu'il fût à peine lire. C'étoit le ſeul homme de l'iſle qui en eût voulu.

Nous reſtâmes onze jours en rade, retenus par le calme. Le 20 au ſoir nous appareillâmes, & le 21 à trois heures après midi nous mouillâmes à Bourbon, dans la rade de Saint-Denis.

Cette iſle eſt à 40 lieues ſous le vent de l'Iſle de France. Il ne faut qu'un jour pour aller à Bourbon, & ſouvent un mois pour en revenir. Elle paroît de loin comme une portion de ſphere. Ses montagnes ſont fort élevées. On y cultive, dit-on, la terre à huit cents toiſes de hauteur. On donne ſeize cents toiſes d'élévation au ſommet des trois Salaſſes, qui ſont trois pics inacceſſibles.

Ses rivages ſont très-eſcarpés; la mer y roule ſans ceſſe de gros galets, ce qui ne permet qu'aux piroguës d'aborder ſans ſe briſer. On a conſtruit à Saint-Denis, pour le débarquement des chaloupes, un pont-levis ſoutenu par des chaînes de fer. Il avance ſur la mer de plus de quatre-vingts pieds. A l'extrémité de ce pont eſt une échelle de corde où grim-

pent ceux qui veulent aller à terre. Dans tout le reſte de l'iſle, on ne peut débarquer qu'en ſe jettant à l'eau.

Comme l'Indien devoit reſter trois ſemaines au mouillage pour charger du café, pluſieurs paſſagers réſolurent de paſſer quelques jours dans l'iſle, & d'aller même attendre à Saint-Paul, ſept lieues ſous le vent, que notre vaiſſeau vînt y compléter ſa cargaiſon.

Je me décidai comme eux à cette démarche, par la diſette de vivres où nous nous trouvions à bord, & par l'exemple du capitaine & d'un grand nombre d'officiers de différens vaiſſeaux.

Les 25 après-midi, je m'embarquai ſeul dans une petite iole; & malgré la briſe qui étoit très-violente, à force de gouverner à la lame, je débarquai au pont. Nous fûmes une heure & demie à faire ce trajet, qui n'a pas une demi-lieue.

Je fus ſaluer l'officier-commandant. Il m'apprit qu'il n'y avoit point d'auberge à Saint-Denis, ni dans aucun endroit de l'iſle; que les étrangers avoient coutume de loger chez ceux des habitans avec leſquels ils faiſoient quelque commerce. La nuit s'approchoit, & n'ayant aucune affaire à traiter, je me préparois à retourner à bord, lorſque cet officier m'offrit un lit.

Je fus enſuite ſaluer M. de Cremon, commiſſaire ordonnateur, qui m'offrit ſa maiſon

pour le tems que je voudrois paſſer à terre. Cette offre me fut d'autant plus agréable, que j'avois envie de voir le volcan de Bourbon, où je ſavois que M. de Cremon avoit fait un voyage.

Mais je n'en ai pas trouvé l'occaſion. Le chemin en eſt très-difficile, peu d'habitans le connoiſſoient, & il falloit s'abſenter de Saint-Denis ſix ou ſept jours.

Du 25 juſqu'au 30, la briſe fut ſi forte que peu de chaloupes de la rade vinrent à terre. Notre capitaine profita d'un moment favorable pour retourner à ſon bord, où ſes affaires l'appelloient, mais le mauvais tems l'empêcha de redeſcendre.

Cette briſe, qui vient toujours du ſud-eſt, ſe leve à ſix heures du matin, & finit à dix heures du ſoir. Dans cette ſaiſon elle duroit le jour & la nuit avec une violence égale.

Le premier décembre le vent s'appaiſa; mais il s'éleva de la pleine mer une lame monſtrueuſe, qui briſoit ſur le rivage avec tant de violence que le ſentinelle du pont fut obligé de quitter ſon poſte.

Le haut des montagnes ſe couvroit de nuages épais qui n'avoient point de cours. Le vent ſouffloit encore un peu de la partie du ſud-eſt, mais la mer venoit de l'oueſt. On voyoit trois groſſes lames ſe ſuccéder continuellement, on les diſtinguoit le long de la côte comme trois longues collines. Il ſe dé-

tachoit de leur partie ſupérieure, des jets d'eau qui formoient une eſpece de criniere. Elles s'élançoient ſur le rivage en formant une voûte, qui ſe roulant ſur elle-même, s'élevoit en écume à plus de cinquante pieds d'élévation.

On reſpiroit à peine, l'air étoit lourd, le ciel obſcur, des nuées de corbigeaux & de paillencus venoient du large & ſe refugioient ſur la côte. Les oiſeaux de terre & les animaux paroiſſoient inquiets. Les hommes même ſentoient une frayeur ſecrete à la vue d'une tempête affreuſe au milieu du calme.

Le 2 au matin le vent tomba tout-à-fait, & la mer augmenta; les lames étoient plus nombreuſes & venoient de plus loin. Le rivage battu des flots, étoit couvert d'une mouſſe blanche comme la neige, qui s'y entaſſoit comme des ballots de coton. Les vaiſſeaux en rade fatigoient beaucoup ſur leur cable.

On ne douta plus que ce ne fût l'ouragan. On tira bien avant ſur la terre les pirogues qui étoient ſur le galet; & chacun ſe hâta de ſoutenir ſa maiſon avec des cordes & des ſolives.

Il y avoit au mouillage, l'Indien, le Penthievre, l'Amitié, l'Alliance, le Grand-Bourbon, le Gérion, une gaulette & un petit bateau. La côte étoit bordée de monde qu'attiroit le ſpectacle de la mer & le danger des vaiſſeaux.

Sur le midi, le ciel ſe chargea prodigieuſe-

ment, & le vent commença à fraîchir du ſud-eſt. On craignit alors qu'il ne tournât à l'oueſt, & qu'il ne jettât les vaiſſeaux ſur la côte. On leur donna de la batterie, le ſignal du départ, en hiſſant le pavillon, & tirant deux coups de canon à boulet. Auſſi-tôt ils couperent leurs cables & appareillerent. Le Penthievre abandonna ſa chaloupe, qu'il ne put rembarquer. L'Indien, mouillé plus au large, fit vent arriere ſous ſes quatre voiles majeures. Les autres s'éloignerent ſucceſſivement. Des noirs qui étoient dans une chaloupe, ſe refugierent à bord de l'Amitié. Le petit bateau & la gaulette ſe trouvoient déjà dans les lames, où ils diſparoiſſoient de tems en tems; ils ſembloient craindre de ſe mettre au large; enfin ils appareillerent les derniers, attirant à eux l'inquiétude & les vœux de tous les ſpectateurs. Au bout de deux heures toute cette flotte diſparut dans le nord-oueſt au milieu d'un horizon noir.

A trois heures après midi, l'ouragan ſe déclara avec un bruit effroyable; tous les vents ſouffierent ſucceſſivement. La mer battue, agitée dans tous les ſens, jettoit ſur la terre des nuages d'écumes, de ſable, de coquillages & de pierres. Des chaloupes qui étoient en radoub à cinquante pas du rivage, furent enſevelies ſous le galet; le vent emporta un pan de la couverture de l'égliſe & la colonnade du gouvernement. L'ouragan dura toute la nuit, & ne ceſſa que le 3 au matin.

Le 6, les deux premiers navires qui revinrent au mouillage, furent le petit bateau & la gaulette; ils apportoient une lettre du Penthievre, qui avoit perdu ſon grand mât de perroquet. Pour eux, ils n'avoient éprouvé aucun accident. En tout, les petites deſtinées ſont les plus heureuſes.

Le 8, le Gérion parut. Il avoit relâché à l'Iſle de France; il nous apprit que la tempête y avoit fait périr à l'ancre la flûte du roi la Garonne.

Enfin, juſqu'au 19 on eut ſucceſſivement nouvelle de tous les vaiſſeaux, à l'exception de l'Amitié & de l'Indien. La force & la grandeur de l'Indien ſembloient le mettre à l'abri de tous les événemens, & nous ne doutâmes pas qu'il n'eût continué ſa route pour faire ſes vivres au cap de Bonne-Eſpérance, & de là aller en France. Je ſavois d'ailleurs que c'étoit le projet du capitaine.

Le 19 au matin, on ſignala un vaiſſeau; c'étoit la Normande, flûte du roi; elle paſſa devant Saint-Denis, & fut mouiller à Saint-Paul. Elle venoit de l'Isle de France, & alloit chercher des vivres au Cap. Cette occaſion nous parut très-favorable. Il y avoit un autre officier avec moi, nous réſolûmes d'en profiter. M. & mademoiſelle de Cremon nous firent faire des lits & du linge pour le bord, & nous procurerent des chevaux & des guides pour aller à Saint-Paul. Un de ſes parens nous y accompagna.

Je n'avois deſcendu à terre qu'un peu de linge ; tous mes effets étoient ſur l'Indien.

Nous partîmes le 20 à onze heures du matin. Il y avoit ſept lieues à faire. La flûte partoit le ſoir ; il n'y avoit pas de tems à perdre. Nous prîmes congé de nos hôtes.

Nos chevaux grimperent d'abord la montagne de Saint-Denis, par des chemins en zigzag, pavés de pierres pointues. Ils étoient très-vigoureux, & leur pas étoit ſûr, quoiqu'ils ne fuſſent pas ferrés, ſuivant l'uſage du pays.

A deux lieues & demie de Saint-Denis, nous trouvâmes ſur le bord d'un ruiſſeau, à l'ombre de citronniers, un dîner que mademoiſellle de Cremon nous avoit fait préparer.

Après dîner nous deſcendîmes & montâmes la Grande-Chaloupe. C'eſt un vallon affreux, formé par deux montagnes paralelles & très-eſcarpées ; nous fîmes à pied une partie de ce chemin que la pluie rendoit dangereux. Nous nous trouvâmes au fond entre les deux montagnes, dans une des plus étranges ſolitudes que j'aie jamais vues ; nous étions comme entre deux murailles, le ciel ſur notre tête, & la mer ſur notre droite. Nous paſſâmes le ruiſſeau, & nous parvînmes enfin ſur le bord oppoſé de la chaloupe ; il regne au fond de ce gouffre un calme éternel, quoique le vent ſoit très-frais ſur la montagne.

A deux lieues de Saint-Paul, nous entrâmes

dans une vaſte plaine ſablonneuſe, qui s'étend juſqu'à la ville. Elle eſt bâtie comme celle de Saint-Denis. Ce ſont de grands emplacemens bien alignés, entourés de haies, au milieu deſquels eſt une caſe où loge une famille. Ces villes ont l'air de grands hameaux. Saint-Paul eſt ſitué ſur le bord d'un étang d'eau douce, dont on pourroit peut-être faire un port.

Il étoit nuit quand nous y arrivâmes; nous étions très-fatigués, & nous ne ſavions où loger, ni même où trouver du pain; car il n'y a point de boulanger à Saint-Paul.

Mon premier ſoin fut de parler au capitaine de la Normande, que je trouvai heureuſement à terre. Il me dit qu'il ne ſe chargeroit point de notre paſſage ſans un ordre du gouverneur de l'Iſle de France, qui alors étoit à Saint-Denis; qu'au reſte il ne partoit que le lendemain matin.

Sur le champ j'écrivis au gouverneur & à mademoiſelle de Cremon. Je donnai mes deux lettres à un noir, en lui promettant une récompenſe s'il étoit de retour le lendemain à huit heures du matin. Il en étoit dix du ſoir, & il avoit quatorze lieues à faire. Il partit à pied.

Je fus trouver mes camarades, qui ſoupoient chez le garde-magaſin. On nous logea dans une maiſon appartenante au roi. Il n'y avoit d'autres meubles que des chaiſes, dont nous fîmes des lits. De grand matin nous étions debout. A neuf heures nous vîmes arriver avec

les réponſes à mes lettres, un noir que mon commiſſionnaire avoit fait partir à ſa place. Je le payai bien, & je fus trouver le capitaine pour lui remettre la lettre du gouverneur. Quel fut notre étonnement, lorſque nous vîmes qu'il laiſſoit la choſe à ſa diſcrétion!

Enfin, après pluſieurs négociations, & après avoir donné des billets pour les frais de notre paſſage, il conſentit à nous embarquer. Le départ du vaiſſeau fut remis au lendemain.

Voici ce que j'ai pu recueillir ſur Bourbon. On ſait que ſes premiers habitans furent des pirates qui s'allierent avec des négreſſes de Madagaſcar. Ils vinrent s'y établir vers l'an 1617. La compagnie des Indes avoit auſſi à Bourbon un comptoir, & un gouverneur, qui vivoit avec eux dans une grande circonſpection. Un jour le vice-roi de Goa vint mouiller à la rade de Saint-Denis, & fut dîner au gouvernement. A peine venoit-il de mettre pied à terre, qu'un vaiſſeau pirate de cinquante pieces de canon vint mouiller auprès du ſien & s'en empara. Le capitaine deſcendit enſuite, & fut demander à dîner au gouverneur. Il ſe mit à table entre lui & le Portugais, à qui il déclara qu'il étoit ſon priſonnier. Quand le vin & la bonne-chere eurent mis le marin de bonne humeur, M. Desforges (c'étoit le gouverneur) lui demanda à combien il fixoit la rançon du vice-roi. Il me faut, dit le pirate, mille piaſtres. C'eſt trop peu, répondit M. Des-

forges, pour un brave homme comme vous, & un grand ſeigneur comme lui. Demandez beaucoup, ou rien. Hé bien, qu'il ſoit libre, dit le généreux corſaire. Le vice-roi ſe rembarqua ſur le champ & appareilla, fort content d'en ſortir à ſi bon marché. Ce ſervice du gouverneur a été récompenſé depuis peu par la cour de Portugal, qui a envoyé l'ordre de Chriſt à ſon fils. Le pirate s'établit enſuite dans l'iſle, & fut pendu long-tems après l'amniſtie qu'on avoit publiée en leur faveur, & dans laquelle il avoit oublié de ſe faire comprendre. Cette injuſtice fut commiſe par un conſeiller qui voulut s'approprier ſa dépouille: mais cet autre frippon, à quelque tems de-là, fit une fin preſque auſſi malheureuſe, quoique la juſtice des hommes ne s'en mêlât pas.

Il n'y a pas long-tems qu'un de ces anciens écumeurs de mer, appellé *Adam*, vivoit encore. Il eſt mort âgé de cent quatre ans.

Lorſque des occupations plus paiſibles eurent adouci leurs mœurs, il ne leur reſta plus qu'un certain eſprit d'indépendance & de liberté, qui s'adoucit encore par la ſociété de beaucoup d'honnêtes gens qui vinrent s'établir à Bourbon pour s'y livrer à l'agriculture. On compte 60 mille noirs à Bourbon, & 5 mille habitans. Cette iſle eſt trois fois plus peuplée que l'Iſle de France, dont elle dépend pour le commerce extérieur. Elle eſt auſſi bien mieux cultivée. Elle avoit produit cette année vingt

mille quintaux de bled, & autant de café, ſans le riz & les autres denrées qu'elle conſume. Les troupeaux de bœufs n'y ſont pas rares. Le roi paie le cent peſant de bled 15 liv. & les habitans vendoient le quintal de café 45 livres en piaſtres, ou 70 livres en papiers.

Le principal lieu de Bourbon eſt Saint-Denis, où réſident le gouverneur & le conſeil. On n'y voit de remarquable qu'une redoute fermée, conſtruite en pierre, mais qui eſt ſituée trop loin de la mer, une batterie devant le gouvernement, & le pont-levis dont j'ai parlé. Il y a derriere la ville une grande plaine qu'on appelle *le camp de Lorraine.*

Le ſol m'a paru plus ſablonneux à Bourbon qu'à l'Iſle de France : il eſt mêlé, à quelque diſtance du rivage, du même galet roulé dont les bords de la mer ſont couverts ; ce qui prouve qu'elle s'en eſt éloignée, ou que l'iſle s'eſt élevée : ce qui me paroît poſſible, ſi l'on en juge par l'inſpection des montagnes léſardées & briſées dans leur intérieur. Dans la ſpéculation ſur la nature, les opinions oppoſées ſe préſentent toujours avec une vraiſemblance preſque égale. Souvent les mêmes effets réſultent des cauſes contraires. Cette obſervation peut s'étendre fort loin, & doit nous porter à être fort modérés dans nos jugemens.

Un vieillard âgé de plus de 80 ans, m'aſſura qu'il avoit été un de ceux qui prirent poſſeſſion de l'Iſle de France, lorſque les Hollandois l'abandonnerent.

l'abandonnerent. On y avoit détaché douze François, qui y aborderent le matin ; & dans l'après-midi de ce jour même, un vaiſſeau Anglois y mouilla dans la même intention.

Les mœurs des anciens habitans de Bourbon étoient fort ſimples, la plupart des maiſons ne fermoient pas. Une ſerrure même étoit une curioſité. Quelques-uns mettoient leur argent dans une écaille de tortue au-deſſus de leur porte. Ils alloient nus pieds, s'habilloient de toile bleue, & vivoient de riz & de café ; ils ne tiroient preſque rien de l'Europe, contens de vivre ſans luxe, pourvu qu'ils vécuſſent ſans beſoins. Ils joignoient à cette modération les vertus qui en ſont la ſuite, de la bonne-foi dans le commerce, & de la nobleſſe dans les procédés. Dès qu'un étranger paroiſſoit, les habitans venoient, ſans le connoître, lui offrir leur maiſon.

La derniere guerre de l'Inde a altéré un peu ſes mœurs. Les volontaires de Bourbon s'y ſont diſtingués par leur bravoure ; mais les étoffes de l'Aſie & les diſtinctions militaires de France ſont entrés dans leur iſle. Les enfans, plus riches que leurs peres, veulent être plus conſidérés. Ils n'ont pas cru jouir d'un bonheur ignoré. Ils vont chercher en Europe des plaiſirs & des honneurs, en échange de l'union des familles & du repos de la vie champêtre. Comme l'attention des peres ſe porte principalement ſur leurs garçons, ils les font paſſer

en France, d'où ils reviennent rarement. Il arrive de là, que l'on compte dans l'iſle plus de cinq cents filles à marier, qui vieilliſſent ſans trouver de parti.

Nous nous embarquâmes ſur la Normande le 21 au ſoir. Nous trouvâmes une caiſſe de vin, de liqueurs, de café, &c. que M. & mademoiſelle de Cremon avoient fait mettre à bord pour notre uſage. Nous avions trouvé dans leur maiſon la cordialité des anciens habitans de Bourbon, & la politeſſe de Paris.

Je ſuis, &c.

A Bourbon, ce 21 décembre 1770.

LETTRE XX.

Départ de Bourbon; arrivée au Cap.

NOUS ſortîmes à dix heures du ſoir de la baie de Saint-Paul. La mer y eſt plus calme, & le mouillage plus sûr qu'à Saint-Denis, dont la rade eſt gâtée par une quantité prodigieuſe d'ancres abandonnées par les vaiſſeaux. Leurs cables s'y coupent fort promptement; cependant les marins préferent Saint-Denis.

Dans un coup de vent du large, on ne peut ſortir de la baie de Saint-Paul; & ſi un vaiſſeau étoit jetté en côte, tout l'équipage périroit, la mer briſant ſur un ſable fort élevé.

Le 23, nous perdîmes Bourbon de vue. Les ſervices que nous avions reçus de M. & de mademoiſelle de Cremon pendant notre ſéjour, les vents favorables, une bonne table, & la ſociété d'un capitaine très-honnête, M. de Rosbos, nous diſpoſoient au plaiſir de retrouver l'Indien.

Nous plaignions les paſſagers de ce vaiſſeau, qui avoient eu à éprouver le mauvais tems & la diſette de vivres.

On compte neuf cents lieues de Bourbon au Cap. Le 6 janvier 1771, nous vîmes le matin la pointe de Natal, à dix lieues devant nous. Nous comptions dans trois jours être à bord de l'Indien. Nous avions eu juſqu'à ce jour vent-arriere. Il fit calme le ſoir, & une chaleur étouffante. A minuit le ciel étoit très-enflammé d'éclairs, & l'horiſon couvert partout de grands nuages redoublés. La mer étinceloit de poiſſons qui s'agitoient autour du vaiſſeau.

A trois heures de nuit, le vent contraire s'éleva de l'oueſt avec tant de violence, qu'il nous obligea de mettre à la cape ſous la miſaine. La tempête jetta à bord un petit oiſeau ſemblable à une méſange. L'arrivée des oiſeaux de terre ſur les vaiſſeaux, eſt toujours ſigne d'un très-mauvais tems, car c'eſt une preuve que le foyer de la tempête eſt fort avant dans les terres.

Le troiſieme jour du coup de vent, nous nous appercûmes que notre mât de miſaine

avoit fait un effort à quatre pieds au-deſſus du gaillard ; on ſerra la voile, on relia le mât de cordages & de pieces de bois, & nous tinmes la cape ſous la grande voile.

La mer étoit monſtrueuſe, & nous cachoit l'horiſon. On fut fort ſurpris de voir à une portée de canon un vaiſſeau Hollandois manœuvrant comme nous. Il fut impoſſible de lui parler. Le cinquieme jour le vent s'appaiſa. On examina notre mât de miſaine qui ſe trouva abſolument rompu. Cet accident nous fit redoubler de vœux pour l'arrivée au Cap.

Le gros tems nous avoit fait perdre du chemin ſuivant l'ordinaire ; il ſuccéda du calme, qui nous fit perdre du tems.

Le 12, nous retrouvâmes le vaiſſeau Hollandois, & nous lui parlâmes. Il eut la précaution de ne laiſſer approcher que ſes meches allumées & ſes canons détapis : il venoit de Batavia, il alloit au Cap.

Enfin le 16 janvier nous eûmes l'après-midi la vue du Cap, à tribord. Nous louvoyâmes toute la nuit. Le 17 au matin il s'éleva une briſe très-violente. Le ciel étoit couvert d'une brume épaiſſe, qui nous cachoit abſolument la terre. Nous allions manquer l'entrée de la baie, lorſque nous apperçûmes par notre travers, dans un éclairci, un coin de la montagne de la Table. Alors nous ſerrâmes le vent, & vers midi nous nous trouvâmes près de la côte, qui eſt très-élevée. Elle eſt abſolument

dépouillée d'arbres; ſa partie ſupérieure eſt à pic, formée de couches de rochers paralleles; le pied eſt arondi en croupe. Elle reſſemble à d'anciennes murailles de fortifications avec leur talud.

Nous longeâmes la terre. A midi nous nous trouvâmes derriere la montagne du Lion, qui de loin reſſemble à un lion en repos. Sa tête eſt détachée & formée d'un gros rocher, dont les aſſiſes repréſentent la criniere. Le corps eſt compoſé de croupes de différentes collines. De la tête du Lion on ſignale les vaiſſeaux par un pavillon.

En cet endroit le vent nous manqua, parce que le Lion nous mettoit à l'abri; il falloit, pour entrer dans la baie, paſſer entre l'iſle Roben, que nous voyions à gauche devant nous, & une langue de terre appellée la pointe aux Pendus, qui ſe trouve au pied du Lion. Nous en étions à deux portées de canon, & notre impatience redoubloit. C'eſt de là que l'on apperçoit le vaiſſeau de la rade, & l'Indien n'en devoit pas être le moins remarquable.

Enfin la marée nous avançant peu à peu, nous vîmes, des hunes, ſe développer ſucceſſivement douze vaiſſeaux qui étoient au mouillage; mais aucun d'eux ne portoit le pavillon François: c'étoit la flotte de Batavia.

Nous jettâmes l'ancre à l'entrée de la baie. A trois heures après-midi, le capitaine du port vint à bord, & nous aſſura que l'Indien n'avoit point paru.

Nous voyions au fond de la baie, la montagne de la Table, la terre la plus élevée de toute cette côte. Sa partie ſupérieure eſt de niveau, & eſcarpée de tous côtés, comme un autel; la ville eſt au pied, ſur le bord de la baie. Il s'amaſſe ſouvent ſur la Table, une brume épaiſſe, entaſſée & blanche comme la neige. Les Hollandois diſent alors que *la nappe eſt miſe*. Le commandant de la rade hiſſe ſon pavillon; c'eſt un ſignal aux vaiſſeaux de ſe tenir ſur leurs gardes, & une défenſe aux chaloupes, de mettre en mer. Il deſcend de cette nappe des tourbillons de vent mêlé de brouillard ſemblable à de longs flocons de laine. La terre eſt obſcurcie de nuages de ſable, & ſouvent les vaiſſeaux ſont contraints d'appareiller. Dans cette ſaiſon, cette briſe ne s'éleve guere que ſur les dix heures du matin, & dure juſqu'au ſoir. Les marins aiment beaucoup la terre du Cap; mais ils en craignent la rade, qui eſt encore plus dangereuſe depuis le mois d'avril juſqu'en ſeptembre.

En 1722, toute la flotte des Indes y périt à l'ancre, à l'exception de deux vaiſſeaux. Depuis ce tems il n'eſt plus permis à aucun Hollandois d'y mouiller au-delà du 6 mars. Ils vont à Falſebaye, où ils ſont à l'abri.

On avoit eſſayé de joindre la pointe aux Pendus à l'iſle Roben, pour faire de la rade un port qui n'eût qu'une ouverture; mais on a fait des travaux inutiles.

Je comptois deſcendre le ſoir même, mais la briſe m'en empêcha.

De grand matin la Normande fut ſe mouiller plus près de la ville. Elle eſt formée de maiſons blanches bien alignées, qui reſſemblent de loin à de petits châteaux de cartes.

Au lever du ſoleil, trois chaloupes joliment peintes nous abordèrent. Elles étoient envoyées par des bourgeois, qui nous invitoient à deſcendre chez eux pour y loger. Je deſcendis dans la chaloupe d'un Allemand, qui m'aſſura que pour mon argent je ſerois très-bien chez M. Nedling, aide-de-camp de la bourgeoiſie.

En traverſant la rade, je réfléchiſſois à l'embarras ſingulier où j'allois me trouver, ſans habits, ſans argent, ſans connoiſſance, chez des Hollandois, à l'extrémité de l'Afrique. Mais je fus diſtrait de mes réflexions par un ſpectacle nouveau. Nous paſſions auprès de quantité de veaux marins, couchés ſans inquiétude ſur des paquets de goëmon flottant, ſemblable à ces longues trompes dont les bergers rappellent leurs troupeaux: des pinguoins nageoient tranquillement à la portée de nos rames, les oiſeaux marins venoient ſe repoſer ſur les chaloupes, & je vis même, en deſcendant ſur le ſable, deux pélicans qui jouoient avec un gros dogue, & lui prenoient la tête dans leur large bec.

Je concevois une bonne opinion d'une terre

dont le rivage étoit hoſpitalier, même aux animaux.

Au Cap, ce 10 janvier 1771.

LETTRE XXI.

Du Cap. Voyage à Conſtance & à la montagne de la Table.

Les rues du Cap ſont très-bien alignées. Quelques-unes ſont arroſées de canaux, & la plupart ſont plantées de chênes. Il m'étoit fort agréable de les voir couverts de feuilles au mois de janvier. La façade des maiſons étoit ombragée de leur feuillage, & les deux côtés de la porte étoient bordés de ſieges en brique ou en gazon, où des dames fraîches & vermeilles étoient aſſiſes. J'étois ravi de voir enfin des phyſionomies & de l'architecture européennes.

Je traverſai, avec mon guide, une partie de la place, & j'entrai chez madame Nedling, groſſe Hollandoiſe, fort gaie. Elle prenoit le thé, au milieu de ſept ou huit officiers de la flotte, qui fumoient leur pipe. Elle me fit voir un appartement fort propre, & m'aſſura que tout ce qui étoit dans la maiſon étoit à mon ſervice.

Quand on a vu une ville Hollandoiſe, on les a toutes vues: de même chez eux, l'ordre d'une maiſon eſt celui de toutes les autres. Voici quelle étoit la police de la ſienne. Il y avoit toujours dans la ſalle de compagnie, une table couverte de pêches, de melons, d'abricots, de raiſins, de poires, de fromages, de beurre frais, de vin, de tabac & de pipes. A huit heures on ſervoit le thé & le café; à midi, un dîner très-abondant en gibier & en poiſſon; à quatre heures, le thé & le café; à huit, un ſouper comme le dîner. Ces bonnes gens mangeoient toute la journée.

Le prix de ces penſions n'alloit pas autrefois à une demi-piaſtre, ou 50 ſols de France par jour; mais des marins François, pour ſe diſtinguer des autres nations, le mirent à une piaſtre, & c'eſt aujourd'hui pour eux leur taux ordinaire.

Ce prix eſt exceſſif, vu l'abondance des denrées: il eſt vrai que ces endroits ſont beaucoup plus honnêtes que nos meilleures auberges. Les domeſtiques de la maiſon ſont à votre diſpoſition; on invite à dîner qui l'on veut, on peut paſſer quelques jours à la campagne de l'hôte, ſe ſervir de ſa voiture, tout cela ſans payer.

Après dîner, je fus voir le gouverneur, M. de Tolbak, vieillard de quatre-vingts ans, que ſon mérite avoit placé à la tête de cette colonie depuis cinquante ans. Il m'invita à

dîner pour le lendemain. Il avoit appris ma poſition, & y parut ſenſible.

Je fus me promener enſuite au jardin de la compagnie; il eſt diviſé en grands quarrés arroſés par un ruiſſeau. Chaque quarré eſt bordé d'une charmille de chênes de vingt pieds de hauteur. Ces paliſſades mettent les plantes à l'abri du vent, qui eſt toujours très-violent; on a même eu la précaution de défendre les jeunes arbres des avenues par des éventails de roſeau.

Je vis dans ce jardin des plantes de l'Aſie & de l'Afrique, mais ſur-tout des arbres de l'Europe, couverts de fruits dans une ſaiſon où je ne leur avois jamais vu de feuilles.

Je me rappellai qu'un officier de la marine du roi, appellé le vicomte du Chaila, m'avoit donné, en partant de l'Iſle de France, une lettre pour M. Berg, ſecretaire du conſeil. J'avois cette léttre dans ma poche, n'ayant pas eu le tems de la mettre avec mes autres papiers ſur l'Indien: je fus ſaluer M. Berg, & je lui remis la lettre de mon ami.

Il me reçut parfaitement bien, & m'offrit ſa bourſe. Je me ſervis de ſon crédit pour les choſes dont j'avois un beſoin indiſpenſable. Je lui propoſai de me faire paſſer ſur un des vaiſſeaux de l'Inde: ſix partoient inceſſamment pour la Hollande, & les ſix autres au commencement de mars.

Il m'aſſura que la choſe étoit impoſſible,

qu'ils avoient là deſſus des défenſes très-expreſſes de la compagnie d'Hollande. Le gouverneur m'en avoit dit autant : il fallut donc ſe réſoudre à reſter au Cap auſſi long-tems qu'il plairoit à ma deſtinée. J'y avois été conduit par un événement imprévu, j'eſpérois en ſortir par un autre.

C'étoit pour moi une diſtraction bien agréable qu'une ſociété tranquille, un peuple heureux & une terre abondante en toutes ſortes de biens.

Le fils de M. Berg m'invita à venir à Conſtance, vignoble fameux, ſitué à quatre lieues de là. Nous fûmes coucher à ſa campagne, ſituée derriere la montagne de la Table : il y a deux petites lieues de la ville. Nous y arrivâmes par une très-belle avenue de châtaigniers. Nous y vîmes des vignobles près d'être vendangés, des vergers, des bois de chênes, & une abondance extrême de fruits & de légumes.

Le lendemain nous continuâmes notre route à Conſtance : c'eſt un côteau qui regarde le nord (qui eſt ici le côté du ſoleil à midi). En approchant, nous traverſâmes un bois d'arbres d'argent ; il reſſemble à nos pins, & ſa feuille à celle de nos ſaules. Elle eſt revêtue d'un duvet blanc très-éclatant.

Cette forêt paroît argentée. Lorſque les vents l'agitent & que le ſoleil l'éclaire, chaque feuille brille comme une lame de métail. Nous paſſâmes ſous ces rameaux ſi riches & ſi trompeurs, pour voir des vignes moins éclatantes, mais bien plus utiles.

Une grande allée de vieux chênes nous conduiſit au vignoble de Conſtance. On voit ſur le frontiſpice de la maiſon une mauvaiſe peinture de la Conſtance, grande fille aſſez laide, qui s'appuie ſur une colonne. Je croyois que c'étoit une figure allégorique de la vertu hollandoiſe : mais on me dit que c'étoit le portrait d'une demoiſelle *Conſtantia*, fille d'un gouverneur du Cap. Il avoit fait bâtir cette maiſon avec de larges foſſés, comme un château fort. Il ſe propoſoit d'en élever les étages, mais des ordres d'Europe en arrêterent la conſtruction.

Nous trouvâmes le maître de la maiſon, fumant ſa pipe, en robe-de-chambre. Il nous mena dans ſa cave, & nous fit goûter de ſon vin. Il étoit dans de petits tonneaux, appellés alverames, contenans 90 pintes, rangés dans un ſouterrein fort propre. Il en reſtoit une trentaine. Sa vigne, année commune, en produit deux cents. Il vend le vin rouge trente-cinq piaſtres l'alverame, & trente le vin blanc. Ce vin lui appartient en propre ; il eſt ſeulement obligé d'en réſerver un peu pour la compagnie, qui le lui paie. Voilà ce qu'il nous dit.

Après avoir goûté ſon vin, nous fûmes dans ſon vignoble. Le raiſin muſcat que je goûtai me parut parfaitement ſemblable au vin que je venois de boire. Les vignes n'ont point d'échalas, & les grappes ſont peu élevées ſur le ſol. On les laiſſe mûrir juſqu'à ce que les

grains ſoient à moitié confits par le ſoleil. Nous goûtâmes une autre eſpece de raiſins fort doux, qui ne ſont pas muſcats. On en tire un vin auſſi cher, qui eſt un excellent cordial.

La qualité du vin de Conſtance vient de ſon terroir. On a planté des mêmes ſeps à la même expoſition à un quart de lieue de là, dans un endroit appellé le bas-Conſtance: il y a dégénéré. J'en ai goûté. Le prix, ainſi que le goût, en eſt très-inférieur; on ne le vend que douze piaſtres l'alverame; des fripons du Cap en attrapent quelquefois les étrangers.

Auprès du vignoble eſt un jardin immenſe: j'y vis la plupart de nos arbres fruitiers en haies & en charmilles, chargés de fruits. Ils ſont un peu inférieurs aux nôtres, excepté le raiſin que je préférerois. Les oliviers ne s'y plaiſent pas.

Nous trouvâmes, au retour de la promenade, un ample déjeûner: l'hôteſſe nous combla d'amitié; elle deſcendoit d'un François refugié; elle paroiſſoit ravie de voir un homme de ſon pays. Le mari & la femme me montrerent devant la maiſon un gros chêne creux, dans lequel ils dînoient quelquefois. Ils étoient unis comme Philémon & Baucis, & ils paroiſſoient auſſi heureux, ſi ce n'eſt que le mari avoit la goutte, & la femme pleuroit quand on parloit de la France.

Depuis Conſtance juſqu'au Cap, on voyage dans une plaine inculte, couverte d'arbriſſeaux & de plantes. Nous nous arrêtâmes à Neuhauſen, jardin de la compagnie, diſtribué comme celui de la ville, mais plus fertile. Toute cette partie n'eſt pas expoſée au vent, comme le territoire du Cap, où il éleve tant de pouſſiere que la plupart des maiſons ont de doubles chaſſis aux fenêtres, pour s'en garantir. Le ſoir nous arrivâmes à la ville.

A quelques jours de là, mon hôte, M. Nedling, m'engagea à venir à ſa campagne, ſituée auprès de celle de M. Berg. Nous partîmes dans ſa voiture, attelée de ſix chevaux. Nous y paſſâmes pluſieurs jours dans un repos délicieux. La terre étoit jonchée de pêches, de poires & d'oranges, que perſonne ne recueilloit; les promenades étoient ombragées des plus beaux arbres. J'y meſurai un chêne de onze pieds de circonférence; on prétend que c'eſt le plus ancien qu'il y ait dans le pays.

Le 3 février, mon hôte propoſa à quelques Hollandois d'aller ſur Tableberg, montagne eſcarpée, au pied de laquelle la ville paroît ſituée. Je me mis de la partie. Nous partîmes à pied, à deux heures après minuit. Il faiſoit un très-beau clair de lune. Nous laiſſâmes à droite un ruiſſeau qui vient de la montagne, & nous dirigeâmes notre route à une ouverture qui eſt au milieu, & qui ne paroît de la ville que comme une léſarde à une grande mu-

raille. Chemin faiſant, nous entendîmes hurler des loups, & nous tirâmes quelques coups de fuſil en l'air pour les écarter. Le ſentier eſt rude juſqu'au pied de l'eſcarpement de la montagne, mais il le devient enſuite bien davantage. Cette fente qui paroît dans la table, eſt une ſéparation oblique qui a plus d'une portée de fuſil de largeur à ſon entrée inférieure; dans le haut, elle n'a pas deux toiſes. Ce ravin eſt une eſpece d'eſcalier très-roide, rempli de ſable & de roches roulées. Nous le grimpâmes, ayant à droite & à gauche des eſcarpement du roc, de plus de deux cents pieds de hauteur. Il en ſort de groſſes maſſes de pierre toutes prêtes à s'ébouler: l'eau ſuinte des fentes, & y entretient une multitude de plantes aromatiques. Nous entendîmes dans ce paſſage, les hurlemens des bavians, ſorte de gros ſinge qui reſſemble à l'ours.

Après trois heures & demie de fatigue, nous parvînmes ſur la Table. Le ſoleil ſe levoit de deſſus la mer, & ſes rayons blanchiſſoient à notre droite les ſommets eſcarpés du Tigre & de quatre autres chaînes de montagnes, dont la plus éloignée paroît la plus élevée. A gauche, un peu derriere nous, nous voyions, comme ſur un plan, l'iſle des Pingouins, enſuite Conſtance, la baie de Falſe & la montagne du Lion: devant nous l'iſle Roben. La ville étoit à nos pieds. Nous en diſtinguions juſques aux plus petites rues. Les vaſtes quarrés du jardin de la

compagnie, avec ſes avenues de chênes & ſes hautes charmilles, ne paroiſſoient que des plates-bandes avec leurs bordures en buis; la citadelle, un petit pentagone grand comme la main; & les vaiſſeaux des Indes, des coques d'amandes. Je ſentois déjà quelque orgueil de mon élévation, lorſque je vis des aigles qui planoient à perte de vue au-deſſus de ma tête.

Il auroit été impoſſible après tout, de n'avoir pas quelque mépris pour de ſi petits objets, & ſur-tout pour les hommes, qui nous paroiſſoient comme des fourmis, ſi nous n'avions pas eu les mêmes beſoins. Mais nous avions froid, & nous nous ſentions de l'appétit. On alluma du feu & nous déjeûnâmes. Après déjeûner, nos Hollandois mirent la nappe au bout d'un bâton, pour donner un ſignal de notre arrivée; mais ils l'ôterent une demi-heure après, parce qu'on la prendroit, diſoient-ils, pour un pavillon françois.

Le ſommet de Tableberg eſt un rocher plat, qui me parut avoir une demi-lieue de longueur ſur un quart de largeur. C'eſt une eſpece de quarts blanc, revêtu ſeulement par endroits, d'un pouce ou deux de terre noire végétale, mêlée de ſable & de gravier blanc. Nous trouvâmes quelques petites flaques d'eau, formées par les nuages qui s'y arrêtent ſouvent.

Les couches de cette montagne ſont paralleles; je n'y ai trouvé aucun foſſile. Le roc inférieur eſt une eſpece de grais, qui à l'air ſe décompoſe

décompoſe en ſable. Il y en a des morceaux qui reſſemblent à des morceaux de pain avec leur croûte.

Quoique le ſol du ſommet n'ait preſque aucune profondeur, il y avoit une quantité prodigieuſe de plantes.

J'y recueillis dix eſpeces d'immortelles, de petits myrthes, une fougere d'une odeur de thé, une fleur ſemblable à l'impériale, d'un beau ponceau, & pluſieurs autres dont j'ignore les noms. J'y trouvai une plante dont la fleur eſt rouge & ſans odeur; on la prendroit pour une tubéreuſe. Chaque tige a deux ou trois feuilles tournées en cornet, & contenant un peu d'eau. La plus ſinguliere de toutes, parce qu'elle ne reſſemble à aucun végétal que j'aie vu, eſt une fleur ronde en roſe, de la grandeur d'un louis, tout-à-fait plate. Cette fleur brille des plus jolies couleurs. Elle n'a ni tige ni feuilles. Elle croît en quantité ſur le gravier, où elle ne tient que par des filets imperceptibles. Quand on la manie, on ne trouve qu'une ſubſtance glaireuſe. Voici cinq plantes entieres qui affectent dans leur configuration une reſſemblance avec une ſeule partie de ce qui eſt commun aux autres.

1°. Le noſtoc qui n'eſt qu'une *feve*, 2°. un chevelu qui croît ſur les orties, & qui reſſemble aux *filamens* d'une racine, 3°. le lichen ſemblable à une *feuille*, 4°. la *fleur* iſolée de Tablsberg, 5°. la truffe d'Europe qui eſt

un *fruit*. Je pourrois y joindre la *racine* de la grotte de l'Iſle de France, ſi ce n'étoit pas le ſeul exemple que j'aie à apporter.

Je ſerois très-diſpoſé à croire que la nature a ſuivi le même plan dans les animaux. J'en connois pluſieurs, ſur-tout des marins, qui reſſemblent pour la forme à des membres d'animaux.

J'arrivai, en me promenant, à l'extrêmité de la Table : de là je ſaluai l'Océan atlantique, car on n'eſt plus dans la mer des Indes après avoir doublé le Cap. Je rendis hommage à la mémoire de Vaſco de Gama, qui oſa le premier doubler ce promontoire des tempêtes. Il eût mérité que les marins de toutes les nations y euſſent placé ſa ſtatue, & j'y euſſe fait volontiers une libation de vin de Conſtance, pour ſa patience héroïque. Il eſt douteux cependant que Gama ſoit le premier navigateur qui ait ouvert cette route au commerce des Indes. Pline rapporte qu'Hannon fit le tour depuis la mer d'Eſpagne juſqu'en Arabie, comme on peut le voir, dit-il, dans les mémoires de ce voyage, qu'il a laiſſés par écrit. Cornelius Nepos dit avoir vu un capitaine de navire, qui, fuyant la colere du roi Lathyrus, vint de la mer Rouge en Eſpagne. Long-tems auparavant, Cœlius Antipater aſſuroit qu'il avoit connu un marchand Eſpagnol, qui alloit par mer trafiquer juſques en Ethiopie.

Quoi qu'il en ſoit, le Cap ſi redouté des

matins par ſa mer orageuſe, eſt une grande montagne ſituée à ſeize lieues d'ici, & qui a donné ſon nom à cette ville, malgré ſon éloignement. Elle termine la pointe la plus méridionale de l'Afrique. Elle eſt dans les traités un point de démarcation; au-delà, les priſes navales ſont encore légitimes pluſieurs mois après que les princes ſont d'accord en Europe. Elle a vu ſouvent la paix à ſa droite, & la guerre à ſa gauche entre les mêmes pavillons; mais elle les a vus plus ſouvent ſe réunir dans ſes rades & y être en bonne intelligence, lorſque la diſcorde troubloit les deux hémiſpheres. J'admirois cet heureux rivage que jamais la guerre n'a déſolé, & qui eſt habité par un peuple utile à tous les autres par les reſſources de ſon économie & l'étendue de ſon commerce. Ce n'eſt pas le climat qui fait les hommes. Cette nation ſage & paiſible ne doit point ſes mœurs à ſon territoire. La piraterie, les guerres civiles agitent les régences d'Alger, de Maroc, de Tripoli, & les Hollandois ont porté l'agriculture & la concorde à l'autre extrêmité de l'Afrique.

J'amuſois ma promenade par ces réflexions ſi douces & ſi rares à faire dans aucun lieu de la terre: mais la chaleur du ſoleil m'obligea de chercher un abri. Il n'y en a point d'autre qu'à l'entrée du ravin. J'y trouvai mes camarades auprès d'une petite ſource, où ils ſe repoſoient. Comme ils s'ennuyoient, on décida

le retour. Il étoit midi. Nous deſcendîmes, quelques-uns ſe laiſſant gliſſer aſſis, d'autres accroupis ſur les mains & ſur les pieds. Les roches & les ſables s'échappoient deſſous nos pas. Le ſoleil étoit preſque à pic, & ſes rayons réfléchis par les rochers collatéraux, faiſoient éprouver une chaleur inſupportable. Souvent nous quittions le ſentier, & courions nous cacher à l'ombre pour reſpirer ſous quelque pointe de roc. Les genoux me manquoient; j'étois accablé de ſoif : nous arrivâmes vers le ſoir à la ville. Madame Nedling nous attendoit. Les rafraîchiſſemens étoient prêts. C'étoit de la limonnade, où l'on avoit mis de la muſcade & du vin. Nous en bûmes ſans danger. Je fus me coucher. Jamais voyage ne me fit tant de plaiſir, & jamais le repos ne me parut ſi agréable.

Je ſuis, &c.

Au Cap, ce 6 février 1771.

LETTRE XXII.

Qualités de l'air & du ſol du cap de Bonne-Eſpérance ; plantes, inſectes & animaux.

L'AIR du cap de Bonne-Eſpérance eſt très-ſain. Il eſt rafraîchi par les vents du ſud-eſt, qui y ſont ſi froids, même au milieu de l'été, qu'on y porte en tout tems des habits de drap. Sa latitude eſt cependant par le trente-trois degré ſud. Mais je ſuis perſuadé que le pole auſtral eſt plus froid que le ſeptentrional.

Il regne peu de maladies au Cap. Le ſcorbut s'y guérit très-vîte, quoiqu'il n'y ait pas de tortues de mer. En revanche la petite vérole y fait des ravages affreux. Beaucoup d'habitans en ſont profondément marqués. On prétend qu'elle y fut apportée par un vaiſſeau Danois. La plupart des Hottentots qui en furent atteints, en moururent. Depuis ce tems ils ſont réduits à un très-petit nombre, & ils viennent rarement à la ville.

Le ſol du Cap eſt un gravier ſablonneux, mêlé d'une terre blanche. J'ignore s'il renferme des minéraux précieux. Les Hollandois tiroient autrefois de l'or de Lagoa, ſur le canal Moſambique. Ils y avoient même un établiſſement, mais ils l'ont abandonné à cauſe du mauvais air.

J'ai vu chez le major de la place une terre ſulfureuſe, où ſe trouvent des morceaux de bois réduits en charbon, une véritable pierre à plâtre, des cubes noirs de toutes les grandeurs, amalgamés ſans avoir perdu leur forme; on croit que c'eſt une mine de fer.

Je n'y ai vu aucun arbre du pays que l'arbre d'or & l'arbre d'argent, dont le bois n'eſt bon qu'à brûler. Le premier ne differe du ſecond que par la couleur de ſa feuille, qui eſt jaune. Il y a, dit-on, des forêts dans l'intérieur, mais ici la terre eſt couverte d'un nombre infini d'arbriſſeaux & de plantes à fleurs. Ceci confirme l'opinion où je ſuis qu'elles ne réuſſiſſent bien que dans les pays tempérés, leur calice étant formé pour raſſembler une chaleur modérée. [Voyez les entretiens ſur la végétation.] Dans le nombre des plantes qui m'ont paru les plus remarquables, indépendamment de celles que j'ai décrites précédemment, ſont, une fleur rouge, qui reſſemble à un papillon, avec un panache, des pattes, quatre ailes, & une queue. Une eſpeçe d'hyacinthe à longue tige, dont toutes les fleurs ſont adoſſées au ſommet, comme les fleurons de l'impériale; une autre fleur bulbeuſe, croiſſant dans les marais: elle eſt ſemblable à une groſſe tulipe rouge, au centre de laquelle eſt une multitude de petites fleurs.

Un arbriſſeau, dont la fleur reſſemble à un gros artichaut couleur de chair. Un autre

arbriſſeau commun, dont on fait de très-belles haies : ſes feuilles ſont oppoſées ſur une côte ; il ſe charge de grappes de fleurs papilonacées couleur de roſe. Il leur ſuccede des graines légumineuſes. J'en ai apporté pour les planter en France (*).

J'ai vu dans les inſectes une belle ſauterelle rouge, marbrée de noir, des papillons fort beaux, & un inſecte fort ſingulier : c'eſt un petit ſcarabée brun ; il court aſſez vîte ; quand on veut le ſaiſir, il lâche avec bruit un vent ſuivi d'une petite fumée : ſi le doigt en eſt atteint, cette vapeur le marque d'une tache brune, qui dure quelques jours. Il répete pluſieurs fois de ſuite ſon artillerie. On l'appelle le *canonnier*.

Les colibris n'y ſont pas rares. J'en ai vu un gros comme une noix, d'un ver changeant ſur le ventre. Il avoit un collier de plumes rouges, brillantes comme des rubis ſur l'eſtomac, & des ailes brunes comme un moineau : c'étoit comme un ſurtout ſur ſon beau plumage. Son bec étoit noir, aſſez long & propre par ſa courbure à chercher le miel dans le ſein des fleurs ; il en tiroit une langue fort menue & fort longue. Il vécut pluſieurs jours.

(*) A mon arrivée, j'en ai remis des plantes au jardin du roi, où elles végétoient très-bien dans l'été de 1772. Elles avoient paſſé dans la ſerre l'hiver précédent.

Je lui vis manger des mouches, & boire de l'eau ſucrée. Mais comme il s'aviſa de ſe baigner dans la coupe où on l'avoit miſe, ſes plumes ſe collerent & attirerent les fourmis qui le mangerent pendant la nuit.

J'y ai vu des oiſeaux couleur de feu, avec le ventre & la tête comme du velours noir : l'hyver ils deviennent tout bruns. Il y en a qui changent de couleur trois fois l'an. Il y a auſſi un oiſeau de paradis, mais je ne l'ai pas trouvé ſi beau que celui d'Aſie. Je n'ai pas vu cette eſpece vivante. L'*ami du jardinier*, & une eſpece de tarin, ſe trouvent fréquemment dans les jardins. L'ami du jardinier mériteroit bien d'être tranſporté en Europe, où il rendroit de grands ſervices à nos jardins. Je l'ai vu s'occuper conſtamment à prendre des chenilles & à les accrocher aux épines des buiſſons.

Il y a des aigles, & un oiſeau qui lui reſſemble beaucoup. On l'appelle le *ſecretaire*, parce qu'il a autour du cou une fraiſe de longues plumes propres à écrire. Il a cela de ſingulier, qu'il ne peut ſe tenir debout ſur ſes jambes, qui ſont longues & couvertes d'écailles. Il ne vit que de ſerpens. La longueur de ſes pattes cuiraſſées le rend très-propre à les ſaiſir, & cette fraiſe de plumes lui met le cou & la tête à l'abri de leurs morſures. Cet oiſeau mériteroit bien auſſi d'être naturaliſé chez nous. L'autruche y eſt très-commune :

on m'en a offert de jeunes pour un écu. J'ai mangé de leurs œufs, qui ſont moins bons que ceux des poules. J'y ai vu auſſi le caſoar, couvert de poils rudes au lieu de plumes. Il y a une quantité prodigieuſe d'oiſeaux marins, dont j'ignore les noms & les mœurs. Le pingouin pond des œufs fort eſtimés; mais je n'y ai rien trouvé de merveilleux. Ils ont cela de ſingulier, que le blanc étant cuit, reſte toujours tranſparent.

La mer abonde en poiſſon, qui m'a paru ſupérieur à celui des iſles, mais inférieur à ceux d'Europe. On trouve ſur ſes rivages quelques coquilles, des nautiles papyracés, des têtes de méduſe, des lépas, & de fort beaux lithophytes, que l'on arrange ſur des papiers, où ils repréſentent de fort jolis arbres, bruns, aurores & pourprés. On les vend aux voyageurs. J'y ai vu un poiſſon de la grandeur & de la forme d'une lame de couteau flamand. Il étoit argenté & marqué naturellement de chaque côté de l'impreſſion de deux doigts. Il y a des veaux marins, des baleines, des vaches marines, des morues, & une grande variété d'eſpeces de poiſſons ordinaires, mais dont je ne vous parlerai point, faute d'obſervations & de connoiſſances ſuffiſantes dans l'ichthyologie.

Il y a une eſpece fort commune de petites tortues de montagne à écaille jaune, marquetée de noir; on n'en fait aucune ſorte d'uſage.

Il y a des porc-épics, & des marmottes d'une forme différente des nôtres; une grande variété de cerfs & de chevreuils, des ânes ſauvages, des zebres, &c. Un ingénieur Anglois y a tué, il y a quelques années, une giraffe ou caméléopard, animal de ſeize pieds de hauteur, qui broute les feuilles des arbres.

Le bavian eſt un gros ſinge fait comme un ours. Le ſinge paroît ſe lier dans la nature avec toutes les claſſes animales. Je me ſouviens d'avoir vu un ſapajou qui avoit la tête & la criniere d'un lion. Celui de Madagaſcar, appellé maki, reſſemble à une levrette; l'orang outang, à un homme.

Tous les jours on y découvre des animaux d'une eſpece inconnue en Europe; il ſemble qu'ils ſe ſoient refugiés dans les parties du globe les moins fréquentées par l'homme, dont le voiſinage leur eſt toujours funeſte. On en peut dire autant des plantes, dont les eſpeces ſont d'autant plus variées, que le pays eſt moins cultivé. M. de Tolbak m'a conté qu'il avoit envoyé en Suede, à M. Linnæus, quelques plantes du Cap, ſi différentes des plantes connues, que ce fameux naturaliſte lui écrivit: *vous m'avez fait le plus grand plaiſir; mais vous avez dérangé tout mon ſyſtême.*

Il y a de bons chevaux au Cap, & de fort beaux ânes. Les bœufs y ont une groſſe loupe ſur le cou, formée de graiſſe entrelacée de

petits vaiſſeaux. Au premier coup-d'œil cette excroiſſance paroît une monſtruoſité ; mais on voit bientôt que c'eſt un réſervoir de ſubſtance, que la nature a donné à cet animal, deſtiné en Afrique à vivre dans des pâturages brûlés. Dans la ſaiſon ſeche il maigrit, & ſa loupe diminue ; elle ſe remplit de nouveaux ſucs lorſqu'il paît des herbes fraîches. D'autres animaux qui paiſſent ſous le même climat, ont auſſi les mêmes avantages : le chameau a une boſſe, & le dromadaire en a deux en forme de ſelle ; le mouton a une groſſe queue faite en capuchon, qui n'eſt qu'une maſſe de ſuif de pluſieurs livres.

On a dreſſé ici les bœufs à courir preſque auſſi vîte que les chevaux, avec les charrettes auxquelles ils ſont attelés.

Le mouton & le bœuf ſont ſi communs, qu'on en jette aux boucheries la tête & les pieds ; ce qui attire, la nuit, les loups juſques dans la ville. Souvent je les entends hurler aux environs. Pline obſerve que les lions d'Europe, qui ſe trouvent en Romanie, ſont plus adroits & plus forts que ceux d'Afrique, & les loups d'Afrique & d'Egypte ſont, dit-il, petits & de peu d'exécution. En effet, les loups du Cap ſont bien moins dangereux que les nôtres. Je pourrois ajouter à cette obſervation, que cette ſupériorité s'étend aux hommes même de notre continent. Nous avons plus d'eſprit & de courage que les Aſiatiques

& les negres : mais il me ſemble que ce ſeroit une louange plus digne de nous, de les ſurpaſſer en juſtice, en bonté, & en qualités ſociales.

Le tigre eſt plus dangereux que le loup ; il eſt ruſé comme le chat, mais il n'a pas de courage : les chiens l'attaquent hardiment.

Il n'en eſt pas de même du lion. Dès qu'ils ont éventé ſa voie, la frayeur les ſaiſit. S'ils le voient, ils l'arrêtent ; mais ils ne l'approchent pas. Les chaſſeurs le tirent avec des fuſils d'un très-gros calibre. J'en ai manié quelques-uns ; il n'y a guere qu'un payſan du Cap qui puiſſe s'en ſervir.

On ne trouve de lions qu'à ſoixante lieues d'ici ; cet animal habite les forêts de l'intérieur ; ſon rugiſſement reſſemble de loin au bruit ſourd du tonnerre. Il attaque peu l'homme, qu'il ne cherche ni n'évite : mais ſi un chaſſeur le bleſſe, il le choiſit au milieu des autres, & s'élance ſur lui avec une fureur implacable. La compagnie donne pour cette chaſſe, des permiſſions & des récompenſes.

Voici un fait dont j'ai pour garans, le gouverneur, M. de Tolbak, M. Berg, le major de la place, & les principaux habitans du lieu.

On trouve à ſoixante lieues du Cap, dans les terres incultes, une quantité prodigieuſe de petits cabris. J'en ai vu à la ménagerie de la compagnie ; ils ont deux petits daguets ſur la tête ; leur poil eſt fauve avec des taches blanches. Ces animaux paiſſent en ſi grand nombre,

ne vaut rien pour les conſtructions ; il eſt trop tendre. Le ſapin n'y vient pas. Le pin s'y éleve à une hauteur médiocre. Ce pays auroit pu devenir, par ſa poſition, l'entrepôt du commerce de l'Aſie, mais les arſenaux de la marine ſont dans le nord de l'Europe. D'ailleurs ſa rade eſt peu ſûre, & ſa relâche eſt toujours périlleuſe. J'ai vu dans cette ſaiſon, qui eſt la plus belle de l'année, pluſieurs vaiſſeaux forcés d'appareiller. Après tout, il doit remercier la nature, qui lui a donné tout ce qui étoit néceſſaire aux beſoins des Européens, de n'y avoir pas ajouté ce qui pouvoit ſervir à leurs paſſions.

Au cap de Bonne-Eſpérance, ce 10 février 1771.

LETTRE XXIII.

Eſclaves, Hottentots, Hollandois.

L'ABONDANCE du pays ſe répand ſur les eſclaves. Ils ont du pain & des légumes à diſcrétion. On diſtribue à deux noirs un mouton par ſemaine. Ils ne travaillent point le dimanche. Ils couchent ſur des lits avec des matelas & des couvertures. Les hommes & les femmes ſont chaudement vêtus. Je parle de ces choſes comme témoin, & pour l'avoir ſu de pluſieurs noirs, que les François avoient ven-

dus aux Hollandois pour les punir, diſoient-ils, mais dans le fond pour y profiter. Un eſclave coûte ici une fois plus qu'a l'Iſle de France. L'homme y eſt donc une fois plus précieux. Le ſort de ces noirs ſeroit préférable à celui de nos payſans d'Europe, ſi quelque choſe pouvoit compenſer la liberté.

Le bon traitement qu'ils éprouvent, influe ſur leur caractere. On eſt étonné de leur trouver le zele & l'activité de nos domeſtiques. Ce ſont cependant ces mêmes inſulaires de Madagaſcar, qui ſont ſi indifférens pour leurs maîtres dans nos colonies.

Les Hollandois tirent encore des eſclaves de Batavia. Ce ſont des Malayes, nation très-nombreuſe de l'Aſie, mais peu connue en Europe. Elle a une langue & des uſages qui lui ſont particuliers. Ils ſont plus laids que les negres, dont ils ont les traits. Leur taille eſt plus petite, leur peau eſt d'un noir cendré; leurs cheveux ſont longs, mais peu fournis. Ces Malayes ont les paſſions très-violentes.

Les Hottentots ſont les naturels du pays, ils ſont libres. Ils ne ſont point voleurs, ne vendent point leurs enfans, & ne ſe réduiſent point entr'eux à l'eſclavage. Chez eux l'adultere eſt puni de mort, on lapide le coupable. Quelques-uns ſe louent comme domeſtiques pour une piaſtre par an, & ſervent les habitans avec tant d'affection, qu'ils expoſent ſouvent

ſouvent leur vie pour eux. Ils ont pour armes la demi-lance ou zagaye.

L'adminiſtration du Cap ménage beaucoup les Hottentots. Lorſqu'ils portent des plaintes contre quelque Européen, ils ſont favorablement écoutés : la préſomption devant être en faveur de la nation qui a le moins de deſirs & de beſoins.

J'en ai vu pluſieurs venir à la ville, en conduiſant des chariots attelés quelquefois de huit paires de bœufs. Ils ont des fouets d'une longueur prodigieuſe, qu'ils manient à deux mains. Le cocher, de deſſus ſon ſiege, en frappe avec une égale adreſſe la tête ou la queue de ſon attelage.

Les Hottentots ſont des peuples paſteurs, ils vivent égaux ; mais dans chaque village ils choiſiſſent entr'eux deux hommes auxquels ils donnent le titre de capitaine & de caporal, pour régler les affaires de commerce avec la compagnie. Ils vendent leurs troupeaux à très-bon marché. Ils donnent trois ou quatre moutons pour un morceau de tabac. Quoiqu'ils aient beaucoup de beſtiaux, ils attendent ſouvent qu'ils meurent pour les manger.

Ceux que j'ai vus avoient une peau de mouton ſur leurs épaules, un bonnet & une ceinture de la même étoffe. Ils me firent voir comment ils ſe couchoient. Ils s'étendoient nus ſur la terre, & leur manteau leur ſervoit de couverture.

Ils ne ſont pas ſi noirs que les negres. Ils ont cependant comme eux le nez applati, la bouche grande & les levres épaiſſes. Leurs cheveux ſont plus courts & plus friſés. Ils reſſemblent à une ratine. J'ai obſervé que leur langage eſt très-ſingulier, en ce que chaque mot qu'ils prononcent eſt précédé d'un claquement de langue: ce qui leur a, ſans doute, fait donner le nom de Chocchoquas, qu'ils portent ſur d'anciennes cartes de M. de l'Iſle. On croiroit en effet qu'ils diſent toujours chocchoq.

Quand au tablier des femmes Hottentotes, c'eſt une fable dont tout le monde m'a atteſté la fauſſeté; elle eſt tirée du voyageur Kolben, qui en eſt rempli.

Une obſervation plus ſûre eſt celle de Pline, qui remarque que les animaux ſont plus imbécilles à proportion que leur ſang eſt plus gras. Les plus forts animaux ont, dit-il, le ſang plus épais, & les ſages l'ont plus ſubtil. J'ai remarqué en effet ſur des noirs bleſſés, que leur ſang ſe cailloit très-promptement. J'attribuerois volontiers à cette cauſe, la ſupériorité des blancs ſur les noirs.

Indépendamment des eſclaves & des Hottentots, les Hollandois attachent encore à leur ſervice des engagés. Ce ſont des Européens auxquels la compagnie fait des avances, & que les habitans prennent chez eux, en rendant à l'adminiſtration ce qu'elle a débourſé.

Ils ſont pour l'ordinaire économes ſur les habitations. On eſt aſſez content d'eux les premieres années, mais l'abondance où ils vivent les rend pareſſeux.

On ne donne point à jouer au Cap : on n'y fait point de viſites. Les femmes veillent ſur leurs domeſtiques & ſur leurs maiſons, dont les meubles ſont d'une propreté extrême. Le mari s'occupe des affaires du dehors. Le ſoir toute la famille réunie ſe promene, & reſpire le frais, lorſque la briſe eſt tombée. Chaque jour ramene les mêmes plaiſirs & les mêmes affaires.

L'union la plus tendre regne entre les parens. Le frere de mon hôteſſe étoit un payſan du Cap, venu de 70 lieues de là. Cet homme ne diſoit mot, & étoit preſque toujours aſſis à fumer ſa pipe. Il avoit avec lui un fils âgé de dix ans, qui ſe tenoit conſtamment auprès de lui. Le pere mettoit la main contre ſa joue, & le careſſoit ſans lui parler ; l'enfant, auſſi ſilencieux que le pere, ſerroit ſes groſſes mains dans les ſiennes, en le regardant avec des yeux pleins de la tendreſſe filiale. Ce petit garçon étoit vêtu comme on l'eſt à la campagne. Il avoit dans la maiſon un parent de ſon âge, habillé proprement ; ces deux enfans alloient ſe promener enſemble avec la plus grande intimité. Le bourgeois ne mépriſoit pas le payſan, c'étoit ſon couſin.

J'ai vu mademoiſelle Berg, âgée de ſeize

ans, diriger ſeule une maiſon très-conſidérable. Elle recevoit les étrangers, veilloit ſur les domeſtiques, & maintenoit l'ordre dans une famille nombreuſe, d'un air toujours ſatisfait. Sa jeuneſſe, ſa beauté, ſes graces, ſon caractere, réuniſſoient en ſa faveur tous les ſuffrages; cependant je n'ai jamais remarqué qu'elle y fît attention. Je lui diſois un jour qu'elle avoit beaucoup d'amis: j'en ai un grand, me dit-elle, c'eſt mon pere.

Le plaiſir de ce conſeiller étoit de s'aſſeoir, au retour de ſes affaires, au milieu de ſes enfans. Ils ſe jettoient à ſon cou; les plus petits lui embraſſoient les genoux; ils le prenoient pour juge de leurs querelles ou de leurs plaiſirs, tandis que la fille aînée excuſant les uns, approuvant les autres, ſouriant à tous, redoubloit la joie de ce cœur paternel. Il me ſembloit voir l'Antiope d'Idoménée.

Ce peuple, content du bonheur domeſtique que donne la vertu, ne l'a pas encore mis dans des romans & ſur le théatre. Il n'y a pas de ſpectacles au Cap, & on ne les deſire pas. Chacun en voit dans ſa maiſon de fort touchans; des domeſtiques heureux, des enfans bien élevés, des femmes fidelles. Voilà des plaiſirs que la fiction ne donne pas. Ces objets ne fourniſſent guere à la converſation, auſſi on y parle peu. Ce ſont des gens mélancoliques, qui aiment mieux ſentir que rai-

ſonner. Peut-être auſſi faute d'événemens n'a-t-on rien à dire; mais qu'importe que l'eſprit ſoit vuide, ſi le cœur eſt plein, & ſi les douces émotions de la nature peuvent l'agiter, ſans être excitées par l'artifice, ou contraintes par de fauſſes bienſéances?

Lorſque les filles du Cap deviennent ſenſibles, elles l'avouent naïvement. Elles diſent que l'amour eſt un ſentiment naturel, une paſſion douce, qui doit faire le charme de leur vie, & les dédommager du danger d'être meres: mais elles veulent choiſir l'objet qu'elles doivent toujours aimer. Elles reſpecteront, diſent-elles, étant femmes, les liens qu'elles ſe ſont préparés étant filles.

Elles ne font point un myſtere de l'amour: elles l'expriment comme elles le ſentent. Etes-vous aimé? vous êtes accepté, diſtingué, fêté, chéri publiquement. J'ai vu mademoiſelle Nedling pleurer le départ de ſon amant. Je l'ai vu préparer en ſoupirant, les préſens qui devoient être les gages de ſa tendreſſe. Elle n'en cherchoit pas de témoins, mais elle ne les fuyoit pas.

Cette bonne foi eſt ordinairement ſuivie d'un mariage heureux. Les garçons portent la même franchiſe dans leurs procédés. Ils reviennent d'Europe pour remplir leurs promeſſes; ils reparoiſſent avec le mérite du danger & d'un ſentiment qui a triomphé de l'abſence: l'eſtime ſe joint à l'amour, & nourrit, toute

la vie, dans ces ames conſtantes, le deſir de plaire, qu'ailleurs on porte chez ſes voiſins.

Quelque heureuſe que ſoit leur vie, avec des mœurs ſi ſimples, & ſur une terre ſi abondante, tout ce qui vient de la Hollande leur eſt toujours cher. Leurs maiſons ſont tapiſſées des vues d'Amſterdam, de ſes places publiques & de ſes environs. Ils n'appellent la Hollande que la patrie; des étrangers même à leur ſervice, n'en parlent jamais autrement. Je demandois à un Suédois, officier de la compagnie, combien la flotte mettroit de tems à retourner en Hollande: il nous faut, dit-il, trois mois pour nous rendre dans la patrie.

Ils ont une égliſe fort propre, où le ſervice divin ſe fait avec la plus grande décence. Je ne ſais pas ſi la religion ajoute à leur félicité, mais on voit parmi eux des hommes dont les peres lui ont ſacrifié ce qu'ils avoient de plus cher. Ce ſont les refugiés François. Ils ont à quelques lieues du Cap un établiſſement appellé la petite Rochelle. Ils ſont tranſportés de joie quand ils voient un compatriote; ils l'amenent dans leurs maiſons, ils le préſentent à leurs femmes & à leurs enfans, comme un homme heureux qui a vu le pays de leurs ancêtres, & qui doit y retourner. Sans ceſſe ils parlent de la France, ils l'admirent, ils la louent, & ils s'en plaignent comme d'une mere qui leur fut trop ſévere. Ils troublent ainſi le bonheur du pays où ils vivent, par le regret de celui où ils n'ont jamais été.

On porte au Cap un grand reſpect aux magiſtrats, & ſur-tout au gouverneur. Sa maiſon n'eſt diſtinguée des autres que par un ſentinelle, & par l'uſage de ſonner de la trompette lorſqu'il dîne. Cet honneur eſt attaché à ſa place; d'ailleurs aucun faſte n'accompagne ſa perſonne. Il ſort ſans ſuite; on l'aborde ſans difficulté. Sa maiſon eſt ſituée ſur le bord d'un canal ombragé par des chênes plantés devant ſa porte. On y voit des portraits de Ruiter, de Tromp, ou de quelques hommes illuſtres de la Hollande. Elle eſt petite & ſimple, & convient au petit nombre de ſolliciteurs qui y ſont appellés par leurs affaires; mais celui qui l'habite eſt ſi aimé & ſi reſpecté, que les gens du pays ne paſſent point devant elle ſans la ſaluer.

Il ne donne point de fêtes publiques, mais il aide de ſa bourſe des familles honnêtes qui ſont dans l'indigence. On ne lui fait point la cour. Si on demande juſtice, on l'obtient du conſeil; ſi ce ſont des ſecours, ce ſont des devoirs pour lui: on n'auroit à ſolliciter que des injuſtices.

Il eſt preſque toujours maître de ſon tems, & il en diſpoſe pour maintenir l'union & la paix, perſuadé que ce ſont elles qui font fleurir les ſociétés. Il ne croit pas que l'autorité du chef dépende de la diviſion des membres. Je lui ai ouï dire que la meilleure politique étoit d'être droit & juſte.

Il invite ſouvent à ſa table les étrangers. Quoiqu'âgé de 80 ans, ſa converſation eſt fort gaie; il connoît nos ouvrages d'eſprit & les aime. De tous les François qu'il a vus, celui qu'il regrette davantage étoit l'abbé de la Caille. Il lui avoit fait bâtir un obſervatoire. Il eſtimoit ſes lumieres, ſa modeſtie, ſon déſintéreſſement, ſes qualités ſociales. Je n'ai connu que les ouvrages de ce ſavant; mais en rapportant le tribut que des étrangers rendent à ſa cendre, je me félicite de finir le portrait de ces hommes eſtimables, par l'éloge d'un homme de ma nation.

LETTRE XXIV.

Suite de mon journal au Cap.

Je fus invité par M. Serrurier, premier miniſtre des égliſes, à aller voir la bibliotheque. C'eſt un édifice fort propre. J'y remarquai ſurtout beaucoup de livres de théologie qui n'y ont jamais occaſionné de diſpute, car les Hollandois n'y vont point. A l'extrêmité du jardin de la compagnie, il y a une ménagerie où l'on voit une grande quantité d'oiſeaux. Les pélicans, que j'avois vus ſur le rivage à mon arrivée, étoient les commenſaux de cette maiſon; mais on les en avoit chaſſés parce qu'ils

mangeoient les petits canards. Ils alloient dans le jour pêcher dans la rade, & revenoient coucher le ſoir à terre.

Le 10 février on ſignala un navire François; c'étoit l'Alliance, un de ceux que l'ouragan avoit forcés d'appareiller de Bourbon. Il avoit perdu ſon artimon dans la tempête. Il ne put nous donner aucune nouvelle de l'Indien. Il prit quelques vivres, & continua ſa route pour l'Amérique, ſans réparer la perte de ſon mât. Les Hollandois en ont de grandes proviſions, qu'ils conſervent en les enterrant dans le ſable: mais ils les vendent fort cher. Le mât de miſaine de la Normande lui coûta mille écus.

Le 11 la Digue, flûte du roi, partie de l'Iſle de France il y avoit un mois, vint relâcher pour faire quelques proviſions. Je connoiſſois le capitaine, M. le Fer. Il me dit qu'il ne ſeroit pas plus de huit jours au mouillage, & que de là il feroit route pour l'Orient. Je ne comptois plus revoir l'Indien ni mes effets; cette occaſion me parut favorable; je réſolus d'en profiter.

Je fis part de ma réſolution à M. Berg & à M. de Tolbak: ils me réitérerent l'un & l'autre l'offre de leur bourſe. Un ſoir, ſoupant chez le gouverneur, on parla du vin de Conſtance; M. de Tolbak me demanda ſi je n'en emporterois pas en Europe. Je lui répondis naturellement que le déſordre arrivé dans mon économie, ne me permettoit pas de faire cette

emplette, à laquelle j'avois deſtiné une ſomme pour en faire préſent à une perſonne à qui j'étois fort attaché. Il me dit qu'il vouloit me tirer de cet embarras, en me donnant une alverame de vin rouge ou blanc, ou toutes les deux à la fois, ſi cela me faiſoit plaiſir. Je lui répondis qu'une ſeule ſuffiſoit, & que je la préſenterois de ſa part à celui auquel je la deſtinois. " Non, dit-il, c'eſt vous à qui je la „ donne, afin que vous vous ſouveniez de „ moi. Je ne vous demande pour toute recon- „ noiſſance, que de m'écrire votre arrivée. „ Il me l'envoya le lendemain. M. Berg, de ſon côté, à qui j'avois beaucoup parlé des honnêtetés que j'avois reçues de monſieur & de mademoiſelle de Cremon, me dit qu'il ſe chargeoit de ma reconnoiſſance, & qu'il leur enverroit de ma part vingt-quatre bouteilles de vin de Conſtance.

Dans une ſituation où je manquois de tout, je trouvois mon ſort heureux d'avoir rencontré parmi des étrangers, des hommes ſi obligeans.

J'arrêtai avec le capitaine de la Digue mon paſſage en France, à raiſon de ſix cents livres. Il devoit partir quelques jours après. J'uſai avec beaucoup de circonſpection, du crédit de M. Berg. Je me fis faire un habit uni & un peu de linge. C'étoit là tout l'équipage d'un officier qui revenoit des Indes Orientales. Non-ſeulement j'avois perdu tous mes effets,

mais je me trouvois endetté de plus de quatorze cents livres.

A peine j'avois fait mes arrangemens, que le vaiſſeau l'Africain vint mouiller au Cap; il venoit y chercher des vivres; il étoit parti de l'Iſle de France vers la mi-janvier. Il nous apportoit des nouvelles de l'Indien: voici ce que nous en apprîmes.

Ce malheureux vaiſſeau avoit perdu tous ſes mâts dans la tempête; & après avoir tenu la mer plus d'un mois, il étoit enfin retourné à l'Iſle de France en ſi mauvais état, qu'on l'avoit déſarmé. Il avoit reçu des coups de mer par ſes hauts qui avoient mouillé une partie de ſa cargaiſon, & inondé la ſainte-barbe au point que les malles des paſſagers y flottoient. Un honnête homme, appellé M. de Moncherat, m'écrivoit qu'il s'étoit chargé de viſiter les miennes à leur arrivée, & qu'à l'exception de ce qui étoit dans ma chambre, il y avoit eu peu de dommage.

On nous raconta un événement bien étrange, arrivé ſur l'Indien. Entre les mauvais ſujets qui viennent à l'Iſle de France, on y avoit fait paſſer un homme de bonne maiſon, appellé M. de ****. Il avoit aſſaſſiné en France ſon beau-frere. Dans la traverſée il eut une querelle avec le ſubrecargue de ſon vaiſſeau. En arrivant à terre, en plein jour ſur la place publique, ſans autre formalité, il le perça de ſon épée, & lui en rompit la lame dans

le corps. Il s'enfuit dans les bois, d'où on le ramena en priſon. Son procès fut fait, & il alloit être condamné au ſupplice, lorſqu'on fit, la nuit, un trou au mur de ſa priſon, par où il s'évada.

Cet événement étoit arrivé deux mois avant mon départ.

Pendant la tempête qu'eſſuya l'Indien, le mât de miſaine rompit, & tomba à la mer. On ſe hâtoit d'en couper les cordages, lorſqu'on vit au milieu des lames, un matelot accroché à la hune de ce mât flottant. Il crioit: ſauvez-moi, ſauvez-moi, je ſuis ****. En effet c'étoit ce miſérable. Au retour de l'Indien à l'Iſle de France, on le fit encore évader. M. de Tolbak diſoit à ce ſujet, " qui doit être „ pendu ne peut pas ſe noyer. „

On n'avoit reçu aucune nouvelle de l'Alliance, qui avoit probablement péri.

Ce fut pour moi un grand bonheur de recevoir mes effets à la veille de mon départ, & de n'être plus ſur l'Indien, qui probablement reſteroit long-tems à l'Iſle de France.

La Digue différa ſon départ juſqu'au 2 mars. Je payai toute ma dépenſe avec mes lettres de change ſur le tréſor des colonies, à ſix mois de vue, & j'y perdis vingt-deux pour cent d'eſcompte.

Je pris congé du gouverneur, & de M. Berg, qui me donna beaucoup de curioſités naturelles. Je lui avois fait part de quelques-unes des

miennes. Mademoiſelle Berg me donna trois perruches à tête griſe, groſſes comme des moineaux; elles venoient de Madagaſcar. Mon hôteſſe me fit une proviſion de fruits, & me ſouhaita en pleurant, ainſi que ſa famille, un heureux voyage.

Je quittai à regret de ſi bonnes gens, & ces jardins d'arbres fruitiers d'Europe, que je laiſſois au mois de mars chargés de fruits. J'avois cependant un grand plaiſir à imaginer que j'allois les retrouver couverts de fleurs en Europe, & que dans un an j'aurois eu deux étés ſans hiver: mais, ce qui vaut encore mieux que les beaux pays & les douces ſaiſons, j'allois revoir ma patrie & mes amis.

LETTRE XXV.

Départ du Cap; deſcription de l'Aſcenſion.

Le 2 de mars à deux heures après midi, nous appareillâmes avec ſix vaiſſeaux de la flotte de Batavia. Les ſix autres étoient partis il y avoit quinze jours. Nous ſortîmes par la deuxieme ouverture de la baie, laiſſant l'iſle Roben à gauche. Nous dépaſſâmes bien vîte les navires Hollandois. Ils vont de compagnie juſqu'à la hauteur des Açores, où deux vaiſſeaux de

guerre de leur nation ſes attendent pour les convoyer juſqu'en Hollande.

Les marins regardent le Cap comme le tiers du chemin de l'Iſle de France en Europe ; ils comptent un autre tiers du Cap au paſſage de la ligne incluſivement : le troiſieme eſt pour le reſte de la route.

Huit jours après notre départ, pendant que nous étions ſur le pont, après dîner, dans une parfaite ſécurité, on vit ſortir une grande flamme de la cheminée de la cuiſine ; elle s'élevoit juſqu'à la hauteur de l'écoute de miſaine. Tout le monde courut ſur l'avant. Ce ne fut qu'une terreur panique : un cuiſinier maladroit avoit répandu des graiſſes dans le foyer de ſa cuiſine. On conta, à ce ſujet, que le feu ayant pris à la miſaine du vaiſſeau le... toute la voilure de l'avant fut enflammée dans un inſtant. Les officiers & l'équipage avoient perdu la tête, & vinrent en tumulte avertir le capitaine. Il ſortit de ſa chambre, & leur dit froidement : mes amis, ce n'eſt rien ; il n'y a qu'à arriver. En effet, la flamme pouſſée en avant par le vent arriere, s'amortit dès qu'il n'y eut plus de toile. Cet homme de ſang-froid s'appelloit M. de Surville. C'étoit un capitaine de la compagnie, du plus grand mérite.

Nous eûmes conſtamment le vent du ſud-eſt, & une belle mer, juſqu'à l'Aſcenſion. Le 20 mars nous étions par ſa latitude, qui eſt

de huit deg. ſud. Mais nous avions trop pris de l'eſt. Nous fûmes obligés de courir en longitude, notre intention étant d'y mouiller pour y pêcher de la tortue.

Le 22 au matin nous en eûmes la vue. On apperçoit cette iſle de dix lieues, quoiqu'elle n'ait guere qu'une lieue & demie de diametre. On y diſtingue un morne pointu appellé la montagne verte. Le reſte de l'iſle eſt formé de collines noires & rouſſes, & les parties des rochers voiſines de la mer étoient toutes blanches de la fiente des oiſeaux.

En approchant, le payſage devient bien plus affreux. Nous longeâmes la côte pour arriver au mouillage, qui eſt dans le nord-oueſt. Nous apperçûmes au pied de ces mornes noirs, comme les ruines d'une ville immenſe. Ce ſont des rochers fondus, qui ont coulé d'un ancien volcan; ils ſe ſont répandus dans la plaine & juſqu'à la mer, ſous des formes très-bizarres. Tout le rivage dans cette partie en eſt formé. Ce ſont des pyramides, des grottes, des demi-voûtes, des cul-de-lampes; les flots ſe briſent contre ces anfractuoſités: tantôt ils les couvrent & forment, en retombant, des nappes d'écumes; tantôt trouvant des plateaux élevés, percés de trous, ils les frappent endeſſous, & jailliſſent en longs jets d'eau ou en aigrettes. Ces rivages noirs & blancs étoient couverts d'oiſeaux marins. Quantité de frégates nous entourerent & voloient dans nos manœuvres, où on les prenoit à la main.

Nous mouillâmes le ſoir à l'entrée de la grande anſe. Je deſcendis dans le canot avec les gens deſtinés à la pêche de la tortue. Le débarquement eſt au pied d'une maſſe de rochers que l'on apperçoit du mouillage à l'extrêmité de l'anſe ſur la droite. Nous deſcendîmes ſur un gros ſable très-beau. Il eſt blanc, mêlé de grains rouges, jaunes, & de toutes les couleurs, comme ces grains d'anis appellés mignonette. A quelques pas de là nous trouvâmes une petite grotte dans laquelle eſt une bouteille où les vaiſſeaux qui paſſent mettent des lettres. On caſſe la bouteille pour les lire, après quoi on les remet dans une autre.

Nous avançâmes environ cinquante pas en prenant ſur la gauche derriere les rochers. Il y a là une petite plaine, dont le ſol ſe briſoit ſous nos pieds, comme s'il eût été glacé. J'y goûtai; c'étoit du ſel, ce qui me parut étrange, n'y ayant pas d'apparence que la mer vienne juſques-là.

On apporta du bois, la marmite, & la voile du canot, ſur laquelle nos matelots ſe coucherent en attendant la nuit. Ce n'eſt que ſur les huit heures du ſoir que les tortues montent au rivage. Nos gens ſe repoſoient tranquillement, lorſque l'un deux ſe leva en ſurſaut en criant: un mort, voici un mort... En effet; à une petite croix élevée ſur un monceau de ſable, nous vîmes qu'on y avoit enterré quelqu'un. Cet homme s'étoit couché deſſus ſans

y

y penſer ; aucun de nos matelots ne voulut reſter là davantage : il fallut, pour leur complaire, avancer cent pas plus loin.

La lune ſe leva, & vint éclairer cette ſolitude. Sa lumiere, qui rend les ſites agréables plus touchans, rendoit celui-ci plus effroyable. Nous étions au pied d'un morne noir, au haut duquel on diſtinguoit une grande croix que des marins y ont plantée. Devant nous la plaine étoit couverte de rochers, d'où s'élevoit une infinité de pointes de la hauteur d'un homme. La lune faiſoit briller leur ſommet blanchi de la fiente des oiſeaux. Ces têtes blanches ſur ces corps noirs, dont les uns étoient debout, & les autres inclinés, paroiſſoient comme des ſpectres errans ſur des tombeaux. Le plus profond ſilence régnoit ſur cette terre déſolée ; de tems à autre on entendoit ſeulement le bruit de la mer ſur la côte, ou le cri vague de quelque frégate effrayée d'y voir des habitans.

Nous fûmes dans la grande anſe attendre les tortues. Nous étions couchés ſur le ventre dans le plus grand ſilence. Au moindre bruit cet animal ſe retire. Enfin nous en vîmes ſortir trois des flots ; on les diſtinguoit comme des maſſes noires qui grimpoient lentement ſur le ſable du rivage. Nous courûmes à la premiere : mais notre impatience nous la fit manquer. Elle redeſcendit la pente & ſe mit à la nage. La ſeconde étoit plus avancée, & ne put

retourner ſur ſes pas. Nous la jettâmes ſur le dos. Dans le reſte de la nuit, & dans la même anſe, nous en tournâmes plus de cinquante, dont quelques-unes peſoient cinq cents livres.

Le rivage étoit tout creuſé de trous, où elles pondent juſqu'à trois cents œufs, qu'elles recouvrent de ſable, où le ſoleil les fait éclorre. On tua une tortue, & on en fit du bouillon; après quoi je fus me coucher dans la grotte où l'on met les lettres, afin de jouir de l'abri du rocher, du bruit de la mer, & de la molleſſe du ſable. J'avois chargé un matelot d'y porter mon ſac de nuit : mais jamais il n'oſa paſſer ſeul devant le lieu où il avoit vu un homme enterré. Il n'y a rien à la fois de ſi hardi & de ſi ſuperſtitieux que les matelots.

Je dormis avec grand plaiſir. A mon réveil je trouvai un ſcorpion & des cancrelas à l'entrée de ma caverne. Je ne vis aux environs, d'autres herbes qu'une eſpece de tithimale ou éclaire. Son ſuc étoit laiteux & très-âcre : l'herbe & les animaux étoient dignes du pays.

Je montai ſur le flanc d'un des mornes, dont le ſol retentiſſoit ſous mes pieds. C'étoit une véritable cendre rouſſe & ſalée. C'eſt peut-être de là que provient la petite ſaline où nous avions paſſé la nuit. Un fou vint s'abattre à quelques pas de moi. Je lui préſentai ma canne, il la ſaiſit de ſon bec ſans prendre ſon vol. Ces oiſeaux ſe laiſſoient prendre à la main, ainſi que toutes les eſpeces qui n'ont pas éprouvé

la ſociété de l'homme; ce qui prouve qu'il y a une ſorte de bonté & de confiance naturelle à toutes les créatures envers les animaux qu'ils ne croient pas mal-faiſans. Les oiſeaux n'ont pas peur des bœufs.

Nos matelots tuerent beaucoup de frégates, pour leur enlever une petite portion de graiſſe qu'elles ont vers le cou. Ils croient que c'eſt un ſpécifique contre la goutte, parce que cet oiſeau eſt fort léger : mais la nature, qui a attaché ce mal à notre intempérance, n'en a pas mis le remede dans notre cruauté.

Sur les dix heures du matin, la chaloupe vint embarquer les tortues. Comme la lame étoit groſſe, elle ſe mouilla au large, & avec une corde placée à terre en va & vient; elle les tira à elle l'une après l'autre.

Cette manœuvre nous occupa toute la journée. Le ſoir on remit à la mer les tortues qui nous étoient inutiles. Quand elles ſont longtems ſur le dos, les yeux leur deviennent rouges comme des ceriſes, & leur ſortent de la tête. Il y en avoit pluſieurs ſur le rivage, que d'autres vaiſſeaux avoient laiſſé mourir dans cette ſituation. C'eſt une négligence cruelle.

LETTRE XXVI.

Conjectures ſur l'antiquité du ſol de l'Aſcenſion, de l'Iſle de France, du cap de Bonne-Eſpérance, & de l'Europe.

PENDANT que nos matelots travailloient à embarquer les tortues, je fus m'aſſeoir dans une des cavités de ces rochers dont la plaine eſt couverte ; à la vue de ce déſordre effroyable, je fis quelques réflexions.

Si ces ruines, me diſois-je, étoient celles d'une ville, que de mémoires nous aurions ſur ceux qui l'ont bâtie & ſur ceux qui l'ont ruinée ! Il n'y a point de colonne en Europe qui n'ait ſon hiſtorien.

Pourquoi faut-il que nous, qui ſavons tant de choſes, ne ſachions ni d'où nous venons, ni où nous ſommes ! Tous les ſavans conviennent de l'origine & de la durée de Babylone, qui n'a plus d'habitans, & perſonne n'eſt d'accord ſur la nature & l'antiquité du globe, qui eſt la patrie de tous les hommes. Les uns le forment par le feu, les autres par l'eau : ceux-ci par les loix du mouvement, ceux-là par celles de la cryſtalliſation. Les peuples d'occident croient qu'il n'a pas ſix mille ans ; ceux de l'orient diſent qu'il eſt éternel.

Il eſt probable qu'il n'y auroit qu'un ſyſtême, ſi le reſte de la terre reſſembloit à cette iſle. Ces pierres-ponces, ces collines de cendres, ces rocs fondus qui ont bouillonné comme du mâchefer, prouvent évidemment qu'elle doit ſon origine à un volcan: mais combien y a-t-il d'années que ſon exploſion s'eſt faite?

Il me ſemble que, ſi ce tems étoit fort reculé, ces monceaux de cendres ne ſeroient pas en pyramides: la pluie, le ſoleil les eût affaiſſés. Les angles & les contours de ces roches ne ſeroient pas aigus & tranchans, parce qu'une longue action de l'athmoſphere détruit les parties ſaillantes des corps: des ſtatues de marbre taillées par les Grecs, ſont redevenues à l'air, des blocs informes.

Seroit-il donc ſi difficile de juger de l'ancienneté d'un corps par ſon dépériſſement, puiſqu'on juge bien de l'antiquité d'une médaille par ſa rouille? Un vieux rocher n'eſt-il pas une médaille de la terre frappée par le tems?

D'ailleurs, ſi cette iſle étoit fort ancienne, ces blocs de pierre qui ſont à la ſurface de la terre, s'y ſeroient enſevelis par leur propre poids; c'eſt un effet lent, mais ſûr, de la peſanteur. Les piles de boulets & les canons poſés ſur le ſol des arſenaux, s'y enterrent en peu d'années. La plupart des monumens de la Grece & de l'Italie ſe ſont enfoncés au-

deſſus de leur ſoubaſſement. Quelques-uns même ont tout-à-fait diſparu.

Si donc je pouvois ſavoir *combien un corps, dont la forme & la peſanteur eſt connue, doit mettre de tems à s'enfoncer dans un terrein dont on connoît la réſiſtance*, j'aurois un rapport qui me feroit trouver celui que je cherche. Le calcul ſera facile, quand les expériences ſeront faites; en attendant je peux croire raiſonnablement que cette iſle eſt très-moderne.

J'en peux penſer autant de l'Iſle de France; mais comme ſes montagnes pointues ont déjà des croupes, comme ſes rochers ſont enfoncés au tiers ou au quart en terre, & que leurs angles ſont un peu émouſſés, je ſuis perſuadé que ſa date remonte pluſieurs ſiecles au-delà.

Le cap de Bonne-Eſpérance me paroît beaucoup plus ancien. Les rochers qui ſe ſont détachés du ſommet des montagnes, ſont au Cap tout-à-fait enfoncés dans la terre, où on les retrouve en creuſant. Les montagnes ont toutes à leur pied des taluts fort élevés, formés par les débris de leurs parties ſupérieures. Ces débris en ont été détachés par une longue action de l'athmoſphere; ce qui eſt ſi vrai qu'ils ſont en plus grande quantité aux endroits où les vents ont coutume de ſouffler. Je l'ai obſervé ſur la montgne de la Table, dont la partie oppoſée au vent de ſud-eſt eſt bien plus en talut que celle qui regarde la ville.

J'ai remarqué encore ſur la montagne de

la Table, des pierres iſolées de la groſſeur d'un tonneau, dont les angles étoient bien arrondis. Leurs fragmens même n'ont plus d'arêtes vives: ils forment un gravier blanc & liſſe, ſemblable à des amandes applaties. Ces pierres ſont fort dures, & reſſemblent pour la couleur & le grain à des tablettes de porcelaine uſées.

Le dépériſſement de ces corps annonce une aſſez grande antiquité; cependant je n'ai pas trouvé ſur la Table que la couche de terre végétale eût plus de deux pouces de profondeur, quoique les plantes y ſoient communes; en beaucoup d'endroits même le roc eſt nud. Il n'y a donc pas un grand nombre de ſiecles que les végétaux y croiſſent. Toutefois on n'en peut rien conclure, parce que le ſommet n'étant ni de ſable ni de pierre poreuſe, mais une eſpece de caillou blanc, poli & dur, les ſemences des plantes y auront été long-tems portées par les vents avant d'y pouvoir germer.

La couche végétale dans les plaines eſt beaucoup plus épaiſſe, mais on n'en pourroit rien conclure pour l'antiquité du ſol; parce que, quand cette couche y eſt conſidérable, elle peut y avoir été apportée des montagnes voiſines par les pluies, ou avoir été entraînée plus loin, quand elle y eſt rare.

S'il exiſtoit en Europe une montagne élevée, iſolée, & dont le ſommet fût applati

comme celui de la Table, ſans être comme lui d'une matiere contraire à la végétation, on pourroit comparer l'épaiſſeur de ſa terre végétale à celle d'un terrein nouveau & pareillement iſolé, par exemple, à la croûte de quelques-unes de ces iſles, qui depuis cent ans ſe ſont formées à l'embouchure de la Loire.

En attendant l'expérience, je préſume que l'Europe eſt plus ancienne que la terre du Cap, parce que le ſommet de ſes montagnes n'a pas plus d'eſcarpement, que leurs flancs ont une pente plus douce, & que les rochers qui ſont encore à la ſurface de la terre ſont écornés & arrondis.

Il ne s'agit point ici des rochers qui paroiſſent ſur le flanc des montagnes que la mer, les torrens ou le débordement des rivieres ont eſcarpées, ni des pierres que les pluies mettent à découvert dans les plaines dont elles entraînent la terre, & encore moins des cailloux des champs que la charrue couvre & découvre chaque année ; mais de ceux qui par leur maſſe & leur ſituation n'obéiſſent qu'aux ſeules loix de la peſanteur. Je n'en ai vu aucun de cette eſpece dans les plaines de la Ruſſie & de la Pologne. La Finlande eſt pavée de rochers, mais ils ſont d'une configuration toute différente ; ce ſont des collines & des vallons entiers de roc vif.

C'eſt en quelque ſorte la terre qui eſt pétrifiée. Cependant, comme les ſapins croiſſent ſur

les croupes de ces collines, il paroît qu'elles ſont depuis long-tems à l'air qui les décompoſe. Il paroît même que, ſous une température moins froide, cette décompoſition ſe feroit accélérée bien plus vîte ; mais la neige les met pendant ſix mois à couvert de l'action de l'athmoſphere, & le froid qui durcit la terre retarde l'effet de leur peſanteur.

L'eſpece de roche que je crois propre aux expériences, eſt celle des environs de Fontainebleau. Ce ſont de groſſes maſſes de grès, arrondies, détachées les unes des autres. Quelques-unes ſont enſevelies dans le ſol à moitié ou aux deux tiers, d'autres ſont empilées à la ſurface comme des amas de pierres à bâtir. Ce ſont probablement les ſommets de quelque montagne pierreuſe qui n'ont pas tout-à-fait diſparu. Il eſt probable que chaque ſiecle acheve de les enfoncer dans le ſol, & qu'il y en avoit beaucoup plus il y a deux mille ans. L'action des élémens & de la peſanteur tend à arrondir le globe. Un jour les montagnes de l'Europe auront beaucoup moins de pente, un jour la mer aura diſſous les rochers des côtes où elle ſe briſe aujourd'hui, comme elle a détruit ceux de Carybde & de Scylla.

J'ouvris enſuite un livre d'hiſtoire pour me diſſiper. Je tombai ſur un endroit où l'auteur dit de quelques familles Européennes, que leur origine *ſe perd dans la nuit du tems* ; comme ſi leurs ancêtres étoient nés avant le

ſoleil. Il parloit ailleurs des peuples du nord, comme des fabricateurs du genre humain, *officina gentium* : ce déluge de barbares, dit-il, que le nord ne pouvoit plus contenir.

J'ai vécu quelque tems dans le nord, où j'ai parcouru plus de huit cents lieues ; & je ne me rappelle pas y avoir vu aucun monument ancien. Cependant les ſociétés nombreuſes laiſſent des traces durables ; & depuis le petit clocher d'un village, juſqu'aux pyramides d'Egypte, toute terre qui fut cultivée porte des témoignages de l'induſtrie humaine. Les champs de la Grece & de l'Italie ſont couverts de ruines antiques : pourquoi n'en trouve-t-on pas en Ruſſie & en Pologne ? C'eſt que les hommes ne ſe multiplient qu'avec les fruits de la terre ; c'eſt que le nord de l'Europe étoit inculte lorſque le midi étoit couvert de moiſſons, de vignobles & d'oliviers (*note premiere*). Ces peuples dans l'abondance éleverent des autels à tous les biens. Cerès, Pomone, Bacchus, Flore, Palès, les Zéphirs, les Nymphes, &c. tout ce qui étoit plaiſir fut divinité. La jeune fille offroit des colombes à l'Amour, des guirlandes aux Graces, & prioit (*note ſeconde*) Lucine de lui donner un mari fidele. La religion ne s'étoit point ſéparée de la nature ; & comme la reconnoiſſance étoit dans tous les cœurs, la terre ſous un ciel favorable ſe couvrait d'autels. On vit dans chaque verger le dieu des jar-

dins, Neptune ſur les rivages, l'Amour dans tous les boſquets : les Nayades eurent des grottes, les Muſes des portiques, Minerve des périſtiles; l'obéliſque de Diane parut dans les taillis, & le temple de Vénus éleva ſa coupole au-deſſus des forêts.

Mais lorſqu'un habitant de ces belles contrées fut obligé de chercher au nord une nouvelle patrie, lorſqu'il eut pénétré avec ſa famille malheureuſe ſous l'ourſe glacée; dieux! quel fut ſon effroi aux approches de l'hiver! Le ſoleil paroiſſoit à peine au-deſſus de l'horizon, ſon diſque étoit rouge & ténébreux. Le ſouffle des vents faiſoit éclater le tronc des ſapins, les fontaines ſe figeoient, & les fleuves s'étoient arrêtés. Une neige épaiſſe couvroit les prés, les bois & les lacs. Les plantes, les graines, les ſources, tout ce qui ſoutient la vie étoit mort. On ne pouvoit même ni reſpirer, ni toucher à rien; car la mort étoit dans l'air, & la douleur ſortoit de tous les corps. Ah! quand cet infortuné entendit les cris de ſes enfans que le climat dévoroit, quand il vit ſur leurs joues les larmes ſe vitrifier, & leurs bras tendus vers lui ſe roidir... qu'il eut d'horreur de ces retraites funeſtes! Oſa-t-il eſpérer une poſtérité de la nature, & des moiſſons de ces campagnes de fer? Sa main dut frémir d'ouvrir un ſol qui tuoit ſes habitans. Il ne lui reſta que de joindre ſa miſere à celle d'un troupeau, de chercher avec lui la

mouſſe des arbres, & d'errer ſur une terre où le repos coûtoit la vie. Seulement il s'y creuſa des tanieres ; & ſi dans la ſuite on vit du ſein de ces neiges ſortir quelque monument, ſans doute ce fut un tombeau.

Il eſt probable que le nord d'Europe ne ſe peupla que lorſque le midi lui-même fut abandonné. Les Grecs, ſi ſouvent tourmentés par leurs tyrans, préférerent enfin la liberté à la beauté du ciel. Une partie d'entre eux tranſporta en Hongrie, en Boheme, en Pologne & en Ruſſie, les arts par leſquels l'homme ſurmonte les élémens, & ſeul de tous les animaux peut vivre dans tous les climats. Depuis la Morée juſqu'à Arcangel, ſur une largeur de plus de cinq cents lieues, on ne parle que la langue eſclavone, dont les mots & les lettres même dérivent du grec. Les nations du nord doivent donc leur origine aux Grecs ; elles ont dû rentrer dans la barbarie, en ſortir tard, & ne développer leur puiſſance que ſous une bonne légiſlation. Pierre premier a jetté les fondemens de leur grandeur moderne, & aujourd'hui une grande impératrice leur donne des loix dignes de l'aréopage.

NOTE PREMIERE.

DAnaüs vint d'Egypte chez les Grecs, exprès pour leur apprendre à faire des puits, tant la plus belle partie de l'Europe & la premiere civiliſée étoit encore dans l'enfance. Les Grecs furent ſi étonnés de voir les filles de Danaüs tirer de l'eau d'un puits ſans le vuider, qu'ils s'imaginerent que c'étoit un tonneau inépuiſable, ou que le ſeau du puits étoit criblé : & voilà la fable des Danaïdes. On n'a pas de date de l'arrivée de Danaüs, parce qu'il y a trois mille ans, les peuples policés de l'Europe n'avoient pas de chronologie.

Quatre cent cinquante ans avant la fondation de Rome, Minos conſtruiſit les premiers bateaux ; Dédale dans le même tems inventa les outils, l'art du charpentier, & les voiles de vaiſſeaux, qui paſſerent pour des ailes : de là l'hiſtoire de ſon fils Icare.

L'art de ſculpter commença à Scio 300 ans avant la fondation de Rome. Celui de peindre & de jetter en fonte ne fut inventé que du tems de Phidias, l'an de Rome 308. D'autres arts encore plus utiles avoient une moindre antiquité.

Voyons en quel tems ils ont commencé chez les Romains. Avant Servius Tullius, on ne battoit point monnoie. Il fut le premier qui en fit

frapper de cuivre. C'étoient des as qui peſoient deux livres, comme les pieces de Suede d'aujourd'hui. Ce ne fut que l'an de Rome 585 que l'on battit pour la premiere fois de la monnoie d'argent, & ce ne fut qu'en 647 que l'on frappa de la monnoie d'or (*). On ne vécut à Rome que de bouillie ou de fromentée juſqu'à l'année 580, où pour la premiere fois les boulangers & les médecins Grecs vinrent s'établir à Rome.

L'agriculture n'étoit pas plus avancée. Les Grecs avoient tiré la vigne de l'Aſie, ſelon Plutarque. Elle paſſa enſuite chez les Latins; mais le vin étoit ſi rare ſous Numa, qu'il défendit qu'on en arrosât les bûchers des funérailles. Lucius Papinianus, général contre les Samnites, fit vœu d'en offrir un petit gobelet à Jupiter, s'il gagnoit la bataille: tant le vin alors étoit rare, dit Pline.

Selon Feneſtella, l'an de Rome 183, il n'y avoit point d'oliviers en Italie, en Eſpagne & en Afrique. Pline dit qu'en 440 il n'y avoit d'oliviers en Italie qu'à 40 milles de la mer, & que l'huile ne devint commune qu'en 690: mais ſous Caton on n'avoit pas encore imaginé d'exprimer de l'huile d'autres graines que de l'olive.

(*) Depuis les Romains on a imaginé de la monnoie de papier. Comme on voit, tout ſe perfectionne. J'ai perdu ſur cette perfection de l'art trente-trois pour cent. Je ne ſais pas ſi les autres arts font d'auſſi grands progrès.

Quant aux légumes, les Romains tirerent les échalotes, ou aſcalonites, d'Aſcalon en Judée; les oignons, & la chicorée, dont le nom *chicorium* eſt égyptien, de Chypre & d'Egypte; la menthe & cinq ſortes de navets, de Grece; la poirée blanche, de Sicile; les choux, de Naples; les cardons, de Carthage; le chervi, ou carvi, de Carie; les melons, de Lacédémone & de Béotie.

Ils avoient importé de même la plupart de leurs arbres fruitiers des pays plus orientaux, les figuiers des environs de Troye, d'Hircanie & de Syrie; les citronniers de la Médie, les noyers & les pêchers de la Perſe; le nefflier, le coignaſſier, le cyprès & le plane, de Candie; le châtaignier de Sardaigne, le myrthe de la Grece, les lauriers de Delphes & de Chypre, les grenadiers d'Afrique, beaucoup d'eſpeces de pommiers & de poiriers du royaume d'Epire. Les pruniers, du tems de Caton, étoient fort rares: ceux que nous appellons de damas, venoient d'Arménie. De ſon tems il n'y avoit point d'amandiers en Italie. Les avelines vinrent à Rome du royaume de Pont, d'où Lucullus apporta auſſi les ceriſes; les piſtaches furent apportées de Surie par Vitellius, & les jujubes de Syrie, par le conſul Papinianus, ſous Auguſte.

Les Gaulois ont tiré de l'Italie leurs arts & leurs végétaux. De quoi vivoient-ils donc quand les Romains n'avoient encore ni lé-

gumes, ni fruits, ni pain, ni vin, ni argent, ni induſtrie? S'ils vivoient en peuples paſteurs, ils n'étoient pas nombreux. Et qu'étoient-ce alors que les nations du nord? Celles qui firent une incurſion en Italie du tems de Marius, étoient probablement des nations errantes comme celles du Canada. Les Scythes les chaſſoient vers l'occident & vers le midi.

SECONDE NOTE.

LES jeunes filles chantoient à Rome dans les jeux ſéculaires:

Ritè maturos aperire partus
Lenis Illithya, tuere matres,
Sive tu Lucina probas vocari,
Seu Genitalis

Diva; producas ſobolem, patrumque
Proſperes decreta ſuper jugandis
Fœminis, proliſque novæ feraci
Lege maritâ.

HORAT. Epod. lib. od. 14.

Ce qui veut dire: " Donnez à nos meres „ d'heureux accouchemens, douce Lucine, „ qui préſidez à la naiſſance des hommes; „ déeſſe de la génération, préparez pour nous „ une nouvelle poſtérité, & faites réuſſir les „ loix du ſénat en faveur des mariages. „

LETTRE

LETTRE XXVII.

Obſervations ſur l'Aſcenſion. Départ. Arrivée en France.

MES réflexions ſur l'Aſcenſion m'avoient mené aſſez loin ; c'eſt qu'on jouit des objets agréables, & que les triſtes font réfléchir. Auſſi l'homme heureux ne raiſonne guere : il n'y a que celui qui ſouffre qui médite, pour trouver au moins des rapports utiles dans les maux qui l'environnent. Tant il eſt vrai que la nature a fait, du plaiſir, le reſſort de l'homme ; quand elle n'a pu le placer dans ſon cœur, elle l'a mis dans ſa tête.

Quoique l'Aſcenſion ſoit ſans terre & ſans eau, elle ne tient point ſur le globe une place inutile. La tortue y trouve trois mois de l'année à faire ſes pontes loin du bruit. C'eſt un animal ſolitaire, qui fuit les rivages fréquentés. Un vaiſſeau qui mouille ici pendant vingt-quatre heures, la chaſſe de la baie pendant pluſieurs jours ; & s'il tire du canon, elle ne reparoît pas de pluſieurs ſemaines. Les frégates & les foux ont plus de familiarité, parce qu'ils ont moins d'expérience : mais ſur les côtes habitées, ils choiſiſſent les pics les plus inacceſſibles, & ne ſe laiſſent point approcher.

L'Aſcenſion eſt pour eux une république : les mœurs primitives s'y conſervent, & l'eſpece s'y multiplie, parce qu'aucun tyran n'y peut vivre. Sans doute la mere commune des êtres a voulu qu'il exiſtât des ſables ſtériles au milieu de la mer, des terres déſolées, mais protégées par les élémens, comme des lieux de refuge & des aſyles ſacrés, où les animaux puſſent goûter des biens qui ne leur ſont pas moins chers qu'aux hommes, le repos & la liberté.

Cette iſle a encore ſa franchiſe naturelle, que de ſi belles contrées ont perdue. Quoique ſituée entre l'Afrique & l'Amérique, elle a échappé à l'eſclavage qui a flétri ces deux vaſtes continens. Elle eſt commune à toutes les nations, & n'appartient à aucune. Il eſt rare cependant d'y voir mouiller d'autres vaiſſeaux que des Anglois & des François, qui s'y arrêtent en revenant des Indes. Les Hollandois qui reláchent au Cap, n'ont pas beſoin de chercher de nouveaux vivres.

L'air de l'Aſcenſion eſt très-pur. J'y ai couché deux nuits à l'air ſans couverture : j'y ai vu tomber de la pluie, & les nuages s'arrêter au ſommet de la montagne Verte, qui ne m'a paru guere plus élevée que Montmartre. C'eſt ſans doute un effet de l'attraction, qui eſt plus ſenſible ſur la mer que ſur la terre.

Lorſqu'on débarque dans cette iſle quelque matelot ſcorbutique, on le couvre de ſable, &

il éprouve un ſoulagement très-prompt. Quoique je me portaſſe bien, je me tins quelque tems les jambes dans cette eſpece de bain ſec, & j'eprouvai pendant pluſieurs jours, une agitation extraordinaire dans mon ſang; je n'en ſais pas trop la raiſon. Je crois cependant que ce ſable n'étant formé que de parties calcaires, il aſpire ſur la peau où il s'attache, les humeurs internes : à-peu-près comme ces pierres abſorbantes, que l'on poſe ſur les piquures des bêtes venimeuſes, en tirent le venin. Il ſeroit à ſouhaiter que quelque habile médecin eſſayât ſur d'autres maladies, un remede que le ſeul inſtinct a appris aux matelots ſcorbutiques.

Nous paſſâmes encore cette nuit à terre. A dix heures du ſoir je fus me baigner dans une petite anſe, qui eſt entre la grande & le débarquement. Elle eſt entourée d'une chaîne de rochers en demi-cercle. Au fond de cette anſe, le ſable eſt élevé de plus de quinze pieds, & va en pente juſqu'à la mer. A l'entrée il y a pluſieurs bancs de rochers à fleur d'eau. La mer qui étoit fort agitée, s'y briſoit avec un bruit terrible, & venoit ſe développer bien avant dans la petite baie. Je me tenois accroché aux angles des rochers, & les vagues en roulant venoient me paſſer quelquefois juſques ſur la tête.

Le 24 au matin, la barre ſe trouva très-groſſe. La Digue mit ſon pavillon, & nous fit ſignal de départ. Il n'étoit plus poſſible à la

chaloupe de mettre à terre au lieu ordinaire du débarquement. Elle fut prendre dans la baie une douzaine de tortues qu'on avoit réſervées ; & revint enſuite mouiller un grapin à une demi-portée de fuſil du lieu où nous étions. Les matelots les plus vigoureux ſe mirent tout nus, & profitant de l'inſtant où la lame quittoit le rivage, ils portoient en courant les effets & les paſſagers.

J'avois fait remarquer à l'officier qu'elle étoit ſuffiſamment chargée. Il reſtoit vingt hommes à terre, il y en avoit autant deſſus ſon bord. Il voulut épargner au canot un ſecond voyage : on continua d'embarquer. Sur ces entrefaites, une lame monſtrueuſe ſoulevant la chaloupe, fit caſſer ſon grapin, & le jetta ſur le ſable. Huit ou dix hommes qui étoient dans l'eau juſqu'à la ceinture, penſerent en être écraſés. Si elle étoit venue en travers, elle étoit perdue : heureuſement elle s'échoua ſur l'arriere. Deux ou trois vagues conſécutives la mâterent preſque debout, & dans ce mouvement, elle embarqua de ſon avant une grande quantité d'eau : la frayeur prit à pluſieurs paſſagers qui étoient deſſus ; ils ſe jetterent à la mer, & penſerent ſe noyer ; enfin tous nos matelots réunis faiſant effort tous à la fois, parvinrent à la remettre à flot.

Le canot revint quelque tems après embarquer ce qui étoit reſté ; peu s'en fallut que le même accident ne lui arrivât.

Si ce double malheur fût ſurvenu, nous euſſions été fort à plaindre. Le vaiſſeau eût continué ſa route, & nou n'euſſions trouvé ni eau ni bois dans cette iſle. On prétend cependant qu'il ſe trouve quelques flaques d'eau dans les rochers au pied de la montagne Verte: on aſſure qu'il y a auſſi des cabris fort mai-

ui y vivent d'une eſpece de chiendent. On y avoit planté des cocotiers qui n'y ont pas réuſſi. Il eſt probable que ces cabris affamés en auront mangé les germes.

J'obſervai à l'Aſcenſion, que la partie du ſud-eſt étoit toute formée de laves, & celle du nord-oueſt de collines de cendres: d'où je conclus que les vents étoient au ſud-eſt lorſque ce volcan ſortit de la mer, & qu'ils ſouffloient lentement, ſans quoi ils auroient diſperſé les cendres de ces mornes, au lieu de les raſſembler. J'en préſumai auſſi que le foyer des volcans n'étoit point allumé par les révolutions de l'athmoſphere, & que les orages de la terre étoient indépendans de ceux de l'air.

Ils paroîtroient plutôt dépendre des eaux. De tous les volcans que je connois, il n'y en a pas un qui ne ſoit dans le voiſinage de la mer, ou d'un grand lac. J'ai fait autrefois cette obſervation, en cherchant à expliquer leur cauſe. Elle fut le réſultat de mon opinion, qui pourroit être bonne, puiſqu'elle eſt confirmée par la nature.

J'ai trouvé ſur les rochers de l'Aſcenſion,

l'eſpece d'huître appellée la feuille. Le ſable, comme je l'ai dit, n'eſt formé que de débris de madrépores & de coquilles, dans leſquels je reconnus quelques pétoncles, de petits buccins & le manteau ducal. Nous prîmes au pied des rochers, des requins & des bourſes de toutes les couleurs. Il y a auſſi des carangues, & entr'autres des morenes, eſpece de ſerpens marins, qu'on dit être un excellent poiſſon: ſes arêtes ſont bleues.

Nous appareillâmes le même jour 24 mars à cinq heures du ſoir. Nous vécûmes de tortues près d'un mois. On les conſerva vivantes tout ce tems-là, en les mettant tantôt ſur le ventre, tantôt ſur le dos; & on les arroſoit d'eau de mer pluſieurs fois par jour.

La chair de tortue eſt une bonne nourriture, mais on s'en laſſe bien vîte. Cette chair eſt toujours dure, & les œufs ſont d'un goût très-médiocre.

Nous repaſſâmes la ligne avec des calmes & quelques orages. Les courans portoient ſenſiblement au nord: plus d'une fois ils nous firent faire ſans vent, dix lieues en vingt-quatre heures. Le 28 avril nous vîmes une éclipſe de lune, dont le milieu à onze heures de nuit; nous étions par le 32 degré de latitude nord. Nous éprouvâmes à cette hauteur, pluſieurs jours de calme. On prétend que ces calmes ſont comme autant de limites entre différens regnes de vents. Depuis le 28

degré nord jusqu'au 32, nous trouvâmes la mer couverte d'une plante marine appellée grappe de raisin. Elles étoient remplies de petits crables & de frai de poisson. C'est peut-être un moyen dont la nature se sert pour peupler les rivages des isles, d'animaux qui ne pourroient s'y transporter autrement; les poissons des côtes ne se rencontrent jamais en pleine mer.

Nous avions vu avec une grande joie, l'étoile polaire reparoître sur l'horizon; & chaque nuit nous la voyions s'élever avec un nouveau plaisir. Cette vue me rendoit les promenades de nuit très-agréables. Un soir à dix heures, comme je me promenois sur le gaillard d'arriere, je vis le contre-maître parler avec beaucoup d'agitation à l'officier de quart. Celui-ci fit allumer une lanterne, & le suivit sur le gaillard d'avant. Je m'y acheminai comme eux. Nous ne fûmes pas peu étonnés de voir sortir de l'écoutille un torrent de fumée noire & épaisse. Les matelots de quart étoient couchés tranquillement sur une voile en avant du mât de misaine; & quand on les eut appellés, ils furent saisis de frayeur. Les plus hardis descendirent par l'écoutille avec la lanterne, en criant que nous étions perdus. Nous nous occupâmes à chercher des seaux de tous côtés, mais nous n'en trouvâmes pas un seul. Les uns vouloient sonner la cloche pour appeller tout le monde, d'au-

tres vouloient faire jouer la pompe de l'avant pour en porter l'eau à tout haſard dans l'entrepont.

Nous étions tous rangés la tête baiſſée autour de l'écoutille, en attendant notre arrêt. La fumée redoubloit, & nous vîmes même briller de la flamme. Dans le moment une voix ſortit de cet abyme, & nous dit que c'étoit le feu qui avoit pris à du bois qu'on avoit mis ſécher dans le four. Cet inſtant d'inquiétude nous parut un ſiecle. Triſte condition des marins ! au milieu du plus beau tems, dans la ſécurité la plus parfaite, au moment de revoir la patrie, un miſérable accident pouvoit nous faire périr du genre de mort le plus effroyable.

Le 16 mai on exerça les matelots à tirer au blanc, ſur une bouteille ſuſpendue à l'extrêmité de la grande vergue : on eſſaya les canons ; nous en avions cinq. Cet exercice militaire ſe faiſoit, dans la crainte d'être attaqué par les Saltins. Heureuſement nous n'en vîmes point. Nous avions de ſi mauvais fuſils, qu'à la premiere décharge, l'un d'eux creva près de moi, dans la main d'un matelot, & le bleſſa dangereuſement.

Le 17, j'apperçus en plein midi, ſur la mer, une longue bande verdâtre dirigée nord & ſud. Elle étoit immobile : elle avoit près d'une demi-lieue de longueur. Le vaiſſeau paſſa à ſon extrêmité ſud. La mer n'y étoit

point houlleuſe. J'appellai le capitaine, qui jugea, ainſi que ſes officiers, que c'étoit un haut-fond: il n'eſt pas marqué ſur les cartes. Nous étions par la hauteur des Açores.

Le 20 mai nous trouvâmes un vaiſſeau Anglois allant en Amérique : il nous apprit que nous étions par les 23 degrés de longitude, ce qui nous mettoit 140 lieues plus à l'oueſt que nous ne croyions.

Le 22 mai, par les 46 degrés 45 minutes de latitude nord, nous crûmes voir un reſcif où la mer briſoit. Comme il faiſoit calme, on mit le canot à la mer. C'étoit un banc d'écume formé par des lits de marée. Deux heures après, nous trouvâmes un mât de hune garni de tous ſes agrès. On crut le reconnoître pour appartenir à un vaiſſeau Anglois, que la tempête avoit obligé de couper ſes mâts. Nous l'embarquâmes avec plaiſir ; car nous manquions de bois à brûler, & qui pis eſt, de vivres. Depuis huit jours on ne faiſoit plus qu'un repas en vingt-quatre heures.

Pendant pluſieurs jours le ciel fut couvert à midi ; de ſorte que nous ignorions notre latitude. Le 28 il s'éleva un très-gros tems. Le vaiſſeau tint la cape ſous ſes baſſes voiles. A onze heures du matin, nous apperçûmes un petit navire devant nous. Nous gouvernâmes ſur lui, & nous le rangeâmes ſous le vent. Il y avoit ſur ſon bord, ſept hommes qui pompoient de toutes leurs for-

ces. L'eau ſortoit de tous les dallots de ſon pont. Nous roulions l'un & l'autre panne ſur panne ; & dans quelques arivées, les lames penſerent le jetter ſur nos liſſes. Le patron en bonnet rouge nous cria dans ſon porte-voix, qu'il étoit parti de Bordeaux depuis vingt-quatre heures, qu'il alloit en Irlande ; & il ſe hâta de s'éloigner. On jugea que c'étoit un contrebandier, la coutume étant, ſur mer comme ſur terre, d'avoir mauvaiſe opinion des gens qui ſont en mauvais ordre.

Vers une heure après midi, le vent s'appaiſa ; les nuages ſe partagerent en deux longues bandes, & le ſoleil parut. On appareilla toutes les voiles ; on plaça des matelots en ſentinelle ſur les barres du perroquet, & on mit le Cap au nord-eſt pour tâcher d'avoir connoiſſance de terre avant le ſoir.

A quatre heures nous vîmes un petit chaſſe-marée ; on le queſtionna ; il ne put rien nous répondre : le mauvais tems l'avoit mis hors de route. A cinq heures on cria, *terre, terre, à bas-bord.* Nous courûmes auſſi-tôt ſur le gaillard d'avant. Quelques-uns grimperent dans les haubans. Nous vîmes diſtinctement à l'horizon, des rochers qui blanchiſſoient : on aſſura que c'étoient les rochers de Penmare. Nous mîmes le ſoir en travers, & nous fîmes des bords toute la nuit. Au point du jour nous apperçûmes la côte à trois lieues devant nous : mais perſonne ne la recon-

noiſſoit. Il faiſoit calme : nous brûlions d'impatience d'arriver. Enfin on apperçut une chaloupe : nous la hélâmes ; on nous répondit : c'eſt un pilote. Quelle joie d'entendre une voix françoiſe ſortir de la mer ! Chacun s'empreſſoit ſur les liſſes, à voir monter le pilote à bord. Bonjour, mon ami, lui dit le capitaine ; quelle eſt cette terre ? *C'eſt Belle-Iſle, mon ami*, répondit ce bon-homme. Aurons-nous du vent ? *S'il plaît à Dieu, mon ami.*

Il avoit de gros pains de ſeigle, que nous mangeâmes de grand appétit, parce qu'il avoit été cuit en France.

Le calme dura tout le jour ; vers le ſoir le vent fraîchit. L'équipage paſſa la nuit ſur le pont : on fit petites voiles. Le matin nous longeâmes l'iſle de Grois, & nous vînmes au mouillage.

Les commis des fermes, ſuivant l'uſage, monterent ſur le vaiſſeau ; après quoi, une infinité de barques de pêcheurs nous aborderent ; on acheta du poiſſon frais, on ſe hâta de préparer un dernier repas ; mais on ſe levoit, on ſe raſſeyoit, on ne mangeoit point, nous ne pouvions nous laſſer d'admirer la terre de France.

Je voulois débarquer avec mon équipage ; on appelloit en vain les matelots ; ils ne répondoient plus. Ils avoient mis leurs beaux habits ; ils étoient ſaiſis d'une joie muette ; ils ne diſoient mot : quelques-uns parloient tout ſeuls.

Je pris mon parti ; j'entrai dans la chambre

du capitaine pour lui dire adieu. Il me ferra la main, & me dit, les larmes aux yeux: j'écris à ma mere. De tous côtés je ne voyois que des gens émus. J'appellai un pêcheur, & je deſcendis dans ſa barque. En mettant pied à terre, je remerciai Dieu de m'avoir enfin rendu à une vie naturelle.

EXPLICATION

De quelques termes de marine, à l'uſage des lecteurs qui ne ſont pas marins.

J'AI joint à l'explication de quelques termes nautiques employés dans ce journal, des étymologies qui ne ſont point ſavantes, mais conformes à l'eſprit du peuple. Par-tout c'eſt le peuple qui donne le nom aux choſes, & il les prend ordinairement de la partie la plus néceſſaire de chaque objet; ainſi le bord d'un vaiſſeau étant ſa partie principale, puiſqu'on n'eſt ſéparé de la mer que par un *bord*, les marins diſent aller à bord, être ſur le *bord*, pour dire aller, ou être ſur le *vaiſſeau*.

Ne dit-on pas *la maiſon de Bourbon* eſt très-ancienne? Comme la maiſon renferme la famille, le peuple a tranſporté ce nom à ceux qui l'habitent, à leurs ancêtres, & à leur poſtérité. Remarquez bien qu'il n'emploie que le nom de choſes qui ſont à ſon propre uſage. Pour déſigner *la famille royale*, il ne dit pas l'hôtel, le château, ou le palais de Bourbon, parce qu'il n'habite lui-même que dans des maiſons.

Les Arabes, qui demeurerent fort long-tems ſous des tentes, trouverent en ſe fixant

dans des maiſons, que la *porte* en étoit la partie la plus eſſentielle : c'étoit auſſi pour ce peuple errant, le lieu le plus agréable de ce logement ; on ſortoit par là quand on vouloit. Ils ne donnerent point le nom de *maiſon* à la famille de leurs ſouverains, mais celui de *porte* Ottomane.

Je crois les étymologies d'autant plus vraies, qu'elles ſont plus ſimples. J'en dois quelques-unes au chevalier Grenier, mon ami, officier de mérite de la maiſon du roi : je lui fais hommage des meilleures ; je prends les autres pour mon compte.

A

Amarrer. Lier, attacher. Il eſt probable que les premiers marins attachoient ce qui étoit ſuſceptible de mouvement autour du *mât*. Ulyſſe, qui craignoit beaucoup les ſyrenes, ſe fit attacher au mât. On *l'amarra*.

Amurrer une voile. Attacher la voile contre le bord, qui eſt auſſi le *mur* du vaiſſeau.

Appareiller. Partir, s'en aller. Cette manœuvre ſe fait avec beaucoup de préparatif ou d'*appareil*. Tout l'équipage eſt ſur le pont. On leve l'ancre, on déferle les voiles, on hiſſe les huniers : tout le monde eſt en mouvement.

Arriver au vent. Lorſqu'un vaiſſeau reçoit le vent de côté dans ſes voiles, s'il ſurvient un orage imprévu, il obéit pour quelque tems à l'effort du vent, & lui préſente ſa pouppe.

Il reçoit alors le vent par ſon arriere. Il ſe trouve par cette manœuvre dans la direction qui lui eſt propre. *Ariver* ſignifie ici céder & ſe remettre dans ſon lieu naturel. Ce mot n'a point de relation avec dériver. Souvent un vaiſſeau dérive en *arivant*.

Arimage. Diſtribution des marchandiſes dans la calle, faite de maniere que rien ne ſe dérange dans les roulis.

Artimon. Mât près du *timon*: il fait venir au vent.

Aumônier. Eccléſiaſtique qui fait les prieres & dit la meſſe. J'imagine que nos ancêtres étoient fort charitables. Dans leurs courſes de guerre, & quelquefois de brigandage, ils menoient avec eux un eccléſiaſtique chargé de faire les *aumônes*. Les vaiſſeaux ont auſſi des *aumôniers*, quoiqu'il n'y ait point de mendians ſur le chemin.

B

Bord a été expliqué. On fait des *bords* ou on louvoye, lorſqu'on préſente alternativement un des bords du vaiſſeau au vent: ſa route eſt alors en zigzag; cette manœuvre ne ſe fait que quand le vent eſt contraire.

Bas-bord. C'eſt le bord gauche du vaiſſeau lorſqu'on eſt tourné vers l'avant. *Tribord* ou *ſtribord* eſt le côté droit.

Bau ou *beau*. Un vaiſſeau a différentes largeurs. Elles ſe meſurent entre les couples, qui

ſont des courbes dont la carene eſt formée. Ces pieces ſont rares, & les premiers charpentiers ont pu les trouver fort *belles*. Ils ont pu appeller *beaux* les eſpaces compris d'une courbe à l'autre. Le dernier de ces eſpaces eſt ſur l'avant.

Voilà une étymologie comme celle de la Beauce. Gargantua qui la trouva belle, s'écria, beau-ce: gargantua peut fort bien être une allégorie du peuple.

Beau-pré ou *près du beau*. C'eſt un mât incliné ſur l'avant, au-delà & près du dernier *beau*. C'eſt par la même raiſon qu'aux iſles les charpentiers appellent *benjoin* un arbre aſſez commun, dont le *bois joint bien*.

Beauſoir ou *boſſoir*. Piece de bois qu'on poſe ou qu'on *aſſeoit* ſur le dernier *beau*: c'eſt là où s'attachent les ancres.

Banc-de-quart. C'eſt un *banc* où s'aſſied l'officier qui commande le *quart*.

Berne (pavillon en). C'eſt un pavillon qui n'eſt plus flottant, & qui n'eſt plus en quelque ſorte dans ſes honneurs. On l'éleve à la moitié de ſon mât ſans le déployer: ce ſignal ne ſe fait guere que dans les dangers.

Bout dehors. C'eſt un *bout* de mât ou de vergue, qu'on met *dehors* à l'extrêmité d'une autre vergue.

Bras. Ce ſont des cordages qui ſervent à faire mouvoir les vergues à droite ou à gauche.

Ce

Ce ſont en quelque ſorte les bras de l'équipage, qui n'y ſauroit autrement atteindre.

Braſſe. Diſtance compriſe entre les *bras* étendus d'un homme. Sur mer elle eſt fixée à cinq pieds. Je crois avoir obſervé que les matelots ont les bras plus longs & les épaules plus groſſes que les autres hommes. Ils exercent plus leurs bras que leurs jambes.

C

Caille-bôtis. Ce ſont des panneaux de treillage à carreaux vuides. On en ferme l'eſpace compris entre les gaillards, ce qui forme une eſpece de pont, ſous lequel l'air circule. Dans les gros tems on le couvre de toiles gaudronnées, appellées *prélats.* Cette conſtruction eſt ingénieuſe, & il ſeroit peut-être poſſible de former ainſi tous les ponts du vaiſſeau; ce qui donneroit une libre circulation d'air juſques dans la calle.

On appelle *caille-bote*, en Normandie, le lait *caillé* & *battu* qui forme une eſpece de rézeau. On appelle auſſi *caille-boté* ou pommelé, ces eſpaces blancs & bleus qui paroiſſent au ciel lorſqu'il ſe diſpoſe à changer.

Calle eſt la partie inférieure du creux d'un vaiſſeau. C'eſt le lieu où l'on met les marchandiſes. On dit d'un vaiſſeau qu'il eſt bien *callé*, lorſque ſa charge eſt bien diſtribuée dans ſa calle. Pour l'ordinaire on met au fond les poids les plus lourds; mais s'il y a une

quantité conſidérable de fer ou de plomb ; les mouvemens du vaiſſeau ſont trop durs, & l'expoſent à rompre ſa mâture. Il y a encore beaucoup de précautions à prendre pour l'arimage. Le Marquis de Caſtries étoit fort mal *callé*.

Cap (avoir le). Ce mot vient du portugais *il capo*, la tête. Mettre *le cap* au nord, c'eſt tourner la proue du vaiſſeau, ou *ſa tête*, vers le nord.

Cape (tenir la). Dans les gros tems, lorſque le vent eſt contraire, on ne porte que peu de voiles : ordinairement c'eſt la miſaine. On dirige *le cap* du vaiſſeau le plus près du vent qu'il eſt poſſible. Le vaiſſeau fatigue beaucoup dans cette poſition.

Carguer. C'eſt reployer les voiles, ſans les lier, le long des vergues : ce qui ſe fait au moyen des cargue-fonds, qui ſont des cordes qui retrouſſent la grande voile, à-peu-près comme les rideaux d'un dais. Un marin qui verroit lever la toile à l'opéra, diroit qu'on l'a carguée.

Civadiere eſt la voile attachée au beau-pré.

Coëffé (être). Lorſque les vents ſautent tout-à-coup de la pouppe à la proue, les voiles ſont repouſſées contre les mâts, qui en ſont pour ainſi dire coëffés : quelquefois on ne peut les deſcendre ni les manier. Un vaiſſeau alors eſt heureux d'en être quitte pour ſa mâture, ſi le vent eſt fort.

Courant. Quoique la mer reſſemble à un

grand étang, elle eſt remplie de courans particuliers. Nous avons peu d'obſervations ſur cet objet, un des plus eſſentiels de la navigation. J'en ai vu de fort intéreſſantes ſur les mers de l'Inde, faites par le chevalier Grenier.

D

Déferler les voiles. Les déployer.

Degré eſt la trois-cent-ſoixantieme partie d'un cercle. Sous l'équateur chaque degré eſt de vingt lieues marines, ou de vingt-cinq lieues de France ; mais comme les cercles deviennent plus petits en s'approchant du pole, les degrés diminuent à proportion. Les degrés de longitude ſont nuls ſous le pole. Il eſt très-probable qu'il y a auſſi une grande différence entre les degrés de latitude, ſur-tout ſi la terre eſt fort applatie aux poles.

Dériver. Lorſqu'un vaiſſeau reçoit le vent de côté, il s'écarte ſans ceſſe de la ligne droite ſur laquelle il dirige ſa route. Je ne connois point de moyen sûr d'évaluer la dérive. Les pilotes y ſont ſouvent embarraſſés : à la fin du voyage, ils rejettent leurs erreurs ſur les courans.

Dunette. Eſpece de tente d'une charpente légere ſur l'arriere du vaiſſeau.

E

Ecoute. Ce ſont des ouvertures obliques au bord du vaiſſeau, par où paſſent les cordes

des voiles inférieures. Ces ouvertures reſſemblent à celles qu'on pratique au mur des parloirs dans les couvens, *pour écouter*. Comme il y a dans la marine beaucoup de termes portugais, il n'eſt pas étonnant qu'il s'y trouve des expreſſions monaſtiques.

Ecoutilles ſont de grandes ouvertures ſemblables à des trapes, au milieu des ponts du vaiſſeau. C'eſt par ces portes horizontales qu'on deſcend dans les calles.

Entre-pont. Dans les premiers vaiſſeaux on fit les calles couvertes d'un ſeul plancher, qu'on appella un pont. Les matelots logeoient dans la calle ſous ce pont. Quand on fit de plus grands bâtimens, on trouva plus commode de ſéparer l'équipage des marchandiſes, en leur ménageant un logement *entre* le *pont* & la calle.

Eſpontille. Petits pilaſtres de bois qui ſupportent les ponts.

Eſt. Le nom d'un des quatre vents principaux. C'eſt l'orient. On prétend que *eſt* ſignifie le voilà, en parlant du ſoleil. *Sud*, *propter ſudorem*, parce qu'à midi le ſoleil eſt chaud. *Ou-eſt*. *Où eſt-il?* parce qu'il diſparoît au couchant.

F

Faſayer. Lorſque le vent, au lieu d'enfler la voile, la prend par le côté & l'agite en différens ſens, on dit qu'elle faſaye; il vient peut-être de *phaſe*, révolution.

Focqs. Voiles triangulaires disposées entre les mâts : elles ne servent que quand le vent souffle de côté. Leur nom pourroit bien venir de *focus* foyer, soit parce que quelques-unes sont au-dessus des cuisines, soit parce que, leur plan étant dans l'axe du vaisseau, elles se trouvent dans les foyers de ses courbes. Au reste *coq*, cuisinier des matelots, vient évidemment de *coquus*, & nos traiteurs portent le titre de maîtres-*queux*.

G

Galerie. Espece de balcon placé sur l'arriere des grands vaisseaux. C'est à la fois un ornement & une commodité. Il vient du vieux mot *gala*, *se galer*, se réjouir.

Gaillards. Ce sont les extrêmités du pont supérieur. Celui de l'arriere s'étend jusqu'au grand mât : celui de l'avant commence au mât de misaine & va jusqu'à la proue. C'est où se rassemble l'équipage pour se promener & se réjouir. Il peut avoir la même origine que *galerie*. Le gaillard d'arriere est réservé aux seuls officiers & passagers, qui n'en sont pas plus gais.

Garants sont des cordages qu'on passe, dans le gros tems, à la barre du gouvernail, pour l'assurer davantage, ou la *garantir*.

Grains sont de petits orages de peu de durée. Ce sont en quelque sorte des *grains*, ou des parcelles de mauvais tems.

Grapins. Ancres des chaloupes. Celles du

vaiſſeau n'ont que deux becs ; celles-ci en ont quatre, ce qui leur donne la forme d'une *grappe*. Le poids des groſſes ancres ne permet pas de leur donner quatre branches. D'ailleurs, par leur forme elles pourroient s'accrocher au bord. Je crois qu'il ſeroit poſſible d'en faire à trois becs, qui n'auroient pas cette incommodité, & qui auroient toujours l'avantage d'enfoncer à la fois deux de leurs becs dans le fond.

H

Haubans. Echelles de corde, qui aſſurent les mâts, & par où grimpent les matelots.

Hauteur (prendre). A midi avec des quarts de cercles, ou plutôt des huitiemes appellés octans, on voit à quelle hauteur le ſoleil eſt ſur l'horizon. C'eſt par-là que l'on trouve la latitude.

Hauts-fonds. Ce ſont les fonds élevés, qui ſont couverts de peu d'eau. La mer dans ces endroits change de couleur, & les vagues aux environs ſont plus fortes.

Hiſſer. Elever en l'air quelque fardeau au moyen des poulies. Ce nom vient du bruit même de la manœuvre. On ne doit pas me chicaner celui-là. Les latins appelloient *hiatus* le choc de deux voyelles.

Hune (mât de). Il y a, comme on ſait, trois mâts ſur les grands vaiſſeaux : le grand mât qui eſt à-peu-près au milieu : le mât d'artimon qui eſt ſur l'arriere, & le mât de miſaine

qui eſt ſur l'avant. On ne compte pas le beaupré, qui eſt incliné & qui n'eſt pas *mâté*, c'eſt-à-dire, perpendiculaire. Le mât de pavillon ne porte pas de voile.

Les mâts ont une très-grande élévation. Il n'eſt pas poſſible de trouver des pieces de bois d'une longueur ſuffiſante, ſur-tout pour le grand mât & le mât de miſaine, qui ont quelquefois plus de cent trente pieds d'élévation: on les fait à trois étages. Dans le mât du milieu, l'arbre inférieur s'appelle le grand mât; le ſupérieur, grand mât de hune; le troiſieme & le plus élevé, grand mât de perroquet. Aux endroits où ils ſont attachés, il y a un eſpace autour en forme ronde, appellée hune. Les huniers ſont les voiles des mâts de hune.

I

Iole. Petite chaloupe fort légere & jolie. Ce nom là pourroit fort bien venir du grec. Je n'en ſerois pas fâché, pour l'honneur de notre marine. C'eſt la ſeule ſcience qui ait emprunté ſes termes des barbares du nord ou des Portugais. Si quelque ſavant veut ſe donner la peine de rechercher cette origine, je le prie de faire attention que Hercule fut un des premiers marins, & que ſon ami Iolas étoit avec lui.

L

Latitude. On ſait que la latitude d'un lieu

eſt ſa diſtance à l'équateur, & ſa longitude, ſa diſtance au premier méridien. Autrefois on commençoit à les compter du pic de Ténériffe ; aujourd'hui chaque nation maritime fait paſſer ſon premier méridien par ſa capitale. Il eſt bon d'y faire attention, quand on voit des cartes ou des relations étrangeres.

Ligne. Il y a des gens ſimples, qui croient qu'on voit la ligne au ciel : quelquefois de mauvais plaiſans s'amuſent ſur le vaiſſeau à la leur faire voir dans une lunette où ils mettent un fil. Il y a auſſi des marins qui ne ſavent pas ce que c'eſt que l'équateur, & qui ne connoiſſent la ligne, que parce qu'elle eſt marquée d'un trait bien noir ſur leurs cartes.

Liſſes ſont des barrieres le long des paſſavants. Ce terme eſt pris de tournois. Les chevaliers entroient & ſortoient des lices. Il me ſemble que le nom de garde-foux conviendroit mieux à des vaiſſeaux.

Louvoyer. Ce mot peut venir de *voye* & de *loup*. Les loups s'approchent de leur proie en ſe tenant ſous le vent, & en s'avançant en zig-zag. Voyez *bord*.

M

Mât. Voyez hune.

Matelots vient de *mât*, & du vieux mot *oſt*, troupe, *l'oſt du mât*. On diſoit l'oſt des Grecs, pour l'armée des Grecs.

Marquis de Caſtries. Ce n'eſt point un nom

de marine, mais celui d'un officier très-respectable: c'étoit aussi le nom de notre vaisseau.

Le bon Plutarque dit que les Grecs appelloient leurs vaisseaux, l'heureuse prévoyance, la double sûreté, la bonne navigation. On peut voir à ces noms, qu'ils n'étoient pas grands marins. Ils avoient peur.

Les Portugais & les Espagnols ont beaucoup de Saint-Antoine de Pade, de Saint-François, &c. Ils sont dévots.

Les Anglois navigent sur le Northumberland, sur le Devonshire, sur la ville de Londres; & les Hollandois ont beaucoup de Batavia, d'Amsterdam; ce sont des noms de ville ou de province. Ils sont républicains.

J'ai vu des vaisseaux du roi qui s'appelloient la Boudeuse, l'Heure du Berger, la Brune & la Blonde, &c. A la bonne-heure; ces noms là valent bien ceux de Flore ou de Galathée; mais pourquoi prendre pour des noms de guerre, l'Hector, le Sphinx ou l'Hercule? N'avons-nous pas le Turenne, le Condé, le Richelieu, le Sully, &c? Pourquoi ne formons-nous pas des escadres de nos grands hommes? Il me semble que des noms chers à la nation, en redoubleroient le courage.

On pourroit nommer nos frégates du nom de nos dames célebres par leur beauté ou par leur esprit. J'aimerois mieux la marquise de Sévigné, de Brionne, ou la comtesse d'Egmont, que Thétis & toutes ses Néréïdes.

Mouiller. Jetter l'ancre à la mer. On dit auſſi *mouiller* l'ancre.

Miſaine (voile de). C'eſt la plus utile dans les gros tems : elle agit à l'extrêmité du vaiſſeau, & le fait obéir promptement à l'action du gouvernail.

P

Panne (mettre en). Lorſqu'un vaiſſeau veut s'arrêter ſans mouiller ſon ancre, il cargue ſes baſſes voiles ; il diſpoſe les voiles de l'avant, de maniere que le vent les coëffe contre le mât, tandis qu'il enfle celles de l'arriere. Dans cette ſituation, le vent fait ſur la voilure deux efforts contraires qui ſe compenſent. Le vaiſſeau reſte comme immobile.

Perroquet eſt la voile ſupérieure aux huniers. De loin cette petite voile, ſurmontée de la girouette, a quelque reſſemblance avec cet oiſeau.

Perruche eſt une voile placée au-deſſus du perroquet. Il n'y a que les grands vaiſſeaux qui en faſſent uſage. Ces deux petites voilures ſont d'une médiocre utilité. Elles ſont à l'extrêmité d'un trop grand levier, & leur effort ne ſert guere qu'à faire ployer le mât en avant : il vaudroit mieux augmenter la largeur des voiles, que leur élévation.

Plat-bord. C'eſt la partie du pont qui avoiſine le bord. Le bord du vaiſſeau eſt en quelque ſorte perpendiculaire. Le pont, qui dans un

ſens eſt auſſi un *bord*, eſt dans une ſituation horizontale ou à *plat*.

Plus-près (être au). Lorſque le vent vient du point même où le vaiſſeau veut aller, on diſpoſe la voilure de maniere à s'approcher du vent le *plus près* qu'on peut.

Pont. C'eſt le plancher du vaiſſeau: il eſt un peu convexe, pour l'écoulement de l'eau. Un vaiſſeau à trois ponts, eſt celui dont le creux eſt diviſé en trois étages.

Q

Quarts. On devroit plutôt dire des *quints*. Sur mer on diviſe le jour de vingt-quatre heures en cinq portions, appellées *quarts*. Le premier commence depuis midi juſqu'à ſix heures. Le ſecond, depuis ſix heures juſqu'à minuit. Les trois derniers quarts ſont formés des douze heures qui reſtent, & chacun d'eux eſt de quatre heures. L'équipage, partagé en deux brigades, veille & ſe releve alternativement.

R

Reſcifs ſont des rochers à fleur d'eau, où la mer briſe, & où les vaiſſeaux ſe mettent en pieces quand ils y échouent. Ce mot peut venir du latin *reſcindere*, couper, trancher. Il y a des *reſcifs* ſur la côte de Bretagne, qu'on appelle les charpentiers.

Rû. On devroit dire des *rides*. On prend

ENTRETIENS

Sur les arbres, les fleurs & les fruits.

DIALOGUE PREMIER.

Des arbres.

UNE DAME ET UN VOYAGEUR.

LA DAME. Vous m'avez donné, monſieur, des curioſités fort rares. Comment appellez-vous ces jolis arbres de pierre qui ont des racines, des tiges, des maſſes de feuilles, & même des fleurs couleur de pêcher, dites-vous? S'ils étoient verds, on les prendroit pour des plantes de nos jardins.

LE VOYAGEUR. Madame, ce ſont des madrépores. Rien n'eſt ſi commun dans les mers des Indes. Preſque toutes les iſles en ſont environnées. Ils croiſſent ſous l'eau, & y forment des forêts de pluſieurs lieues. On y voit nager des poiſſons de toutes couleurs, comme les oiſeaux volent dans nos bois.

LA DAME. Ce doit être un ſpectacle charmant. Avez-vous apporté des fruits de ces arbres-là?

V

Vent (venir au). Lorſqu'un vaiſſeau a trop de voilure ſur l'arriere, ſa proue vient dans le vent. Les voiles du mât d'artimon contribuent beaucoup à ce mouvement.

Vergue, de *virga*, verge ou branche. Les vergues du mât ſont comme les branches d'un arbre.

Virer. Tourner. On vire le cable; on vire de bord. Comme ces manœuvres emploient beaucoup d'efforts, il y a apparence que *virer* vient de *vis*, force dont on a fait auſſi *vir*, un homme.

Je ne garantis aucune de ces étymologies; mais elles ont cela de commode, qu'en rapprochant le nom des choſes, de leurs uſages, elles les expliquent; & c'étoit ce que je m'étois propoſé.

ſi réguliers devoient appartenir à des êtres doués d'un eſprit d'ordre & d'intelligence.

Après tout, de petits arbriſſeaux ne ſont pas plus difficiles à faire que les cellules de cire à ſix pans, que maçonnent nos abeilles. On a diſputé quelque tems; à la fin tout le monde eſt reſté d'accord.

LA DAME. Si tout le monde le dit, il faut bien le croire. Je ne ſerai pas ſeule d'un avis contraire.

LE VOYAGEUR. Ah! ſi j'oſois, j'aurois quelque choſe de bien plus difficile à vous faire croire.

LA DAME. Oſez, monſieur. Il y a tant de choſes incompréhenſibles, où il faut s'en rapporter à l'opinion publique!

LE VOYAGEUR. Malheureuſement mon opinion eſt à moi ſeul.

LA DAME. Tant mieux; j'aurai le plaiſir de la combattre. Quand nous paroiſſons dans le monde, notre catéchiſme eſt tout fait. Les hommes nous ont preſcrit ce que nous devions penſer, deſirer, & faire. J'aime à rencontrer des gens qui ne ſont pas de l'avis des autres: on a le plaiſir de détruire une erreur, ou d'adopter une vérité nouvelle. Voyons votre héréſie.

LE VOYAGEUR. Madame, je crois que les fleurs de votre parterre & les arbres de votre parc ſont habités.

LA DAME. Vous croyez aux Hamadryades? Vraiment

Vraiment votre ſyſtème eſt renouvellé des Grecs. Je ſuis fâchée qu'on ait quitté leur philoſophie ; elle étoit plus touchante que la nôtre. J'aimerois à croire que mes lauriers ſont autant de Daphnés.

LE VOYAGEUR. Les anciens étoient peut-être auſſi ignorans que nous ; mais je ne ſuis ni de leur avis, ni de celui des modernes.

LA DAME. Quels ſont donc les habitans de nos forêts ?

LE VOYAGEUR. Ceux qu'ils logeoient dans les plantes, étoient preſque tous des infortunés ou des étourdis. L'un avoit été tué au palet, l'autre étoit mort à force de s'aimer lui-même. Ils n'étoient pas plus heureux dans leur nouvelle condition. Un payſan coupoit bras & jambes aux ſœurs de Phaéton, pour faire un mauvais fagot de peuplier. Mes habitans ſont très-ſages, très-ingénieux, & n'ont rien à riſquer.

LA DAME. Je vous vois venir. Voilà une idée priſe de vos arbres de mer. Mais, monſieur, je vous avertis que je ne croirai point à vos animaux, que vous ne me les ayez fait voir occupés de leur travail.

LE VOYAGEUR. Madame, vous avez cru ce que je vous ai dit des madrépores, dont perſonne ne doute.

LA DAME. La choſe n'intéreſſe perſonne. On s'embarraſſe peu de ce qui ſe paſſe au fond de l'eau : mais des objets qui ſont ſous la main,

dont tout le monde fait uſage, ſur leſquels on a une opinion reçue, ſont bien différens. Faites-moi voir, & je croirai.

LE VOYAGEUR. Si vous étiez ſur le ſommet d'une très-haute montagne, & que vous viſſiez à vos pieds la ville de Paris, vous jugeriez que ſes clochers, ſes rues, ſes places ſi régulieres, ſont l'ouvrage des hommes, quoique les habitans échappaſſent à votre vue?

LA DAME. Oh! quand on ſait une fois qu'une ville eſt l'ouvrage des hommes, la vue d'une autre ville rappelle la même idée.

LE VOYAGEUR. Eh bien, puiſque nos plantes reſſemblent aux madrépores, leurs habitans ſe reſſemblent auſſi.

LA DAME. Prouvez-moi qu'elles ſont habitées comme s'il n'y avoit pas de mer dans le monde. Les gens qui raiſonnent par analogie, ſont trop à craindre.

LE VOYAGEUR. Vous m'avez invité au combat, & vous m'ôtez le choix des armes.

LA DAME. C'eſt qu'elles ſont trop dangereuſes entre les mains des hommes. Quand ils n'ont pas de bonnes raiſons à nous donner, ils nous citent des autorités, des exemples, & finiſſent par nous perſuader quelque ſottiſe.

LE VOYAGEUR. Mes animaux ſont ſi petits, qu'ils échappent à notre vue. Si j'avois un microſcope, je vous ferois voir des animaux vivans dans des feuilles: vous ſeriez perſuadée tout d'un coup.

LA DAME. Oh! non. J'en ai vu: j'ai vu même cette pouſſiere ſi fine qui couvre les ailes des papillons ; c'étoient de fort belles plumes. Il ne s'agit pas de prouver qu'il y a des animaux dans le ſuc des plantes, mais qu'elles ſont fabriquées par eux. Il faut prouver qu'un arbre n'eſt pas un aſſemblage ingénieux de pompes & de tuyaux, où la ſeve monte & deſcend. Vous m'obligez de me ſervir de toute ma ſcience.

LE VOYAGEUR. Madame, on a piqué dans vos prairies, des tronçons de ſaule, qui ont pouſſé des racines & des feuilles ; ſi on y avoit planté une des pompes de Marly, croyez-vous qu'il y ſeroit venu une machine hydraulique?

LA DAME. Quelle folie! Chaque partie des arbres eſt une machine vivante & entiere, que l'humidité & la chaleur mettent en mouvement. C'eſt un ouvrage de la nature, bien ſupérieur aux nôtres.

LE VOYAGEUR. Toutes les machines de la nature ont une organiſation intérieure, qui ne les rend propres qu'à produire un certain effet, & par un endroit particulier. Par exemple: on voit dans l'oreille un tympan élaſtique & concave, propre à rendre les ſons, & dans l'œil des membranes tranſparentes & convexes, qui raſſemblent les rayons de lumieres ſur la rétine. L'œil eſt évidemment conſtruit pour voir, & l'oreille pour entendre.

Jamais un aveugle ne verra par ſon ouie, & un ſourd n'entendra par ſa vue.

LA DAME. Vous vous donnez bien de la peine pour prouver ce qui eſt évident.

LE VOYAGEUR. Si donc un arbre eſt une machine, il doit avoir un lieu deſtiné à donner des feuilles, & un autre pour les racines. Les premieres viendront toujours à une extrémité, & les chevelus de la racine, à l'autre.

LA DAME. Il faut que je vous aide. Vous pouvez ajouter qu'un bourgeon de feuilles ne donne point de fruit: je ſais très-bien les connoître.

LE VOYAGEUR. Eh bien, madame, ſi vous faites replanter vos ſaules la tête en bas, leurs racines donneront des feuilles.

LA DAME. J'imagine, monſieur, que vous ne feriez pas aſſez hardi pour me citer des faits douteux.

LE VOYAGEUR. Celui-ci eſt très-certain. Croyez-vous que, ſi on renverſoit la Samaritaine dans la riviere, il monteroit beaucoup d'eau dans le réſervoir?

LA DAME. Je n'ai rien à dire: on ne s'attend pas à une expérience folle... Mais peut-être chaque partie change d'uſage en changeant de poſition.

LE VOYAGEUR. Toutes ces loix compoſées & variables ne reſſemblent point à celles de la nature: elles ſont ſimples & conſtantes. Dans toutes les machines que l'homme à exa-

minées, chaque partie a ſon effet, qu'on ne peut changer en un autre. Qu'un animal reſte couché toute la vie, il ne lui viendra point de pattes ſur le dos.

LA DAME. Si le fait du ſaule renverſé eſt vrai, comment l'expliquez-vous? Voyons votre ſyſtème : après tout, j'aime mieux l'attaquer que de défendre le mien. La défenſe n'eſt pas aiſée, & les hommes nous chargent toujours du rôle le plus difficile.

LE VOYAGEUR. Je penſe, madame, qu'un arbre eſt une république. Lorſqu'on a planté le long de ce ruiſſeau des branches de ſaule, les petits animaux qui y étoient renfermés ſe ſont portés au plus preſſé. On a laiſſé tous les acceſſoires. Les feuilles ont été abandonnées & ſont tombées. Les uns ſe ſont occupés à clorre la breche qu'on avoit faite à leur habitation, en la fermant par un bourrelet. Les autres ont pouſſé en terre des galeries ſouterreines, pour chercher des vivres & des matériaux propres à la communauté. S'ils ont rencontré un rocher, ils ſe ſont détournés, ou ils l'ont environné de leur ouvrage, pour en faire un point d'appui. Dans quelques eſpeces, comme ceux du chêne, ils ont coutume d'enfoncer un long pivot qui ſoutient toute l'habitation. Chaque nation à ſa maniere. L'une bâtit ſur pilotis, comme les Vénitiens; l'autre, ſur la ſurface de la terre, comme les ſauvages élevent leurs cabanes.

Quand le déſordre a été réparé, on a cherché à multiplier les vivres. Il paroît que chez ces petits républicains, la population eſt fort prompte, parce que la ſubſiſtance eſt fort aiſée. Ils vivent d'huiles & de ſels volatils, dont l'air & la terre ſont remplis. Pour ſaiſir ceux qui ſont dans l'air, ils ont imaginé de faire ce que font les matelots ſur les vaiſſeaux où ils manquent d'eau douce; quand il pleut, ils étendent des voiles: de même ils ſe ſont empreſſés à déployer les feuilles comme autant de ſurfaces. Pour empêcher le vent d'emporter leurs tentes, ils les ont attachées ſur un ſeul point d'appui, à l'extrêmité d'une queue ſouple & élaſtique, ce qui eſt très-bien imaginé.

Les uns montent par le tronc avec des gouttes de liqueur, les autres redeſcendent par l'écorce avec les alimens ſuperflus. Vous jugez bien que, ſi on renverſe leur ouvrage, comme dans l'expérience du ſaule, mes architectes ne perdront pas la tête: c'eſt comme ſi vous renverſiez une ruche.

LA DAME. On pourroit expliquer cela par une ſeve qui monte & deſcend d'elle-même, & qui prend dans les conduits de l'arbre, une forme conſtante, comme l'or qui paſſe à la filiere.

LE VOYAGEUR. Si la ſeve formoit les feuilles, elle formeroit également les fleurs & les fruits. Mais dans un ſauvageon enté, les fruits de l'ente ſont bons, tandis que ceux du pied

ne changent point de nature. Si la ſeve qui a monté par le tronc de l'ente, & qui eſt redeſcendue par ſon écorce, avoit acquis quelque qualité, elle ſe découvriroit dans les fruits du ſauvageon. Pourquoi cela n'arrive-t-il pas?

LA DAME. C'eſt à vous à vous défendre.

LE VOYAGEUR. Les animaux du ſauvageon apportent des matériaux pour fermer la breche; ceux de l'ente les prennent à meſure qu'ils arrivent: ils en fabriquent des fruits excellens, tandis que les autres n'en font rien qui vaille. La matiere eſt la même, les conduits ſont communs, mais les ouvriers ſont différens.

LA DAME. Si les arbres étoient peuplés d'animaux, l'hiver les feroit tous mourir; car vous ne me perſuaderez pas qu'ils ont des fourrures comme les caſtors.

LE VOYAGEUR. Ils ont eu la précaution d'envelopper leurs maiſons de pluſieurs étoffes fort épaiſſes. Les unes ſont ſouples comme des cuirs, les autres bien ſeches, & ſemblables à une groſſe croûte. Perſonne n'eſt aſſez mal-aviſé pour ſe loger dans cette enceinte extérieure. Les arbres du nord, comme le ſapin & le bouleau, ont juſqu'à trois écorces différentes.

LA DAME. Selon vous, les arbres des pays chauds n'en ont donc point?

LE VOYAGEUR. Ils n'ont que des pellicules, par où la ſeve deſcend: mais je n'y ai jamais vu de ces écorces raboteuſes, inſenſibles &

multipliées, qui paroiſſent néceſſaires aux arbres des pays froids. Comparez l'oranger au pommier, qui vient cependant dans les climats tempérés.

LA DAME. Vous m'étonnez, mais vous ne me perſuadez pas. Si un arbre n'étoit pas une machine, il n'auroit pas reçu toutes ſes dimenſions, comme les machines des bêtes, qui ont chacune une grandeur fixe. Selon vous, un arbre croîtroit toujours. Vos petits animaux étant toujours en action, on verroit des chênes gros comme des montagnes; un ceriſier s'éleveroit autant qu'un orme; ce ſeroient des travaux monſtrueux & ſans fin, & nous voyons le contraire.

LE VOYAGEUR. A quoi ſert l'élévation pour le bonheur? Ces petits animaux ont beaucoup de ſageſſe; ils proportionnent toujours la hauteur de leur édifice à ſa baſe.

En jettant les fondemens de leur habitation, ils trouvent de grands obſtacles dans la terre. C'eſt le voiſinage d'un autre arbre; ce ſont des rochers; c'eſt à quelques pieds de profondeur un mauvais ſol. En l'air, rien ne les arrête que la conſidération de leur propre ſûreté. La preuve en eſt bien forte; c'eſt que les plantes qui s'accrochent, vont toujours en s'alongeant ſans s'arrêter. Il y a des liannes aux iſles, dont il ne ſeroit pas facile de trouver les deux bouts. Voyez juſqu'où s'élevent les haricots qui grimpent, tandis que la feve de ma-

rais acquiert à peine trois pieds de hauteur: cependant ces deux légumes naiſſent & meurent dans la même année. La fortune de ceux qui rampent paroît ſûre ; ceux qui s'élevent d'eux-mêmes ſont plus circonſpects. Les arbres qui croiſſent ſur les montagnes ſont peu élevés : ceux de la même eſpece qui viennent dans des vallons reſſerrés & profonds, n'ayant rien à craindre des vents, s'élevent avec plus de hardieſſe : ils ſont beaucoup plus grands.

Je ſuis perſuadé que, ſi la tige d'un orme traverſoit, dans ſon élévation, pluſieurs terraſſes, ſes habitans raſſurés y enfonceroient des pivots, & éleveroient ſa tête à une hauteur prodigieuſe.

LA DAME. Vous m'aſſurez cela bien gratuitement. Vous devenez hardi.

LE VOYAGEUR. J'ai vu aux Indes, les liannes dont je vous parle. J'y ai vu de nos plantes potageres devenir vivaces, & de nos herbes devenir des arbriſſeaux. Les Chinois font ſur les arbres une expérience curieuſe, qui prouve pour mon opinion. Ils choiſiſſent ſur un oranger, une branche avec ſon fruit ; ils la ſerrent fortement d'un fil de cuivre : ils environnent cet étranglement de terre humide ; il s'y forme un bourrelet & des racines : on coupe ce petit arbre, & on le ſert ſur la table avec ſon gros fruit. Si on l'avoit laiſſé ſur pied, n'auroit-il pas formé un ſecond étage d'oranger ?

La preuve donc que les arbres ne ſont pas

des machines, c'eſt qu'ils peuvent toujours croître, & qu'ils n'ont pas une grandeur déterminée.

LA DAME. Vous n'avez évité un mauvais pas, que pour tomber dans un autre. Selon vous, les arbres ne devroient jamais mourir. Un arbre étant une eſpece de ville, dont les familles ſe reperpétuent, on devroit voir des chênes auſſi vieux que Paris.

LE VOYAGEUR. Tout a ſon terme; à la longue les canaux s'obſtruent. On prétend que les chênes vivent trois cents ans. Trouvez-moi une ville dont les maiſons aient duré ſi long-tems ſans ſe renouveller. Les quartiers de Paris qui exiſtoient il y a trois ſiecles, ne ſubſiſtent pas plus que les hommes qui les habitoient: il faut en excepter quelques édifices publics.

LA DAME. Trois cents ans ſont une belle vieilleſſe: auſſi je reſpecte beaucoup les vieux arbres. Je n'ai pas voulu faire abattre ceux de mon parc: ils ont vu mes aïeux, & ils verront mes petits-enfans. Cette idée là me touche. Demain nous continuerons: je vous donne rendez-vous au milieu de mes fleurs.

DIALOGUE SECOND.

Des fleurs.

LA DAME. J'AI fait des rêves charmans. Je me croyois une reine plus puiſſante que Sémiramis. Dans chaque plante de mon jardin j'avois une nation laborieuſe, toute occupée à travailler pour moi. Les peuples du nord & ceux du midi vivoient ſous mon empire. Je voyois les habitans du ſapin couvrir leur habitation d'épaiſſes fourrures, & ceux de l'oranger s'habiller à la légere, comme s'ils étoient ſous les tropiques.

LE VOYAGEUR. Je ſuis charmé que mon ſyſtème vous plaiſe; vous commencez à en être perſuadée.

LA DAME. Oh! je n'en crois pas un mot. Vos animaux ne reſſemblent point à ceux que nous connoiſſons: il paroît qu'ils n'ont aucun des ſens les plus communs. Ont-ils le goût, la reſpiration, la vue, le toucher? Vous parlez bien de leurs actions, mais vous vous gardez bien de toucher à leurs perſonnes.

LE VOYAGEUR. Madame, vous me faites une mauvaiſe querelle. Doutez-vous que les Romains, qui ont bâti l'amphithéatre de

Nîmés, n'aient bu, mangé & dormi, quoique les hiſtoriens qui parlent de ce monument n'en faſſent pas mention ?

Il y a des choſes qui ſautent aux yeux. Vous faites arroſer tous les jours votre parterre, & vous demandez ſi ſes habitans boivent ? Vous ſavez que, quand les plantes manquent d'air, elles périſſent ; & vous demandez s'ils reſpirent ? Vous voyez beaucoup de fleurs ſe refermer pendant la nuit (1) ; il y a même des arbres, comme le tamarinier, dont toutes les feuilles ſe reclofent dans les ténebres ; ils ſont donc ſenſibles à la lumiere. N'avez-vous pas vu la ſenſitive ſe mouvoir & ſe reſſerrer dès qu'on la touche ?

LA DAME. J'en ai été bien étonnée. On prétendoit que c'étoit un effet produit par la chaleur de la main : mais je vous aſſure qu'elle faiſoit le même mouvement quand on la touchoit avec une canne (2).

LE VOYAGEUR. On expliquoit de même par la chaleur, la contraction des fleurs : comme ſi le même effet n'arrivoit pas toutes les nuits, quelle que ſoit leur température. J'ai vérifié auſſi la fauſſeté de ce raiſonnement.

---

(1) Non ſeulement les fleurs ſe referment pendant la nuit, mais il y en a qui changent de couleurs.

(2) Un bâton, une pierre jettée, & même le vent, font mouvoir la ſenſitive d'un mouvement intérieur & apparent.

LA DAME. Vous m'avez échappé, mais je vous rattraperai. Répondez à cette objection. Il n'y a point d'animaux qui faſſent des travaux inutiles pour eux : cependant les vôtres bâtiſſent des fleurs qui ne ſont qu'un objet d'agrément pour les hommes, de grandes roſes qui ne durent qu'un jour, & qui ne leur ſervent à rien.

LE VOYAGEUR. Il faut reprendre le fil de leur hiſtoire. Lorſque la nation eſt devenue nombreuſe, elle ſonge à envoyer des colonies au dehors. On choiſit les beaux jours du printems, pour travailler aux proviſions des émigrans. On apporte le ſucre, le lait & le miel. Ces riches denrées ſont dépoſées dans des bâtimens conſtruits avec un art admirable. L'action du ſoleil paroît ici de la plus grande importance, ſoit à perfectionner les vivres, ſoit plutôt à échauffer l'ardeur des mariages. Il paroît que chez ces peuples on ne fait point de détachement au dehors, ſans unir chaque citoyen par le lien le plus puiſſant qui ſoit dans la nature. Nous faiſions autrefois la même choſe dans nos premiers établiſſemens au Miſſiſſipi. On y envoyoit des vaiſſeaux tous chargés de nouveaux mariés.

Les mâles élevent des piſtiles, au ſommet deſquels ils ſe logent dans des pouſſieres dorées ; de là ils ſe laiſſent tomber au fond des fleurs, où les attendent leurs épouſes.

Il paroît que la fleur eſt l'ouvrage des

femmes. Elle eſt formée avec de riches tentures de pourpre, de bleu céleſte, ou de ſatin blanc. C'eſt une chambre nuptiale, d'où s'exhalent les plus doux parfums. Souvent c'eſt un vaſte temple, où ſe célebrent à la fois pluſieurs hymens; alors chaque feuille eſt un lit, chaque étamine une épouſe, & pluſieurs familles viennent habiter ſous le même toit.

Quelquefois les femelles paroiſſent ſeules ſur un arbre, & les mâles ſur un autre. Peut-être dans ces républiques, le ſexe le plus fort ſubjugue le plus foible, & dédaigne de l'aſſocier aux fêtes publiques, quoiqu'il s'en ſerve pour les beſoins particuliers; à-peu-près comme les Amazones, qui avoient des eſclaves mâles, mais qui ne s'allioient qu'aux peuples libres.

Sur le palmier, la femelle dreſſe ſeule le lit conjugal: ſi le mâle dans une forêt éloignée apperçoit le temple de l'amour, il ſe laiſſe aller au gré des vents, ſur des pouſſieres que les botaniſtes appellent fécondantes.

LA DAME. En vérité, monſieur, vous vous laiſſez aller à votre imagination. De tout ce que vous avez dit, je n'ai fait attention qu'à la forme de la fleur. Vous la croyez propre à réunir la chaleur? C'eſt une idée nouvelle, & qui me plaît: j'aime à croire qu'une roſe eſt un petit reverbere.

LE VOYAGEUR. Obſervez, je vous prie,

que le plan des fleurs eſt preſque toujours circulaire, de quelque forme que ſoit le fruit. Leurs feuilles, ou corolles, ſont diſpoſées autour, comme des miroirs plans, ſphériques, ou elliptiques, propres à réfléchir la chaleur au foyer de leurs courbes : c'eſt là où doit ſe former l'embrion qui contient la graine. Les fleurs qui donnent des graines ſont ſimples, parce qu'il eût été inutile de mettre des miroirs derriere d'autres miroirs.

Dans les végétaux, dont le ſuc eſt viſqueux & plus difficile à échauffer, comme les plantes bulbeuſes & aquatiques, mes petits géometres conſtruiſent des reverberes contournés en fourneaux ; ce ſont des portions de cylindre, de larges entonnoirs, ou des cloches. C'eſt ce que vous pouvez voir dans les lys, les tulipes, les hyacinthes, les jonquilles, le muguet, les narciſſes, &c. Ceux qui travaillent dès l'hiver, adoptent auſſi cette diſpoſition avantageuſe, comme on le voit dans les perce-neiges, & les primeveres.

Ceux qui bâtiſſent à une expoſition découverte, & qui s'élevent peu (*), comme la marguerite & le piſſenlit, font des miroirs preſque plans. Ceux qui ſont un peu plus à

(*) Les plantes qui s'élevent peu ſont échauffées par le ſol même. En beaucoup d'endroits l'herbe conſerve ſa verdure toute l'année. Les mouſſes fleuriſſent en hiver.

l'ombre, comme dans les violettes & les fraiſes, ſe forment des miroirs plus concaves.

Ceux qui travaillent à s'expatrier dans une ſaiſon chaude, découpent la circonférence de la fleur, afin de diminuer ſon effet : telles ſont les cruciées, les bluets, les œillets, &c. D'autres en chiffonnent les pavillons, comme ceux de la grenade & du coquelicot; ou ils ceſſent d'en préſenter le diſque au ſoleil, & naiſſent à l'abri des feuilles, comme dans les papillonnacées, dont la forme n'eſt plus propre à réunir les rayons directs du ſoleil, mais à raſſembler une chaleur reflétée.

Ils ont encore une induſtrie : c'eſt que les fleurs de l'été, qui ont de grands baſſins, ne ſont attachées qu'à des ligamens très-foibles; elles défleuriſſent vîte : telles ſont le coquelicot, le pavot, les roſes de Provence, les fleurs de grenade.

Il y en a, comme les plantes appellées ſoleils, qui n'ont que des rayons de feuilles autour de leur circonférence; mais la fleur eſt poſée ſur un genou flexible, & tous ſes habitans ſont attentifs à la tourner vers le ſoleil. Ne croiriez-vous pas voir des académiciens qui dirigent vers cet aſtre un grand miroir ou un long téleſcope?

LA DAME. Mais la couleur des fleurs ne ſerviroit-elle pas encore à l'effet des rayons réfléchis?

LE VOYAGEUR. Je ſuis charmé madame, que vous

vous me fourniſſiez cette obſervation. Le blanc & le jaune ſont, comme vous le ſavez, les plus favorables : auſſi la plupart des fleurs du printems & de l'automne ne ſortent guere de ces teintes légeres ; avec une chaleur foible, il falloit des miroirs fort actifs.

Celles de ces deux ſaiſons qui ont des réverberes d'un rouge foncé, comme les anémones, les pivoines & quelques tulipes, ont leur centre noir & propre à abſorber directement les rayons. Les fleurs d'été ont des couleurs plus foncées & moins propres à réverbérer. On trouve dans cette ſaiſon beaucoup de bleu & de rouge ; mais le noir eſt très-rare, parce qu'il ne réfléchit rien du tout (*).

L'élévation des plantes, la grandeur, la couleur & la coupe de leurs fleurs paroiſſent combinées entre elles. Cette maniere nouvelle de les conſidérer peut exercer la plus ſublime géométrie.

LA DAME. Je ſuis bien aiſe que vous donniez à mes fleurs un air ſavant ; je croyois qu'elles n'étoient faites que pour plaire. Mais pourquoi les fleurs qui mûriſſent des graines inutiles, ſont-elles ſi belles, tandis que celles du bled, de l'olivier & de la vigne ſont ſi petites ?

(*) Dans les pavots, dont la couleur eſt brune & très-foncée, on remarque que les corolles ſont brûlées du ſoleil avant que la fleur ſoit tout-à-fait développée.

LE VOYAGEUR. La nature fait ſouvent des compenſations. Elle a peut-être voulu nous donner le néceſſaire avec ſimplicité, & le ſuperflu avec magnificence.

LA DAME. A vous entendre, dans les pays très-chauds les fleurs doivent être fort rares.

LE VOYAGEUR. Entre les tropiques je n'ai vu aucune fleur apparente dans les prairies, quoiqu'on ait eſſayé d'y faire venir des marguerites, des trefles, des baſſinets, &c. La plupart même de celles d'Europe n'y réuſſiſſent pas dans les jardins. De grands réverberes donnent trop de chaleur.

LA DAME. Aucun voyageur n'avoit encore dit cela. Ces prairies doivent être bien triſtes. Les arbres de ces pays ne doivent donc pas porter de fleurs?

LE VOYAGEUR. Pardonnez-moi. Sans fleurs il n'y a pas de graines.

Quand les arbres des Indes ſont bien feuillés, les fleurs naiſſent à l'abri des feuilles. Leur circonférence n'eſt jamais bien entiere, comme vous pouvez le voir dans celles des fleurs d'oranger & de citronnier.

Quand les arbres ont peu de feuilles, comme une eſpece appellée agathis, & les familles des palmiers, tels que les dattiers, cocotiers, lataniers, palmiſtes, &c. leurs fleurs naiſſent en grappes pendantes. Dans cette ſituation renverſée, elles ne ſauroient être brûlées par un ſoleil trop ardent: il ne

s'y raſſemble qu'une chaleur réfléchie. Les arbres de nos climats, qui donnent des grappes de fleurs, les portent droites, comme le troëſne, la vigne, le lilas, &c.

LA DAME. Il me ſemble que les petits animaux des Indes ont plus d'eſprit que ceux d'Europe.

LE VOYAGEUR. Ils ont des beſoins contraires. Dans nos climats il leur faut de la chaleur: auſſi les nôtres bâtiſſent les fleurs avant les feuilles, & les ouvrent à découvert au premier jour du printems, comme on le voit dans les amandiers, pêchers, abricotiers, ceriſiers, poiriers, pruniers, coudriers, & même dans les ormes & les ſaules. Leur forme eſt ordinairement en roſe, ce qui donne des formes de miroir bien concaves & bien circulaires.

Dans les pays du nord, ils bâtiſſent des fleurs ſolides, formées de chatons & d'écailles. Elles ſont rangées ſur des cônes comme ſur des eſpaliers. Les fleurs & les parois qui les appuient ſont échauffés à la fois par le ſoleil. Celles des ſapins & des bouleaux en ſeroient brûlées dans les pays chauds: auſſi ces arbres n'y peuvent-ils croître.

Enfin une preuve bien forte que les feuilles des fleurs ſervent à échauffer l'embrion où eſt la graine, c'eſt qu'on ne les trouve pas ſur les fleurs mâles qui naiſſent ſur des arbres ſéparés; ces parties n'y ſeroient d'aucune utilité.

LA DAME. Voilà qui eſt admirable, de quelque façon que cela arrive. Il me ſemble que je pourrois faire mûrir ici du café, en mettant des réverberes autour des fleurs. Il me ſemble qu'à l'inſpection de la fleur, on peut juger ſi l'arbre qui la donne réſiſtera à un climat ardent. Je croirois bien que les papillonnacées peuvent y réuſſir, parce qu'elles ſont renverſées.

LE VOYAGEUR. Vous avez raiſon, madame; les fleurs de beaucoup d'arbres & d'arbriſſeaux de l'Inde ont cette forme; beaucoup donnent des fruits légumineux, ce qui eſt très-rare en Europe. Ici les fruits ſemblent chercher le ſoleil, là ils ſemblent l'éviter. La plupart naiſſent au tronc, ou pendent à des grappes.

LA DAME. Vous ne m'échapperez pas de tout le jour, vous viendrez dîner avec moi, nous raiſonnerons ſur les fruits au deſſert. Je ne peux pas fournir à votre ſyſtême une meilleure bibliotheque. Vous tirerez parti des livres d'une maniere ou d'autre.

DIALOGUE TROISIEME.

Des fruits.

LA DAME. Je trouve un grand défaut à votre ſyſtême; vos animaux raiſonnent trop conſéquemment; ils ſont plus ſages que les hommes.

LE VOYAGEUR. C'eſt que l'homme acquiert ſon expérience, & l'animal la reçoit. L'araignée file dès qu'elle ſort de ſon œuf. La portion d'intelligence qui a été donnée à chaque eſpece, eſt toujours parfaite & ſuffit à ſes beſoins. Je vous prie même d'obſerver que plus l'animal eſt petit, plus il eſt induſtrieux. Dans les oiſeaux, l'hirondelle eſt plus adroite que l'autruche: dans les inſectes, c'eſt la fourmi. Il ſemble que l'adreſſe a été donnée aux plus foibles comme une compenſation de la force. Comme mes animaux ſont très-petits, il y a apparence qu'ils ſont très-prudens.

LA DAME. J'ai bien envie de les voir partir pour les colonies.

LE VOYAGEUR. Dès qu'une chaleur ſuffiſante, raſſemblée par la fleur, a réuni les familles au fond des calices, toute la nation eſt occupée à y porter du miel & du lait. Le lait

eſt une ſubſtance qui paroît deſtinée à tous les jeunes animaux : le jaune d'un œuf même délayé dans l'eau, donne une ſubſtance laiteuſe. La colonie réſide d'abord dans le lieu qu'on appelle le germe. Les proviſions ſont autour, ſous la forme d'un lait qui ſe change enſuite, par l'action du ſoleil, en une ſubſtance ſolide & huileuſe.

On enveloppe la colonie & ſes proviſions d'une coque fort dure, pour la mettre à l'abri des événemens. Cette couverture a quelquefois la dureté d'une pierre, comme dans les fruits à noyau ; mais on a grande attention d'y ménager une ſuture, comme dans la noix, ou de petits trous à l'extrêmité, fermés par une ſoupape ; c'eſt par cette porte que doit ſortir la nouvelle famille. Il n'y a pas une graine qui n'ait l'équivalent de cette organiſation.

LA DAME. Ah ! vous leur ſuppoſez trop d'induſtrie.

LE VOYAGEUR. Je ne leur en donne pas plus qu'aux inſectes les plus communs. L'araignée, qui met ſes œufs dans un ſac, y laiſſe une ouverture. Le ver à ſoie, qui s'enferme dans un cocon, en rend le tiſſu fort ſerré, excepté à l'endroit de la tête où il ſe ménage une ſortie. C'eſt une précaution commune à tous les vers. Mais comme les animaux qui travaillent en ſociété ont plus d'adreſſe que les autres, ceux-ci en ont une bien merveilleuſe. Pendant qu'on travaille à conſtruire le bâtiment & à

raſſembler le lait de la nouvelle colonie, de peur que les oiſeaux ne détruiſent l'ouvrage, on l'environne d'une ſubſtance déſagréable au goût, comme le brou des noix, qui eſt amer; d'autres fortifient la ville nouvelle de paliſſades pointues, comme celles qui hériſſent la coque de la châtaigne.

LA DAME. Vous leur accordez bien de l'expérience: qui leur a dit que les oiſeaux viendroient les attaquer?

LE VOYAGEUR. Celui qui a dit au lapin de ſe creuſer des terriers, & à la hupe de ſuſpendre ſon nid au bout de trois fils. Leur poſtérité agira toujours de même, comme les canards qui vont à l'eau ſans avoir vu leurs peres nager.

LA DAME. Je ne ſuis plus étonnée que la roſe ait des épines; ceux qui l'ont bâtie ont pris pour toute la plante les précautions que ceux du châtaignier ont priſes pour le fruit. Je ſuis charmée de leur prévoyance; la fleur la mérite.

LE VOYAGEUR. Cette défenſe eſt commune à pluſieurs arbriſſeaux qui naiſſent ſur les liſieres des bois, expoſés aux inſultes des animaux qui paiſſent; le jonc marin, la ronce, les épines blanches & noires, les groſeillers, & même l'ortie & le chardon, qui croiſſent le long des chemins, ſont garnis & hériſſés de pointes très-aiguës. Ces plantes ſont fortifiées comme des places frontieres.

LA DAME. Eh bien, quand la colonie a ſes

proviſions, comment fait-elle pour s'établir ailleurs?

LE VOYAGEUR. Si ces inſectes avoient reçu des ailes, ils ſe feroient envolés; mais il paroît qu'ils ne peuvent s'expoſer à l'air ſans danger. Ils ne vivent que dans les liqueurs. Ils s'enferment dans des vaiſſeaux bien carénés, bien pourvus, & voici comme ils entreprennent leur navigation.

Pour ceux qui ſont ſuſpendus en haut, toute la traverſée ne conſiſte que dans une chûte. Le fruit tombe & va en bondiſſant s'arrêter à trente pas de la métropole. Remarquez que les fruits qui tombent de haut ſont arrondis; & plus ils ſont élevés, plus le fruit eſt dur. Le gland, le fêne, la châtaigne, la noix, la pomme de pin, réſiſtent très-bien à la violence de la ſecouſſe. N'admirez-vous pas leur précaution d'avoir ſongé, en s'élevant ſi haut, à tomber avec ſûreté?

LA DAME. Ce ſeroit quelquefois une leçon utile aux hommes: mais cette maniere de tomber leur eſt commune à tous?

LE VOYAGEUR. Pardonnez-moi. Ceux qui travaillent dans le tilleul qui croît dans les terres humides & molles, ſavent bien que, s'ils avoient bâti des vaiſſeaux lourds, le poids les eût enfoncés dans le lieu même de leur chûte. Ils ont conſtruit des graines attachées à un long aileron. Elles tombent en pirouettant, & le vent les porte fort loin de là. Le

ſaule, qui vient aux mêmes lieux, a des aigrettes ainſi que le roſeau. L'orme a une graine placée au milieu d'une large follicule. Vous voyez qu'au moyen de ces voiles, on peut aller loin. Je ſuis porté à croire que l'orme eſt l'arbre des vallées, par la conſtruction de ſa graine.

LA DAME. Je ne ſuis plus étonnée de voir les cerifiers & les pêchers s'élever à une hauteur médiocre. Une pêche mûre qui tomberoit de la hauteur d'un orme, n'iroit pas loin. Mais comment font ceux qui ne s'élevent pas? Il ne leur eſt pas poſſible de rouler.

LE VOYAGEUR. Les animaux des bluets, des artichaux, des chardons, &c. attachent leurs colonies à des volans; le vent les emporte. Vous en voyez en automne l'air rempli. Ils ſont ſuſpendus avec beaucoup d'induſtrie; & quoiqu'ils voyagent fort loin, la graine tombe toujours perpendiculairement. Il y a des eſpeces de pois qui ont des coques élaſtiques; en s'ouvrant, lorſqu'elles ſont mûres, elles élancent leurs graines à dix pas de là. C'eſt auſſi l'induſtrie de la belſamine. Croyez-vous à préſent qu'une plante ſoit une machine hydraulique?

LA DAME. Vous ne me citez que les exemples qui vous ſont favorables; vous ne me dites pas comment font ceux qui bâtiſſent des fruits mous & peu élevés; ceux de la framboiſe & de la fraiſe ne volent ni ne roulent.

LE VOYAGEUR. Vous avez vu que les habitans du noyer & du châtaignier ſe fortifioient contre les oiſeaux : ceux du fraiſier & du framboiſier font bien mieux, ils tirent parti de leurs ennemis. Ceux-là ſont des guerriers ; ceux-ci ſont des politiques. Ils s'entourent d'une ſubſtance agréable & d'une couleur éclatante. Les oiſeaux s'en nourriſſent, & les reſſement dans les bois, qui en ſont remplis. Ils avalent les fruits ſans faire tort à la graine ; elle eſt ſi dure qu'elle échappe à leur digeſtion. Beaucoup de fruits mous qui ont des noyaux, ſont reſſemés de la même maniere. Cette ruſe n'eſt pas réſervée aux ſeuls animaux de notre hémiſphere. La muſcade eſt une eſpece de pêche des Moluques : ſa noix eſt d'un grand revenu aux Hollandois : ils la détruiſent dans toutes les iſles éloignées de leurs comptoirs, pour s'en réſerver la récolte à eux ſeuls ; mais elle repouſſe par-tout : c'eſt un oiſeau marin qui la reſſeme après l'avoir avalée. Tant l'homme eſt foible, quand il attaque la nature : une nation ne ſauroit détruire un végétal.

LA DAME. Hélas ! l'homme n'a pas été préſervé avec tant de ſoin ; des nations entieres ont été exterminées par d'autres nations, ſans qu'il en ſoit réchappé un ſeul. Mais il faut adorer la Providence : je l'admire dans ſa prévoyance, que je n'aurois pas ſoupçonnée. Je croyois qu'un arbre laiſſoit tout ſimplement

tomber ſes graines: je vois bien qu'elles auroient manqué d'air & d'eſpace, &, pour me ſervir de vos termes, que la métropole, en vieilliſſant, auroit anéanti toutes les colonies ſous ſes ruines. Mais l'idée de vos animaux eſt-elle bien conforme à l'action de cette Providence?

LE VOYAGEUR. Le roi de Pruſſe avoit ordonné que l'on coupât des forêts, pour donner des terreins à de nouvelles familles. La chambre du domaine lui repréſenta que le bois alloit devenir fort rare. Il lui répondit: j'aime mieux avoir des hommes que des arbres. Croyez-vous que le grand Roi de tous les êtres n'a pas mieux aimé régner ſur des millions de peuples différens, que ſur des machines aveugles?

LA DAME. Vous allez rendre auſſi le bois fort rare. Votre ſyſtème eſt ſéduiſant, mais il me laiſſe des doutes. Vous ne me montrez pas les animaux: on ne croit qu'à moitié, quand on n'a pas vu.

LE VOYAGEUR. Vous avez vu des animaux ſe mouvoir dans le ſuc des plantes.

LA DAME. Mais je ne les ai pas vu travailler, agir de concert, & faire toutes les choſes admirables que vous m'avez dites.

LE VOYAGEUR. Regardez mes madrépores & mes lithophites: il y en a qui reſſemblent à des choux, d'autres à des gerbes de bled. Ce ſont les plantes de la mer; les nôtres ſont les madrépores de l'air.

LA DAME. Ce n'eſt plus la même choſe : vous m'avez dit que les madrépores ne donnent pas de fruits.

LE VOYAGEUR. Cela n'eſt pas bien prouvé. D'ailleurs, ils vivent dans un fluide où il n'y auroit eu pour leurs fruits, ni chûte ni roulement : il étoit donc inutile d'environner la colonie d'un corps lourd, ou d'une ſubſtance légere, comme les aigrettes des graines qui ſeroient venues à la ſurface de l'eau. Il eſt cependant certain qu'on a obſervé dans leurs fleurs, un ſuc laiteux, ſemblable à celui des graines de nos fruits : cette laite ſe répand dans la mer, comme celle des poiſſons.

Les élémens changent les mœurs & les arts. Un matelot & un bourgeois ſont des hommes, cependant un vaiſſeau n'eſt pas fait comme une maiſon.

Les petits animaux qui bâtiſſent les plantes de l'air, vivent dans un élément qui eſt pour eux dans un mouvement perpétuel. Ils ſont ſi petits, qu'un zéphyr leur ſemble un ouragan. Ils ont pris les plus grandes précautions pour aſſurer les fondemens de leurs édifices, & pour tranſporter leurs familles ſans riſques. Ils l'encloſent dans des bâtimens bien couverts, afin qu'elle ne ſoit pas diſperſée.

Ceux qui bâtiſſent dans la mer, vivent dans un fluide, dont les parties ne s'ébranlent pas aiſément : elles ne ſont remuées que par flots & par grandes maſſes. Les gouttes n'en

ſont pas mobiles & pénétrantes, comme les globules de l'air, que la chaleur dilate & reſſerre ſans ceſſe. Il ne leur falloit donc pas des appartemens bien clos, comme les graines, puiſqu'ils ne couroient pas le riſque d'être diſſipés ſi facilement. Je crois au reſte avoir obſervé que leur laite eſt enduite d'une glaire qui n'eſt pas aiſée à diſſoudre.

Si les animaux qui travaillent dans l'eau, euſſent vécu dans un élément encore plus ſolide, par exemple dans la terre, ils n'auroient été expoſés à aucune eſpece d'agitation. Il eſt probable qu'alors ils n'auroient pas eu beſoin d'enfoncer des racines, d'élever des tiges, d'étendre des feuilles, de façonner des fleurs, & de fabriquer des fruits, comme ceux de l'air.

LA DAME. Vraiment vous avez raiſon : auſſi la truſle n'a aucune de ces parties-là ; elles lui ſeroient inutiles. J'ai vu des gens bien embarraſſés à deviner comment elle peut ſe reproduire. J'imagine que dans les ſéchereſſes, les petits animaux ſe communiquent entr'eux par les fentes intérieures du ſol où ils vivent. Il regne là un calme éternel : ce ſont des canaux d'un fluide tranquille, où la navigation eſt fort aiſée : il n'y faut point de vaiſſeaux ; on peut y nager en ſûreté. A quoi ſerviroient les fleurs à une plante qui ne voit pas le ſoleil ; & les racines à un végétal qui n'éprouve aucune ſecouſſe ? Cette découverte

me fait grand plaiſir : je ſuis fâchée cependant que les animaux d'un fruit que j'aime beaucoup, aient ſi peu d'induſtrie.

LE VOYAGEUR. Elle eſt proportionnée à leurs beſoins : c'eſt une loi commune à tous les êtres animés. L'homme, qui eſt le plus indigent de tous, en eſt auſſi le plus intelligent.

LA DAME. Il vaudroit mieux en être le plus heureux. Ceux qui habitent les truffes ſont peut-être plus contens que ceux qui vivent dans des palais.

Je trouve dans votre ſyſtême, des idées neuves. Il me paroît très-vraiſemblable que les fleurs ſont des miroirs. On peut, ce me ſemble, en tirer des conſéquences utiles, ainſi que des graines. Je crois qu'il ne faut pas trop les enfoncer lorſqu'on les ſeme, puiſque la nature les répand à la ſurface de la terre, & qu'elle repeuple ainſi les prairies & les forêts. L'induſtrie des graines qui volent, qui roulent, & qui s'élancent, me paroît admirable : mais ſans doute ces mouvemens peuvent s'attribuer à d'autres loix. Il faudroit, pour que votre ſyſtême eût une certaine force, qu'après avoir rendu raiſon des effets ordinaires de la végétation, il en expliquât les phénomenes.

LE VOYAGEUR. Vous en agiſſez avec moi comme les dames des anciens chevaliers : quand ils ſortoient du tournoi, elles les envoyoient combattre un géant ou un maure. N'êtes-vous pas contente de ſavoir que la truffe eſt un ma-

drépore de terre ? Il a toutes les parties qui lui conviennent, & il ne peut en avoir d'autres. S'il y a d'autres végétations dans la terre, elles n'auront de même aucune des parties de celles qui vivent dans l'air. Je connois une racine & une fleur qui ſont pareillement iſolées, & par des raiſons ſemblables; mais il me ſuffit de vous avoir réſolu un fait inexplicable, la réproduction de la truffe.

LA DAME. Oh ! c'eſt moi qui l'ai expliqué : mais en voici un dont toutes les loix de l'hydraulique ne fauroient me rendre raiſon. Lorſqu'un arbre eſt jeune & plein de ſuc, ſouvent il continue de pouſſer des branches & des feuilles, ſans donner des fleurs. Un jardinier exprimenté déterre une partie de ſes racines, & il devient fécond. Pourquoi ne donne-t-il des fruits que quand il perd ſa nourriture ?

LE VOYAGEUR. Les animaux qui ont des vivres en abondance, ne ſongent point à s'expatrier; ils cherchent à augmenter les logemens; ils ne fabriquent que du bois. Des qu'on leur a coupé les vivres, ils voient qu'il eſt tems d'envoyer des colonies s'établir au loin : on ne peut plus fourrager aux environs de la place.

LA DAME. Celui-là étoit trop aiſé : en voici un plus difficile. Lorſqu'un arbre a reçu quelque dommage conſidérable : par exemple, lorſqu'on lui a enlevé une partie de ſon écorce,

au printems il ſe charge de fleurs, enſuite de fruits, après quoi il meurt. Pourquoi à la veille de ſa ruine rapporte-t-il plus qu'à l'ordinaire ?

LE VOYAGEUR. Dans l'arbre écorcé, le conſeil s'aſſemble ; & voici comme on raiſonne : " On nous a fait une breche irrépamble ; nos „ remparts & nos chemins ſont détruits, nous „ allons mourir de froid ou de faim, allons-„ nous-en„. Tout le monde ſe met à conſtruire des fleurs; on ſe retire dans les fruits ; la métropole eſt abandonnée, & l'arbre meurt l'année ſuivante.

LA DAME. Je ne ſais par où vous prendre. Il me ſemble que vous ſatisfaites à toutes les difficultés ; le ſyſtême ordinaire en laiſſe de grandes. J'avois ouï expliquer le développement des plantes, par l'air qui monte en ligne droite dans les canaux de la végétation, & cependant j'avois vu les pivots des pois ſe recourber vers la terre qu'ils ſemblent chercher. J'avois ouï dire que dans les germes, la plante étoit toute entiere avec ſes graines à venir, qui contenoient encore les plantes futures, ainſi de ſuite à l'infini ; ce qui me paroiſſoit tout-à-fait incompréhenſible.

LE VOYAGEUR. Il y a un degré en deſcendant, où la matiere n'eſt plus ſuſceptible de forme ; car la forme n'eſt que les limites de la matiere. Si cela n'étoit pas, il y auroit autant de matiere dans un gland que dans un chêne,

chêne, puiſqu'il y auroit autant de formes, attendu qu'il y a, dit-on, un chêne tout entier renfermé dans le gland.

Si on me dit qu'il n'y a que les formes principales, je demanderai où ſont les autres, qui ſont toutes eſſentielles dans un chêne développé.

S'il n'y a que les formes principales, parce que l'eſpace eſt trop petit, celui des ſeconds glands étant beaucoup plus petit, le nombre des formes principales doit encore diminuer. Or, toute grandeur qui décroît vient néceſſairement à rien. Dans ces glands imaginaires qui vont toujours en diminuant, il y auroit un terme où la race des chênes devroit s'arrêter & finir.

Voilà cependant l'hypotheſe dont on s'eſt ſervi pour raiſonner ſur la végétation. Je ſuis charmé que vous ayez adopté mes idées.

LA DAME. Monſieur, point du tout, je vous aſſure.

LE VOYAGEUR. Comment, madame, vous n'êtes pas perſuadée? Y a-t-il encore quelque dragon à combattre?

LA DAME. Un grand ſcrupule. Je ne ſaurois imaginer que, pour ſoutenir ma vie, je détruiſe celle d'une infinité d'êtres. Euſſiez-vous raiſon, j'aime mieux me tromper que de croire une vérité cruelle.

LE VOYAGEUR. On eſt ſenſible, quand on eſt belle; mais voilà la premiere fois qu'on rejette un ſyſtême par compaſſion. Les ana-

tomiſtes ont plus de courage ; quand ils en font un, ils tuent tout ce qui leur tombe ſous la main. Il y eut un Anglois qui fit ouvrir toutes les biches pleines d'un grand parc, pour découvrir les loix de la génération, qu'il n'a point découvertes.

LA DAME. Je ne veux point reſſembler à ces ſavans-là. J'aime ceux d'aujourd'hui, qui recommandent la tolérance & l'humanité, qu'on devroit étendre juſqu'aux animaux. Je ſais bien bon gré à M. de Voltaire d'avoir traité de barbares ceux qui éventrent un chien vivant pour nous montrer les veines lactées. Cette idée fait horreur.

LE VOYAGEUR. Mes expériences n'ont coûté la vie à aucun animal. J'ai même de quoi vous raſſurer : ceux qui vivent dans les fruits échappent à votre digeſtion comme à votre vue : n'en avez-vous pas une preuve dans les oiſeaux qui reſſement les graines des fraiſiers?

LA DAME. Je veux vous croire : après-tout, ſi je ſuis trompée, j'ai été amuſée. Vous m'avez appris ſur la nature, des faits plus piquans que les anecdotes de la ſociété. Nous n'avons ni médit, ni joué ; &, ce qui eſt plus rare, vous ne m'avez point dit de fadeurs, ſuivant la coutume de ceux qui veulent inſtruire les dames. Le tems a été fort bien employé : mais j'en dois faire encore un meilleur uſage ; je vais rejoindre mon mari & mes chers enfans. Adieu, monſieur le voyageur.

LE VOYAGEUR *lui fait une profonde révérence.*
(En s'en allant.)

O le bon cœur! ah la digne femme! Quand en aurai-je une comme celle-là!

LETTRE XXVIII & *derniere.*

Sur les voyageurs & les voyages.

IL eſt d'uſage de chercher au commencement d'un livre à captiver la bienveillance d'un lecteur, qui ſouvent ne lit point la préface. Il vaut mieux, ce me ſemble, attendre à la fin, au moment où il eſt prêt à porter ſon jugement. Il eſt impoſſible alors que le lecteur échappe, & ne faſſe pas attention aux excuſes de l'auteur. Voici les miennes.

J'ai fait cet ouvrage auſſi bien qu'il m'a été poſſible, & rien ne m'a manqué pour lui donner toute la perfection dont je ſuis capable. S'il eſt mal fait, ce n'eſt donc pas ma faute; car on n'a tort de mal faire que quand on peut faire mieux.

S'il y a des défauts dans le ſtyle, je ſerai très-aiſe qu'on les releve; je m'en corrigerai. Depuis dix ans que je ſuis hors de ma patrie, j'oublie ma langue, & j'ai obſervé qu'il eſt ſouvent plus utile de bien parler que de bien penſer, & même que de bien agir.

Mes conjectures & mes idées ſur la nature,

ſont des matériaux que je deſtine à un édifice conſidérable. En attendant que je puiſſe l'élever, je les livre à la critique. Les bonnes cenſures ſont comme ces dégels qui diſſolvent les pierres tendres, & durciſſent les pierres de taille. Il ne me reſteroit qu'une bonne obſervation, que j'en ferois uſage. On dit qu'un ſaint commença avec un ſeul moëllon un bâtiment qui eſt devenu une magnifique abbaye. Il fit ce miracle avec le tems & la patience, mais je pourrois bien avoir perdu l'un & l'autre.

C'eſt aſſez parler de moi, paſſons à des objets plus importans.

Il eſt aſſez ſingulier qu'il n'y ait eu aucun voyage publié par ceux de nos écrivains qui ſe ſont rendus les plus célebres dans la littérature & la philoſophie. Il nous manque un modele dans un genre ſi intéreſſant, & il nous manquera long-tems, puiſque MM. de Voltaire, d'Alembert, de Buffon & Rouſſeau ne nous l'ont pas donné. Montagne & Monteſquieu avoient écrit leurs voyages, qu'ils n'ont pas fait paroître. On ne peut pas dire qu'ils aient jugé ſuffiſamment connus les pays de l'Europe où ils avoient été, puiſqu'ils ont donné tant d'obſervations neuves ſur nos mœurs, qui nous ſont ſi familieres. Je crois que ce genre ſi peu traité eſt rempli de grandes difficultés. Il faut des connoiſſances univerſelles, de l'ordre dans le plan, de la chaleur dans le ſtyle, de la ſincérité, & il faut

parler de tout. Si quelque ſujet eſt omis, l'ouvrage eſt imparfait; ſi tout eſt dit, on eſt diffus, & l'intérêt ceſſe.

Nous avons cependant des voyageurs eſtimables; Addiſſon me paroît au premier rang: par malheur il n'eſt pas François. Chardin a de la philoſophie & des longueurs. L'abbé de Choiſi ſauve au lecteur les ennuis de la navigation; il n'eſt qu'agréable. Tournefort décrit ſavamment les monumens & les plantes de la Grece, mais on voudroit voir un homme plus ſenſible ſur les ruines d'Athenes. La Hontan ſpécule & s'égare quelquefois dans les ſolitudes du Canada. Léry peint très naïvement les mœurs des Bréſiliens & ſes aventures perſonnelles. De ces différens génies on en compoſeroit un excellent, mais chacun n'a que le ſien; témoin ce marin, qui écrivit ſur ſon journal " qu'il avoit paſſé à quatre lieues „ de Ténériffe, dont les habitans lui paru„ rent fort affables. „

Il y a des voyageurs qui n'ont qu'un objet, celui de rechercher les monumens, les ſtatues, les inſcriptions, les médailles, &c. S'ils rencontrent quelque ſavant diſtingué, ils le prient d'inſcrire ſon nom & une ſentence ſur leur *album*. Quoique cet uſage ſoit louable, il conviendroit mieux, ce me ſemble, de s'enquérir des traits de probité, de vertu, de grandeur d'ame, & du plus honnête homme de chaque lieu; un bon exemple vaut bien une belle ma-

xime. Si j'euſſe écrit mes voyages du nord, on eût vu ſur mes tablettes les noms de d'Olgorouki, de Munich, du palatin de Ruſſie Xatorinski, de Duval, de Taubenheim, &c. J'aurois parlé auſſi des monumens, ſur-tout de ceux qui ſervent à l'utilité publique, comme l'arſenal de Berlin, le corps des cadets de Pétersbourg, &c. Quant aux antiquités, j'avoue qu'elles me donnent des idées triſtes. Je ne vois dans un arc de triomphe qu'une preuve de la foibleſſe d'un homme; l'arc eſt reſté, & le vainqueur a diſparu.

Je préfere un ſep de vigne à une colonne, & j'aimerois mieux avoir enrichi ma patrie d'une ſeule plante alimentaire, que du bouclier d'argent de Scipion.

A force de nous naturaliſer avec les arts, la nature nous devient étrangere; nous ſommes même ſi artificiels, que nous appellons les objets naturels des *curioſités*, & que nous cherchons les preuves de la divinité dans des livres. On ne trouve dans ces livres (la révélation à part) que des réflexions vagues & des indications générales de l'ordre univerſel: cependant, pour montrer l'intelligence d'un artiſte, il ne ſuffit pas d'indiquer ſon ouvrage, il faut le décompoſer. La nature offre des rapports ſi ingénieux, des intentions ſi bienveillantes, des ſcenes muettes ſi expreſſives & ſi peu apperçues, que qui pourroit en offrir un foible tableau à l'homme le plus inattentif, le feroit s'écrier, il y a quelqu'un ici!

L'art de rendre la nature eſt ſi nouveau, que les termes même n'en ſont pas inventés. Eſſayez de faire la deſcription d'une montagne, de maniere à la faire reconnoître : quand vous aurez parlé de la baſe, des flancs & du ſommet, vous aurez tout dit. Mais que de variété dans ces formes bombées, arrondies, alongées, applaties, cavées, &c! Vous ne trouvez que des périphraſes. C'eſt la même difficulté pour les plaines & les vallons. Qu'on ait à décrire un palais, ce n'eſt plus le même embarras. On le rapporte à un ou à pluſieurs des cinq ordres : on le ſubdiviſe en ſoubaſſement, en corps principal, en entablement ; & dans chacune de ces maſſes, depuis le ſocle juſqu'à la corniche, il n'y a pas une moulure qui n'ait ſon nom.

Il n'eſt donc pas étonnant que les voyageurs rendent ſi mal les objets naturels. S'ils vous dépeignent un pays, vous y voyez des villes, des fleuves & des montagnes ; mais leurs deſcriptions ſont arides comme des cartes de géographie : l'Indouſtan reſſemble à l'Europe. La phyſionomie n'y eſt pas. Parlent-ils d'une plante ? ils en détaillent bien les fleurs, les feuilles, l'écorce, les racines ; mais ſon port, ſon enſemble, ſon élégance, ſa rudeſſe ou ſa grace, c'eſt ce qu'aucun ne rend. Cependant la reſſemblance d'un objet dépend de l'harmonie de toutes ſes parties, & vous auriez la meſure de tous les muſcles d'un homme, que vous n'auriez pas ſon portrait.

Si les voyageurs, en rendant la nature, pechent par défaut d'expreſſions, ils pechent encore par excès de conjectures. J'ai cru fort long-tems, ſur la foi des relations, que l'homme ſauvage pouvoit vivre dans les bois. Je n'ai pas trouvé un ſeul fruit bon à manger dans ceux de l'Iſle de France; je les ai goûtés tous, au riſque de m'empoiſonner. Il y avoit quelques graines d'un goût paſſable, en petite quantité; & dans certaines ſaiſons, on n'en eût pas ramaſſé pour le déjeûner d'un ſinge. Il n'y a que l'oignon dangereux d'une eſpece de *nymphea*, encore croît-il ſous l'eau dans la terre, & il n'eſt pas vraiſemblable que l'homme naturel l'eût deviné là. Je crus au Cap que l'homme avoit été mieux ſervi. J'y vis des buiſſons couverts de gros artichaux couleur de chair, qui étoient d'une âpreté inſupportable. Dans les bois de la France & de l'Allemagne, on ne trouve de mangeable que les fènes du hêtre & les fruits du châtaignier; encore ce n'eſt que dans une courte ſaiſon. On aſſure, il eſt vrai, que dans l'âge d'or des Gaules, nos ancêtres vivoient de gland; mais le gland de nos chênes conſtipe. Il n'y a que celui du chêne verd, qu'on puiſſe digérer. Il eſt très-rare en France, & il n'eſt commun qu'en Italie, d'où nous eſt venue auſſi cette tradition. Un peu d'hiſtoire naturelle ſerviroit à écrire l'hiſtoire des hommes.

On ne trouve dans les forêts du nord que les pommes du ſapin, dont les écureuils s'accom-

modent fort bien. Il eſt fort douteux que les hommes puſſent en vivre. La nature auroit traité bien mal le roi des animaux, puiſque la table eſt miſe pour tous, excepté pour lui, ſi elle ne lui avoit pas donné une raiſon univerſelle qui tire parti de tout, & la ſociabilité, ſans laquelle ſes forces ne ſauroient ſervir ſa raiſon. Ainſi d'une ſeule obſervation naturelle on peut prouver, 1°. que le plus ſtupide des payſans eſt ſupérieur au plus intelligent des animaux, qu'on ne dreſſera jamais à ſemer & à labourer de lui-même: 2°. que l'homme eſt né pour la ſociété, hors de laquelle il ne pourroit vivre: 3°. que la ſociété doit, à ſon tour, à tous ſes membres une ſubſiſtance qu'ils ne peuvent attendre que d'elle.

Les voyageurs pechent encore par un autre excès. Ils mettent preſque toujours le bonheur hors de leur patrie. Ils font des deſcriptions ſi agréables des pays étrangers, qu'on en eſt, toute la vie, de mauvaiſe humeur contre le ſien.

Si je l'oſe dire, la nature paroît avoir tout compenſé; & je ne ſais lequel eſt préférable d'un climat très-chaud ou d'un climat très-froid. Celui-ci eſt plus ſain; d'ailleurs le froid eſt une douleur dont on peut ſe garantir, & la chaleur une incommodité qu'on ne ſauroit éviter. Pendant ſix mois j'ai vu le payſage blanc à Pétersbourg, pendant ſix mois je l'ai vu noir à l'Iſle de France; joignez-y les inſectes ſi dévorans, les ouragans qui renverſent

tout, & choiſiſſez. Il eſt vrai qu'aux Indes les arbres ont toujours des feuilles, que les vergers rapportent ſans être greffés, & que les oiſeaux ont de belles couleurs.

Mais j'aime mieux notre nature,
Nos fruits, nos fleurs, notre verdure;
Un roſſignol qu'un perroquet,
Le ſentiment que le caquet,
Et même je préfere encore
L'odeur de la roſe & du thin
A l'ambre que la main du more
Recueille aux rives du matin.

On doit compter auſſi pour un grand inconvénient le ſpectacle d'une ſociété malheureuſe, puiſque la vue d'un ſeul miſérable peut empoiſonner le bonheur. Peut-on penſer ſans frémir, que l'Afrique, l'Amérique, & preſque toute l'Aſie ſont dans l'eſclavage! Dans l'Indouſtan on ne fait agir le peuple qu'à coups de rotin, de ſorte qu'on en a appellé le bâton le roi des Indes. En Chine même, ce pays ſi vanté, la plupart des punitions de ſimple police ſont corporelles. Chez nous, les loix ont un peu plus reſpecté les hommes. D'ailleurs, quelque rudes que ſoient nos climats, la nature la plus ſauvage m'y plaît toujours par un coin. Il eſt des ſites touchans juſques dans les rochers de la pauvre Finlande. J'y ai vu des étés plus beaux que ceux des tropiques, des jours ſans nuits, des lacs ſi couverts de

cygnes, de canards, de bécaſſes, de pluviers, &c. qu'on eût dit que les oiſeaux de toutes les rivieres s'y étoient rendus pour y faire leurs nids. Des flancs des rochers tout brillans de mouſſes pourprées, & des tapis rouges du klouova (1), s'élevoient de grands bouleaux, dont les feuillages verds, ſouples & odorans ſe marioient aux pyramides ſombres des ſapins, & offroient à la fois des retraites à l'amour & à la philoſophie. Au fond d'un petit vallon, ſur une liſiere de pré, loin de l'envie, étoit l'héritage d'un bon gentilhomme, dont rien ne troubloit le repos que le bruit d'un torrent que l'œil voyoit avec plaiſir bondir & écumer ſur la croupe noire d'une roche voiſine. Il eſt vrai qu'en hyver la verdure & les oiſeaux diſparoiſſent. Le vent, la neige, le greſil, les frimats entourent & ſecouent la petite maiſon, mais l'hoſpitalité eſt dedans. On ſe viſite de quinze lieues, & l'arrivée d'un ami eſt une fête de huit jours : on boit au bruit des cors & des timbales la ſanté du convive, des princes & des dames (2). Les vieillards

(1) Plante rampante d'un beau verd, dont la feuille reſſemble à celle du buis. Elle donne un petit fruit rouge, qui eſt un anti-ſcorbutique.

(2) Les femmes ſont de ces parties, & il eſt juſte qu'accompagnant les hommes à la guerre, elles préſident à leurs plaiſirs. On ne trouve point ailleurs de plus grands exemples de l'amitié conjugale. J'y ai vu des femmes de généraux, qui avoient ſuivi leurs maris à l'armée depuis le premier grade militaire.

auprès du poële fument & parlent des anciennes guerres ; les garçons en bottes danſent au ſon d'un fifre ou d'un tambour autour de la jeune Finlandoiſe en peliſſe, qui paroît comme Pallas au milieu de la jeuneſſe de Sparte.

Si les organes y ſemblent rudes, les cœurs y ſont ſenſibles. On parle d'aimer, de plaire, de la France, & de Paris ſur-tout; car Paris eſt la capitale de toutes les femmes. C'eſt là que la Ruſſe, la Polonoiſe & l'Italienne viennent apprendre l'art de gouverner les hommes avec des rubans & des blondes ; c'eſt là que regne la Pariſienne à l'humeur folle, aux graces toujours nouvelles. Elle voit l'Anglois mettre à ſes genoux ſon or & ſa mélancolie, tandis que, du ſein des arts, elle prépare en riant, la guirlande qui enchaîne par les plaiſirs tous les peuples de l'Europe.

Je préférerois Paris à toutes les villes, non pas à cauſe de ſes fêtes, mais parce que le peuple y eſt bon, & qu'on y vit en liberté. Que m'importent ſes carroſſes, ſes hôtels, ſon bruit, ſa foule, ſes jeux, ſes repas, ſes viſites, ſes amitiés ſi promptes & ſi vaines ? Des plaiſirs ſi nombreux mettent le bonheur en ſurface, & la jouiſſance en obſervation. La vie ne doit pas être un ſpectacle. Ce n'eſt qu'à la campagne qu'on jouit des biens du cœur, de ſoi-même, de ſa femme, de ſes enfans, de ſes amis. En tout, la campagne me ſemble préférable aux villes : l'air y eſt pur, la vue riante,

le marcher doux, le vivre facile, les mœurs ſimples & les hommes meilleurs. Les paſſions s'y développent ſans nuire à perſonne. Celui qui aime la liberté, n'y dépend que du ciel; l'avare en reçoit des préſens toujours renouvellés, le guerrier s'y livre à la chaſſe, le voluptueux y place ſes jardins, & le philoſophe y trouve à méditer ſans ſortir de chez lui. Où trouvera-t-il un animal plus utile que le bœuf, plus noble que le cheval, & plus aimable que le chien? Apporte-t-on des Indes une plante plus néceſſaire que le bled, & auſſi gracieuſe que la vigne?

Je préférerois de toutes les campagnes celle de mon pays, non pas parce qu'elle eſt belle, mais parce que j'y ai été élevé. Il eſt dans le lieu natal un attrait caché, je ne ſais quoi d'attendriſſant, qu'aucune fortune ne ſauroit donner, & qu'aucun pays ne peut rendre. Où ſont ces jeux du premier âge, ces jours ſi pleins ſans prévoyance & ſans amertume? La priſe d'un oiſeau me combloit de joie. Que j'avois de plaiſir à careſſer une perdrix, à recevoir ſes coups de bec, à ſentir dans mes mains palpiter ſon cœur & friſſonner ſes plumes! Heureux qui revoit les lieux où tout fut aimé, où tout parut aimable, & la prairie où il courut, & le verger qu'il ravagea! Plus heureux qui ne vous a jamais quitté, toit paternel, aſyle ſaint! Que de voyageurs reviennent ſans trouver de retraite! De leurs amis,

les uns ſont morts, les autres éloignés ; une famille eſt diſperſée, des protecteurs.... Mais la vie n'eſt qu'un petit voyage, & l'âge de l'homme un jour rapide. J'en veux oublier les orages, pour ne me reſſouvenir que des ſervices, des vertus & de la conſtance de mes amis. Peut-être ces lettres conſerveront leurs noms, & les feront ſurvivre à ma reconnoiſſance ! Peut-être iront-elles juſqu'à vous, bons Hollandois du Cap ! Pour toi, negre infortuné, qui pleures ſur les rochers de Maurice, ſi ma main, qui ne peut eſſuyer tes larmes, en fait verſer de regret & de repentir à tes tyrans, je n'ai plus rien à demander aux Indes, j'y ai fait fortune.

A Paris, ce premier janvier 1773.

D. S. P.

Fin de la ſeconde & derniere Partie.

TABLE
DES LETTRES
ET
SOMMAIRE DES MATIERES.

PREMIERE PARTIE.
AVANT-PROPOS.

Motif de l'ouvrage, ſon plan, ſon objet. *pag.* 3

LETTRE PREMIERE.

DÉPART de Paris, froid exceſſif. Arrivée à Rennes. Campagnes de Bretagne, obſervation ſur le genêt & les pommes de terre. Du peuple dans les pays d'états. Commerce de la Bretagne. Payſan bas-Breton. Obſervation ſur la température des lieux aquatiques. Arrivée à l'Orient. 7

LETTRE II. De la ville de l'Orient. Défaut de la citadelle du Port-Louis. Mœurs de ces deux villes. Mouvement du port de l'Orient. 11

LETTRE III. Diſtribution intérieure d'un

vaiſſeau, gros tems dans le port. Poiſſonnerie de l'Orient. Mœurs des pêcheurs. Obſervations ſur les poiſſons & les écreviſſes. Deux paſſagers de Paris craignent de s'embarquer. *pag.* 14

LETTRE IV. Départ de l'Orient. Adieux. 17

Journal en mars 1768. Danger dans la paſſe du Port-Louis. Paſſagers & officiers reſtés à terre. Gros tems, coup de mer, trois hommes emportés, déſordre cauſé par le coup de mer. Vue des iſles Canaries. Chaleur. Vents aliſés. Iſles du cap Verd. Obſervations ſur les mœurs des gens de mer. 19

Journal en avril. Matelot mort du ſcorbut. Baptême & paſſage de la ligne, tems orageux; obſervation ſur la mer & les poiſſons. Points lumineux, bonnets flamands, galeres, coquillage peu connu, limaçons bleus, coquillage de la carene, poiſſon volant, encornet, thon. Effet ſingulier du thon de la pleine mer lorſqu'il eſt ſalé. Du ſommeil des poiſſons, de l'eau de mer, bonnite, grande-oreille, requin, pilotin, ſucet, ſa conſtruction monſtrueuſe: pou du requin. Marſouin, dorade, baleine. 28

Journal en mai. Rencontre d'un vaiſſeau Anglois, grain violent, vaiſſeau coëffé; obſervations ſur le ciel, les vents & les oiſeaux; étoiles, crépuſcules, leur chaleur eût été nuiſible ſous la ligne. Le lever de la lune diſſipe les nuages. Vents, pole ſud plus froid

froid que le pole nord, pourquoi. Utilité des vents. Beauté du ciel entre les tropiques. Mauves & goélands, alcions, manches de velours, frégates, fauchets, goélettes, envergures, damiers, moutons du Cap. Utilité qu'on peut tirer de la vue des oiſeaux & de celle des glayeuls. Longitude ne peut ſe déterminer par la variation de l'aiguille. Expérience à faire ſur ſon inclinaiſon. *page* 40

Journal en juin. Précautions pour doubler le Cap, progrès du ſcorbut. Coup de mer, préſage d'une violente tempête, le vaiſſeau foudroyé, grand mât briſé, violence du vent, mer monſtrueuſe, ſecouſſes du vaiſſeau, découragement des matelots. Perte des beſtiaux, grand nombre de malades ſcorbutiques, morts; obſervations qui peuvent être utiles à la police des vaiſſeaux, ſubordination des officiers. Diſette d'eau, moyen d'en embarquer beaucoup & de la préſerver de corruption. Inconvéniens de la machine à deſſaler l'eau de mer. Vivres, moyen de conſerver les viandes ſaines. Habillement de matelots. Charpente du bâtiment, lieu du vaiſſeau où le bois ſe pourrit le plus promptement. 51

Journal en juillet. Grand nombre de malades ſcorbutiques, mortalité, vue d'un paillencu, arrivée à l'Iſle de France; obſervations ſur le ſcorbut. Les animaux en ſont atteints.

Cauſe & remede à ce mal. Palliatifs. Préjugés ſur la tortue, ſymptomes du ſcorbut, précautions à prendre en arrivant à terre. *p.* 63

LETTRE V. *Obſervations nautiques.* Briſe de terre. Attérages orageux. Parages des vents aliſés du nord-eſt, des vents généraux du ſud-eſt. Relâches ſur la route des Indes. Obſervations ſur les meilleures cartes. Hauts-fonds au ſud de la ligne. Courans. Obſtacles apportés aux voyages par la nature. 68

Proportions du vaiſſeau le Marquis de Caſtries. Forme nouvelle d'une table des obſervations nautiques du voyage, qui comprend les jours du mois, les vents qui ont régné, le chemin eſtimé, la route corrigée, la variation, la latitude eſtimée, la latitude obſervée, la longitude eſtimée. 72

LETTRE VI. *Aſpect & géographie de l'Iſle de France.* Port du Sud-eſt, Port-Louis ou du nord-oueſt. Vue triſte de la ville & de ſes environs. Meſures de l'Iſle de France & hauteur de ſes montagnes ſuivant l'abbé de la Caille. 73

LETTRE VII. *Du ſol & des productions naturelles de l'Iſle de France.* Arbres & arbriſſeaux. Sol tenace & ferrugineux. Sable calcaire. Prodigieuſe quantité de rochers, leur nature vitrifiable & métallique. Herbes. Trois eſpeces de gramen, gazon élaſtique, chiendent, gramen à large feuille, herbe à ſoie, aſperge épineuſe, mauve à petites

feuilles, chardon dangereux pour les volailles, lys aquatique, eſpece de giroflée, baſilic vivace, raquettes, arbriſſeaux, le veloutier, effet ſingulier de ſon odeur; eſpece de ronce antivénérienne, faux baume, fauſſe patate, herbe à panier propre à donner du fil, liannes & leur force prodigieuſe, arbriſſeau ſpongieux, bois de demoiſelle. Végétaux de l'Iſle de France, inférieurs en beauté à ceux d'Europe. *page 76*

LETTRE VIII. *Arbres & plantes aquatiques de l'Iſle de France.* Mapou, eſpece de poiſon. Noms des arbres viennent de la fantaiſie des habitans; bois de ronde, de cannelle, de natte, d'olive, de pomme, arbre de benjoin, colophane, faux tatamaque, bois de lait, bois puant, bois de fer, bois de fouge, figuier, bois d'ébene de pluſieurs ſortes, citronnier, oranger, eſpece de bois de ſandal, vacoa, latanier, palmiſte, manglier; obſervations ſur les arbres, ils ſont très-inférieurs aux arbres d'Europe en beauté & en utilité. Agarics, mouſſes & fougeres, ſonges eſpece de nymphéa. Triſteſſe du payſage. 81

LETTRE IX. *Animaux naturels à l'Iſle de France.* Quadrupedes. Il eſt douteux que le ſinge y ait été apporté. Il paroît l'habitant naturel de cette iſle. Sa deſcription. Des rats & de leurs déſordres, des ſouris. Oiſeau flamand, corbigeau, pailſencu, perroquets

d'une beauté médiocre, merle familier, pigeon hollandois magnifique, ramier dangereux, chauve-souris bonne à manger, espece commune de chauve-souris. Eperviers. Animaux amphibies, tortues, tourlouroux, bernard l'hermite. Insectes. Sauterelles; leur dégât, chenilles. Papillons, papillon à tête de mort, prodigieuse quantité de fourmis, formicaléo, cent-pieds, scorpions, guêpes jaunes avec des anneaux noirs, guêpe maçonne, guêpe qui coupe les feuilles, abeilles, espece de fourmis appellées carias, leur dégât dans la charpente des maisons; trois especes de cancrelas, ont pour ennemi la mouche verte; moutouc, ver qui ronge les arbres, son nom chez les Romains; mouches d'Europe, cousin ou maringouin fort incommode, demoiselles, belles mouches aquatiques, petits lézards bien colorés, araignées de plusieurs sortes, filent des toiles très-fortes; prodigieuse quantité de puces, pou ailé des pigeons, pou blanc ou puceron, nuisible aux vergers; punaise maupin, sa piquure dangereuse; observation sur les températures chaudes favorables à la propagation des insectes, moyens qu'emploie la nature pour l'arrêter. *page* 87

LETTRE X. *Des productions maritimes; poissons, coquilles, madrépores.* Baleine, sa pêche négligée, lamentin, la vieille, poisson dangereux à manger; malheur arrivé aux An-

glois à Rodrigue ; autres poiſſons ſuſpects, tels que le capitaine & la carangue ; requins, rougets, mulets, ſardines, maquereaux, poule d'eau, ſorte de turbot, raies blanches, raies noires, ſabres, lunes, bourſes, eſpeces de merlans, perroquets, poiſſon armé dangereux, le coffre, le porc-épi, le polype. Poiſſons de riviere ; la lubine, le mulet, la carpe, le cabot, l'anguille dangereuſe pour les nageurs. Teſtacées ; homars ou langouſtes, petite eſpece de homar fort joli ; crabe reſſemblant à un madrépore ; autre marqué de cinq cachets rouges ; autre appellé le fer à cheval ; autre crabe couvert de poils, crabe marbré, autre qui porte ſes yeux au bout de deux longs tuyaux, l'araignée de mer, crabe dont les pinces ſont rouges, petit crabe à grande coquille. Boudin de mer très-ſingulier, maſſe vivante, dont la coquille eſt au-dedans. Ourſins, ourſin violet à longues pointes, ourſin gris à baguettes rondes cannelées, ourſin à baguettes obtuſes & à pans, ourſin à cul d'artichaux, ourſin commun à petites pointes. Ordre conchyologique nouveau, ordre ſphérique, plus commode, peut s'appliquer à toutes les parties de l'hiſtoire naturelle. Lépas applati, lépas étoilé, lépas fluviatile, oreilles de mer, eſpece d'oreille de mer ſans trou. Vermiculaires, grand vermiculaire des madrépores, cornet de Saint-Hubert, nautile papyracée,

nautile ordinaire, Limaçons ſédentaires ; bouche d'argent ſimple, bouche d'argent épineuſe, bouche d'or, limaçon fluviatile ſimple, limaçon fluviatile à pointes, conque perſique, limaçon alongé, bécaſſe épineuſe, tonne ronde, tonne alongée. Limaçons voyageurs ; nérite cannelée, nérite liſſe colorée de rubans, harpe belle coquille, harpe à pointe, limaçon bleu ; l'œuf de pintade, limaçon terreſtre, lampe antique. Rouleaux ; l'olive commune, l'olive de trois couleurs, olive noire, olive évaſée, rouleau commun piqueté de rouge, rouleau blanc, rouleau piqueté de points noirs, drap d'or, tonnerre la poire, rouleau couvert de peau, l'oreille de midas, le grand caſque, le caſque truité, le ſcorpion, l'araignée. Porcelaines, porcelaine à dos d'âne, la tigrée, la carte de géographie, l'œuf, le lievre, l'olive de roche. Vis, la vis ſimple, vis avec une moulure, l'enfant en maillot, la culotte de Suiſſe, petite vis à bec, autre à dos d'âne, le fuſeau blanc, fuſeau tacheté de rouge, mitre fluviatile. Conjecture ſur la cauſe qui a dirigé du même côté la bouche de la plupart des coquilles. Objection ſur l'explication qu'on donne de leur formation. Bivalves. Huître commune, la feuille, huître ſemblable à celle d'Europe, huître de la carene des vaiſſeaux, huître perliere, autre huître griſe, huître

perliere violette ; la tuilée ſe trouve foſſile ſur les côtes de Normandie ; huître épineuſe, pelure d'oignon. Trois eſpeces de moules, moule blanche à coque élaſtique, hache d'arme. Pétoncles, arche de Noé, cœur ſtrié & cannelé, cœur de bœuf, corbeille, la rape, pétonele commun, autre eſpece, le peigne, le manteau ducal. Obſervations ſur les coquillages, ſur l'inſtinct des moules, ſur la charniere des coquilles. Madrépores qui ne ſont pas attachés au fond de la mer ; le champignon, le plumet de trois ſortes, le cerveau de Neptune ; madrépores attachés, le choufleur, le choux madrépore en ſpirale, autre ſemblable à un arbre, la gerbe, le pinceau ; madrépore ſemblable au téſéda, autre ſemblable à une ille, la congelation, madrépore digité, le bois de cerf, la ruche à miel, le corail bleu, corail articulé blanc & noir, végétations coralines. Litophite ſemblable à une paille, autre croiſſant comme une forêt de petits arbres. Trois eſpeces d'étoiles marines. Ambre gris. Obſervations ſur les madrépores. *page* 97

JOURNAL MÉTÉOROLOGIQUE. *Qualité de l'air.* Juillet 1768. Vent frais. Août, pluie. Septembre, même temperature. Opinion des anciens ſur la cauſe de la végétation. Octobre, terres enſemencées. Novembre, tems variables. Décembre, chaleur, ouragan & ſes effets. Janvier 1769, tems chaud. Fé-

vrier, coup de vent, accidens du tonnerre. Mars, chaleur ſupportable. Avril, fin de l'été. Mai, ſaiſon ſeche. Juin, grains pluvieux. Obſervations ſur les qualités de l'air. *page* 115

LETTRE XI. *Mœurs des habitans blancs.* Ouvriers, employés de la compagnie, marins de la compagnie, officiers militaires de la compagnie, officiers du roi, miſſionnaires, marchands, Européens venus des Indes, protégés de Paris, employés & officiers de la marine du roi. Officiers arrivés d'Europe, ſoldats, navigateurs, caractere général. Négligence dans les maiſons. Les femmes aiment la danſe; jolies, leur ſociété, leurs qualités domeſtiques, éducation des jeunes créoles. Petit nombre de cultivateurs. 123

LETTRE XII. *Des noirs.* Malabares, leurs mœurs. Des negres, leur caractere, leur induſtrie, amenés de Madagaſcar, traitement fait aux eſclaves, nourriture, habillement, punition. Du code noir, des chiens des noirs, chaſſe aux noirs marons, leurs châtimens, affreuſe miſere des eſclaves; *Poſt-ſcriptum.* Réflexion ſur l'eſclavage, n'eſt point néceſſaire à l'Iſle de France pour l'agriculture; lui eſt contraire, s'oppoſe à la population. Le code noir n'eſt point obſervé. L'eſclavage ne peut ſe juſtifier ni par la théologie, ni par la politique. Philoſophes devroient le combattre, femmes Européennes devroient s'y oppoſer. 133

LETTRE XIII. *Agriculture; herbes, légumes & fleurs apportées dans l'isle.* Diviſion des plantes. Plantes naturaliſées; eſpece d'indigo, pourpier, obſervation, creſſon, dent de lion ou piſſenlit, abſynthe, molene, ſquine, obſervation, herbe blanche, brette de deux ſortes. Plantes cultivées dans la campagne; manioc, ſeconde eſpece appellée camaignoc, maïs ou bled turc, bled froment, obſervation de Pline, riz de ſept eſpeces, petit mil, avoine, tabac, fataque. Plantes potageres, utiles par leurs fruits; petits pois, haricots, pois du Cap, autres haricots, feve de marais, autre feve, artichaux; cardons, giromons, concombres, melons, paſteques ou melons d'eau, courges, bringelle ou aubergine de deux ſortes, pimens des deux eſpeces, ananas, obſervation, fraiſes, framboiſes, framboiſes de Chine. Plantes utiles par leurs tiges ou feuilles; épinards, creſſon des jardins, oſeil, cerfeuil, perſil, fenouil, céleri, porée, laitues, chicorées, choux-fleurs, chou, pinprenelle, pourpier doré, ſauge, aſperge. Plantes utiles par leurs racines ou bulbes; carottes, panais, navets, cerefix, radix; raves, rave de Chine, betterave, pomme de terre, cambar, patate, ſafran, gingembre, piſtache, obſervation, ciboules, poireaux, oignons. Plantes à fleurs; réſéda, belſamine, tubéreuſe, pied-d'alouette,

grande marguerite de Chine, œillet de la petite eſpece, grands œillets, lys, anémones, renoncules, œillet d'inde, roſe d'inde, giroflée, pavots, fleurs d'Afrique, immortelle du Cap, autre immortelle, jonc à fleur, tulipe ſinguliere, fleur de Chine, aloës de pluſieurs eſpeces, obſervation. *page* 144

LETTRE XIV. *Arbriſſeaux & arbres apportés à l'Iſle de France.* Arbriſſeaux. Roſiers, roſiers de Chine, jaſmin d'Eſpagne & de France, grenadiers à fleur double & à fruits, myrthe. Caſſis, foulſapatte, poincillade, jalap, vigne de Madagaſcar, variétés de liannes, mougris à fleur double & ſimple, franchipaniers, lilas des Indes; lilas de Perſe, lauriers-thins, lauriers-roſes, citronnier, galet, palma-chriſti, poivrier, arbriſſeau de thé, rottin, cotonnier, canne de ſucre, caffier. Arbres d'Europe, pins, ſapins, chênes, ceriſiers, abricotiers, néfliers, pommiers, poiriers, oliviers, mûriers, figuiers, vignes, pêchers, obſervation. Arbres étrangers, lauriers, agathis, polchés, bambous, attiers, mangliers, bananiers, obſervation, gouïaviers, jam-roſes, papayers mâles & femelles, avocats, jacqs, tamariniers, diverſes eſpeces d'orangers, pamplemouſſes, citronniers, cotiers. Obſervation, crable des cocotiers, cocos marin, dattier, palmier d'aracque, palmier du ſagou, caneficier, acajou, can-

nellier, cacaotier, muſcadier, giroflier, obſervation, ravineſara, mangouſtan, litchi, arbre de vernis, arbre de ſuif, citrons en grappe, arbre d'argent, bois de tecque, obſervation. Jardin des Chinois. *pag.* 154

LETTRE XV. *Animaux apportés à l'Iſle de France.* Poiſſons; gourami, poiſſons dorés de Chine. Oiſeaux; l'ami du jardinier, le martin, obſervation ſur l'alouette, corbeau, oiſeau du Cap, méſange, cardinal, trois ſortes de perdrix, pintades, faiſan de Chine, oies, canards ſauvages, canards de Manille, poule d'Europe, poule noire d'Afrique, autre eſpece de Chine, pigeons, deux eſpeces de tourterelles, lievres, chevres ſauvages, cochons marons. Quadrupedes domeſtiques; moutons, chevres, bœufs, petite eſpece de bœufs du Bengale, obſervation ſur les ſalaiſons, chevaux, mulets, ânes, ânes ſauvages du Cap, chats, chiens, effet du climat ſur eux. 169

LETTRE XVI. *Voyage dans l'iſle.* Départ, arrivée à la grande riviere, voyage à une caverne, ſa deſcription, ſes dimenſions. Voyage à la riviere Noire, ſortie du port, mauvais tems, relâche, obſervation, rembarquement, danger, arrivée à terre, correction du plan de l'abbé de la Caille. Poiſſon abondant, voyage aux plaines de Williams, habitant vivant dans une ſolitude, l'auteur égaré, arrivée à Palmes, plaines de Williams, riviere profonde. 174

LETTRE XVII. *Voyage à pied autour de l'iſle.* Préparatifs, départ, obſervation, petite riviere, citoyen utile mal récompenſé, riviere Belle-Iſle. Embarras des voyageurs, plaines Saint-Pierre, obſervation ſur ſes productions. Riviere du Dragon, riviere du Galet, obſervation, anſe du Tamarin, obſervation en note, coquillages, autre obſervation. Riviere Noire, accident. Iſlot du Morne. Halte, obſervation. Morne Brabant, famille d'un habitant. Paſſage dangereux du Cap, Belle-ombre, riviere des Citronniers, obſervation, pêche de coquillages, Poſte-Jacotet, lieu agréable, rencontre d'une malheureuſe négreſſe, bras de mer de la Savanne, des negres marons, généroſité de deux négreſſes; obſervation, halte ſur le bord de la mer, accident, obſervation en note, riviere du Poſte, l'auteur indiſpoſé. Bras de mer du Chalan, rivieres de la Chaux & des Créoles, habitation des prêtres, arrivée au port du Sud-Eſt, ſa deſcription. Baleines, beaux coquillages, comete très-apparente. Payſage du port du Sud-eſt. Halte, mœurs féroces d'une femme créole. Pointe du Diable, grande riviere. Route de Flacq, Quatre-Cocos, quartier de Flacq, ſes productions, poſte de Fayette, accident arrivé à l'auteur dans l'anſe aux Aigrettes; obſervation, riviere du Rempart, quartier de la Poudre-d'or, quartier

des Pamplemouſſes ; arrivée au port ; obſervation ſur les égliſes & les conſtructions en charpente ; obſervation ſur la culture de l'iſle. *page* 187

LETTRE XVIII. *Sur le commerce, l'agriculture & la défenſe de l'iſle.* Beſoins de l'Iſle de France. Note ſur ſon utilité. Son commerce, papier ruineux, port à nettoyer. Agriculture, abus, agioteur de terres, loix agraires inutiles. A quoi on eût pu employer les ſoldats. Défenſe de l'iſle, défenſe de la côte, ſa diſpoſition ſinguliere, moyens naturels de défenſe trop négligés, défenſe de l'intérieur de l'iſle & de la ville. Poſte très-avantageux, obſtales que l'ennemi aura à ſurmonter. De l'Iſle de Bourbon. Note. 220

TABLE
DES LETTRES
ET
SOMMAIRE DES MATIERES.

SECONDE PARTIE.

LETTRE XIX.

Départ pour la France. Arrivée à Bourbon. Ouragan.

OBSERVATION ſur l'inſulaire de Taïti (*), & ſur l'utilité d'un dictionnaire encyclopédique des langues. Départ de l'Iſle de France; arrivée à Bourbon. Deſcente difficile à terre, briſe forte, ouragan, vaiſſeaux obligés de quitter la rade. Départ du vaiſſeau l'Indien. Embarras de l'auteur; il part pour Saint-Paul. Mauvais chemin, arrivée à Saint-Paul. Difficultés pour l'embarquement de l'auteur. Obſervations ſur

(*) Cet homme eſt mort de la petite vérole à Bourbon, ſur le point de partir pour Taïti.

Bourbon, hiſtoire d'un pirate de Saint-Denis. Mœurs des habitans de Bourbon. Départ de cette iſle. *page* 3

LETTRE XX. *Départ de Bourbon, arrivée au Cap.* Obſervations ſur la baie de Saint-Paul. Navigation heureuſe. Coup de vent dans le canal de Moſambique, mât de miſaine rompu. Terre du Cap. Montagne reſſemblant à un lion. Le vaiſſeau l'Indien abſent du Cap. Montagne de la Table, danger du mouillage, arrivée à terre, ſpectacle ſingulier. 18

LETTRE XXI. *Du Cap. Voyage à Conſtance & à la montagne de la Table.* De la ville du Cap. Prix des penſions, jardin de la compagnie. Voyage à Conſtance, arbres d'argent, fameux vignoble, bas-Conſtance, différence eſſentielle des deux vins. Neuhauſen, jardin de la compagnie. Voyage à la campagne du ſieur Nedling. Voyage à Tableberg ou montagne de la Table. Obſervation ſur les plantes & le ſol du ſommet. Obſervation ſur les formes des plantes de la montagne du Cap, Vaſco de Gama eſt-il le premier navigateur qui l'ait doublé? Retour à la ville. 24

LETTRE XXII. *Qualités de l'air & du ſol du cap de Bonne-Eſpérance; plantes, inſectes & animaux.* Air pur du Cap; vent de ſud-eſt fréquent. Petite vérole fort dangereuſe. Or de Lagoa, terre ſulfureuſe, pierre à plâtre;

cubes noirs. Arbres d'or & d'argent. Arbres rares au Cap hors ceux d'Europe. Fleur ſemblable à un papillon, hyacinthe ſinguliere, groſſe tulipe, arbriſſeaux à fleurs de la forme d'un artichaux, autres portant des grappes de fleurs papillonacées. Inſectes, belles ſauterelles, le canonnier ſcarabée ſingulier. Oiſeaux; colibris, oiſeaux changeant de couleur trois fois par an, oiſeau de paradis, oiſeau appellé l'ami du jardinier, eſpece de tarrin, aigle, oiſeau appellé le ſecretaire, autruche, cazoar, eſpece d'autruche couverte de poil, pinguoin, ſingularité de ſes œufs. Poiſſons; nautiles papyracés, tête de méduſe, lépas, lithophites, poiſſons de la forme d'une lame de couteau, veaux marins, baleines, vaches marines, morues. Quadrupedes; petites tortues de montagne, porc-épics, marmottes, cerfs, chevreuils, ânes ſauvages, zebres, caméléopard, bavian, obſervation ſur les ſinges. Animaux domeſtiques, chevaux, ânes, bœufs. Obſervation ſur la loupe des animaux d'Afrique. Bêtes féroces, eſpece de loup. Obſervation de Pline. Caractere du tigre, du lion, armée de cabris & de lions dans l'intérieur de l'Afrique. Pourquoi il n'y a point de grandes nations en Afrique. Etabliſſement des Hollandois dans les terres. Prix des vivres & commerce du Cap. Danger de ſa rade. . . . . *pag.* 37

LETTRE

LETTRE XXIII. *Eſclaves, Hottentots, Hollandois.* Eſclaves bien traités. Eſclaves Malayes, leur caractere. Hottentots, leur fidélité, leur adreſſe; leurs mœurs, leur phyſionomie, ſingularité de leur langue. Tablier des femmes Hottentotes; fable tirée de Kolben. Obſervation de Pline ſur le ſang des animaux. Engagés de la compagnie. Mœurs des Hollandois; payſans du Cap. Mademoiſelle Berg. Bonne-foi des Hollandois. Amour des Hollandois pour la patrie. Egliſe du Cap, réfugiés François, mœurs du gouverneur, ſon caractere. *page* 47

LETTRE XXIV. *Suite de mon journal au Cap.* Bibliotheque, ménagerie arrivée d'un vaiſſeau François. Comment les Hollandois conſervent leurs mâts à terre. Arrivée de la Digue, flûte du roi. Offre faite à l'auteur, parti qu'il prend, préſent que lui fait le gouverneur. Arrangemens pour ſon départ, arrivée du vaiſſeau l'Africain. Il reçoit ſes effets; nouvelles de l'Indien & ſes malheurs, événement étrange arrivé ſur ce vaiſſeau. 56

LETTRE XV. *Départ du Cap; deſcription de l'Aſcenſion.* Sortie de la baie. Inquiétude du feu, hiſtoire à ce ſujet. Vue de l'Aſcenſion, ſingularité de ſes rivages; frégates familieres. L'auteur deſcend à terre. Beau ſable, petite ſaline. Terreur panique, triſteſſe du payſage de l'Aſcenſion. Tortues

viennent au rivage, pêche abondante, matelots ſuperſtitieux, cancrelas, ſcorpion, tythimale. Oiſeaux familiers. Uſage ſingulier de la graiſſe des frégates. Tortues inutiles remiſes à la mer. *page* 61

LETTRE XXVI. *Conjecture ſur l'antiquité du ſol de l'Aſcenſion, de l'Iſle de France, du cap de Bonne-Eſpérance & de l'Europe.* Conjectures par l'affaiſſement des collines, par le dépériſſement des rochers, par leur profondeur dans le ſol. Problème important à réſoudre. Conjectures ſur l'antiquité de l'Aſcenſion, ſur celle de l'Iſle de France, ſur celle du cap de Bonne-Eſpérance; obſervation des rochers de la montagne de la Table. Conjecture par la couche végétale ne peut être employée dans les plaines; expérience à faire en Europe, de l'antiquité de l'Europe, roches propres aux expériences. Conjectures ſur l'antiquité de ſa population; opinion de ceux qui croient le nord de l'Europe anciennement peuplé, réfutée. Il n'y a point de monumens dans le nord. Ils ſont très-communs en Grece & en Italie; pourquoi. Peuples heureux multiplient & bâtiſſent. Autels élevés à tous les biens. Homme du midi allant au nord, climat affreux, obligé de vivre comme les Lapons. Le nord de l'Europe ſert de refuge aux peuples du midi. Langue eſclavonne vient du grec. Note premiere tirée de Pline ſur l'antiquité des

arts en Europe, & ſur celle des végétaux qui ſervent à nourrir ſes habitans. Qu'étoient-ce que les peuples du nord du tems de Marius? Note ſeconde, deux ſtrophes du poëme ſéculaire d'Horace. *page* 68

LETTRE XXVII. *Obſervations ſur l'Aſcenſion. Départ. Arrivée en France.* L'Aſcenſion utile à quelques animaux, eſt une terre ſans maître, ſert de relâche, qualité de ſon air. Effet de l'attraction des terres obſervé. Bain de ſable calcaire, utile aux ſcorbutiques. Groſſe mer. Danger de la chaloupe, danger du canot; cabris, chiendent. Obſervation ſur les reſtes du volcan de l'Aſcenſion. Conjectures ſur la diſpoſition de ces cendres. Huître appellée la feuille, requins, bourſes, carangues, morenes, qualité de la tortue. Paſſage de la ligne, courans, calmes, grappes de raiſin, plante marine, ſon utilité. Accident du feu, exercice de fuſils, haut-fond apperçu. Gros tems, vue d'un vaiſſeau, vue de terre, grande joie, arrivée. 81

Explication de quelques termes de marine, à l'uſage des lecteurs qui ne ſont pas marins. Bord, maiſon, porte, amarrer, amurer, appareiller, arriver, arimage, artimon, aumônier. Bas bord, bau ou beau, beaupré, beauſoir ou boſſoir, banc de quart, berne, bout dehors, bras, braſſe. Caillebotis, calle, callé, cap, cape, carguer, civadiere, coëffé,

courant. Déferler, degré, dérivet, dunette. Ecoute, écoutilles, entrepont, eſpontilles, eſt. Fazayer, focq. Galerie, gaillards, garants, grains, grapins. Haubans, hauteur (prendre), hauts-fonds, hiſſer, hune (mât de). Iole. Latitude & longitude, ligne, liſſes, louvoyer. Mât, matelots, Marquis de Caſtries, obſervation ſur les noms des vaiſſeaux, mouiller, miſaine. Panne (mettre en), perroquet, perruche, plat-bord, plus près (être au), pont. Quarts. Reſcifs, ris, roulis. Sabords, ſainte-barbe. Tangage, voyez roulis. Vent (venir au), vergue, virer. *page* 93

Entretiens ſur les arbres, les fleurs & les fruits. Dialogue premier, des arbres. Madrépores, ce que c'eſt, leur reſſemblance avec nos plantes, impuiſſance de la chymie. Habitans des plantes; que les plantes ne ſauroient être des machines hydrauliques. Expérience du ſaule. Induſtrie des animaux des plantes; comment & pourquoi ils fabriquent les feuilles, preuves de leur travail dans un arbre greffé, enveloppent leur habitation d'étoffes épaiſſes; obſervation ſur l'écorce des arbres des pays chauds. Objection réfutée. Plantes qui grimpent s'élevent toujours. Obſervation ſur les arbres des montagnes & des vallées. Expérience des Chinois. Objections réfutées. 110

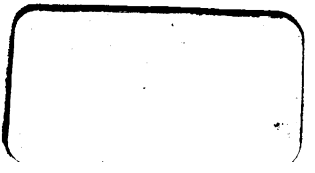
Dialogue ſecond. Des fleurs. Les habitans des

plantes ont des ſens comme les autres animaux. Objection. Uſage des fleurs du palmier femelle. Du plan des fleurs, de leur forme variée ſuivant les ſaiſons & les lieux, de leurs couleurs. La couleur noire fort rare, pourquoi. Queſtion ſur la beauté des fleurs dont les graines ſont inutiles. Pourquoi il n'y a point de fleurs dans les prairies des pays méridionaux. Diſpoſition des fleurs des arbres de l'Inde, de la France & du nord. Pourquoi les arbres des Indes portent beaucoup de fleurs papillonacées & de fruits légumineux. *page* 123

Dialogue troiſieme. Des fruits. Pourquoi les animaux ſont plus adroits que l'homme; les plus petits ſont les plus ruſés, pourquoi. Obſervation ſur la nourriture des jeunes animaux, organiſation des graines, induſtrie commune à celle des inſectes. Précautions pour la défenſe de la graine. Pourquoi la roſe a des épines, pourquoi d'autres herbes & buiſſons en ont pareillement; chûte des fruits, leur roulement, graines qui s'envolent, qui s'élancent; des graines que les oiſeaux reſſement, de la muſcade. Providence admirable. Pourquoi les madrépores ne donnent pas de fruits comme les plantes. Des végétations intérieures de la terre. Pourquoi la truſle n'a ni tige, ni fleur, ni racine. Comment elle ſe reproduit. Explication de deux phénomenes en botanique.

Contradiction du ſyſtème ordinaire de la végétation. Anatomie des animaux vivans, cruelle & inutile. *page* 133

LETTRE XXVIII & *derniere. Sur les voyageurs & les voyages.* Excuſes de l'auteur devroient être à la fin de ſon ouvrage. Bonnes cenſures reſſemblent aux dégels. Voyages manquent de modeles pour être bien écrits. Voyageurs eſtimables. Addiſſon, Chardin, l'abbé de Choiſi, Tournefort, la Hontan, Léry; leurs qualités & leurs défauts. Voyageurs qui cherchent des antiquités, bons exemples plus profitables; monumens, qui ſont ceux dont on doit parler. Homme des villes artificiel, nature négligée, art de rendre la nature manque d'expreſſions. Voyageurs pechent encore par excès de conjectures. Fruits des bois de l'Iſle de France, des buiſſons du cap de Bonne-Eſpérance & des forêts de l'Allemagne, de la France & du nord. Conſéquences importantes d'une ſeule obſervation. Autre excès dans les récits des voyageurs. La nature a compenſé les climats, inconvéniens des pays chauds, dureté de leur gouvernement. Sites touchans en Finlande, plaiſirs de ſes habitans en hiver. Exemples de l'amour conjugal. Des plaiſirs de Paris, préférable aux autres villes, pourquoi; bonheur de la campagne, celle du pays natal préférable, pourquoi; heureux qui n'a jamais quitté le toît paternel. 147

FIN.

AUG 2 4 1967